This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKU
Musset, P

FEMMES

DE LA RÉGENCE.

ASTOIN NEW-YORK

Corbeil, imprimerie de CRÉTÉ.

FEMMES
DE LA RÉGENCE

GALERIE DE PORTRAITS,

PAR

PAUL DE MUSSET.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

MADAME DE VERRUE.
LA DUCHESSE DE BERRY.
MADEMOISELLE GUINAULT.
MAD^lle DE LESPINASSE.
MADAME DE TENCIN.

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
17, RUE DE LILLE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1848

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA DUCHESSE DE BERRY.

I

Débuts heureux d'un petit gentilhomme, sous les mauvais auspices de la modestie et de la timidité. — Les vaisseaux brûlés.

En 1717, sous la régence du duc d'Orléans, un petit gentilhomme arriva un soir dans la capitale, par le *carrosse de voiture* de l'Auvergne. Il avait mis douze grands jours à faire le chemin de Clermont à Paris. Ses bagages ne pesaient pas en tout trente livres. La nature ne l'avait guère plus favorisé que la fortune, car il n'était pas fort beau et, quoique sa tournure ne manquât pas absolument de grâce, on ne pouvait point dire que ce fût un homme bien fait. Il n'avait donc pour tout avantage que la jeunesse et la santé, qui sont de fort bonnes choses. Pour racheter les défauts de son visage, il avait encore une physionomie douce et modeste, et un re-

gard intelligent, qui tenait parole, car ce gentilhomme avait de l'esprit. Il s'appelait le chevalier de Riom, et était petit-neveu du célèbre duc de Lauzun.

En débarquant au faubourg Saint-Denis, notre jeune homme tira de sa poche quinze écus dont il ne lui resta plus que trois pièces quand il eut payé son voyage, et il prit un carrosse de place pour se faire mener à Passy, où demeurait son oncle.

Le duc de Lauzun, qui avait quatre-vingt-cinq ans, s'était depuis longtemps retiré du monde, et ne paraissait plus à la cour que fort rarement. Il avait acheté une fort belle maison aux confins de la forêt de Boulogne, pour respirer un air meilleur, et menait la vie la plus paisible du monde, ne s'occupant des affaires qu'en spectateur, et lançant du fond de sa solitude quelques bons mots malicieux que ses amis portaient de temps à autre jusqu'au Palais-Royal. Il ne voyait guère que MM. de Grammont, qui étaient ses cousins, et MM. de Lorge et de Duras, les parents de sa femme. Pour ces trois ou quatre personnes, il tenait une table somptueuse et faisait éclairer son salon comme aux jours de fête, car il était d'humeur magnifique. On attendait M. de Riom à l'hôtel de Lauzun; il y trouva une grande chambre préparée pour le recevoir, et, vers dix heures du soir, la compagnie s'étant retirée, son oncle le fit avertir qu'il pouvait descendre dans ses habits de voyage. Le vieux duc, quoique fort bon parent, avait toujours été trop occupé de sa propre fortune pour songer beaucoup à celle de sa famille; cependant, depuis qu'il vivait en *trappiste*, selon son ex-

pression, il aimait assez à voir ses petits-neveux et leur donnait généreusement par avance sur sa succession. Le jeune Biron était celui qu'il préférait; mais il ne tenait qu'à M. de Riom de se faire prendre aussi en amitié.

Notre chevalier, qui venait à Paris pour chercher fortune, avait une vénération extrême pour son grand-oncle, dont les aventures et le mariage avec Mademoiselle avaient étonné l'Europe entière. M. de Riom n'avait pas assez de vanité pour se mettre dans l'esprit que le Ciel dût lui accorder une destinée éclatante, et si quelqu'un lui eût donné garantie qu'il vivrait dans une douce médiocrité, il s'en fût contenté sans rien prétendre davantage.

Le vieux duc, ayant embrassé son neveu, l'examina des pieds à la tête par un regard vif, et lui demanda comment allaient ses affaires, car il le voyait en équipage assez mince.

— Mes affaires ne sont pas belles, dit le jeune homme : mon père a dissipé son bien.

— Il en a donc dissipé beaucoup, répondit M. de Lauzun, car ma sœur lui avait laissé un gros héritage. Vous avez eu mauvaise chance, mon ami; c'est une chose difficile que d'arriver en haut des degrés lorsqu'on commence par la première marche.

— Je n'aspire pas à monter bien haut, monsieur le duc; un petit emploi ou une compagnie dans l'armée, voilà tout ce qu'il me faudrait.

La pauvreté accompagnée de résignation inspirait à M. de Lauzun une pitié profonde. Il regarda son neveu avec un air de bienveillance que sa fi-

gure n'avait pas souvent, et il reprit d'un ton affectueux :

— Si vous étiez dans une position honnêtement bonne, je vous conseillerais de vous en contenter. L'ambition ne procure pas autant de joies que de soucis; mais une fois qu'il vous faut tirer la fortune par sa robe, demandez-lui beaucoup. On se donne autant de peines pour lui arracher une bagatelle que pour obtenir ses dernières faveurs. N'oubliez point que c'est une femme, et qu'avec le beau sexe on doit vouloir tout ou rien. Quel caractère avez-vous, mon ami?

Le chevalier demeura un peu interdit à cette brusque question, et comme il baissait les yeux sans trop savoir que répondre :

— Est-ce que vous seriez timide? ajouta le vieux duc; cela ne vaut rien. Défaites-vous de la modestie et de la timidité. On ne persuade à personne qu'on a du mérite si l'on n'en est pas assuré soi-même. Quand vous serez sur le terrain de la cour, mettez-vous dans la tête que vous valez mieux que les gens à qui vous avez affaire. Vous commettrez des fautes, comme tout le monde. L'occasion de parvenir s'offrira, et vous la laisserez échapper d'abord; mais un beau jour vous la saisirez. Montrez-vous civil et fier en même temps, implacable pour qui vous livrera la guerre. Dans les cours, il vaut mieux être craint qu'aimé. Ne souffrez donc des hommes aucune attaque, et comportez-vous comme si vous étiez amoureux de toutes les femmes. Laissez le reste au hasard.

— Si j'étais capable, dit M. de Riom, de mettre

en pratique tout cela, j'en saurais aussi long que vous, monsieur le duc.

Le vieux seigneur se mit à rire.

— Il est vrai que je vous en dis beaucoup pour le premier jour ; mais nous y reviendrons. Demain je vous conduirai moi-même chez madame de Mouchy, qui vous présentera au Luxembourg. La duchesse de Berry est entourée d'un essaim de femmes. Ce n'est pas pour rien qu'on a vingt ans. Vous tâcherez de voltiger autour de ces fleurs le mieux que vous pourrez, et nous verrons après comment comment les choses tourneront.

Le lendemain, notre gentilhomme mit, dès le matin, son plus bel habit, qui n'était pas fort brillant ; mais le chevalier avait naturellement assez bon air, et son oncle trouva sa toilette convenable pour un garçon qui débute. On monta dans un riche carrosse à six chevaux, et on traversa la ville pour gagner le palais du Luxembourg. Chemin faisant, le vieux duc s'aperçut que le jeune homme avait de l'émotion, et que, pour peu de chose, il s'allait déconcerter.

— La première fois, dit M. de Lauzun avec intention, qu'on me conduisit chez la duchesse de Valentinois, je me sentais près de perdre la tramontane, et je n'avais pas si bonne contenance que vous. Je me fis un raisonnement qui me rendit mon sang-froid. N'ayant point l'habitude de voir la bonne compagnie, me disais-je, il est impossible que j'en devine les usages et que je ne commette point quelque petite faute. Prenons-en donc bravement notre

parti, et, sans attendre qu'on se moque de nous, soyons le premier à en rire.

— Eh bien, mon oncle, demanda M. de Riom, vous est-il échappé quelque gaucherie dans votre visite?

— Non, mon ami, parce que j'imaginai encore un raisonnement meilleur : — Cette duchesse dont le seul nom m'effraye, me suis-je dit, ce sera peut-être moi qui lui ferai peur dans trois mois, lorsque je la connaîtrai mieux. Cette idée me rassura. Vous pouvez hardiment penser la même chose sur toutes les dames du Luxembourg.

— Je ne vous promets pas de faire aussi bonne mine que vous, mon oncle.

— Ne craignez rien; je serai là pour vous secourir.

En arrivant au château, M. de Lauzun s'appuya sur le bras de son neveu et le conduisit à l'appartement de la première dame d'honneur. Madame de Mouchy était une personne d'environ trente ans, qui prenait assez de soin de sa réputation, à cause de son emploi, mais qui donnait dans la galanterie, comme les autres beautés de la régence. Elle était petite, avec des formes rondes et une figure douce; sous un air innocent, elle cachait de l'ambition et de l'intrigue. Lorsqu'on lui annonça M. de Lauzun, elle se leva et courut au-devant de lui jusqu'au bout du tapis.

— Bon Dieu! dit-elle, vous ici, monsieur le duc! on assure que vous ne quittez jamais votre retraite que pour faire quelque malice.

— Ce n'est pas ce qui m'amène aujourd'hui, madame, répondit Lauzun, car je viens vous demander un service. Voici un petit-fils de ma sœur que je vous présente, et qui ne connaît âme qui vive dans Paris. Il s'appelle Riom; il a vingt ans, madame; il arrive de son village, et il est simple comme un agneau.

— Il n'a pas de votre sang dans les veines, si vous dites vrai.

— Oui-da! je suis donc un vieux loup?

— Je ne dis pas cela; mais ce n'est point pour votre simplicité que vous êtes connu.

— Mon neveu ne me ressemble pas en effet, car vous voyez que le pauvre garçon ne peut pas encore regarder une belle personne sans rougir.

— Je l'en estime fort. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne prennent, au contraire, que des façons à faire rougir les femmes. Je m'intéresse à monsieur votre neveu, à cause de son honnête candeur. Que pourrions-nous demander pour lui?

— Je ne sais trop ce dont il est capable. Je ne vous le donne pas pour habile à faire sa cour aux dames.

— Nous avons une place de second secrétaire qui se trouvera bientôt vacante. La princesse a permis au jeune d'Uxelles d'acheter une compagnie. Si M. de Riom désire cet emploi, nous tâcherons de le lui procurer.

— Un emploi de confiance auprès de Son Altesse Royale! s'écria Riom; je ne sais vraiment pas si je suis en état de le remplir.

— La peste soit de votre modestie ! dit M. de Lauzun. Il s'agit bien de savoir si vous serez ou non un bon secrétaire !

— Laissez, laissez-lui sa modestie, reprit madame de Mouchy. On ne l'en défera que trop vite.

— Monsieur, ajouta la duchesse, n'écoutez point M. de Lauzun ; il vous donnerait mauvaise opinion de nous en vous querellant sur vos qualités. Votre modestie vous servira. Je vais employer aujourd'hui tout mon crédit sur la princesse, pour qu'elle vous prenne dans sa maison.

Le chevalier tourna ses remercîments avec assez d'aisance pour contenter son oncle, et, lorsqu'ils prirent congé tous deux, la duchesse offrit sa main à M. de Lauzun. Au moment de porter cette main à ses lèvres, le vieux seigneur s'arrêta :

— Ce serait dommage, dit-il, de poser sur une peau aussi fraîche une bouche de quatre-vingts ans. Souffrez, madame, que je cède ce plaisir à mon petit-neveu.

Le jeune homme prit la main de la duchesse et l'embrassa le mieux du monde. En remontant dans son carrosse, M. de Lauzun dit avec cet air tranquille des hommes que rien n'étonne :

— Mon neveu, une maîtresse vous donnera l'entregent qui vous manque, mieux que mes conseils ne le pourraient faire. La duchesse est justement ce qu'il vous faut.

— La duchesse ! répéta Riom.

— Eh ! sans doute, reprit le vieux duc. N'avez-vous pas vu le feu lui monter aux joues quand vous

avez pris sa main? A quoi donc pensez-vous auprès des dames?

— Mais, mon oncle, je ne puis croire...

— Pardieu! je ne suis pas en peine de vous. Il est clair que vous allez faire cent façons pour accepter ce qu'elle veut vous donner. Je vous en avertis, monsieur, il ne tient qu'à vous d'être son amant. Tâchez, je vous prie, de ne point perdre de temps en simagrées.

Le chevalier baissa la tête sans oser répondre. Après un moment de silence, le duc reprit:

— Vous venez dans une belle saison, mon neveu, à une époque de plaisirs où tout sourit à la jeunesse, dans la plus brillante cour de l'Europe et la plus galante. Heureux sont ceux qui ont vingt ans aujourd'hui! La vieillesse chagrine du feu roi et la dévotion colérique de la Maintenon avaient longtemps rabattu les joies. A présent, les amours et la folie ont la bride sur le cou. Cela ne durera pas toujours; comprenez donc votre bonheur. Si j'avais votre âge, mon neveu, je gagerais de faire ma fortune quatre fois dans une semaine; ayez donc au moins assez d'esprit pour faire la vôtre une bonne fois en votre vie.

Vers neuf heures du soir, un laquais apporta un billet de madame de Mouchy pour le duc de Lauzun:

« Si vous n'avez pas besoin de M. de Riom ce soir, lui disait la duchesse, envoyez-le souper chez moi. Il y trouvera quelques personnes qu'il lui sera utile de connaître, et qui ne savent point mauvais gré à un jeune homme d'avoir de la modestie. »

— Vous voyez que les chemins s'ouvrent devant vous, dit M. de Lauzun : vous n'avez qu'à marcher droit. Il y a cinquante ans, je vous aurais donné un mois pour plaire à une dame : aujourd'hui c'est assez d'une soirée.

M. de Lauzun prêta un carrosse à son neveu et donna l'ordre à ses gens de revenir quand ils l'auraient mené au Luxembourg.

— Mais, dit le jeune homme, il me faudrait au moins un valet de pied au sortir du palais.

— C'est inutile; vous ne rentrerez que demain après le soleil levé. Vous ferez part à la duchesse de votre embarras, lorsque la compagnie sera partie. Vous m'entendez?

— En vérité, mon oncle, vous me brûlez mes vaisseaux.

— C'est cela même.

— Eh bien, à la grâce de Dieu! et que l'étoile des Lauzun me conduise!

— Le voilà lancé! dit le duc, tandis que les vitres de l'hôtel résonnaient encore au bruit du carrosse qui emportait son neveu; le voilà lancé! Qu'il réussisse ou non, demain il aura la tête prise. S'il fût demeuré chez moi sans occupation, il n'eût pas manqué de s'amouracher de ma femme.

On croira peut-être difficilement que ce vieux courtisan fût jaloux ; il veillait pourtant de fort près sur madame de Lauzun. S'il n'a pas été enrégimenté dans la confrérie des maris de la régence, ce n'est pas à ses précautions extrêmes qu'il le dut,

mais à la vertu de sa femme, qui avait des goûts simples et ne voyait point le monde.

Le chevalier ne rentra chez son oncle que le lendemain à l'heure du déjeuner. Il avait un maintien fort grave et ne disait mot du souper de la veille. Le duc pensa que M. de Riom n'osait point parler en présence de madame de Lauzun. Lorsqu'il se trouva seul avec son neveu, il lui demanda ce qui était arrivé.

— Monsieur, répondit le chevalier, je vous supplie de ne pas m'adresser de questions.

— Ah! vous êtes discret! reprit Lauzun; je vous approuve. Vous me direz bien cependant si madame de Mouchy est à votre goût?

— C'est la plus aimable personne que j'aie jamais rencontrée.

— Fort bien, mon neveu. A Dieu ne plaise que je vous dise le contraire! Il faut avoir bonne opinion de sa maîtresse. Je vois que vous obtiendrez la place de secrétaire.

— Je serai présenté tantôt à la duchesse de Berry, et, si elle m'agrée, on me donnera le logement au Luxembourg.

— Bon cela! Il n'y a que les femmes pour mener les affaires grand train. Vous avez le pied dans l'étrier; à présent, tâchez que la monture aille loin, et consultez-moi si vous tombez dans quelque passe difficile.

II

Quand une princesse s'avise d'être bonne, elle s'en acquitte bien. — Petits succès qui font de grandes jalousies.

La duchesse de Berry, fille aînée du régent, était la première et la plus hautaine princesse qui fût alors. Elle avait une beauté qui inspirait le respect. Les riches parures donnaient à sa personne un éclat particulier qui dénotait un sang royal. On retrouvait en elle, au premier regard, les traits bien connus de la maison de Bourbon, mais dans les plus agréables proportions qu'on leur eût jamais vues. Elle avait de plus une éloquence pleine de charme, et disait sans recherche, sans étude, avec des tours qui, pour être du langage de conversation, n'avaient pas moins de noblesse et de logique. Aujourd'hui que ce temps est loin de nous, on peut se convaincre que les défauts de la duchesse de Berry lui venaient des mœurs de son époque plutôt que de la nature. Elle ne vivait pas fort sagement et faisait trop parade de la philosophie ; mais ne suivait-elle pas en cela l'exemple de tout le monde, et doit-on s'étonner qu'une princesse jeune, belle, veuve à vingt ans, et abandonnée à elle-même, se soit mal dirigée au milieu de la corruption et des mauvais conseils ? Suivant nous, on ne saurait lui faire son procès sans

accuser toute la cour avec elle. La duchesse de Berry était généreuse jusqu'à la prodigalité, obstinément attachée à ses amis, sans rien vouloir entendre de ce qu'on lui disait contre eux, et incrédule à la plus évidente ingratitude; ceux qui l'en ont blâmée n'ont pas rendu justice à un très-noble et très-louable sentiment. Telles étaient ses qualités, et nous les croyons fort estimables. Son défaut le plus grave était une hauteur si extrême, qu'elle voulait se faire honorer plus qu'une reine, et qu'elle n'avait pas assez de respect pour sa mère qui était fille naturelle du feu roi. Quant à ses galanteries, à ses impiétés de langage, au tort qu'elle eut de se mêler quelquefois aux *rouées* et à leurs débauches, ce sont, il est vrai, de déplorables erreurs; mais, nous le répétons, elles ne lui appartiennent pas en propre, et d'ailleurs elle n'y tomba plus dans les dernières années de sa courte existence. Nous n'aurons donc pas à nous en occuper.

Le duc de Saint-Simon, qui détestait cette princesse, en parle dans des termes abominables. Il l'accuse de mépris pour le duc d'Orléans, son père, et ne recule pas devant les imputations les plus odieuses; mais il faut se défier de ces esprits pleins d'aigreur, qui ont écrit leurs mémoires au milieu des intrigues, des jalousies et des haines, en trempant chaque soir la plume dans leur propre fiel. Plus ils montrent de talent, plus on doit être circonspect avec eux : car, une fois un siècle écoulé, ce ne sont point les mémoires exacts qui demeurent aux mains du public; ce sont au contraire les plus remplis de

médisance et de scandale. Nous avons même un motif sérieux de nous tenir en garde contre M. de Saint-Simon. La duchesse sa femme était à la fille du régent, et comme elle n'eut jamais sur la princesse aucun crédit, tandis que madame de Mouchy avait pris un empire absolu, il est certain que Saint-Simon, dans l'humeur qu'on lui connaît, ne le devait pardonner ni à madame de Mouchy ni à la princesse. De là vient, sans doute, ce terrible crayon dont il charge à grands traits les esquisses de ces deux personnes.

Mariée presque enfant au duc de Berry, petit-fils de Louis XIV, cette princesse s'était trouvée veuve au moment où une étrange mortalité tomba subitement sur la famille royale. Le régent aimait sa fille avec passion, et s'amusait de lui voir de la hauteur et des caprices. Il lui laissa prendre l'habitude de ne rien estimer au-dessus d'elle. Ce fut à tel point, qu'elle reçut un jour la visite d'un ambassadeur, son fauteuil étant sur un trône de trois degrés, ce qui faillit brouiller la France avec la seigneurie de Venise.

L'un des plus grands reproches qu'on ait adressés à la duchesse de Berry, c'est d'avoir été, dans un jour de gaieté, jusqu'à s'enivrer à la table de son père. Le feu roi Louis XIV et la Maintenon ne lui pardonnèrent jamais cette folie, dont tout Versailles s'est ému. Nous ne voyons pas que ce soit un cas pendable, et ceux qui en ont le plus crié l'eussent trouvé fort bon peu d'années après, quand les débauches furent à la mode. Saint-Simon parle encore d'aveux énormes que la princesse aurait faits à la duchesse

sa femme dans le tête-à-tête : de cela nous ne tenons aucun compte, la source en étant suspecte pour les raisons que nous avons dites plus haut. Le même écrivain se donne beaucoup de peine afin de prouver que ce fut un crime à la fille du régent d'avoir eu, pendant la durée de son veuvage, deux amants dont un est devenu son mari. Nous trouvons au contraire que, pour un temps de dissipation et de galanterie, ce n'est point une chose outrée.

A l'époque dont nous avons à parler, la duchesse de Berry était au plus fort de son éclat, pour le crédit, la richesse et la beauté. Le duc d'Orléans lui avait donné le château du Luxembourg, et ajoutait à ses revenus une pension de 400,000 livres. Elle avait une compagnie de gardes du corps, une maison montée royalement et entretenue avec magnificence. On lui faisait une aussi grosse cour et aussi assidue qu'au régent, car elle avait sur son père un empire absolu dont on ne voit pas qu'elle ait fort abusé. Elle ne se mêlait guère des affaires de l'État ; mais son effroyable ambition, que M. de Saint-Simon a démasquée, visait à obtenir un dais dans ses loges à la comédie, avec quatre de ses gardes sur le théâtre, un fauteuil élevé, un tapis, ou quelque autre bénéfice d'étiquette, et pour ces abominations il paraît qu'on ne saurait employer des mots trop durs ni faire de trop gros yeux. Toutes ces horreurs ont poussé le tempérament de M. de Saint-Simon au bilieux, et l'ont mis en tel état, qu'on a dit de sa figure qu'elle ressemblait à une *omelette dans laquelle étaient deux charbons ardents*. Lui qui traçait de si énergiques

portraits, et si méchants, a oublié de se regarder au miroir pour nous faire cette esquisse de lui-même. L'estimable duc en voulait beaucoup à la princesse d'aller dans la ville aussi accompagnée qu'une reine, avec les flûtes et les cymbales en tête de son escorte; mais nous qui sommes plus indulgents en ce qui touche à l'étiquette, nous en concluons que la princesse aimait la musique.

Ce fut un matin du mois d'août 1717 que M. de Riom fit son entrée au Luxembourg, conduit par madame de Mouchy. La duchesse de Berry mangeait des crèmes à la glace avec ses femmes, et attendait que la chaleur fût diminuée pour aller à la promenade.

Il n'y avait dans les petits appartements que deux hommes, le marquis de La Rochefoucauld, qui était capitaine des gardes, et M. de Lahaye, qui passait pour être l'amant de la princesse. Madame de Mouchy avait obtenu que la présentation se fît à cette heure pour ménager la timidité du jeune homme, qui craignait les regards d'une trop nombreuse compagnie. La princesse s'était imaginé là-dessus que Riom lui paraîtrait fort gauche : elle voulait s'amuser un peu de son trouble. Notre gentilhomme, qui avait sa leçon faite, se tira bien des compliments; il ne s'embarrassa pas dans ses phrases, salua de bonne grâce et n'oublia point le mot de flatterie sur les charmes de Son Altesse.

Il n'est pas rare, lorsqu'on revient d'une prévention mauvaise, qu'on se jette dans l'extrême opposé; la princesse trouva que Riom avait de bonnes façons

et une figure passable. Elle le regarda d'un air qui eût fait réfléchir Lauzun, s'il eût été présent.

— Monsieur le chevalier, dit-elle, n'aimeriez-vous pas mieux un emploi d'épée dans ma maison, plutôt qu'une place de secrétaire ?

— Je prendrai ce que Votre Altesse voudra bien me donner ; mais, si elle me laisse à choisir, je lui demanderai ce qui me tiendra le plus près de sa personne et le plus souvent à ses ordres.

— Voilà qui est bien répondre. Pour ne pas vous tromper, je vous dirai que je n'écris guère de lettres et que mes secrétaires n'ont pas fort à s'occuper. Vous me verriez plus souvent si vous étiez parmi mes gardes.

— Vos gardes! dit M. de Lahaye, hors le capitaine et le lieutenant, il me semble qu'ils ne vous voient que de bien loin.

— C'est la vérité ; vous m'y faites penser. Il faudra donc que M. de Riom soit lieutenant de la compagnie, puisque je viens de m'engager avec lui.

— Lieutenant ! s'écria M. de Lahaye ; et moi, me mettrez-vous à la porte ?

— Je vous trouverai un autre emploi.

— A moins que vous ne me fassiez capitaine...

— Et moi, donc ? dit le marquis de La Rochefoucauld.

La princesse se mit à rire.

— Ne craignez rien, messieurs, reprit-elle ; vous savez que je n'ai pas coutume de changer ma maison sans que tout le monde y gagne.

— Il faudrait au moins, dit M. de Lahaye, que monsieur connût les armes et le cheval.

— Ce n'est pas là ce qui m'arrêtera, répondit le chevalier.

M. de La Rochefoucauld fit la grimace, et M. de Lahaye prit une mine sombre.

— Dans une heure, dit Son Altesse, nous irons visiter le château de la Muette, que je veux acheter. M. de Riom nous accompagnera, et pour que je voie moi-même s'il est bon cavalier, il se tiendra auprès de la portière.

— Excusez-moi, dit le capitaine des gardes, mais la portière de droite m'appartient.

— Et à moi celle de gauche, dit Lahaye.

— Vous monterez tous deux dans les carrosses. M. de Riom a-t-il des chevaux?

— Les écuries de M. de Lauzun sont à ma disposition.

— Eh bien, préparez-vous à partir dans une heure.

Riom envoya aussitôt chez son oncle qui lui prêta un excellent cheval de selle. Notre petit gentilhomme savait son métier et le fit voir d'une manière à désespérer les jaloux. A peine le cortége de la princesse eut-il gagné les bords de la rivière, que le soleil, qui donnait sur la portière, incommoda Son Altesse. M. de Lahaye opina pour qu'on baissât le store; mais Riom comprit le danger : il maintint son cheval auprès du carrosse en faisant en sorte que son ombre couvrît l'endroit où frappait le soleil, et cette

manœuvre fut regardée comme une habileté profonde en matière d'équitation.

La duchesse de Berry n'avait pas coutume de se contraindre en rien; elle admira l'adresse du nouveau venu, sans prendre garde au dépit de M. de Lahaye. En visitant le château de la Muette, le marquis de La Rochefoucauld donna le bras à la princesse, mais elle tournait incessamment la tête vers Riom et ne parlait qu'à lui. L'envie et la colère ne faisaient que rendre les autres plus maussades; ils furent éclipsés entièrement. Ce n'était pas que le chevalier fût de ces esprits qui prennent le dé plus souvent qu'à leur tour; mais une fois qu'on lui donnait le champ libre, et qu'il n'avait point de concurrents, il parlait volontiers et d'un ton où l'on sentait la douceur de caractère et la bonté de cœur. Son Altesse trouvait un plaisir particulier à lui faire conter comment il avait passé le temps de sa petite jeunesse, au milieu d'une famille nombreuse et dans sa province d'Auvergne. De retour au Luxembourg, la princesse fit donner à Riom un logement provisoire, et lui promit que le lendemain elle aurait quelque bonne nouvelle à lui apprendre, lorsqu'il viendrait la saluer.

M. de Lahaye sentit bien que ce débutant pouvait devenir un rival dangereux. Il ne manqua pas d'objections à tout ce que proposait Son Altesse en faveur du chevalier. Ses méchantes intentions tournèrent contre lui-même, car il ne faisait qu'avertir des difficultés auxquelles, sans lui, on n'aurait pas songé. Ainsi, lorsque la princesse voulait que Riom

entrât dans ses gardes, M. de Lahaye crut y mettre obstacle en disant que, pour cela, il fallait avoir un grade dans l'armée. La fille du régent répondit aussitôt qu'elle demanderait au duc d'Orléans la permission d'acheter une compagnie et que le brevet de capitaine serait expédié à l'avance. Les jaloux n'osèrent plus rien dire, et tâchèrent de distraire la princesse en l'obligeant à tourner ses pensées sur d'autres sujets. C'était le plus prudent, et ils y réussirent pour tout le reste de cette journée.

Le régent venait très-souvent voir sa fille; il arriva le lendemain au Luxembourg et demeura près d'une heure avec elle. On ouvrit les portes après son départ, et M. de Riom parut des premiers pour faire sa cour.

— Je suis de parole, monsieur, lui dit-on de loin. Ne sortez pas sans que nous causions ensemble.

Quand elle eut achevé d'écouter les dames et les personnes de grande qualité, la princesse revint à notre gentilhomme. Lahaye, qui crevait de dépit, se mit en tiers dans la conversation.

— M. de Riom, dit Son Altesse, vous devez beaucoup à M. de Lahaye ; c'est lui qui m'a fait souvenir qu'un grade militaire était de nécessité pour entrer dans ma suite. J'ai parlé de vous ce matin à mon père. Vous pouvez acheter une compagnie de dragons à l'armée des Pyrénées.

— Cela ne vous coûtera que quarante mille livres, dit M. de Lahaye ; cette bagatelle n'est pas faite pour arrêter un homme de votre sorte.

Riom, se voyant raillé sur son peu de fortune,

pensa que dans la pareille circonstance son oncle Lauzun n'eût pas manqué de faire une verte réponse; mais c'est une imprudence que de vouloir jouer la méchanceté quand on est d'humeur débonnaire. Notre jeune homme leva les yeux sur la princesse, sans paraître écouter M. de Lahaye.

— Je suis pénétré de reconnaissance, dit-il, pour les bontés de Votre Altesse; seulement je crains de n'en pouvoir pas profiter. Il y aurait de ma part mauvaise honte ou vanité à vouloir me faire plus riche que je ne suis. Sauriez-vous, madame, par un effort de la pensée, imaginer un instant ce que c'est qu'un gentilhomme qui n'a pas d'argent?

La princesse fut touchée de l'air simple de Riom et de la franchise de ses paroles.

— Monsieur, répondit-elle, on m'accuse d'obstination dans mes volontés; ce n'est pas lorsqu'il s'agit d'une bonne action que j'irai me démentir. Tout en comprenant ce que c'est que la pauvreté, je sais aussi rendre justice aux cœurs délicats. Achetez toujours votre compagnie de dragons, l'argent nécessaire se trouvera.

— Pour moi, reprit Lahaye, je ne céderai point ma lieutenance des gardes, à moins que La Rochefoucauld ne me donne sa place, et il faudra qu'on me paye trente mille écus.

— Nous n'en sommes pas encore là, dit la princesse avec impatience. Souvenez-vous, monsieur, que vous n'étiez pas, l'an dernier, plus riche que M. de Riom, et songez aussi que je suis d'un sang à briser les obstacles qui voudraient m'arrêter.

M. de Lahaye avait gagné la faveur de la duchesse de Berry par des dehors agréables et plus de gaieté que de mérite; il n'avait ni la profondeur d'esprit ni la connaissance des femmes qu'il lui eût fallu pour dompter cette altière princesse. Il montra du moins assez de sens en ne s'opposant pas davantage à la fortune de Riom, et ne tâcha plus que de faire amitié avec celui qu'il ne pouvait écarter.

Notre gentilhomme reçut, au bout de trois jours, son brevet de capitaine des dragons. Quand on le vit au Luxembourg avec son uniforme, qui lui allait à merveille, et qu'on eut apprécié ses bonnes qualités, son empressement à rendre à chacun ce qu'il devait de respect ou de civilité, on trouva que la princesse avait fort bien fait de protéger un aussi aimable jeune homme et aussi peu ambitieux.

La modestie et les manières bienveillantes du chevalier n'excluaient aucunement l'envie de parvenir; cependant la tranquillité avec laquelle il attendait la fortune sans courir au-devant n'était pas la mode ordinaire des courtisans, et M. de Lauzun lui-même eût peut-être été en peine de le guider par ce chemin. Riom y trouvait du moins l'avantage de ne faire ombrage à personne. Les plus rusés ne l'eurent pas observé une heure qu'ils le tinrent aussitôt pour incapable d'être un concurrent sérieux. M. de Lahaye seul avait suivi d'assez près son début pour s'en effrayer; mais il s'aperçut bientôt que Riom était l'amant de madame de Mouchy, et dès ce moment il crut n'avoir plus rien à craindre. La place de secrétaire avait été donnée à un autre, et l'on ne

parlait plus de la lieutenance des gardes. Les plaisirs et les grandeurs occupaient trop la princesse pour qu'elle eût beaucoup à dire à un petit gentilhomme dont l'emploi dans sa maison n'était point encore fixé. Deux semaines s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles M. de Riom voyait son étoile pâlir, lorsqu'un caprice du hasard vint tout à coup lui prêter secours.

III

Un orage affreux, moins horrible que le désordre où il met la cour. — Un soulier perdu. — Grave question d'étiquette. — La poudre au jasmin. — Triomphe du chevalier de Riom. — Le zéphyr de la faveur commence à souffler tout de bon.

Dans les bas jardins du palais du Luxembourg étaient les restes d'un couvent de chartreux que les moines n'habitaient plus, et qu'on n'avait point voulu démolir à cause des belles peintures qui ornaient les boiseries. Ces peintures étaient de Lesueur, et la princesse eut un matin la fantaisie de les aller voir. Riom était de la promenade. On traversa les parterres et on entra dans un terrain abandonné; les herbes et les ravins creusés par les pluies rendaient l'abord des bâtiments mal commode pour les pieds mignons des dames. La princesse voulut

triompher des difficultés, et en vint à bout résolûment. Tandis qu'on regardait ces belles images qui représentaient l'histoire de saint Bruno, un orage éclata au dehors. La duchesse de Berry avait toujours eu grande peur du tonnerre et du diable ; ses femmes ne pouvaient donc manquer d'en avoir encore plus d'effroi. La confusion se mit dans le troupeau : l'ordre des personnes, réglé par l'étiquette, se trouva bouleversé si horriblement, que les dames d'atour couraient dans une galerie, les dames d'honneur dans une autre, et que la princesse, blottie au fond de la chapelle, n'avait pas auprès d'elle plus de vingt personnes. Les éclairs étaient accompagnés de cris lamentables ; les éléments dans leur furie pénétraient par les vitres brisées ; les robes de Son Altesse elles-mêmes en furent endommagées. Cependant l'orage s'apaisa bientôt et le tumulte avec lui. Chacun reprit son poste ; on s'amusa de l'aventure et on se remit en chemin pour rentrer au château. Mais la pluie avait converti les ravins en abîmes dangereux, et les terres en marécages ; on arriva enfin devant un si large ruisseau, qu'il fallut s'arrêter. La première dame qui tenta le passage s'enfonça dans l'eau jusqu'aux chevilles et y perdit un soulier. La princesse ne pouvait courir les mêmes risques, et, bien qu'elle prît la chose gaiement, on ne prévoyait que trop qu'il en résulterait quelque gros rhume. On décida que Son Altesse devait franchir ce mauvais pas dans les bras d'un cavalier. Or les précipices sont rares dans les cours ; les maîtres des cérémonies n'avaient point prévu le cas où il

faudrait faire traverser un torrent à une princesse du sang. M. de La Rochefoucauld et M. de Mouchy étaient les premiers à qui l'honneur de porter Son Altesse appartenait sans contestation; mais M. de Mouchy, empêché par un ventre considérable, avait assez de peine à se porter lui-même, et il se trouva que M. de La Rochefoucauld s'était poudré au jasmin, qui était une odeur désagréable à la princesse. M. de Lahaye se présenta; déjà il s'apprêtait à prendre la duchesse de Berry dans ses bras, lorsque le premier écuyer déclara qu'il avait le pas sur le lieutenant des gardes. Une discussion très-vive en résulta. Le premier écuyer avait le droit pour lui, et ne faisait point semblant de connaître les priviléges particuliers de M. de Lahaye. La querelle allait infailliblement s'envenimer, si la princesse n'y eût mis une fin en rejetant les deux prétendants; elle se tourna vers M. de Riom et lui posa un bras autour du cou :

— Allons, dit-elle, soyez le troisième larron de la fable; je ne puis pas attendre que ces messieurs se soient accommodés.

Le chevalier souleva la princesse comme s'il eût porté un enfant, et traversa l'abîme. Le terrain se trouva fort mauvais de l'autre côté du ruisseau, et, en cherchant un endroit convenable pour y déposer le précieux fardeau, Riom emporta Son Altesse jusqu'à la distance d'environ trente pas. Lahaye, dont la faveur commençait à baisser, ne put dissimuler sa jalousie; il se hasarda jusqu'à dire insolemment que, s'il plaisait à la princesse de lui faire un passe-

droit pour un hobereau de province, il ne le souffrirait point, et qu'on lui donnerait raison. Le chevalier, qui avait le beau jeu pour lui, n'eut garde de relever cette insulte, mais sa douceur n'allait point jusqu'à permettre qu'on lui manquât. Son premier soin, en arrivant au Luxembourg, fut d'envoyer ses seconds à M. de Lahaye pour demander une réparation ou le champ clos. Il fut répondu qu'on se battrait à l'épée le lendemain dans les fossés de la Chartreuse.

Un duel ne se prépare jamais sans un peu de bruit. Madame de Mouchy eut vent de cette affaire et courut en avertir la duchesse de Berry. Lorsque Lahaye parut, la princesse le prit à part, et les gens habiles remarquèrent de loin les signes certains d'une dispute. Les sourcils de Son Altesse étaient fort en mouvement; ses lèvres se retroussaient avec un air de hauteur et d'irritation. Une voix dont l'accent impérieux était bien connu prononça distinctement ces mots :

— Je n'ai point entendu me donner un tyran !

On ne sait pas ce que Lahaye répondit, mais il est clair que ce fut une impertinence, car la princesse le quitta tremblante de colère et demanda ses chevaux pour aller au Palais-Royal. Une heure après cette scène, Lahaye fut arrêté publiquement et conduit à la Bastille. Il n'y resta que peu de jours; de là, il partit pour le Danemarck, où le régent consentit à l'employer dans l'ambassade.

Tandis que cet événement de conséquence mettait la cour en émoi, Riom était enfermé dans sa chambre

avec une sentinelle à la porte. Vers onze heures du soir, M. de La Rochefoucauld vint lever les arrêts. Cet honorable marquis était un obséquieux personnage qui portait dans ses veines le pur sang de la vieille cour. Après avoir salué le prisonnier plus poliment que d'ordinaire, il lui dit d'un ton fort mystérieux.

— Monsieur le chevalier, n'admirez-vous point comme la vie est composée de bons et de mauvais jours?

— J'y pensais dans l'instant, monsieur le marquis.

— Ce qui est heureux pour les uns tourne à mal pour les autres, monsieur.

— C'est la vérité, monsieur.

— Ah! monsieur, vous êtes dans une de ces journées parsemées de fleurs, tandis que moi je n'ai marché aujourd'hui que sur des épines.

— Vous serait-il arrivé quelque malheur? demanda Riom avec intérêt.

— Hélas! ne le savez-vous point? j'ignorais que la princesse eût de l'aversion pour le jasmin, et lorsque mon valet de chambre m'a poudré à ce parfum, il a du même coup ébranlé ma fortune et relevé la vôtre.

— J'espère, monsieur le marquis, que vous ne serez pas de mes ennemis pour si peu de chose.

— Monsieur le chevalier, apprenez que je ne me déclare jamais contre les gens en faveur.

— C'est bien de la générosité.

— Monsieur de Riom, je souhaite ardemment au contraire vivre avec vous dans les rapports les meilleurs.

— Ce m'est un honneur infini, monsieur le marquis.

— Mais depuis ce matin, je pense comme un philosophe aurait pu dire de belles choses sur ma mésaventure et votre succès, car vous avez occupé la princesse tout aujourd'hui, et c'est une justice : celui qui a porté Son Altesse ne doit plus demeurer obscur.

Riom lui-même, malgré son obligeance naturelle, ne put s'empêcher de sourire :

— Vous croyez donc, monsieur, dit-il, que je vais devenir l'un des soleils du Luxembourg?

— N'en doutez pas, monsieur : j'ai l'ordre de vous conduire tout à l'heure au cabinet de toilette; vous allez peut-être recevoir le brevet de lieutenant des gardes. Eh bien, sans ce funeste jasmin, je faisais traverser le ruisseau à Son Altesse, et la faveur que vous avez méritée tombait sur moi seul; je devenais l'ami, le confident de la duchesse de Berry, car elle n'eût pas manqué de réfléchir sur la gravité de la circonstance, et se serait dit : « Le mortel qui m'a soulevée dans ses bras doit vivre désormais plus familièrement avec moi. » Je présentais infailliblement à la princesse le rouge et les mouches ; j'étais enfin son mentor, son conseiller.

— Espérons que l'occasion reviendra une autre fois.

— Que le ciel le veuille ainsi! Du moins, monsieur le chevalier, la nouvelle que je vous apporte est-elle assez agréable pour que celui de qui vous la recevez mérite un léger service?

— Parlez, monsieur le marquis ; je me mets entièrement à votre disposition.

— Si vous pouviez, en causant avec Son Altesse, glisser habilement que je suis inconsolable de ce damné jasmin ; que, dans l'excès de mon désespoir, j'ai maltraité mes gens et jeté mes perruques par la fenêtre, je vous en serais fort obligé.

— Je le ferai de tout mon cœur, si le tour de la conversation le permet.

— Vous pourriez hasarder ensuite de dire que vous m'avez vu poudré à la rose ?

— Cela ne me semble pas impossible ; mais vous comprenez que, dans votre intérêt, je dois éviter d'importuner la princesse.

— O ciel ! l'importuner ; vous avez raison. Mieux vaudrait un silence éternel, et je m'y condamnerais sans un soupir. A présent, monsieur, nous pouvons partir.

M. de La Rochefoucauld conduisit Riom par les derrières jusqu'aux petits appartements. Ils rencontrèrent dans un escalier le vieux marquis de Pons, chevalier d'honneur de la duchesse de Berry.

— Jeune homme, dit M. de Pons, l'occasion est belle, et la dame l'est encore davantage. A bon entendeur, salut !

Et il s'éloigna en ricanant. M. de Canillac, l'un des amis du régent, se présenta au détour d'un corridor.

— On parle de vous là-bas, chevalier, dit-il en passant. L'occasion est belle. Je vous l'achèterais bien dix mille écus.

— Il paraît que vous avez une bien belle occasion, dit M. de La Rochefoucauld.

Et il ouvrit la dernière porte.

Riom entra dans le cabinet de toilette. La princesse était seule devant son miroir :

— Monsieur, dit-elle, vous savez pourquoi je vous ai fait mettre aux arrêts ?

— Je m'en doute, madame.

— Ce n'est pas que je sois fâchée contre vous. Il est convenu qu'on rend un mauvais service à un gentilhomme en l'empêchant de se battre; je ne vous demande donc aucune reconnaissance, mais je garde, à part moi, la pensée que je vous ai sauvé la vie, car M. de Lahaye passe pour fort habile à manier l'épée.

— Madame, la reconnaissance n'est une gêne que pour les cœurs lâches et méchants : je ne mérite point d'être rangé parmi ceux-là. Il n'est pas besoin que vous m'ayez sauvé la vie pour qu'elle vous appartienne. Je voudrais la passer entièrement auprès de Votre Altesse.

— Je crois à la sincérité de vos protestations. Je sais distinguer le véritable attachement de celui qui déguise l'ambition. Voulez-vous connaître le sûr moyen de vous élever? Cherchez dans votre cœur si ma personne, mon caractère et mon esprit vous inspirent quelque chose de plus que le respect dû à mon rang. Vous travaillerez assez à votre fortune en me donnant le plaisir, si rare pour les princes, de voir que je suis aimée autrement que pour le profit qu'on en peut tirer. Ma maison est composée

de personnes de deux sortes : les unes de grande qualité avec des noms fameux, tels qu'il convient d'en avoir autour de soi quand on est veuve d'un fils de France et fille du régent; les autres, moins nobles, qui n'ajoutent point à mon éclat, mais que je choisis selon l'affection qu'elles me portent, et sur lesquelles je puis compter plus que sur les premières. C'est parmi celles-ci que je veux vous ranger, monsieur de Riom, et il ne tiendra qu'à vous d'y occuper une bonne place.

— S'il ne faut qu'aimer Votre Altesse pour lui rendre ses services agréables, je n'ai plus rien à craindre : il n'y a nulle princesse de qui les bontés me fussent plus chères ; mais si je pense combien vous êtes belle et généreuse, madame, j'imagine que la concurrence doit être grande, et que l'amour d'un pauvre gentilhomme est bien peu de chose au milieu de tout ce monde qui donnerait volontiers ses jours pour vous.

— Ne croyez point cela, monsieur. Vous jugez peut-être des autres par vous-même. Les gens qui donneraient leurs jours pour nous ne sont pas communs. Je ne connais pas un nom que je pusse mettre sur mes tablettes.

— Mettez-y donc le mien, madame, et que le moment où vous éprouverez mon dévouement puisse venir bientôt.

Tout en discourant, la princesse avait ôté son rouge et ses colliers pour se préparer à sa toilette de nuit. Elle avait les épaules fort belles; ses bras, qui n'étaient plus surchargés de joyaux, paraissaient

d'une blancheur si merveilleuse, que Riom en fut frappé d'admiration. Son Altesse se leva et s'approcha de notre gentilhomme. Dans toute sa personne respirait cette grâce éblouissante que donnent aux femmes, et particulièrement aux princesses, la connaissance de leurs charmes et l'envie de plaire.

— Eh bien, dit-elle, vous serez le premier inscrit sur cette page blanche des amis qui mourraient volontiers pour moi. Vous voyez combien j'ai de confiance dans vos paroles. Monsieur de Riom, vous êtes lieutenant de mes gardes. Vous en aurez le brevet demain. Pour votre serment de fidélité, il suffit que vous baisiez ma main.

Le chevalier n'avait jamais soupçonné que tant de faveurs lui dussent tomber à la fois du ciel dans un instant si court. Il mit un genou en terre et posa ses lèvres tremblantes sur la main la plus blanche du monde. Au milieu de son trouble, il retint cette main dans la sienne sans savoir ce qu'il faisait, et les expressions lui manquèrent tout à coup. Cette émotion ne causa point de peine à la princesse, car elle abaissa ses yeux sur lui avec un sourire si doux, qu'un homme plus vain eût pris cela pour de la tendresse.

Le cœur d'une femme est plein d'imprévu; nous ne saurions dire si la princesse ne sentait pas dans ce moment quelque chose approchant d'un caprice amoureux pour ce jeune homme qui lui baisait la main d'un air si pénétré. Nous ne saurions pas davantage décider lequel eût mieux valu, dans la circonstance, de la sagacité de M. de Lauzun ou de

la candeur de son neveu. La princesse, satisfaite de l'empire qu'elle exerçait sur M. de Riom et du désordre où elle le voyait, comprit sans doute, à ces signes, combien était grande la reconnaissance de notre gentilhomme. Afin de l'en récompenser gracieusement, elle lui abandonna sa main aussi longtemps qu'il voulut la garder, et poussa même la bonté jusqu'à presser légèrement la main du chevalier.

Son Altesse serait peut-être allée plus avant encore dans les bienveillantes dispositions où elle était, si madame de Mouchy ne fût entrée subitement.

— Relevez-vous, dit la princesse d'un ton froid que Riom ne s'expliqua point. Je reçois votre serment de lieutenant de mes gardes. Montrez-vous fidèle et loyal gentilhomme. Entendez-vous avec M. de La Rochefoucauld pour votre service. Vous pouvez vous retirer, monsieur.

Le chevalier fit un salut fort respectueux, et, comme il ne savait quel chemin prendre, madame de Mouchy le conduisit jusqu'à la porte. Au moment où il sortait, elle lui dit à l'oreille :

— Attendez-moi. Il faut que je vous parle.

Riom sentait au fond qu'il n'avait pas, dans cette conférence, navigué en pilote consommé. Il éprouvait aussi des remords, mais non point tels que le lecteur les imagine : il se reprochait d'avoir trouvé la princesse trop belle, étant l'amant d'une autre femme. Il arriva confus dans les antichambres, et quand madame de Mouchy vint le chercher, il baissa les yeux comme un coupable devant son juge.

La duchesse le mena dans une galerie qui était encore éclairée, où ils se trouvèrent seuls.

— Avez-vous compris ce qui arrive? dit-elle avec un regard animé.

— C'est aisé à comprendre : la princesse me choisit pour lieutenant de ses gardes.

— Ce n'est point cela : sachez que si Son Altesse ne vous aime pas encore, il ne s'en faut guère.

— Bonté divine! le croyez-vous, vraiment?

— Il y a huit jours que je le soupçonne. Je l'ai reconnu à mille indices. La chose est évidente à présent.

— Duchesse, je n'irai pas vous abandonner par un lâche calcul. C'est vous que j'aime, et jamais....

— Arrêtez! s'écria madame de Mouchy. N'ajoutez pas un mot. On ne résiste point impunément à une aussi puissante volonté du destin; il va vous élever au-dessus de la cour entière ou vous briser. Vous me perdez moi-même si vous hésitez un instant. Vous ne vous appartenez plus. Il faut rompre nos liens et en former de plus simples : je vous demande votre amitié seulement. Quand vous serez le maître au Luxembourg, souvenez-vous que c'est à moi que vous devez votre premier pas dans le monde. Je prévoyais tout à l'heure que vous alliez commettre une faute grave, et je suis venue à dessein troubler votre entretien avec la princesse. Sa mauvaise humeur tombera sur moi; mais je vous épargne un danger. Vous êtes averti. Demain, point de craintes ni de scrupules, et maintenant séparons-nous.

La duchesse fit une révérence à notre petit gen-

tilhomme, comme s'il eût été un prince, et ajouta cérémonieusement :

— Au revoir, monsieur le chevalier. Je suis ravie d'avoir été la première à vous complimenter de votre heureuse fortune. Tenez-moi, je vous prie, pour une personne qui veut être de vos amis, et qui fait de vous tout l'état que vous méritez.

Riom demeura un moment confondu ; puis il courut aux écuries, où il prit son cheval et traversa Paris à franc étrier. Minuit sonnait comme il tirait le cordon de la clochette à l'hôtel de son oncle.

IV

Conciliabule nocturne, où M. de Lauzun se met fort en frais de spéculation. — L'amitié des princes peut-elle s'acheter comme un emploi ? — Le cabinet de toilette et le boudoir. — Combien il faut discourir et se tourmenter pour donner ce qu'on vous demande et pour accepter ce qu'on brûle de vous accorder.

M. de Lauzun, ayant cessé depuis longtemps de suivre la cour, avait réglé d'une façon méthodique l'emploi de ses journées. Il se couchait d'habitude au coup de minuit, et lorsqu'il vit entrer son neveu, il le reçut de mauvaise humeur, persuadé que le chevalier venait le gêner pour quelque bagatelle.

— Voyons ça, dit-il, expliquez-moi en deux mots ce qui vous amène. Avez-vous besoin d'argent, d'une recommandation, ou d'un avis?

— Ce sont vos avis qu'il me faut, monsieur le duc. Je suis dans un grand embarras.

— Dites la chose sans ambages.

— Premièrement, mon oncle, madame de Mouchy ne veut plus de moi pour son amant.

— Elle vous congédie, pour parler clair. Vous en êtes blessé, c'est parfaitement juste ; mais ne montrez point de dépit. Retirez-vous de bonne grâce, en galant homme, avec le sourire et le miel sur les lèvres. Vous n'êtes pas encore de taille à vous venger. Plus tard, lorsque vous aurez les jambes fermes, je vous montrerai comment on pratique la vengeance contre une femme. Pour aujourd'hui, tenez-vous en repos, et allez dormir.

— Monsieur le duc, vous ne m'avez pas laissé le temps de vous tout dire. Je n'ai point envie de tirer vengeance ; madame de Mouchy veut me quitter pour mon bien, par une générosité à laquelle je me fais conscience d'obéir.

— Au diable les circonlocutions ! parlez donc catégoriquement.

— Mon oncle, vous m'allez trouver d'une fatuité bien étrange... Madame de Mouchy assure, et je ne l'aurais point imaginé de moi-même... cependant je l'ai cru remarquer aussi, à présent que j'y songe... la princesse, monsieur le duc, la princesse m'a regardé avec de certains yeux... elle m'a pressé la main.

— La princesse vous aime ! s'écria Lauzun. Vertudieu ! dites-le donc ! la princesse vous aime !

M. de Lauzun fit le tour de la chambre dans une agitation incroyable. Il jeta son bonnet de nuit par terre, appela un laquais pour rallumer les bougies, demanda du feu, des viandes et du vin, car il était homme de robuste appétit, et tandis qu'on préparait ce qu'il lui fallait pour veiller, il murmurait entre ses dents :

— Mon neveu ! le petit-fils de ma sœur ! le sang des Caumont, des Lauzun !... La fille du duc d'Orléans ! Mademoiselle !... le même palais du Luxembourg ! il y a là une prédestination. Est-ce que je vais me voir renaître?

Les amours de M. de Lauzun avec la grande Mademoiselle ont fait tant de bruit que nous ne pensons pas devoir les rappeler au lecteur. Les lettres et mémoires du règne de Louis XIV ne parlent d'autre chose. Comme la duchesse de Berry, Mademoiselle avait habité le Luxembourg; comme cette princesse, elle avait été le plus riche parti de l'Europe, et recherchée par des souverains; toutes deux parentes du roi au même degré, toutes deux superbes, généreuses et fort encensées; assez disposées toutes deux à se croire au-dessus des simples mortels. Il semblait que la fille du régent dût, comme celle de Gaston d'Orléans, donner bientôt au monde l'exemple remarquable d'un orgueil prodigieux s'abaissant au niveau d'un petit gentilhomme et fléchissant le genou devant la suprême puissance de l'amour. On sait que M. de Lauzun était parvenu à épouser Ma-

demoiselle malgré le roi, et qu'il avait payé cette hardiesse par dix ans de prison, suivis d'une réhabilitation éclatante. Toute cette affaire avait donné à sa vie l'air d'un roman où il ne manquait que la vraisemblance, selon l'expression de La Bruyère. A l'idée de voir son neveu courir, au bout de cinquante ans, la même fortune et monter par les mêmes moyens que lui à une égale élévation, Lauzun sentit, par un retour de jeunesse, son sang se réchauffer et sa cervelle en veine d'intrigues et de machinations.

Il s'arrêta en face de Riom, et lui pénétra du regard jusqu'au fond de l'âme.

— J'ai failli tout empêcher, reprit-il, tout perdre en voulant combattre sa modestie.

Et, se couchant dans un vaste fauteuil, il reprit :

— Parlez, mon neveu, contez-moi votre aventure sans omettre les plus minutieux détails. Parlez longuement, je vous prête attention cette fois.

Notre chevalier, enhardi par l'extrême intérêt que son oncle prenait à ses affaires, raconta amplement ses débuts au Luxembourg, le gracieux accueil qu'il avait reçu de la princesse, l'événement de la Chartreuse et le désespoir de M. de La Rochefoucauld. A cet endroit de l'histoire, le vieux duc éclata de rire.

— Rien n'y manque, dit-il, c'est du Dangeau tout pur.

Il redoubla d'attention en apprenant le renvoi de M. de Lahaye. Sa respiration était brève et ses yeux flamboyants, quand Riom en vint à dire son entrevue avec la princesse. Le récit achevé, Lauzun

s'informa si le cabinet de toilette n'était point une telle pièce dont il fit la description ; si les peintures n'en étaient point de telle sorte, avec une cheminée de telle forme.

— Je vois que vous le connaissez, répondit Riom.

— Ah ! je le connais trop bien ! c'est dans ce cabinet que Louise d'Orléans m'annonça l'opposition que le roi mettait à notre mariage. Mais n'y a-t-il pas une porte dérobée à l'endroit même où vous étiez à genoux baisant la main de la princesse ?

— Je n'ai pas aperçu cette porte.

— Elle y est pourtant, j'en suis sûr. Elle mène à quelque petit boudoir secret propre à cacher des amants.

— Vous me rappelez que Son Altesse regardait souvent de ce côté. La porte était sans doute voiiée par une tenture, selon la mode d'à présent.

M. de Lauzun frappa ses mains l'une contre l'autre :

— Nous y voilà ! dit-il ; la princesse avait dessein de vous jeter dans ce boudoir en attendant que ses femmes fussent parties. Vous avez manqué l'occasion, mon neveu ; par le diable ! vous l'avez manquée ! Cependant, du caractère dont vous êtes et de la manière dont commence cette intrigue, une faute n'est pas de si grave conséquence pour vous que pour un autre. Je me serais pendu de regret, à votre place. La princesse aura de l'indulgence. Dans cette partie d'échecs qu'elle engage avec vous, elle vous rend au moins une pièce. Elle ne demande qu'à se laisser battre. Une fois qu'on est aimé d'une Altesse

on en a meilleur marché que d'une bourgeoise avec de la résolution. Ah! mon neveu, quand vous serez l'amant de celle-ci, je vous enseignerai une route que moi seul j'ai découverte, une route sûre qui mène son homme au faîte des honneurs, où vous vous tiendrez à jamais inexpugnable, radieux comme le soleil. Monsieur le chevalier de Riom, mettons-nous à table, et cherchons, en soupant, comment vous pourriez réparer votre faute d'aujourd'hui.

Après avoir vidé quelques verres d'excellents vins, le vieux duc sentit son imagination s'échauffer et son ancienne gaieté revenir. Il inventa des plans d'attaque fort profonds, mais impraticables pour son neveu.

— Que le ciel confonde les machinations! dit-il enfin. Avec ma vieille habitude de creuser des mines et de m'envelopper de ténèbres, je ne suis bon qu'à vous nuire. Allons droit au but : la princesse est belle, fraîche et séduisante. Elle doit vous plaire.

— Elle m'éblouit, mon oncle; ses yeux portent le trouble dans mes sens, et m'embrasent malgré moi.

— Laissez-lui bien voir ce trouble; ne quittez pas la princesse du regard en public. Soyez amoureux, c'est le moyen d'être aimé.

— Rien n'est plus facile : je l'aime à demi déjà. La difficulté, c'est de le déclarer.

— Il y a cela de bon avec les Altesses, que le respect vous doit fermer la bouche, et que c'est à elles de parler les premières. Les usages de la cour ne vous l'indiquent-ils point? On invite une dame pour

la danse, tandis qu'une princesse vous choisit. Remettons-nous donc à la duchesse de Berry du soin de se gouverner elle-même; mais n'allez pas la décourager par trop de lenteur ou de timidité. Voici, selon la vraisemblance, comment on vous amènera au point de vous déclarer : on vous demandera si vous n'avez pas de l'amour pour quelqu'un; on voudra connaître l'objet de vos pensées, et vous aurez à désigner cette troisième personne par des détours et des finesses aussi invisibles que des cathédrales. Cette tactique date du déluge. On vous fera dire comment la dame a le visage, la taille et les cheveux, de quelle couleur sont ses yeux, et quelle est la première lettre de son nom. N'avouez jamais, en face, à la princesse que c'est elle, car elle feindrait d'être en colère; mais laissez-vous arracher les paroles une à une, comme à regret, et en tremblant de crainte. N'oubliez pas de paraître fort gêné par les gens qui vous entoureront, c'est le moyen d'obtenir le tête-à-tête; et puis, une fois que la princesse vous conduira dans ses appartements, sous le prétexte de causer plus à l'aise, jurez sur le seuil de la porte de n'en plus sortir que vous ne soyez maître de la citadelle. Les événements tourneront peut-être de telle façon que ces avis ne puissent servir de rien; il ne vous en faut donc pas embarrasser la tête. Il existe des modes en toutes choses, même en amour, et l'usage d'aujourd'hui n'est point de perdre le temps en beaux discours. La princesse a pour vous un caprice; elle le satisfera sans aucun doute. C'est là que nous l'attendons. Revenez me consulter le

lendemain de la victoire, et je vous apprendrai comment on subjugue une Altesse.

M. de Lauzun demeura ainsi longtemps en conversation avec son neveu; il fit ensuite donner une chambre à M. de Riom. Notre chevalier, prévoyant que la journée du lendemain serait de grande importance, quitta le lit avant le retour du soleil, et s'en alla au Luxembourg. Il était plongé fort avant dans ses méditations, lorsque M. de La Rochefoucauld vint l'interrompre. Le marquis levait les yeux au ciel et parlait d'un ton solennel comme un héros de tragédie.

— Chevalier, dit-il, je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. La fortune accourt à vous pendant votre sommeil. Combien il me faut de vertu pour ne point vous porter de jalousie! Avouez au moins que j'ai su deviner tout ce qui vous allait arriver.

— Il est vrai, répondit Riom; vous seul avez compris qu'un emploi me serait donné, aussitôt que vous m'avez vu nommé lieutenant des gardes.

— Voilà ce que c'est, mon jeune ami, que d'être formé à la vie des cours et d'avoir un coup d'œil sûr! Ce matin une nouvelle faveur vous est accordée.

— Une nouvelle faveur, monsieur!

— C'est la plus précieuse, la plus digne d'envie. Ah! jeune homme, vous m'avez de bien grandes obligations. Pourrez-vous jamais vous acquitter d'une pareille dette?

— Je n'en désespère pas. Parlez vite, s'il vous plaît.

— Apprenez que la princesse a besoin de deux personnes pour ses petites commissions, ses envois au Palais-Royal, ses bonnes œuvres secrètes, et pour une infinité de menus détails qu'elle veut apparemment dérober par modestie à la connaissance de sa cour. Ces deux personnes étaient jusqu'à présent le vieux marquis de Pons et M. de Lahaye. Lorsque ce dernier fut arrêté hier, j'avoue qu'il ne me vint pas sur-le-champ à l'esprit qu'un autre le dût remplacer dans ces fonctions de confiance ; mais ce matin Son Altesse, après m'avoir annoncé que vous étiez lieutenant des gardes, me chargea du même coup de vous dire qu'elle vous donnait les entrées par les petits degrés. Alors je devinai que vous étiez choisi de préférence aux autres. Ce n'est pas peu de chose, jeune homme, que l'entrée du petit degré. Vous aurez accès auprès de la princesse à toute heure du jour, pour lui rendre compte de vos commissions. Il n'y a que ses femmes et le chevalier d'honneur qui jouissent du même privilége. N'en doutez plus, c'est une faveur à nulle autre seconde ; voyons si vous en saurez tirer facilement des conclusions.

— Monsieur le marquis, il n'y a d'autre conclusion à en tirer que celle-ci : la princesse m'honore de sa confiance.

— C'est la conséquence la plus naturelle ; on peut cependant ajouter que cette confiance paraît être entière, et qu'elle deviendra plus considérable encore si elle vient à s'augmenter.

— Sans vous, monsieur le marquis, je ne l'aurais point imaginé.

— Vous voyez, chevalier, que j'ai fait votre fortune en vingt-quatre heures seulement. Sans ma poudre au jasmin, toutes ces faveurs m'appartenaient de droit.

— J'en demeure d'accord, monsieur. Je vous ai des obligations infinies. Puis-je user des entrées particulières dès aujourd'hui?

— Dès ce moment. La princesse désire vous voir ce matin à dix heures.

— Les voilà qui sonnent; je suis votre serviteur.

— Encore un mot, chevalier : vous aurez désormais le loisir de causer avec Son Altesse autant qu'il vous plaira; chargez-vous de lui transmettre une pensée hardie, mais légitime.

— Je vous promets de lui répéter vos propres paroles.

— Dites-lui donc que nous sommes tous mortels, que M. de Pons est vieux; que vous-même, si vous êtes jeune, une guerre, un duel, une maladie, vous peuvent enlever; que je n'ai pas murmuré de vous voir passer devant moi qui suis votre supérieur; mais que j'étais appelé, par mon rang et mes fonctions, à porter la princesse dans mes bras, et que je m'inscris pour obtenir la confiance de Son Altesse, lorsqu'il y aura une vacance, dussé-je acheter cet emploi cent mille écus.

— Il n'est pas certain, monsieur, que la princesse veuille regarder le don de sa confiance comme un emploi.

— Elle comprendra, j'espère, que si elle veut être

juste à mon égard, elle doit créer cette charge pour moi.

— Je ferai de mon mieux, afin qu'elle vous accorde au moins ma survivance.

— Bien, jeune homme ! je vois que l'on peut compter sur vous. Si vous mourez ou si vous tombez en disgrâce, ce sera un service que je n'oublierai jamais, et vous n'aurez point obligé un ingrat.

Notre chevalier savait à merveille tenir son sérieux. Il reçut fort gravement ces étranges protestations d'amitié du capitaine des gardes, et il se rendit par les petits degrés à l'appartement de la princesse. Il arriva comme la duchesse de Berry achevait sa toilette. C'était l'heure des entrées, et la compagnie était assez nombreuse. Riom salua et se mit à l'écart par discrétion, voyant que Son Altesse parlait au duc de Noailles. La princesse choisissait des pendants d'oreilles dans un coffret, et sans lever la tête, elle dit à demi-voix :

— N'est-ce point M. de Riom qui entre ?

— C'est moi-même, dit le chevalier, qui viens remercier Votre Altesse de la faveur inestimable dont elle m'a honoré.

— Vous me remercierez plus tard, monsieur. Je vais d'abord mettre à l'épreuve vos jambes de vingt ans et votre activité. Vous irez voir ma bonne amie la supérieure des carmélites, et vous lui demanderez s'il ne lui serait pas agréable d'avoir un tableau d'église dont je ne sais que faire et qui a du prix. Vous irez chez madame de Saint-Simon, et vous vous informerez pourquoi je ne l'ai pas vue depuis trois

jours ; si c'est une bouderie, je trouve cela mauvais, mais ne lui dites point. Vous irez encore à l'Opéra savoir ce que l'on doit jouer toute cette semaine. Je dîne à Saint-Cloud tantôt, et je souperai chez Madame : ainsi vous ne me rendrez compte de ces importants messages qu'à minuit, lorsque tout le monde sera retiré. Allez, monsieur le chevalier, et soyez diligent, car ce sont choses qui pressent.

La princesse reprit aussitôt sa conversation avec M. de Noailles, qui lui contait les nouvelles du Palais-Royal, et Riom s'esquiva. Les commissions n'occupèrent notre jeune homme qu'une heure à peine, en sorte qu'il passa le reste du jour auprès de son oncle. M. de Lauzun essaya de lui monter la tête en lui déclarant qu'il le déshériterait s'il n'était l'amant de la duchesse de Berry avant le lendemain. Mais, voyant qu'il ne faisait que le troubler en lui demandant trop, le vieux duc termina ainsi la leçon :

— Après tout, mon neveu, dit-il, puisque vous avez réussi par votre douceur, continuez sur ce ton. Vous n'êtes point un sot, et ce n'est pas faute d'un peu de hardiesse que vous échouerez. Prenez garde seulement que la timidité ne soit prise pour de la froideur.

— Il faudrait donc, s'écria Riom, que la princesse fût bien aveugle, car depuis que l'espoir de lui plaire m'est venu dans l'esprit je sens que je l'aime davantage à chaque minute qui s'écoule.

— S'il en est ainsi, tout ira bien. Ce n'est pas une amourette d'un mois qu'il nous faut ; c'est une pas-

sion avec une fin de comédie. Pour ce soir, ne pensez qu'à la bataille, et tâchez de vous conduire en franc mousquetaire.

Sauf le respect que nous devons à M. de Lauzun et à sa grande réputation d'homme à bonnes fortunes, nous osons penser que notre chevalier se fût égaré à vouloir courtiser militairement la duchesse de Berry. Nous ne voyons pas qu'on doive livrer assaut à une place qui capitule et qui veut se rendre d'elle-même par un traité pacifique. Nous en parlons, à la vérité, fort à notre aise et avec connaissance de l'événement. Riom, qui prit les avis de son oncle au contre-pied, comme on va le voir tout à l'heure, et qui pourtant n'arriva pas moins à ses fins, montra, selon nous, autant de sagesse, qu'il avait de modestie. Le chevalier était un de ces cœurs honnêtes pour qui la pratique du bien n'est point une peine. Si madame de Mouchy eût voulu le conserver, il eût tout bravé pour demeurer fidèle à sa maîtresse; mais, quand il se vit libre d'aimer ailleurs, il tourna ses pensées vers la duchesse de Berry, et de bonne foi on ne doit point l'en blâmer. Les exemples de la régence n'étaient pas pour faire d'un garçon de vingt ans un modèle de constance chevaleresque. La princesse l'avait frappé autant par sa beauté que par son grand nom. Il ne songea plus qu'à lui plaire.

Riom entra vers minuit, par les derrières du palais, dans le cabinet où on l'avait reçu la veille. Son Altesse, enveloppée d'une robe de chambre, venait de renvoyer ses femmes et respirait le frais à un petit balcon. Elle s'informa comment Riom avait exécuté

ses ordres et commissions, et voyant qu'il gardait le silence :

— Monsieur, lui dit-elle, avez-vous réfléchi à notre conversation d'hier?

— J'en ai pesé tous les mots, Madame, et cela m'a fort rempli l'imagination.

— Eh bien, n'ai-je pas été trop vite en vous mettant au rang des serviteurs dévoués?

— Je crains au contraire, Madame, que vous ne sachiez jamais à quel point je me donne à Votre Altesse.

— C'est mon affaire de le reconnaître. Vos services me plaisent, chevalier. Je vous veux du bien plus que vous ne pensez, et, pour vous attacher à moi, je désire vous marier.

— Me marier! n'y songez pas, Madame, je vous en supplie, à moins que vous n'ayez dessein de me rendre le plus malheureux des hommes.

— Comment l'entendez-vous? Est-ce que vous seriez amoureux?

— Hélas! oui, Madame.

— Oh! la bonne histoire! Vous aimez quelque petite fille bien innocente qui attend au couvent que sa quinzième année la vienne délivrer. On lui permet de penser à vous pendant cinq minutes, tous les soirs avant sa prière, et vous lui écrivez une fois l'an un compliment dont sa grand'mère et son abbesse prennent lecture.

— N'en riez point, Madame; cette personne n'est pas un enfant: elle a votre âge; elle est belle et porte un grand nom. Si je vous disais qui elle est, vous-

même avoueriez aussitôt que tous les cœurs sont à ses genoux.

— Je ne badine plus, puisque votre belle est si respectable ; mais je veux vous la faire obtenir en mariage.

— Impossible, Madame ! Elle est d'un rang assez au-dessus du mien pour que je n'aie plus qu'à mourir avec mon secret.

Jusqu'ici le lecteur doit voir que M. de Lauzun avait prévu de quelle façon irait la conférence. Ses avis portaient leurs fruits. La princesse amusa, comme on dit, le tapis sur ce sujet ; elle insista fort pour connaître le nom de la belle ; et l'on pense bien que Riom fut d'une effroyable discrétion ; mais il s'embarqua tout à coup le plus habilement du monde, et comme d'inspiration, par un chemin nouveau dont son oncle n'avait point eu l'idée. La princesse demandait pourquoi le chevalier n'essayait pas au moins de déclarer sa flamme ; elle l'exhortait de toutes ses forces à parler. C'est alors que Riom, pensant aux dernières paroles du vieux duc, employa sa propre timidité comme un moyen d'atteindre le but.

— Madame, dit-il, je me perdrais en voulant combattre mon naturel. Je tremble auprès de celle que j'aime. Quand elle devinerait mon amour et le verrait avec indulgence, je n'en saurais pas profiter, tant j'aurais de faiblesse et de gaucherie ! On ne peut se changer. L'occasion s'offrira de me déclarer, et jamais je ne l'oserai saisir. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut pas être plus éloigné que moi de faire un franc *mousquetaire*.

C'est un des plus doux effets de l'amour que celui qui nous représente les défauts de la personne préférée comme des qualités aimables. La candeur avec laquelle M. de Riom avouait ses faiblesses, que tant d'autres eussent voulu taire ou vaincre, acheva de toucher le cœur de la princesse. Elle allait peut-être surmonter l'instinct de réserve que la nature a donné aux femmes, si le plaisir qu'elle ressentait ne lui eût inspiré l'envie de prolonger cette situation. Ses yeux et le son altéré de sa voix témoignaient assez de son émotion, lorsqu'elle reprit :

— Chevalier, que ne faites-vous à votre belle une confession entière, telle que je la viens d'entendre? Cette manière d'ouvrir son âme serait nouvelle, et je gage qu'elle vous réussirait.

— Eh! ne faudrait-il pas finir par dire en face à cette divinité que je l'aime? Je mourrais de douleur si elle me regardait avec colère, et plutôt que de courir ce danger, je resterai avec mes ennuis et mon secret.

— Cependant, chevalier, je vous donne l'assurance que vous seriez écouté favorablement; et, pour vous en fournir une preuve, je vous dirai que si quelqu'un me déclarait son amour dans les mêmes termes que vous, je n'aurais pas le courage de m'en fâcher.

— Parlez-vous sincèrement, Madame?

— Le plus sincèrement du monde.

— Eh bien! dussé-je expier mon imprudence par des regrets éternels, je parlerai. Sachez toute la vérité : c'est vous que j'aime, Madame.

Riom pencha la tête, comme s'il eût attendu le coup de la foudre.

— Vous m'aimez ! dit la princesse avec une joie mal déguisée. Je n'en crois rien. Ne profitez-vous pas plutôt du tour de notre conversation ?

— Ah ! Madame, s'écria le chevalier, je serais donc un ambitieux ou un vil menteur ? Ai-je mérité ces soupçons par le reste de ma conduite ? Accusez-moi de témérité, mais non d'imposture, car il n'est rien de plus vrai : je vous aime de toute mon âme.

— Allons, je ne vous soupçonnerai pas de mensonge. Il faut bien que je vous pardonne votre folie, puisque je l'ai promis d'avance ; mais j'ai le cœur pris aussi, chevalier. J'aime de mon côté un jeune homme bon, discret et tendre, dont j'ai su deviner la flamme, et pour vous faire aussi une confidence entière, venez, que je vous montre son portrait.

La princesse marcha vers une tapisserie qu'elle souleva d'une main et derrière laquelle était une petite porte. Une rougeur fort expressive animait les joues et le cou de Son Altesse. Elle tenait ses paupières baissées ; ses lèvres tremblantes ne prononçaient les mots que par de grands efforts. Le chevalier était trop ému lui-même pour remarquer tous ces signes d'une agitation profonde. Il suivait machinalement, comme un criminel qu'on mène au supplice.

— Tenez, monsieur, lui dit-on, ouvrez cette porte, entrez dans cette chambre, vous y trouverez l'image de celui que mon cœur a choisi. Regardez-la jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

Riom ouvrit la petite porte, et quand il fut entré, il entendit qu'on ôtait la clef de la serrure. Il promena ses yeux autour de lui avec un mortel effroi, en cherchant un portrait; mais il ne vit que sa propre image répétée à l'infini par les glaces dont le boudoir était couvert sur toutes ses murailles et jusque sur le plafond. Notre chevalier avait eu assez de peine à comprendre son bonheur pour en bien jouir une fois qu'il en tenait la certitude. Il leva les bras au ciel et remercia Dieu du fond de son cœur de l'avoir conduit si promptement à ce comble d'honneur et de fortune.

Les femmes de la princesse venaient d'entrer dans le cabinet de toilette. Madame de Mouchy avait vu Riom traverser les petits degrés, et ne le trouvant pas avec Son Altesse, elle ne fit point semblant de savoir ce qui arrivait. Elle prit les derniers ordres de la duchesse de Berry, et emmena les femmes.

Celui qui eût été caché alors dans quelque coin se fût bien diverti à regarder la princesse tirant de sa poche la clef du boudoir et demeurant devant la porte sans oser l'ouvrir. Trois fois elle étendit le bras vers la serrure et retira sa main comme si elle se fût brûlé le doigt; mais ce manége et ces hésitations, qui d'ailleurs marquent une pudeur fort louable, ne pouvaient pas durer éternellement. La fille du régent surmonta enfin ses frayeurs; elle ouvrit la porte par un mouvement vif, comme une personne qui a pris son grand courage, puis elle courut dans un charmant désordre vers notre heu-

reux chevalier que son ivresse et l'excès de sa joie avaient comme changé en statue.

Nous laisserons à ces amants bouleversés le loisir de se remettre et de se rassurer l'un l'autre, pour dire quelques mots des conversations qui se tenaient au même instant dans les escaliers du palais.

Madame de Mouchy n'avait pas été la seule à faire des remarques sur le passage de Riom dans l'intérieur des petits appartements. D'autres femmes avaient vu l'entrée du chevalier, et s'étonnaient qu'il ne fût point sorti. On en chuchota sans perdre une minute. Le maître de l'hôtel l'apprit tout chaudement, et le redit au premier écuyer qui l'annonça au sénéchal, par qui le chevalier d'honneur en fut averti. M. de Pons, en traversant la salle des gardes, prit à part M. de La Rochefoucauld.

— Tandis que vous donnez des mots d'ordre, lui dit-il, savez-vous comme les choses vont là dedans, monsieur le marquis ?

— Je suppose qu'elles vont selon les désirs de la princesse.

— En effet, Son Altesse prend à cette heure de bonnes mesures pour n'avoir point de mélancolie; mais Dieu sait si nous nous en trouverons bien !

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

M. de Pons se pencha contre l'oreille du capitaine des gardes et lui parla tout bas.

— O ciel ! reprit M. de La Rochefoucauld. En êtes-vous certain ? N'est-ce point un faux bruit ? Ah ! ce serait de quoi m'aller noyer !

— Vous noyer ! Eh ! pourquoi ? Vous pensez

donc que nous en souffrirons? Ce garçon est au contraire respectueux et paisible.

— Que m'importe son respect! J'ai manqué la plus belle passe où un homme puisse se trouver. Et c'est un enfant qui me vole cela! O fortune aveugle!

— Quoi! Vous pensez que la princesse aurait pu songer à vous pour...

— Assurément! Considérez les choses de loin. Tout ceci vient de ce que M. de Riom a porté la princesse dans ses bras pour franchir un ruisseau. J'étais donc appelé à recueillir les honneurs qui pleuvent sur ce jeune homme.

— Vous avez prodigieusement raison, dit M. de Pons.

Et il s'éloigna en étouffant de rire.

Le capitaine des gardes, le cœur oppressé par les plus sombres soucis, ne dormit point de cette nuit entière, et répéta cent fois avec un extrême dépit :

— O regrets cruels! ô injustice du sort! fatale poudre au jasmin! sans toi j'étais l'amant de la plus belle et de la première princesse du monde!

V (1)

Comment Riom se fait aimer d'abord sans y penser, et davantage encore en usant d'adresse. — Beaux conseils de M. de Lauzun. — Proserpine et la fée Manto. — Une Altesse tracassée.

Du temps où vivait la duchesse de Berry, ce n'était pas une grande affaire pour une femme que de prendre un amant. C'en est une plus grave pour les belles dames d'aujourd'hui : aussi les voit-on y apporter plus de soin et de secret. On avouait tout haut, sous la régence, ce que l'on sous-entend de nos jours. Je ne saurais décider si le diable y perd,

(1) Nous devons expliquer ici une légère contradiction qui existe entre ce qu'on a vu au dernier chapitre et une note insérée dans les mémoires de Duclos. Il est dit dans cette note que la princesse avait fait marché avec madame de Mouchy pour que celle-ci lui cédât son amant ; mais cette calomnie n'a heureusement aucune vraisemblance. La duchesse de Berry a toujours montré pour M. de Riom une tendresse extrême et jalouse. Comment aurait-elle pu conserver pour confidente et amie la première maîtresse du chevalier, si elle avait eu connaissance de cette liaison ? L'auteur des *Considérations sur les mœurs* a voulu justifier par ses derniers écrits tout ce qu'il avait avancé dans ses ouvrages philosophiques. De là viennent une foule d'anecdotes controuvées. M. Duclos était âgé de onze ans lors des amours de la duchesse de Berry avec Riom, et vivait en province ; il n'a donc vu le Luxembourg et le Palais-Royal que de fort loin, et n'en a parlé que par ouï-dire ou sur des documents. Une note faite après coup

et cela ne me regarde point. Il a été beaucoup écrit sur ce temps-là, et, pour ne pas en rebattre le lecteur, nous le supposons au courant des mœurs de la cour, en lui épargnant l'ennui des dissertations. Nous ne nous donnerons pas le superbe plaisir de ceux qui cherchent la philosophie de l'histoire, et qui, prenant sous leur bonnet la première hypothèse venue, la décorent du titre d'explication.

Le lendemain de la scène qu'on a lue au précédent chapitre, notre chevalier montait intérieurement sur ses plus hauts talons. Devenir ainsi l'amant de la première princesse de France, c'était de quoi faire tourner la tête à bien d'autres que lui, et d'ailleurs, s'il en eut une meilleure opinion de lui-même, on ne s'en aperçut point à ses manières. On ne le vit jamais prendre des airs de supériorité avec la foule des satellites qui tournent autour des gens en faveur, et qui ne demandent qu'à se courber devant eux. Le chevalier ne souffrait au contraire les flatteries

et ajoutée par un éditeur n'est d'ailleurs d'aucun poids. Ce prétendu marché entre la princesse et sa première dame d'honneur choque trop le bon sens pour mériter un examen sérieux. La duchesse de Berry avait une mauvaise réputation, et sans doute elle a donné beaucoup de prise à la médisance ; mais elle n'en était pas au point de ne trouver aucune défense contre des propos de femmes de chambre. Il est dit en outre, dans la préface des mémoires de Duclos, qu'il avait eu communication de ceux du duc de Saint-Simon, et qu'il en a usé amplement. La chose serait difficile à croire, s'il n'était évident que le texte de Saint-Simon a été ponctuellement suivi en tout ce qui concerne le règne de Louis XIV et de la régence. Si nous avons des motifs suffisants pour mettre en doute l'assertion de Saint-Simon, à plus forte raison ne donnerons-nous aucune créance à ce que Duclos répète après lui.

qu'avec peine. Il se serait résigné à jouir de son bonheur sans y ajouter les plaisirs de l'ostentation, et lorsqu'on pense que la sagesse dont il faisait preuve est la plus rare vertu et la plus estimée des femmes de notre temps, on regrette qu'elle se soit trouvée perdue dans un siècle où elle ne servait de rien.

La fille du régent aimait le chevalier avec redoublement chaque fois qu'elle remarquait son honnête discrétion, et, par une folie amoureuse, elle sentait le désir de dire à haute voix que ce petit gentilhomme était son amant. Riom l'en détournait de toutes ses forces.

— Qu'est-il besoin qu'on sache mon bonheur? disait-il; vous ne m'en aimerez pas davantage, et s'il en arrivait pour vous quelque désagrément, je me reprocherais d'avoir cédé à cette fantaisie. D'ailleurs il se peut que votre amour passe bientôt, et alors quels regrets n'auriez-vous pas d'avoir dit à tous venants votre faiblesse pour moi! Ne vaut-il pas mieux, au contraire, la tenir cachée, afin que si la flamme s'éteint, personne ne puisse vous reprocher ni votre amour ni votre inconstance?

— Il me suffit, répondait la dame, que vous m'ayez donné cette grande preuve de dévouement. Je voudrais à présent vous en récompenser. Plus vous vous en défendez, et plus j'éprouve l'envie de vous combler d'honneurs; vous ne faites donc avec votre modestie que me priver d'un plaisir extrême.

La duchesse de Berry obtint pourtant à la longue que Riom se fît distinguer par un peu de luxe dans ses équipages et sa toilette. Elle lui offrit d'abord des

joyaux comme de petits gages de sa tendresse, afin qu'il ne pût les refuser. Quand elle l'eut ainsi couvert de diamants, et qu'elle lui eut empli les poches de boîtes magnifiques, selon la mode du moment, elle vint à bout de lui faire accepter des dentelles, et puis les étoffes les plus riches ; les chevaux et les carrosses vinrent après. Il fallut alors prendre des laquais; enfin notre gentilhomme se trouva insensiblement mener le train d'un fort grand seigneur.

M. de Lauzun, qui suivait ces choses du regard, s'en amusait beaucoup. Il se voyait revenu à vingt ans dans la personne de son neveu, et prenait l'affaire aussi à cœur que s'il se fût agi de sa propre fortune.

Il n'eût point approuvé la répugnance de Riom pour les honneurs, s'il n'eût appris en même temps que l'amour de la princesse en acquérait plus de force. Le neveu ne semblait pas avoir à redouter une catastrophe et un emprisonnement comme son oncle. Le souvenir de la forteresse de Pignerol était trop bien présent à la mémoire du vieux duc pour qu'il sortît des limites de la prudence, et les voies de douceur étaient aussi bonnes que d'autres pour mener un projet à bien.

Cependant la belle position de Riom ne pouvait manquer de lui procurer des envieux. Il en eut en effet qui le caressaient en face pour le mieux desservir par derrière. Madame de Mouchy l'avertissait souvent qu'on avait mal parlé de lui; mais la duchesse ne savait pas tout ce que les jaloux disaient, car ils avaient été jusqu'à faire entendre qu'elle était encore la maîtresse de Riom, et qu'elle se moquait

avec lui de Son Altesse. Le chevalier se serait fort effrayé de ces cabales, si Lauzun ne l'eût rassuré en disant que des ennemis obscurs étaient aussi utiles pour parvenir que des amis puissants.

Plusieurs mois se passèrent, pendant lesquels la duchesse de Berry resserrait ses liens chaque jour davantage. Elle diminua beaucoup le temps consacré à sa cour, et ne prit ses repas que dans le particulier. Elle aurait même négligé le Palais-Royal, si Riom ne l'eût priée instamment de ne rien retrancher sur ses devoirs envers son père.

Lorsque arriva le carnaval, la princesse, fatiguée peut-être de la retraite, voulut donner à danser pour se divertir. Il y eut ballet et comédie au Luxembourg pendant les fêtes de la semaine grasse. Notre chevalier, obligé de se tenir un peu à l'écart, ne s'opposa pas aux plaisirs de sa maîtresse; mais il se rendit un matin chez son oncle, et lui fit confidence des craintes qu'il avait d'un refroidissement.

— C'est ici que je vous attendais, dit M. de Lauzun. Le moment est venu de ne plus aller au hasard et d'avoir un plan de conduite. N'en doutez pas, le cœur de Son Altesse va vous échapper, si vous n'y prenez garde. Plus elle a montré d'emportement dans sa passion, plus elle marchera vite en arrière. Votre égalité d'humeur, qui vous a servi jusqu'à ce jour, n'est plus de saison et ne peut que vous ruiner. Mettez-le de côté entièrement. Devenez capricieux, exigeant, bizarre; ayez des volontés, de la tyrannie même. Les grands sont accoutumés à voir tout plier devant eux, et c'est une vie qui finit par leur être

insupportable. On admire la plus chétive syllabe qui sort de leur bouche, on n'a garde de les contrarier en quoi que ce soit, et de dépit de ne trouver jamais d'obstacles, ils vous brisent pour se distraire de leur ennui. Tous les favoris commettent la même faute et succombent de la même manière. Les princes ont des amis pour être querellés, contrariés, et pour sentir mieux ainsi le prix de leur puissance. Faites de mauvaises chicanes à Votre Altesse sur toutes choses; ne trouvez aucune de ses parures à votre goût; empêchez-la de voir telles gens qui lui plaisent, et l'obligez à recevoir telles autres qu'elle n'aime point. Donnez-lui enfin le passe-temps d'avoir un maître et d'être menée par les caprices d'autrui.

Riom restait comme pétrifié; mais il n'osait point douter que ces paroles hardies ne fussent la juste vérité.

— Cela vous étonne? reprit le vieux duc. Songez, mon neveu, que j'ai comme vous été l'amant d'une princesse. Pendant quinze ans je l'ai tenue sous ma férule; deux grands rois et une foule de princes m'ont accordé leur amitié. Je sais comment il faut agir avec ce monde-là. Si je vous abandonnais à vous-même, vous retomberiez avant huit jours dans votre obscurité. N'attendez pas à demain pour suivre mes conseils. Mettez-les en usage dès cet instant. Devez-vous bientôt revoir la princesse?

— Elle m'attend à deux heures.

— Fort bien. Vous resterez ici : elle vous attendra.

— Mais, mon oncle, ce sera la première fois que je lui manquerai de parole.

— Tant mieux ! l'effet en sera plus sûr. Avez-vous dit à vos gens que vous alliez chez moi?

— Mon carrosse doit me venir chercher et madame de Mouchy sait où je suis.

— C'est parfait. Nous verrons si on fera courir après vous.

Le chevalier tomba dans une étrange perplexité, quand l'heure du rendez-vous fut sonnée ; il suivait de l'œil avec effroi les aiguilles des pendules, et n'entendait plus les paroles de son oncle. Vers quatre heures, on annonça qu'un exprès envoyé du Luxembourg demandait à parler à M. de Riom.

M. de Lauzun ordonna qu'on fît entrer le courrier.

— Non neveu, dit le vieux duc, n'allez pas faiblir ni prendre vos airs doux et mesurés. Vous êtes chez moi parce qu'il vous plaît d'y rester ; vous dînez aujourd'hui avec madame de Lauzun ; il n'est pas besoin d'autre explication. Aviez-vous des projets pour cette soirée ?

— Il y a des danses au Luxembourg.

— Mettez-y empêchement ; obligez la princesse à défaire son bal.

— Bon Dieu ! que me demandez-vous, mon oncle ?

— Une chose simple. Il vous déplaît qu'on danse au Luxembourg; vous priez Son Altesse de renvoyer son monde et de vous venir trouver ailleurs.

— Ailleurs ! et où donc ?

— A l'Opéra, par exemple. Je vous y conduirai.

— Mais si j'exige trop, on ne m'obéira pas.

— Cela dépend du ton que vous allez prendre. Le courrier est sans doute dans vos secrets?

— Ce doit être une personne de confiance.

— Exprimez-vous en homme qui veut être obéi. Si la princesse ne vient pas à l'Opéra, nous en délibérerons ensemble.

L'envoyé de la duchesse de Berry entra. C'était un valet de chambre de la princesse, qui avait la confidence de ses amours.

— Monsieur le chevalier, dit-il, on vous attendait au château à deux heures.

— Vous direz à Son Altesse, répondit Riom, que je passe la journée auprès de madame de Lauzun. Vous ajouterez que je ne paraîtrai point au Luxembourg; que tous ces bals m'ennuient, et que, si on veut me voir aujourd'hui, on n'a qu'à laisser les danses pour me venir rejoindre à l'Opéra.

— Ce n'est pas trop mal parler, dit M. de Lauzun quand le courrier fut sorti. A présent, mon neveu, je vais faire retenir une loge pour ce soir, et je guiderai vos premiers pas dans la route nouvelle que je vous ai tracée.

En écoutant les leçons du plus fameux courtisan du siècle passé, le chevalier sentit l'ambition le prendre à la gorge, et son imagination s'échauffer par degrés, si bien qu'avant de partir pour l'Opéra, tout ce qu'il y avait en lui du sang des Caumont s'était mis en grande fermentation. Il aimait d'ailleurs la duchesse de Berry, et, comme il se voyait en danger de la perdre, il demandait tout bas au ciel que les profondes connaissances et la stratégie de Lauzun

lui pussent faire conserver longtemps sa maîtresse.

M. de Riom arriva dans cette disposition d'esprit à l'Opéra. Il n'écoutait point la *Proserpine* de Lully. L'oncle lui-même commençait à s'inquiéter tout de bon, quand il vit l'entr'acte s'écouler, et que les musiciens reprirent leurs places pour le ballet. On avait joué déjà la première scène de *la Fée Manto*, lorsqu'un tumulte et des voix qu'on entendait dans les corridors annoncèrent l'entrée de la princesse. Riom eut le visage tout empourpré par la joie, en reconnaissant de loin sa divinité qui tournait le dos à la scène pour le chercher parmi les spectateurs.

— Que vous semble, dit M. de Lauzun, de cette actrice qui danse le pas gaulois?

— Elle est assez jolie, répondit le chevalier d'un air distrait.

— Regardez-la, mon neveu. Voici une lorgnette qui va bien. Regardez cette jolie danseuse avec attention.

Au bout d'un quart d'heure, le vieux duc reprit :

— Je vous rends à présent votre liberté. Allez auprès de Son Altesse. Il n'est pas besoin, pour le premier jour, de pousser jusqu'à la dureté. On s'est donné beaucoup de peines; on a congédié son monde pour vous obéir. Je vous permets d'en avoir de la reconnaissance. Gardez des formes très-respectueuses, afin de marcher par gradation. Surtout, tenez votre sang-froid, et vous figurez que tout ceci vient de vous-même. Il s'agit d'être bientôt allié du roi et gendre du régent.

Riom composa son maintien le mieux qu'il put, et se rendit à la loge de la princesse.

— Quelle mouche vous a piqué ce matin ? lui dit-on. Vous me faites renvoyer ma cour au moment où l'on arrivait pour danser. Vous partez pour l'Opéra. Vous dînez chez M. de Lauzun. Je ne vous comprends plus.

— Je demande un million de pardons à Votre Altesse, répondit Riom. J'étais en effet piqué par une mouche fort maligne, la jalousie.

— Je ne vous connaissais pas ce travers. Pourquoi ne m'avoir point priée dès hier de supprimer les danses ?

— Il ne m'appartient pas de mettre empêchement aux plaisirs de Votre Altesse.

— Oui-da ! et de dépit vous lorgnez les filles de l'Opéra.

— Par pur dépit, en vérité.

— Si je suivais votre exemple, monsieur, je chercherais dans cette salle un cavalier qui méritât d'être regardé, ou bien je danserais sans m'embarrasser de votre fâcherie, et Dieu sait où nous en serions au bout de vingt-quatre heures !

Riom songea qu'une femme de moindre qualité n'eût pas manqué d'agir ainsi, mais qu'une princesse était de meilleure composition.

— C'est à Votre Altesse, dit-il, à se gouverner selon sa fantaisie. Je ne suis rien auprès d'elle, et si demain il lui plaisait de me rejeter dans mon néant, je n'aurais ni arme ni crédit pour résister à mon infortune.

— Cependant vous voyez si l'on est prompte à suivre vos volontés. Je n'ai pas pris le temps de quitter mes robes de danse.

— Je suis confus de tant de bonté..

— Ce n'est pas de la bonté, monsieur; ne savez-vous plus appeler les choses par leur nom? Vous ne me dites rien de ma parure. Est-ce qu'elle ne vous plaît point?

La princesse était mise avec le dernier goût, et d'une beauté si éclatante, que Riom perdait, en la regardant, le fil de ses idées.

— Toutes les parures vont bien à Votre Altesse, dit-il.

— Vous répondez ainsi par complaisance, et je vois que mon miroir m'a menti en disant que vous me trouveriez jolie ce soir.

Tout en feignant de rire, la princesse trahissait son chagrin par de petits mouvements de bouche et de paupières. Le chevalier souffrait mille martyres.

— Franchement, dit-il, cette coiffure est trop haute pour votre visage; et puis je n'aime pas ces rubans ni cet abus que vous faites du rose. Il ne vous manque plus que de porter des souliers de cette couleur.

— Allons! la journée est malheureuse.

Riom sentait son cœur se briser.

— Vous n'avez, reprit-il, guère bien choisi vos colliers. Des émeraudes ne vont point avec cette robe. Que vous sert aussi d'avoir le bras joli, si vous l'enterrez sous les dentelles?

— J'ai bien fait, chevalier, de vous plaire il y a

six mois : car si c'était chose à recommencer, je risquerais fort de n'y pas réussir.

— Vous serez mieux demain. On n'est pas également belle tous les jours.

— Sans doute; et l'on ne voit pas non plus tous les jours avec les mêmes yeux.

S'il n'eût aperçu en face de lui la figure de son oncle, qui lui représentait de loin le génie de l'ambition et de la prudence, Riom eût peut-être abjuré ses calculs aux pieds de la princesse pour ne plus écouter que son cœur; mais il admirait trop M. de Lauzun pour lui manquer à ce point. Il était convaincu, d'ailleurs, que cet esprit supérieur ne pouvait se fourvoyer, et que tant d'avis précieux ne devaient pas être perdus. Il reprit donc courage, et continua de tourmenter comme à plaisir celle devant qui, s'il ne se fût contraint, on l'aurait plutôt vu se prosterner. Heureusement, dans les longues instructions du vieux duc, il avait été dit que le soir on pouvait se prêter aux réconciliations, et que, plus le jour avait eu d'orages, plus la nuit devait être belle. Riom se conforma le mieux du monde à cet article, et l'on partit de l'Opéra en bonne intelligence.

Le lendemain, la duchesse de Berry, piquée au jeu par les chicanes de son amant, ne songeait plus aux fêtes ni aux danses, et avait pris pour affaire capitale de se vêtir admirablement. Il est difficile de contenter un homme qui ne veut être satisfait de rien : le chevalier secoua la tête quand on lui demanda ce qu'il pensait de la parure. Il ne fut pas embarrassé pour trouver à redire à toutes choses ; il

reprenait sur les mouches, sur les cheveux, sur cent détails, et avec tant d'acharnement, que les larmes en venaient aux yeux de Son Altesse. Afin de ne pas nous arrêter à ces puérilités, nous dirons en quatre mots que Riom sut parfaitement se faire violence et suivre les conseils de M. de Lauzun. Il fut établi un service de messagers qui allaient et venaient sans cesse du cabinet de la princesse à l'appartement de Riom, pendant les heures de la toilette, et qui prenaient les ordres du chevalier sur la couleur des rubans, le choix des dentelles et des pierreries. Encore n'était-ce pas toujours suffisant, et la princesse était bien heureuse quand, à la fin de cela, on ne l'envoyait pas tout recommencer.

Lorsque les gens de Son Altesse lui venaient demander ses ordres pour le lendemain, elle ne savait que répondre si le chevalier n'était pas là. Elle n'osait plus régler son temps à l'avance, car il suffisait qu'elle eût résolu de faire une chose pour que Riom l'en détournât. Si c'était quelque devoir dont elle ne pût se dispenser, l'heure qu'elle avait choisie ne valait rien et il fallait remettre à un autre instant. Souvent ce qui avait été convenu le matin n'était plus de saison le soir. Le despote, non content d'avoir des volontés opiniâtres, en prenait encore de nouvelles à chaque tour du cadran. Au moment de partir pour la promenade ou la comédie, une fantaisie lui passait dans l'esprit, et on restait au château. D'autres fois c'était le contraire : on ne songeait point à s'aller promener, et vite il fallait partir. Enfin la fille du régent, dressée peu à peu à subir

cette domination, n'avait plus un désir ni une pensée qui ne lui vinssent de son amant.

Le plaisant de l'affaire, c'est qu'en jouant ainsi le tyran, notre chevalier était amoureux, et qu'il fût mort de peur si on eût fait mine de se révolter. Il ne quittait guère sa princesse et ne s'occupait que d'elle. Il querellait avec douceur, en homme qui n'attachait une si grande importance aux choses que parce qu'elles touchaient à ce qu'il aimait le plus au monde. Après chaque nuage suivait un agréable repos, et la princesse eût été bien en peine de dire si elle eût rien voulu changer au joug qui pesait sur elle.

A présent que le lecteur connaît cette allure particulière que M. de Lauzun avait donnée aux amours de son neveu, nous allons conter quelques événements de grande importance.

VI

Fêtes à Chantilly, troublées par une bête. — Un jeu de la nature complique l'intrigue. — Le curé de Saint-Sulpice vient faire tapage au château.

Depuis longtemps le duc de Bourbon, qui avait de l'amitié pour la duchesse de Berry, voulait lui

donner une fête. Ce prince ne venait jamais au Luxembourg sans demander à quel temps Son Altesse lui ferait visite au château de Chantilly. Riom trouvait dans le désir qu'avait sa maîtresse d'accepter cette partie de plaisir une riche matière à tracasseries; un jour il disait oui et l'autre non. M. le duc avait assez de pénétration pour comprendre la cause des difficultés. Il fit de grandes politesses au chevalier, et M. de Lauzun fut aussitôt d'opinion que Riom ne devait plus retenir la princesse, afin de ménager M. de Bourbon. On partit donc pour Chantilly, où l'on passa dix jours en frérie continuelle; l'amphitryon entendait la magnificence. Chaque matin c'était quelque surprise pour la fille du régent et quelque fine galanterie. Riom recevait des honneurs particuliers. M. le duc et sa mère le traitaient en prince, et notre chevalier reconnut ces avances par des respects qui lui gagnèrent l'amitié de tous les Condé, ce qui pouvait lui être utile dans l'avenir.

Un jour qu'on se promenait dans les allées du parc en écoutant les musiques, un étrange accident vint troubler la fête. M. le duc avait une fort belle ménagerie, où l'on voyait des bêtes de toutes sortes. On rencontra dans les jardins des valets effarés, qui dirent qu'un tigre avait brisé sa cage. Chacun, oubliant alors ce qu'il devait aux princes, ne songea qu'à sa propre conservation. La symphonie jeta ses instruments pour jouer du pied au plus vite. Ce fut comme une déroute générale. Les femmes crièrent ou s'évanouirent, selon leurs tempéraments, et parmi les hommes à qui l'on supposait de la fermeté

de cœur, il y en eut beaucoup qui s'éclipsèrent. Il ne resta qu'un petit noyau de gens dévoués autour des princesses, et encore y voyait-on force visages bouleversés par la frayeur. M. le duc avait du courage; il tâchait de rallier sa cour et appelait les fuyards par leurs noms, en leur reprochant leur poltronnerie; mais ils n'écoutaient rien et n'en couraient que mieux. La duchesse de Berry et la princesse douairière de Condé étaient fort éperdues. On se mit en cercle et on plaça les dames au centre. M. le duc refusa bravement de s'y enfermer. Cette phalange était à peine formée quand on aperçut le tigre à travers les arbres.

— Messieurs, s'écria Riom, il nous faut aller au-devant de l'animal, afin de laisser à Leurs Altesses le temps de gagner le château. Que ceux qui n'ont pas peur me suivent !

Le chevalier sortit du groupe l'épée au poing. M. de La Rochefoucauld voulut l'accompagner et sortit aussi; mais l'honorable capitaine des gardes avait les yeux myopes, et, dans son empressement à devancer Riom, il prit de loin un rocher artificiel pour la bête féroce et partit au pas de course dans une autre direction, en sorte qu'il eut tout l'air de quitter la partie.

Cependant la retraite des princesses vers le château s'exécuta sans accident. A peine fut-on en sûreté, qu'on s'inquiéta de Riom, qui ne revenait point. La duchesse de Berry suppliait M. le duc de le sauver et se tordait les mains de désespoir. Le prince déclara qu'il donnerait de tout son cœur cent mille

livres à qui marcherait au secours du chevalier. Dans ce moment Riom parut, et la fille du régent lui sauta au cou devant la compagnie.

— Rassurez-vous, dit le chevalier; je n'ai pas couru le moindre danger. Le tigre est demeuré comme étourdi de se voir en liberté; son gardien l'est venu chercher et l'a conduit sans résistance à la ménagerie.

— Il se peut que vous n'ayez pas couru de danger, dit M. le duc; mais vous avez agi le plus hardiment du monde, monsieur, et cette épreuve vous fera connaître pour un homme d'un grand cœur.

M. de La Rochefoucauld arriva tout haletant sur ces entrefaites, disant qu'il avait cherché ce tigre pour le combattre, sans pouvoir le rencontrer. C'était la vérité; cependant on se moqua de lui. Les uns l'accusaient de rodomontade, les autres feignaient de croire qu'il avait fui. La duchesse de Berry, pour qui M. le capitaine des gardes s'était mis en frais de courage, ne s'en souciait guère et ne pensait qu'à son amant. Le marquis, mortifié au dernier point, imposa silence aux plaisanteries en déclarant qu'il se battrait avec qui l'oserait railler. Quand on se fut remis de la secousse, et que les plaisirs eurent repris leur train, M. de La Rochefoucauld demeura sombre et accablé. Il réfléchissait amèrement sur l'ingratitude des princes.

— Passe encore, se disait-il pour l'aventure de la la poudre au jasmin; mais, de cette affaire-ci, je ne m'en consolerai jamais. J'expose mes jours pour la

princesse, et parce que j'ai pris un rocher pour un tigre, on ne veut pas me rendre justice !

Riom était devenu le héros de la journée. On le caressait comme un paladin qui a mérité le prix de la valeur. En voyant la duchesse de Berry regarder son amant avec des yeux pleins de tendresse, il semblait au capitaine des gardes que ces œillades lui devaient appartenir.

— Ah ! chevalier, dit-il à Riom, quelle étoile vous avez ! Tout vous réussit à souhait, tandis que moi je vais jusqu'à jouer ma vie sans y rien gagner. Vous me voyez navré de douleur ; je vous jure sur l'honneur de mon nom que je croyais marcher contre le tigre, lorsque j'ai reconnu avec étonnement un rocher recouvert de mousse, et là-dessus on m'ose soupçonner d'avoir pris la fuite ! Ventrebleu ! c'est pour en mourir de fureur ! Si je n'avais l'espérance de prendre ma revanche, je me percerais l'estomac de mon épée, comme Vatel. Ce château de Chantilly n'a point de fête sans un affreux lendemain.

Notre chevalier avait le cœur trop sensible pour s'amuser d'un désespoir aussi grand. Il promit à M. de La Rochefoucauld de faire en sorte que Son Altesse ne conservât point de doutes sur le courage de son capitaine des gardes. Cette assurance rendit un peu de calme à l'honorable marquis ; mais cette aventure se joignant dans son esprit au fatal souvenir de sa poudre au jasmin, il s'imagina que l'enfer conspirait contre lui et qu'on l'avait ensorcelé.

Le lecteur doit penser que tout cela ne fut pas sans produire du bruit à la cour. Des âmes charitables ne

manquèrent point d'avertir le régent que sa fille donnait fort à jaser, et que, s'il n'y prenait garde, on écrirait des satires sur les amours de la duchesse de Berry avec un cadet de Gascogne. Il y eut même des *roués* du Palais-Royal qui pour faire, comme on dit, les bons apôtres, engageaient le prince à sermonner sa fille. Le duc d'Orléans n'aimait pas les querelles de famille. Il répondit que la princesse n'était plus un enfant, et que c'étaient là des affaires de conscience qui regardaient son confesseur.

Lorsqu'on revint au Luxembourg, après les fêtes de Chantilly, Riom était comme un petit souverain; ceux-là même qui n'avaient pu ébranler sa fortune lui témoignaient beaucoup d'estime. Une circonstance qu'il était aisé de prévoir et qui entrait dans les calculs de M. de Lauzun vint ajouter une complication notable au nœud de l'intrigue : la duchesse de Berry était enceinte de plusieurs mois, et il fallait s'occuper de le cacher. Elle feignit une maladie où elle ne pourrait recevoir de la compagnie, et ne prit dans sa confidence que deux personnes, son médecin et madame de Mouchy; mais on eut vent de ce qui arrivait, et la ville entière en devisa.

Un matin, les salons du Luxembourg étaient fort emplis de gens qui s'informaient de la santé de Son Altesse. Riom se tenait au milieu de cette cour considérable pour ne point afficher ses priviléges. Madame de Mouchy seule entrait et revenait donner des nouvelles. Un certain air de gravité qu'on lui remarqua, des bruits inaccoutumés à l'intérieur du petit appartement et la mine tourmentée de l'amant éveil-

lèrent la curiosité du public. On devina que c'était le jour de l'accouchement. Vers midi la foule étant plus nombreuse que jamais, on répandit que la princesse ressentait les douleurs. Quelques personnes dévotes s'étonnaient qu'on ne lui donnât pas les sacrements, selon l'usage en pareil cas (1). Les dévots sont gens incommodes et remuants; il y en eut qui demandèrent leurs carrosses pour courir au Palais-Royal représenter au régent le danger où était sa fille de mourir avec une conscience fort encombrée.

Le duc d'Orléans n'avait pas grand souci des dévotions. Afin d'éviter les cris, il se rendit au Luxembourg. On ne douta plus de ce qui arrivait, lorsqu'on vit le régent lui-même arrêté au seuil de l'appartement de sa fille par madame de Mouchy. La dame d'honneur porta les paroles du prince à la duchesse de Berry, qui répondit qu'elle venait de se confesser, et qu'elle désirait en effet recevoir les sacrements.

Il y avait alors à Saint-Sulpice un curé nommé Languet, qui était un terrible homme, d'une rigidité formidable, d'un caractère d'acier, avec une sorte d'ambition commune parmi les prêtres, celle de faire parler de soi, de poursuivre le démon avec le plus de vacarme possible, et de tenir tête aux princes eux-mêmes pour la plus grande gloire de l'Église. L'occasion qui se présentait à M. Languet de se faire distinguer devant une belle assemblée était trop engageante pour que ce curé ne la saisît point. Le

(1) On donnait alors le viatique aux femmes en mal d'enfant.

Luxembourg était de sa paroisse; le digne homme prit sa figure la plus austère, ses yeux flamboyants et ses deux diacres, puis il se mit en campagne, la tête fort montée. Il arriva au château comme on délibérait s'il fallait demander les sacrements à Saint-Sulpice ou ailleurs. M. Languet n'entra pas au Luxembourg aussi facilement que dans ses chapelles. Le suisse le renvoya d'un escalier à l'autre. Les laquais et les huissiers poursuivaient entre eux leurs propos sans lui répondre, et il ne savait trop comment pénétrer dans les salons; mais un curé qui s'est bien logé une idée dans la cervelle et que l'esprit de Dieu soutient ne se rebute jamais. Notre homme, flanqué de ses diacres, trouva enfin le premier salon, et à force de remuer, il s'introduisit jusqu'aux portes closes. Une dévote qu'il connaissait le fit parler au régent. Lorsqu'il eut en face de lui Son Altesse dans l'embrasure d'une fenêtre, il se mit bien d'aplomb, et commença en ces termes avec un accent d'une étrange sévérité :

— Monseigneur, si l'on me demandait les sacrements pour la mère de Servius Tullius qui était fréquentée par un incube, mon devoir m'ordonnerait de les refuser. Or, le démon est en possession de ce château tout entier. On ne sent ici qu'odeur d'enfer; et cependant n'est-ce pas aux personnes de votre famille qu'il appartiendrait de donner le bon exemple? J'abandonne ce point sur lequel j'aurais toute une homélie à faire, pour ne vous parler que de la princesse votre fille. Je désire ardemment la sauver du pressant danger où est son âme; mais le Seigneur ne peut point entrer dans ce palais tant que le diable

y règnera en maître. Il nous faut faire nos conditions ensemble, monseigneur. Madame la duchesse de Berry a-t-elle dessein de se convertir et de prendre les sacrements avec la piété nécessaire? Qu'elle commence donc par abjurer sa vie déréglée en rompant avec Satan. Qu'elle déclare hautement retourner à Dieu de bonne foi et non pas pour recommencer ses débordements après sa délivrance. Voici le traité que je propose à Votre Altesse : la princesse chassera de chez elle pour jamais ce M. de Riom avec qui elle entretient un commerce criminel, et la duchesse de Mouchy, qui la sert dans ses amours. Cela fait, nous lui donnerons l'absolution, et les sacrements lui seront accordés. Jusque-là, n'espérez point nous fléchir.

— Monsieur le curé, répondit le régent, vous le prenez d'un ton un peu bien vif. Savez-vous si les bruits qui ont couru sur la princesse ma fille ne sont pas des calomnies? Comment vous, l'homme de Dieu, êtes-vous au courant de ces propos d'antichambre?

Le sourire qui accompagnait cette réponse fâcha tout à fait M. Languet. Les flammes d'une sainte colère s'allumèrent dans ses yeux. Il reprit sur un mode prédicatoire :

— Lorsqu'il s'agit de porter les sacrements, monseigneur, de les sortir du temple et de courir dans les palais avec l'hostie consacrée, nous avons peur des sacriléges ; cette pieuse sollicitude nous éclaire, et l'esprit divin nous donne la sagacité nécessaire pour séparer le mauvais d'avec le bon, les âmes repentantes d'avec celles qui veulent nous tromper.

Ce n'est point dans nos églises qu'on s'occupe de propos d'antichambre; mais on y déplore les méchants exemples et la corruption de vos cours.

— Parlez moins haut, je vous prie, interrompit le prince. C'est de moi seul qu'il convient de vous faire entendre.

— La voix de Dieu qui parle par ma bouche, reprit le curé avec plus d'emphase, n'a pas à craindre d'être entendue. Il n'y a que du profit à en tirer pour toutes les oreilles de ce séjour de perdition.

— Monsieur le curé, répondit le régent, souffrez que je vous donne un petit avis sur votre manière d'exercer votre office. Si j'étais comme vous ministre de Dieu, je ne m'occuperais que des affaires de mon culte, et je vivrais dans l'ignorance des corruptions et des propos de valets. Je ne regarderais pas à porter les sacrements en tous lieux avec un zèle infatigable. Je ne croirais point avec empressement aux calomnies qu'on débite sur les grands, et lorsqu'une princesse me ferait demander l'hostie, je la lui porterais avec les égards dus au sang royal, je tiendrais son appel pour une garantie suffisante, et surtout je ne viendrais point redoubler le scandale par des querelles dans l'intérieur d'un palais, en présence de la cour, et jusqu'à la porte même de la personne malade. Pour moi, monsieur le curé, j'en ai entendu suffisamment, et je ne vous demande plus rien.

— Que Votre Altesse me pardonne mon emportement. Je crois dire selon la justice; si je me trompe, veuillez soumettre la difficulté à un évêque.

— M. le cardinal de Noailles, qui vient d'entrer, jugera en arbitre.

— J'y consens; je m'en rapporterai à son sentiment.

Le cardinal de Noailles était un fort vénérable prélat. Le régent comptait sans doute qu'il prendrait en considération, malgré sa piété, la familiarité où vivait le duc son frère au Palais-Royal; mais il y a parmi les hommes d'Église un esprit de corps et une estime de leur état qui vont devant toutes choses. Le cardinal écouta d'un air aussi impassible que respectueux les griefs du duc d'Orléans contre le prêtre, puis il rendit sa décision sans balancer un instant.

— Monsieur le curé, dit-il, vous avez fait votre devoir et rien de plus. Non-seulement je me vois forcé de vous approuver, mais je vous donne, comme votre supérieur, l'ordre de tenir ferme pour que M. de Riom sorte du Luxembourg, ainsi que madame de Mouchy.

— Je vais donc faire connaître vos volontés à la princesse ma fille, dit le régent. Tenez-vous pour avertis, messieurs, qu'elle n'est point accoutumée à se voir imposer des conditions. Vous aurez sa réponse comme elle nous l'enverra.

Après un quart d'heure de pourparlers, le duc d'Orléans revint au cardinal et à M. Languet.

— Voici ce que ma fille a répondu, messieurs : qu'elle n'avait d'ordre à recevoir de personne; que les soutanes étaient mal venues à faire la police dans sa maison; qu'elle se passerait des sacrements, puis-

qu'on exigeait d'elle une injustice et une lâcheté pour les lui accorder, et que, si elle venait à mourir, elle demanderait compte à Dieu du refus de ses ministres, et rejetterait sur eux la responsabilité du mauvais état de son âme.

M. le cardinal de Noailles, en homme sensé, ne répliqua rien et se retira, tandis que M. Languet voulut au moins se dédommager d'un mauvais succès par du bruit et des scènes. Il se posta dans les antichambres avec ses deux diacres, et sous le prétexte d'empêcher qu'on ne le trompât en demandant le viatique à une autre église que la sienne, il demeura quatre jours et quatre nuits sur les banquettes, ne sortant du palais que pour manger, et contant ses griefs à tout ce qui passait devant lui. Au bout de ce temps, la princesse étant hors de danger, M. le curé opéra sa retraite.

Cet esclandre causa une grande émotion parmi la cour. Riom en avait du tourment; cependant M. de Lauzun pensait que l'obstination de la duchesse de Berry l'engagerait à se lier davantage avec un amant qu'on voulait lui arracher par force. La princesse était accouchée d'une fille. On devait croire qu'elle sentirait des scrupules à vouloir abandonner l'enfant à sa bâtardise. L'affaire n'était plus un mystère pour personne, et il semblait que le seul moyen de mettre fin au scandale fût un mariage. La position était donc aussi favorable qu'il se pouvait. Malgré les assurances que lui donnait son oncle, Riom s'attendait à une crise, et le lecteur saura tout à l'heure que ses pressentiments ne le trompaient point.

VII

Le chevalier tombe de son haut. — Plusieurs conférences. — Comment M. de Lauzun vient à bout dans un jour de monter la tête à une princesse, et de venger son neveu.

Le régent était, comme on sait, faible de caractère. Si on l'a vu répondre avec quelque vivacité au curé Languet, c'est qu'alors ce prince était attaqué dans sa faiblesse la plus extrême, celle qu'il avait pour sa fille. Il adorait la duchesse de Berry au point de la craindre. D'un autre côté, selon la coutume de ceux qui manquent de volonté, le duc d'Orléans donnait souvent raison à qui lui parlait le dernier, et cédait pour ne point se fatiguer à contredire et raisonner. Il fit beaucoup de mal avec l'idée que le royaume n'aurait qu'à se louer de son gouvernement; c'est ainsi, comme l'a dit Chamfort, que les gens faibles sont les éclaireurs de l'armée des méchants. Par une singulière illusion d'esprit, le duc d'Orléans croyait avoir de la ressemblance avec Henri IV. Parce qu'il ne savait refuser personne, il s'imaginait avoir la bonté de cœur et la clémence de son aïeul. Il donnait complaisamment à ses débauches le nom de galanteries, et comme il était courageux, il lui semblait que rien ne lui manquait dans le parallèle. On comprend par l'histoire de la

régence à quel point l'envie de bien faire est insuffisante chez les princes qui n'ont pas assez d'énergie pour mettre en pratique leurs bonnes intentions. Nous avons cru devoir rappeler ces traits principaux du caractère bien connu du régent, à cause de la part qu'il aura encore aux événements de cette histoire.

M. le cardinal de Noailles s'était montré plus modéré que le curé Languet dans l'affaire du viatique, et lorsque ce prélat venait au Palais-Royal, le duc d'Orléans éprouvait à le voir un peu de confusion. Les airs affligés et le silence du cardinal étaient de plus sensibles reproches que tous les discours du monde. Une ligue fut établie entre plusieurs anciens et respectables serviteurs du prince, pour l'amener à exiger une réforme dans la conduite de la duchesse de Berry. Les uns en parlèrent hardiment au sein même du conseil de régence, les autres en glissaient quelques mots au milieu des plaisanteries, à l'heure des soupers et des parties de plaisir. Il n'était point de jour où le régent ne fût battu en brèche sur cet article. M. de Canillac, qui était l'un des familiers du Palais-Royal, avait part à cette conspiration, et demanda en badinant au prince pourquoi l'on ne voyait pas qu'il fît amitié avec son gendre Riom.

— C'est, lui répondit-on, que ce gendre-là n'est que du casuel, et que nous lui donnerons un de ces jours pour douaire une chambre à la Bastille.

Le duc d'Orléans se faisait plus méchant qu'il n'était en parlant de la sorte ; il n'eût point osé met-

tre la menace à exécution, et il avait de tout cela plus d'ennui que de colère.

Afin de savoir entièrement ce qu'on pensait de sa fille, et aussi pour prendre l'avis d'un homme grave, le régent consulta le duc de Broglio, vieux militaire dont la droiture lui était connue.

— Pour parler franchement, dit M. de Broglio, je trouve que Votre Altesse a été fort sage en ne se prononçant pas contre sa fille dans une querelle avec un curé; mais à votre place je commanderais à la princesse de faire pour son père ce qu'elle n'a pas voulu céder aux représentations des gens d'Église.

Cette réponse roula pendant quelques heures dans la tête du régent sans qu'il pût se résoudre à rien, puis il demanda ses chevaux et se rendit au Luxembourg avec le dessein d'exposer à sa fille la façon dont on parlait d'elle. La duchesse de Berry était fort éloignée de croire qu'on en voulût à ses amours. Dans son humeur altière, elle ne pensait pas même que le monde eût le droit de réfléchir sur la conduite qu'elle tenait. Elle reçut les avis de son père avec assez de hauteur, et répondit que M. de Broglio se devait mêler de batailles et non pas de faire des sermons.

— Cependant, reprit le régent, à tort ou à raison, vous savez ce que l'on dit de vous, et il y faudrait mettre ordre sans tarder.

— Le moyen d'y mettre ordre, c'est d'imposer silence aux discoureurs.

— Il est aisé de le vouloir ; on ne ferme la bou-

che aux gens qu'en ne leur donnant plus matière à discourir. Essayez au moins d'envoyer M. de Riom en province pour un temps, et ne le voyez à son retour que dans le secret.

— Voilà qui est encore aisé à dire, s'écria la princesse. Je ne vous promets rien. Je ne puis m'engager à prendre de ces partis extrêmes.

Le duc d'Orléans se retira en assurant qu'il chercherait un biais pour satisfaire tout le monde. M. de Broglio, à qui le prince parla de son expédition, proposa d'accorder à Riom le gouvernement d'une petite ville et de lui remettre, en même temps que son brevet, l'ordre d'aller à sa résidence. Pour un caractère indécis comme celui du régent il n'est pas de procédés meilleurs que les tempéraments : cette idée lui parut excellente. Riom fut appelé un matin chez l'abbé Dubois, et on lui apprit qu'il avait le gouvernement de Cognac, valant douze mille livres par an, à la condition de partir sans tarder. Notre chevalier voulut essayer de répondre par un refus ; mais le ministre lui offrit nettement à choisir entre son gouvernement ou la prison. Riom prit donc le brevet, et courut tout éperdu chez son oncle. Il trouva le vieux seigneur plongé dans ses humeurs noires et mal disposé à donner des consolations. Le coup était rude et inattendu. Peut-être Lauzun lui-même en fut-il déconcerté.

— Que puis-je faire à cela? dit-il à son neveu. Vous êtes-vous imaginé que je vous préserverais des inimitiés et des jalousies? On vous chasse : il faut partir.

— Ah ! monsieur le duc, s'écria Riom, ce sont vos froids raisonnements qui ont causé ma ruine. La princesse avait de l'amour pour moi. Sans vous, sans vos artifices, j'aurais conservé cet amour ; on n'aurait point remarqué ma passion pour elle, tandis qu'on s'est irrité de mon ambition. Que me font les honneurs, la fortune, un grand mariage, la parenté du régent ? C'est ma maîtresse que je regrette et rien de plus. Je l'aurais aimée de même si elle n'eût été qu'une simple bergère.

— Au diable les fadaises ! répondit Lauzun ; pourquoi m'avoir consulté ? Si vous aviez dessein de jouer une pastorale, vous deviez l'exécuter tout seul.

— Hélas ! disait Riom, voilà ce que c'est que de ne point agir d'après ses sentiments et son caractère !

— Il est certain, mon neveu, que cette affaire ne pouvait réussir à moins que je n'eusse été caché dans votre peau ; vous alliez sans doute vous contredisant à chaque minute, détruisant aujourd'hui ce que j'avais élevé hier. J'aurais dû prévoir ce qui arrive ; la tâche surpassait vos forces, mais je vous trouve encore heureux d'en être quitte pour si peu. Savez-vous qu'on m'a tenu dix ans enfermé dans une citadelle, pour avoir été l'amant d'une princesse ? Vous avez au moins votre liberté, une jolie retraite et douze mille livres par an. A votre place, je ne me plaindrais pas.

Le chevalier s'arrachait les cheveux et pleurait de tout son cœur en répétant :

— Rendez-la-moi, monsieur le duc! m'abandonnerez-vous après m'avoir jeté dans le précipice?

Lauzun était dans un grand embarras.

— Je veux entreprendre, dit-il, de réparer le tort que je vous ai fait, mon neveu; mais, ne vous le dissimulez point, il n'est rien de plus difficile à un gentilhomme sans appui et sans famille que de se relever lorsqu'il s'est laissé choir; je l'ai bien éprouvé dans ma disgrâce. Il m'a fallu cinq ans de travail et de patience, des voyages, un concours d'événements étranges, le renversement de la monarchie anglaise et le secours de Jacques II. Si vous aviez besoin de la moitié de ces choses, ce serait à y renoncer. Heureusement, dans ce siècle, on fait tout à la légère, on ne tient à rien et l'on ne songe qu'à ses plaisirs; nous réussirons peut-être à meilleur marché. Je vous promets d'y réfléchir mûrement, d'employer mon adresse et le peu de crédit que je puis avoir encore; je surmonterai la paresse de mon âge et j'userai de célérité pour que vous ayez moins longtemps à souffrir de l'incertitude. Partez sans tarder davantage, et tenez-vous en repos dans votre province jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles; écrivons seulement une lettre à la princesse, et montrez-lui autant de dignité que de désespoir.

Riom s'efforça de surmonter son trouble. Il prit une plume, et, moitié sous la dictée de son oncle, moitié de lui-même, il écrivit la lettre suivante:

« On m'envoie à deux cents lieues de vous, Madame. Comme je mourrais de douleur si j'apprenais que vous avez consenti à cette séparation qui m'ôte

la vie, je m'éloigne sans oser vous revoir. Puisque mon malheur est une affaire d'État, je n'ai plus qu'à baisser la tête et me laisser accabler. Hélas ! que ne suis-je un prince pour faire retentir l'univers du bruit de mon désespoir ! Quelque terribles que soient ma chute et la conclusion de mes amours, le nom de Votre Altesse me sera toujours cher et sacré. Je ne vous souhaite pas d'éprouver jamais rien d'aussi amer que les peines qui me brisent le cœur. Si vous me voyez partir sans regret, je pardonnerai à mes ennemis et je ne vous adresserai ni une plainte ni un reproche : ce sera la dernière marque de mon dévouement et de mon respect. »

Ce billet fut expédié au Luxembourg, et le chevalier monta en carrosse après avoir embrassé son oncle.

La princesse, ne sachant rien encore des événements du matin, apprit la catastrophe par la lettre de Riom. Le duc d'Orléans feignit d'abord d'être étonné que sa fille ne fût pas satisfaite. Il promit ensuite que le chevalier aurait bientôt la permission de ne plus résider à Cognac. Comme ce n'était pas assez pour mettre fin aux lamentations, il assura qu'il ferait, dans l'instant même, écrire par Dubois pour autoriser le chevalier à revenir à la cour ; et puis sa fille une fois partie, le régent ne songea plus à ses promesses.

Il n'y avait pas longtemps que la duchesse de Berry s'était relevée de ses couches. Les émotions vives et le mouvement ne lui valaient rien ; elle tomba malade, et comme son père n'osait pas aller

au Luxembourg par crainte des reproches, elle prit cette faiblesse pour un procédé cruel.

Pendant ce temps-là, M. de Lauzun reconnaissait aux lettres de Riom que l'infortuné chevalier était dans un état voisin de la folie. Le vieux seigneur fut touché de compassion et résolut de tenter une démarche. Il se fit mener un jour au Luxembourg. La duchesse de Berry était au lit ; mais aussitôt qu'on lui annonça la visite de Lauzun, toutes les portes s'ouvrirent.

— Que c'est bien à vous, monsieur le duc, s'écria la princesse, de me venir voir quand les autres me délaissent ! Parlez-moi de votre neveu. Lui avez-vous dit au moins que rien ne saurait lui ravir mon amitié, et qu'on me le fera aimer davantage par les persécutions ? Apprenez-lui que vous m'avez vue malade par excès de chagrin. Monsieur le duc, vous êtes un homme d'expérience et de bon conseil, cherchez avec moi quelque expédient pour fléchir mon père.

Lauzun, encouragé par ce début, appela toute sa présence d'esprit afin de frapper un coup décisif.

— Le difficile n'est pas de fléchir votre père, dit-il, mais de faire que ce prince vous tienne ses promesses, et qu'il ne change pas de sentiment dès que vous l'aurez quitté. Je ne serais pas en peine de vous fournir un expédient ; ce qui m'arrête, c'est que, si vous le mettiez en usage, il y aurait de quoi faire jeter à la Bastille le conseiller intime. J'en courrais cependant le risque bien volontiers pour être agréable à Votre Altesse.

— Venez à mon secours, monsieur le duc, ma tête est si remuée, que je n'ai plus ni forces ni esprit.

Lauzun parut réfléchir. Il était assez remué lui-même, car la fortune de son neveu touchait à un moment critique.

— Je vous avertis, reprit-il, que je ne suis pas pour louvoyer ni pour prendre les biais et les demi-mesures.

— En ce cas, parlez donc, monsieur : vous êtes le conseiller dont j'ai besoin.

— Il faudrait savoir avant tout jusqu'à quel point Votre Altesse s'intéresse à mon neveu.

— Je l'aime, monsieur de Lauzun, je l'aime à en perdre la tête ; je ne puis vivre loin de lui.

Le duc dissimula son agitation, et tira posément sa boîte ; il se mit à pétrir son tabac et à priser d'un air calme.

— Si j'étais une jeune et belle princesse, dit-il, et non pas un vieux courtisan, je saurais me soustraire à toutes les oppressions ; je ne consulterais que mon cœur et mes volontés. Si donc je voulais du bien à un honnête gentilhomme, je l'attacherais à ma personne de telle façon que tous les princes de la terre n'oseraient plus me l'enlever.

— Mais le moyen, monsieur ? voilà ce que je vous demande.

— Le moyen est toujours le même, pour la première dame du royaume comme pour la dernière.

— En vérité, vous me faites mourir avec vos lenteurs.

Lauzun redoubla ses airs de bonhomie comme s'il eût dit la chose la plus simple du monde.

— Le moyen, c'est tout simplement un mariage secret.

— Vous avez raison mille fois! Je ne sais pourquoi je n'aurais point osé penser de moi-même à me marier malgré mon père. Le sangfroid avec lequel vous en parlez m'ouvre les yeux. En effet, c'est un moyen sûr; mais quand deux amants veulent s'épouser, il ne faut pas qu'ils soient à deux cents lieues l'un de l'autre.

Le vieux duc reprit sur le même ton :

— Voulez-vous un autre expédient aussi simple que le premier pour revoir mon neveu?

— Assurément.

— Le moyen pour un amant de rejoindre sa bien-aimée, c'est de partir une belle nuit, sans rien dire à personne, et de voler auprès d'elle. Si donc j'étais la fille du régent, assurée de la tendresse d'un père faible et sans rancune, j'écrirais de ma blanche main à mon amant, et je lui commanderais de me venir trouver à l'un de mes châteaux, où quelque prêtre de bonne volonté nous célébrerait dans un coin une messe de mariage.

— Touchez là, monsieur de Lauzun, dit la princesse; je suis votre nièce. Ma résolution est prise. Aussitôt que je serai guérie, j'écris au chevalier, et je vais habiter mon château de Meudon. Nous tâcherons ensuite de gagner M. de Broglio, qui a l'oreille du régent et qui dirige cette affaire.

— Broglio! s'écria Lauzun, que ne me disiez-

vous cela ? Ne veut-on pas le faire maréchal de France ? Je lui vais donner de la tablature dès ce matin, et lui enlever son bâton de la main. Rapportez-vous-en à ma vieille malice. Je vous vengerai de lui d'abord, et nous ferons ensuite nos conditions. Quant au cardinal Dubois, nous ne saurions trop nous en défier ; c'est un démon capable de tout.

— Avec des présents et des caresses, je l'endormirai.

Lauzun prit congé de la princesse, et le succès l'ayant mis en belle humeur, il donna l'ordre à ses gens de le conduire au Palais-Royal. Le bonhomme avait encore, malgré son grand âge, les jarrets fermes et la taille droite. Il traversa les salons d'un pas assez leste en saluant les dames, comme s'il n'eût jamais déserté la cour. C'était l'heure du petit jeu, et il y avait beaucoup de monde auprès du régent. On savait que Lauzun ne paraissait guère sans avoir en poche une méchanceté : c'est pourquoi on le suivit de près, et un cercle considérable se forma autour de lui.

— Venez donc, se disait-on de tous côtés, voici M. de Lauzun qui va nous divertir par quelque diablerie. Sachons quel est le malheureux sur qui vont tomber ses sarcasmes.

Avant que le vieux duc eût ouvert la bouche, on riait déjà sur la foi de sa réputation. Le régent aimait la plaisanterie, et s'y prêtait de bonne grâce, pourvu qu'elle en valût la peine. Il la maniait lui-même avec avantage.

— Eh ! monsieur de Lauzun, dit-il, c'est un mi-

racle que de vous voir. Nous sommes donc devenus des aigles d'esprit, que vous ne trouvez plus à faire de satire contre personne?

— Vous l'avez dit, monseigneur, cette génération brille par l'esprit et les vertus. Pas un de vos amis qui ne soit un modèle de bon goût, de tempérance et de piété. Je n'ai plus qu'à mourir.

— Ce ne sont là que des généralités, Lauzun. N'êtes-vous pas venu pour autre chose? Si vous nous laissez trop désirer la plaisanterie, songez qu'elle devra être excellente.

— Que Votre Altesse ne le presse pas trop, dit M. de Nocé, qui aimait Lauzun, sans quoi vous pourriez lui faire manquer son coup.

— Je veux, au contraire, le gêner autant que je pourrai, reprit le régent. Si la malice ne réussit pas, nous sommes assurés de rire au moins à ses dépens.

— Riez donc tout de suite et que ce soit fini, dit Lauzun, car je ne suis point ici pour plaisanter. Je viens sérieusement demander justice d'un tort qu'on me veut faire.

— Cela ne vaut rien, Lauzun. S'il n'y a sous jeu ni méchanceté ni ridicule, vous allez être bafoué.

— Monseigneur, reprit Lauzun avec l'air grave et noble de l'ancienne cour, dans le beau temps du roi votre oncle on plaisantait quelquefois, mais avec modération, sans aller jusqu'à bafouer publiquement un gentilhomme, à moins qu'il ne l'eût mérité par de la sottise ou des vices.

— Est-ce qu'il parlerait sérieusement? dit le prince étonné.

— N'en doutez pas, poursuivit Lauzun. Voici l'objet de ma visite : je sais que M. de Broglio est porté pour le premier bâton de maréchal qui sera donné.

— C'est donc à moi que vous en avez ? s'écria M. de Broglio.

— Chacun pour soi, monsieur, répondit Lauzun. Vous pensez à vos petits intérêts et moi aux miens.

— Eh ! reprit le vieux militaire, quand on voudrait me donner le bâton, où serait le mal ?

— Ce n'est pas moi qui déclarerai vos titres mauvais, puisqu'ils sont les miens. Apprenez que je veux aussi être maréchal de France.

— Il veut être maréchal de France ! s'écria l'auditoire.

— Certainement, messieurs, et je vais vous prouver que j'y ai des droits incontestables. Le choix de M. de Broglio, de préférence à tant d'autres lieutenants généraux qui sont jeunes et en état de faire la guerre, repose sur un profond et ingénieux système de Son Altesse ; on a compris que, pour commander en chef, la vieillesse ne suffisait pas, et qu'il fallait exiger encore des infirmités, quelques membres perclus et la dureté de l'oreille. La perfection serait la perte totale de la vue et de la mémoire. Un peu de paralysie serait admirable, et si l'on était assez heureux pour y joindre l'affaiblissement de l'intelligence, il n'y aurait plus rien à désirer. Turenne, qui était mon cousin, me l'a répété souvent : Ce qui ruinera la royauté, c'est qu'elle ne s'appuie pas assez sur les gens qui ne tiennent plus sur leurs jambes.

— Ventrebleu! interrompit M. de Broglio, allez en enfer avec vos railleries; je ne perds point mes facultés.

— Aussi êtes-vous à peine dans l'âge où l'on prendra désormais les sous-lieutenants, puisque moi-même je ne suis pas parfait. Il faut que le bâton nous serve de béquille, mon cher duc. Chaque maréchal de France ne doit valoir que la moitié d'un homme. On poussera leur nombre à vingt-quatre pour compter douze personnes, et nous les verrons marcher deux à deux comme les bœufs à la charrue.

Le régent ayant donné le signal en riant le premier, la gaieté des assistants éclata bruyamment.

— Voyez, poursuivit Lauzun, combien je suis supérieur à M. de Broglio : il a soixante-seize ans, j'en ai plus de quatre-vingt-cinq. S'il donne pour raison qu'il est un ancien lieutenant général, je réponds que je date de quarante-huit ans dans ce grade; s'il avance qu'il n'a pas fait la guerre depuis l'année 1675, je réplique victorieusement : Je n'ai point tiré l'épée depuis 1670. S'il nous fait observer qu'il a été battu à Consarbruck avec Créqui, je prouve que mon régiment de dragons fut taillé en pièces à Douai. On peut objecter que j'ai toutes mes dents, que je mange une livre de viande à mes repas, que je fais mes deux lieues à pied sans fatigue, et que je monte à cheval comme à trente ans. Sur ces quatre points, M. de Broglio gagne contre moi, puisqu'il n'a plus de dents et ne marche plus qu'en carrosse. Cependant, par considération pour mes services passés et l'amitié que me portait le feu roi,

j'espère que Son Altesse royale ne me fera pas le tort d'un passe-droit. Je désire rentrer au service exprès pour recevoir le bâton, puisqu'on le doit à l'âge et aux rhumatismes. Avec du zèle et de l'étude, je parviendrai peut-être à faire un maréchal de France plus podagre et plus cassé que M. de Broglio lui-même.

Selon sa manière habituelle, Lauzun tourna les talons et s'en alla causer avec d'anciens amis, laissant aux rieurs le soin de répandre ses plaisanteries. Au bout d'une heure, comme il sortait, M. de Broglio courut à lui et le rejoignit dans les escaliers.

— Il faut, dit le vieux militaire, que vous ayez une âme bien noire pour vous complaire ainsi à nuire sans en tirer profit. Voilà maintenant que le régent ne veut plus me donner le bâton !

— Monsieur, répondit Lauzun, je ne fais rien sans motifs, pas plus le mal que le bien; vous me voyez ravi d'aise que le bâton vous échappe.

— Pardieu! je voudrais savoir quelles sont vos raisons de me haïr.

— Je vous les donnerai volontiers : vous avez poussé le régent et le ministre contre mon neveu, qui n'était pas de vos ennemis. Vous avez fait du mal à ce garçon sans en tirer aucun profit, comme vous disiez tout à l'heure. Nous sommes tous ici pour chercher fortune, monsieur; vous devriez être satisfait de voir un gentilhomme s'élever par l'amitié d'une princesse, au lieu de chercher à lui nuire : c'est vous-même qui avez une âme noire.

— Son Altesse m'a consulté, monsieur le duc, et

j'ai cru devoir exprimer sincèrement mon opinion.

— Et moi, j'ai cru devoir venger mon neveu, monsieur le duc.

— Mais nous pouvons nous accommoder. Je ne veux pas de mal à votre neveu, et je suis prêt à parler en sa faveur.

— Et moi, je puis revenir sur mes paroles, et dire au prince qu'il ne prenne pas mes plaisanteries au sérieux. Attendez un peu : si, dans quelques jours, vous apprenez que le régent soit en colère contre le chevalier de Riom, ce sera le moment d'intervenir en sa faveur; après cela, comptez sur moi pour faire que votre bâton vous soit rendu.

— Je vous en serai fort obligé.

— Et moi, je vous aurai beaucoup de reconnaissance.

L'accord étant signé de la sorte, Lauzun monta dans son carrosse et rentra chez lui, fort content de son expédition. Toutes ces fatigues n'étaient rien encore, et on verra bientôt par quel enchaînement d'aventures M. de Riom devait acheter son bonheur; puis on le verra tomber à l'instant même où sa fortune touchait à son apogée. Notre chevalier parvint à une position si élevée, que Lauzun lui-même, qui avait essuyé tant de traverses dans sa longue carrière, eût été bien en peine d'imaginer par quel côté Riom avait à craindre une chute; mais la Providence sait renverser d'un souffle ceux qu'on pourrait croire inébranlables. Le temps n'était pas loin où M. de Lauzun, ce courtisan si fameux et si ha-

bile, devait recevoir encore, dans la personne de son neveu, un dernier et grand enseignement sur les vanités de la vie d'intrigues.

VIII

La foudre suspendue sur la tête du chevalier. — Les trois messagers. — Un pressentiment. — Sans M. de Lauzun, Riom était perdu à jamais. — Qu'il est doux de revoir son amant même sous un costume ridicule !

Malgré son habileté, Lauzun n'avait point songé que M. de Broglio, qui ne savait rien taire, s'en irait redire leur conversation et le marché convenu entre eux. Aussi triste de son bâton perdu que fâché des rires de la cour, le vieux militaire ne put se défendre d'en conter la véritable cause au régent et au cardinal Dubois. On apprit que Lauzun était allé au Luxembourg, et l'on ne douta plus qu'il n'y eût une conspiration dont il dirigeait lui-même le fil. On envoya des espions rôder chez la duchesse de Berry et à l'hôtel de Lauzun. En moins de deux jours, Dubois eut des soupçons de ce qui se tramait à la sourdine. Le ministre prit son maître à part et l'avertit que, s'il ne voulait avoir pour gendre un cadet d'Auvergne, le temps était venu d'employer les

mesures de rigueur. Le régent s'efforça de recevoir la nouvelle en badinant; il redoutait au fond de se trouver aux prises avec les passions de sa fille; mais le cardinal ayant insisté, le prince lui dit avec impatience :

— Crois-tu que j'aie le loisir de m'occuper de bagatelles? Je ferais un beau régent du royaume, si je me mêlais de ces amourettes d'enfant!

— Je ne vois cependant, reprit Dubois, qu'un père qui puisse veiller sur la conduite de sa fille.

— J'ai résolu de n'y plus penser.

— Donnez-moi donc carte blanche, et je vous débarrasserai de Riom.

— Et qui me préservera des cris et des poursuites de ma fille?

— Elle se calmera toute seule, et vous irez passer quelques jours à la campagne.

— Que la peste soit de cette affaire!

— Je conviens qu'elle est désagréable; mais, puisque Lauzun s'en mêle, soyez assuré qu'il vise à un mariage, et que, si les amants se revoient, ils s'iront épouser à la première église qu'ils trouveront.

— Il ne faut pas cela, Dubois, je ne le veux pas.

— Donnez-moi donc carte blanche.

— Je te la donne.

Dubois avait à lui quelques hommes de rapière et d'exécution, bons pour les coups de main; il en mit quatre aux ordres d'un certain Maillard qui était de ses affidés et qui eut seul connaissance des instructions. Ce Maillard, muni d'argent, de passe-ports du

lieutenant de police, de pouvoirs du cardinal et d'une lettre de cachet, se mit en route à petites journées, s'arrêtant dans les hôtelleries et menant joyeuse vie avec les écus du ministre.

M. de Lauzun, n'osant se fier à la poste aux lettres, avait expédié un courrier à son neveu pour l'informer du résultat de sa visite au Luxembourg, et pour lui dire de se préparer à quitter secrètement la résidence de Cognac. De son côté, la duchesse de Berry, s'étant un peu rétablie, voulut mettre à profit les conseils de Lauzun ; elle avait échangé avec le roi son château d'Amboise contre celui de Meudon ; ce fut de ce séjour que partit un troisième émissaire pour M. de Riom. Maillard et ses quatre traîneurs d'épée avaient plusieurs jours d'avance sur les deux courriers ; mais, comme les affaires des particuliers sont toujours menées avec plus de zèle et de célérité que celles de l'État, l'envoyé du duc de Lauzun parvint le premier à sa destination. Riom, bien averti, avait pris ses mesures quand le second messager lui remit une lettre de la princesse :

« Chevalier, lui disait-on, venez sous quelque déguisement me rejoindre à Meudon où je vous attends ; c'est là que vous apprendrez à quel point je vous aime. Si vous avez beaucoup souffert et si l'absence vous a paru aussi cruelle qu'à moi, la récompense que je vous réserve est assez grande pour vous payer de vos douleurs. Une fois que je vous tiendrai auprès de moi, il n'y aura plus de ministre qui vous puisse arracher de mes bras. Vous trouverez ici une chapelle toute prête et un curé dévoué à nos intérêts ; devinez

le reste. Je vous envoie mille tendres baisers sur les ailes du zéphyr. »

La nuit n'était qu'à peine close, lorsque notre gentilhomme, cédant à son impatience, sortit de Cognac en compagnie d'un guide du pays, monté comme lui sur un excellent cheval, et tous deux habillés en marchands colporteurs. A quelques pas de la ville, ils rencontrèrent les envoyés du cardinal qui arrivaient au petit trot, et qui demandaient quelle route ils devaient suivre. Maillard, pensant qu'il serait temps de remplir sa mission le lendemain, s'alla coucher tranquillement à Cognac, en sorte que Riom avait déjà parcouru dix lieues dans l'instant où l'on se présentait à la maison du gouverneur pour l'arrêter. Il fallut bien encore la demi-journée avant que Maillard eût compris que son homme s'était enfui; mais sa rencontre de la veille lui revenant à la mémoire, il prit des chevaux frais et se remit cette fois à la poursuite de Riom avec une diligence incroyable. Notre chevalier s'était arrêté au village de Champigny pour donner du repos à sa monture; les cinq estafiers entrèrent dans l'auberge comme il allait en sortir, et lui posèrent brusquement le pistolet sur la gorge. Riom avait caché ses armes dans une valise, et ne put opposer aucune résistance. Maillard acheta dans le pays une carriole où il fit monter sa capture, puis on partit en cet équipage pour Paris.

Notre devoir d'historien véridique nous oblige à consigner ici un fait que nous laisserons à chacun le soin de commenter selon ses opinions et ses croyances. Les uns le classeront dans le domaine du sur-

naturel, et les autres pourront le rattacher à des systèmes nouveaux. La théorie des pressentiments n'étant point encore fixée, nous nous bornerons à un récit exact sans y ajouter nos réflexions.

Tandis que notre chevalier, confondu par le malheur qui lui tombait du ciel sans que rien lui eût permis de le prévoir, était abîmé dans sa douleur, la duchesse de Berry se préparait à recevoir son amant à Meudon, persuadée qu'il devait arriver bientôt. Elle se coucha un soir d'aussi bonne humeur qu'à l'ordinaire, et s'endormit d'un sommeil paisible, pensant à ses projets pour le bonheur et la fortune de Riom. C'était le lendemain de l'arrestation du chevalier. Vers deux heures, les caméristes de service furent réveillées par la clochette de nuit; ces femmes coururent auprès de la princesse et la trouvèrent assise sur son lit, débitant des paroles si entrecoupées et si bizarres, qu'elles la crurent dans le délire de la fièvre. On voulait appeler le médecin; mais Son Altesse, ayant remis en ordre ses idées, s'écria qu'elle venait d'avoir une vision, et voici comment elle raconta ce qui s'était passé :

Étant plongée dans un demi-sommeil, elle avait cru reconnaître la voix de Riom qui parlait dans le lointain; cette voix devint bientôt de plus en plus distincte et semblait répéter incessamment les mêmes paroles. Le bruit s'approcha graduellement, et la princesse finit par entendre ces mots prononcés par une bouche dont elle sentit le souffle contre son oreille : « Ils m'ont arrêté! » Alors, elle se tourna précipitamment du côté d'où partait la voix, et ne

vit rien auprès d'elle; mais, quand elle eut repris sa première position, les murmures recommencèrent dans l'éloignement et d'une manière croissante, jusqu'à redire la même phrase avec le même accent. A la troisième fois, au lieu de changer de posture, la princesse demeura immobile et dit le plus doucement qu'elle put :

— Par qui donc venez-vous d'être arrêté, mon cher chevalier, et que veut-on faire de vous ?

— Par les gens du cardinal, répondit la voix ; ils me mènent à la Bastille. Je suis perdu si vous n'envoyez à mon aide.

La princesse fit d'autres questions qui restèrent sans réponse; mais elle se crut tout à coup transportée dans une chambre inconnue, dont les murs et le mobilier étaient délabrés. Au milieu de cette chambre était Riom, couché sur un mauvais fauteuil; il dormait la tête rejetée en arrière et les jambes étendues. Il avait les cheveux en désordre et paraissait vêtu d'un costume populaire; on entendait à l'extérieur des pas lourds et réguliers, comme si quelqu'un eût gardé la porte. Bientôt la vision devint plus vague, et la princesse, s'étant réveillée tout à coup, ne douta plus que la réalité ne se fût montrée à elle par un songe. Elle passa le reste de la nuit dans l'agitation et les frayeurs, et aussitôt que le jour se leva, elle envoya M. de Pons chercher le duc de Lauzun.

Cependant l'arrestation du chevalier avait causé quelque rumeur dans le village de Champigny ; les bonnes gens du pays qui rencontrèrent le convoi en

discoururent sur la route, et le nom de la duchesse de Berry se trouva mêlé dans leurs conjectures.

Le courrier de Lauzun, qui se reposait de ses fatigues à Tours, y entendit parler de cette affaire; cet homme eut idée qu'il s'agissait du neveu de son maître. Il prit aussitôt les chevaux de la poste et courut jusqu'à Paris sans perdre haleine. Il arriva chez Lauzun avant le soleil du lendemain, et trouva le vieux duc qui sortait du lit.

A peine lui avait-il rendu compte de sa mission et de la fâcheuse issue de l'aventure, que M. de Pons entra. Lauzun n'était pas de ces esprits superstitieux qui se frappent aisément; mais, lorsqu'il reconnut que la vision de la princesse était confirmée par les rapports de son courrier, il ne s'amusa pas à perdre le temps en conjectures; il appela son valet de chambre, prit ses habits de voyage et une épée de campagne, emplit ses poches de pièces d'or, et fit atteler ses meilleurs chevaux.

— Encore une journée importante de ma vie, disait-il au milieu de ces occupations; il est clair que mon neveu a besoin de secours. Ce n'est pas en vain que le Ciel se mêle de cette partie; nous devons la gagner, puisqu'il est pour nous.

Lauzun cacha dans son carrosse une paire de pistolets, et on se rendit à Meudon.

Ce jour-là, sur les quatre heures après midi, Maillard parvint au Bourg-la-Reine avec son prisonnier. Selon les instructions qu'il avait reçues par écrit, il ne devait pénétrer dans Paris que de nuit; c'est pourquoi il s'arrêta dans un cabaret où il en-

ferma Riom sous clef avec bonne garde, en attendant l'heure du départ.

Le désespoir de notre chevalier était à son comble en ce moment. La lettre de cachet du régent et les ordres du cardinal lui semblaient de trop hautes puissances pour qu'un obscur gentilhomme pût espérer de les vaincre. Il se soumettait à sa mauvaise étoile comme font les Turcs, sans oser se plaindre ; mais il sentait que son âme n'aurait pas assez de force pour supporter la prison ou l'exil. Pendant que Riom rêvait à son triste avenir, M. de Lauzun entra dans le cabaret. Il aborda maître Maillard avec ses façons de grand seigneur, et, lui mettant une bourse bien garnie dans la main, il demanda la permission de voir le prisonnier en assurant que cela n'avait rien de contraire aux devoirs d'un agent fidèle. L'estafier répondit que monsieur le duc avait trop de savoir-vivre pour essuyer jamais de refus en s'y prenant de la sorte.

Aussitôt qu'il fut auprès de son neveu, Lauzun comprit d'un regard tout l'accablement du pauvre Riom.

— Ventrebleu ! s'écria-t-il, que de peine vous nous donnez, chevalier ! et vous voici la tête entre vos mains, tandis que je sue tout mon sang à votre service, malgré mes quatre-vingts ans ! c'est donc le monde renversé que nous jouons ? Quoi ! vous êtes jeune, robuste, amoureux, et vous vous laissez traîner par les grands chemins sans vous évader ! A cette heure, vous êtes à peine séparé de votre maîtresse par une distance d'une lieue. Le château de Meudon

se voit presque de cette fenêtre. La duchesse de Berry vous attend pour vous donner sa fortune et sa main, et vous êtes là immobile comme une statue !

— Que voulez-vous ? répondit Riom, je ne suis pas un héros de l'Arioste. Je ne sais point renverser les murailles ni détruire une armée à coups de poing.

— Ni moi non plus, monsieur ; mais si j'avais vingt ans comme vous et la force de ce bel âge, je m'échapperais ou je mourrais du moins en l'essayant.

— Prêtez-moi donc votre épée, monsieur le duc, et je vais me faire tuer sous vos yeux.

— Ah ! les sottes gens que ces amoureux. Qui vous dit de risquer votre vie sur la plus mauvaise chance ? Ce n'est pas là ce qu'on vous demande. Il faut calculer ses moyens d'évasion, ne penser qu'à cela du matin au soir, chercher l'occasion, étudier les localités, saisir le joint lorsqu'on l'a trouvé. La nature ne vous a-t-elle pas donné une imaginative et quatre membres en bon état pour résister à vos oppresseurs ? Cette canaille qui vous garde, est-ce autre chose que des hommes ? n'avez-vous pas un sang noble et un esprit supérieur à celui de ces valets ? Morbleu ! tel que je suis encore, je les voudrais jouer par-dessous la jambe. Voyons s'il n'y a pas quelque endroit par où vous puissiez fuir ?

Le vieillard examina de près les fenêtres, la cheminée, les armoires. Tandis qu'il procédait à ses perquisitions, Maillard entra. L'estafier venait offrir galamment à M. de Lauzun la permission de prendre le déjeuner avec son neveu. Le vieux seigneur le

remercia de sa complaisance, et accepta la proposition. Une servante apporta aussitôt la nappe et les couverts.

— J'ai trouvé ce qu'il vous faut! s'écria le duc dès que Maillard se fut retiré. Alerte! mon neveu, vous allez conquérir votre liberté.

Lauzun ayant tiré doucement son épée, en dirigea la pointe sur la poitrine de la servante :

— Mon enfant, lui dit-il, je serais fâché de vous faire du mal; mais vous allez, s'il vous plaît, m'obéir sans dire un mot, ou bien je vous tue vertement sur place. Si vous êtes docile, je vous donnerai beaucoup d'argent. Otez votre robe sur-le-champ, et la prêtez à mon neveu pour qu'il se déguise; et vous, Riom, jetez à bas vos habits. Ne perdons pas une seconde.

La servante faisait quelques façons pour se déshabiller.

— Allons! ma belle, reprit Lauzun, ne craignez rien : je suis vieux, et le chevalier brûle de s'enfuir. Vous auriez les appas de la reine de Navarre, que nous ne songerions ni l'un ni l'autre à les regarder. D'ailleurs, vous mettrez aussitôt l'habit de mon neveu, et vous serez charmante sous le justaucorps d'un joli garçon.

La fille ne résista plus. Riom prit les jupes, la gorgerette et jusqu'au bonnet et aux chaussures de la servante.

— Ma chère enfant, disait le duc pendant cette opération, je suis bien en cour, et j'aurai soin qu'on ne vous inquiète pas. Je vous donnerai de quoi éta-

blir un cabaret en face de celui-ci; vous y serez maîtresse, et non plus servante. Je viendrai vous y visiter et vous amener de la bonne compagnie; vous ferez une grosse fortune, et vous épouserez le garçon que vous voudrez.—A présent, mon neveu, coupez vos moustaches. Vous aurez soin de passer devant la sentinelle qui est à cette porte sans trop de hâte. Une fois dans la rue, vous trouverez au premier détour sur votre gauche mon carrosse, qui vous mènera au galop jusqu'à Meudon. Dites à mes gens de crever mes chevaux et de ne point s'arrêter, quelque rencontre que vous fassiez. Si Maillard vous rattrape, brûlez-lui tout uniment la cervelle: il y a des pistolets dans ma voiture.

La toilette achevée, Riom prit un plat d'une main et de l'autre une serviette, puis il ouvrit la porte et disparut. Comme il n'était pas fort habile comédien, les estafiers qui le rencontrèrent l'auraient peut-être reconnu sans un stratagème qu'inventa M. de Lauzun. Le vieux duc ferma le verrou qui était à la porte de la chambre, et se mit à briser les assiettes, les meubles et jusqu'aux vitres des fenêtres, avec un vacarme effroyable. Tous les habitants de la maison accoururent à ce bruit. Sans répondre à leurs cris, Lauzun continuait son manége, et, au milieu du désordre, le chevalier gagna le large sans difficulté. On employa environ un gros quart d'heure à enfoncer la porte.

— Qu'avez-vous donc? dit Maillard qui entra le premier. D'où vient ce tumulte? Où est mon prisonnier?

— L'oiseau s'est envolé, répondit Lauzun; il est déjà loin à cette heure.

Maillard savait, par les instructions du ministre, que Riom voulait aller rejoindre la princesse. Il appela ses hommes, fit seller les chevaux, et partit à franc étrier par les traverses dans la direction de Meudon; mais l'attelage de M. de Lauzun était composé de six bêtes anglaises qui avaient un train admirable. Les estafiers arrivèrent à l'avenue du château justement à propos pour voir de loin le carrosse qui entrait dans les cours.

Riom s'était élancé sous les vestibules de Meudon. Il franchit les degrés et la salle des gardes comme un trait, et vint tomber tout palpitant de joie aux genoux de sa maîtresse. Les dames d'honneur poussèrent des cris d'effroi en voyant cette femme du peuple avec des façons étranges et des gestes de possédé; mais la princesse avait démêlé, à travers le déguisement, les traits de son chevalier.

— Vous voilà donc enfin! s'écria-t-elle. Dieu soit loué! vous m'êtes rendu! Je vois assez par ce costume combien vous avez eu de peine pour venir jusqu'à moi.

— Ah! Madame, répondit Riom, vous frémirez en apprenant le danger que nous avons couru de n'être jamais réunis.

— Je le sais, mon ami, interrompit la princesse: on vous avait arrêté, on vous conduisait à la Bastille.

La fille du régent raconta ses pressentiments auxquels Riom devait sa délivrance, et ce fut, comme on

le doit penser, un sujet inépuisable de s'émerveiller et de se réjouir.

— Du reste, ajouta la princesse, je ne vous aurais pas laissé dans votre infortune ; je serais plutôt allée moi-même partager votre prison. Mais vous n'avez plus rien à craindre; vous braverez ici les lettres de cachet et la méchanceté de ce Dubois. Il n'oserait exercer ses persécutions jusque dans ma maison. Vous ne me quitterez plus d'un pas, n'est-il pas vrai, chevalier?

— Je défie le sort et mes ennemis, s'écria Riom. Je vous ai revue, je puis mourir à présent.

Notre gentilhomme se confondit en protestations d'amour, et prenait des airs si animés que, dans l'accoutrement bizarre où il était, les dames d'honneur éclataient de rire en le regardant. Pour des amants heureux, il n'est pas de ridicule : la princesse ne songeait qu'au plaisir de revoir son chevalier, et Riom couvrait de baisers les belles mains qu'on lui abandonnait avec tendresse. La porte fut fermée aux visiteurs, et l'on causa longuement après toutes ces aventures.

Pendant ce temps-là, M. de Lauzun, voyant son neveu en fuite et les agents du ministre en campagne, avait jugé sa tâche achevée, et s'en était retourné chez lui. Le lendemain, il tint parole à la servante du cabaret, et lui envoya la somme ronde qu'il avait promise.

Dubois, en apprenant cette équipée, gronda ses estafiers ; mais il vit bien qu'il devait renoncer à pousser les choses plus avant. Le chevalier une fois

auprès de la duchesse de Berry, on ne pouvait point forcer le château de Meudon, et le plus sage était de jeter cette affaire aux oubliettes.

— Puisque le diable le veut ainsi, dit-il, que cette folle princesse contente donc sa passion.

Une semaine environ après le retour du chevalier, M. de Lauzun fut invité par la duchesse de Berry à venir au château de Meudon. Il y resta une journée entière, dans le particulier de Son Altesse, et reçut toutes les marques d'amitié imaginables. Vers minuit, la cour s'étant retirée, on alla sans bruit à la chapelle, où le curé du village dit sa messe, et unit les deux amants devant un petit nombre de témoins, parmi lesquels étaient le capitaine des gardes, le marquis de Pons, M. de Mouchy et sa femme. Lauzun, qui se sentait rajeunir d'aise, eut l'honneur d'embrasser le premier Son Altesse après la cérémonie.

— Madame, dit-il, ce que je vous puis souhaiter de plus heureux c'est que vous aimiez mon neveu le plus fort et le plus longtemps qu'il sera possible. Le chevalier est d'un aimable naturel et n'a rien dans le caractère qui vous doive inquiéter; mais c'est une chose funeste à l'amour qu'un bonheur sans aucun mélange. Pour avoir en tête une idée qui vous occupe et bannisse l'ennui, prenez la résolution de faire en sorte que votre mariage soit avoué publiquement, et que le régent vous permette de le déclarer. Proposez-vous comme un exercice d'esprit d'élever votre mari à quelque belle dignité, d'en faire un personnage aussi considérable pour les autres qu'il l'est pour vous. Les obstacles et les fatigues que vous y

trouverez vous tiendront le cœur et l'imagination en haleine, et quand vous aurez eu au dehors quelques soucis, les moments que vous donnerez à vos amours en seront plus doux ; et puis ce doit être un agréable passe-temps pour une belle et grande princesse que d'attirer les honneurs sur la tête de celui qu'elle aime. Ne le pensez-vous pas comme moi ?

— Je partage votre sentiment, monsieur le duc, répondit la princesse, et je suivrai vos avis. Je mettrai tout en œuvre pour que M. de Riom soit fait duc et pair avant la fin de cette année 1718. Croyez à mon courage et à ma persévérance.

— Que votre amour me reste, et je serai toujours assez riche et assez puissant, dit Riom au comble du bonheur.

Les jeunes époux rentrèrent dans leurs appartements, et la compagnie se dispersa. En retournant à son hôtel, au milieu de la nuit, Lauzun s'écria tout haut dans son carrosse :

— Après mon propre mariage et ma rentrée en grâce, voici la plus belle affaire où j'aie jamais mis les mains.

Le capitaine des gardes ne s'endormit qu'au petit jour. Lorsqu'il repassait dans sa mémoire les coups de dés qui avaient toujours donné sur lui l'avantage à Riom, et les merveilleux caprices du sort qui élevaient ce cadet de Gascogne au niveau des astres de la cour, il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête, et répétait en s'agitant dans son lit :

— Tout cela m'était pourtant destiné ! Un mauvais génie, acharné contre moi, pouvait seul... hélas !..

De la poudre au jasmin... un tigre... un rocher artificiel... ma vue de myope... un mariage!... La fille du régent!... ô désespoir!

IX

Lauzun n'est pas encore satisfait. — Le bâton haut. — La princesse tombe malade. — Une caresse amollit le cœur d'un père. — Déclaration importante faite à la cour.— Son Altesse boit un verre de vin en dépit des médecins, et ne s'en trouve pas plus mal.

Lorsque Riom se vit marié à sa maîtresse, il s'estima plus heureux qu'il n'avait dû l'espérer. Il ne partageait pas cette soif d'honneurs ni ce besoin de s'agiter qui avaient procuré à Lauzun une destinée de roman, et sans doute il n'eût jamais songé à rendre son mariage public, si son oncle n'eût été derrière lui à le harceler comme un démon tentateur. Soit qu'il eût pris cette affaire comme sienne, soit qu'il pensât tirer pour lui-même quelque gloire du succès, Lauzun ne laissait ni repos ni trêve à Riom. Il lui faisait des peintures fort sombres du néant qui l'attendait à la majorité du roi, lorsqu'une cour nouvelle serait formée. La duchesse de Berry pouvait, dans la suite des temps, s'ennuyer du chevalier aussi bien

que de ses autres amants, et quelle figure ferait un mari sans considération, qui n'aurait plus l'amour de sa femme ? Ces prévisions étaient sages ; mais Riom répondait que, s'il perdait l'amour de la princesse, il ne voulait pas survivre à ce malheur, dont tous les honneurs de la terre ne pourraient pas le consoler. Il répugnait d'ailleurs à sa loyauté de donner prise au reproche d'ambition et de calcul dans une affaire où son cœur avait toujours eu la plus forte part.

Quand même le chevalier se fût pénétré des idées de son oncle, il n'eût peut-être rien obtenu davantage, car la duchesse de Berry n'allait point au Palais-Royal sans entreprendre le duc d'Orléans sur l'article de son mariage. Les caresses, les pleurs et les supplications ne tarissaient point. Cependant, à la longue, elle se fatigua d'être importune et fit mine de bouder son père, en ne quittant presque plus la campagne. Lauzun enrageait de toute son âme. Il aurait voulu que Riom querellât sa princesse du matin au soir, jusqu'à ce qu'il en fût venu à ses fins. Le vieux duc poussa l'exagération au point de se servir d'un mot qui montre bien quelle terrible dose d'ambition et de volonté avait cet homme bizarre.

— Les princesses de la maison de Bourbon, disait-il, sont toutes les mêmes : on n'en peut rien tirer qu'en les rudoyant ; elles veulent être menées le *bâton haut* (1).

Cette vilaine expression n'inspira que de l'effroi

(1) Historique.

au chevalier, et comme il avait résolu de ne plus forcer son caractère, il refusa nettement de mettre en jeu ces moyens qu'il tenait pour indignes de lui, prétendant avec raison que des procédés méchants et ingrats ne pouvaient être rachetés aux yeux du monde que par des qualités brillantes qu'il n'avait point.

Lauzun ne cessait de répéter à Riom au milieu de leurs débats :

— C'est une affaire qui s'en ira s'éteignant et se fondra comme la neige entre vos doigts.

La duchesse de Berry ayant été blessée dans ses couches, les médecins avaient prescrit plusieurs mois d'un régime sévère. Au commencement de 1719, elle tomba sérieusement malade, et fut condamnée à garder la chaise longue. Lauzun comprit aussitôt par où la ruine de son neveu devait être consommée; il prit un matin sa grande résolution et courut auprès de la princesse. Il eut avec elle un entretien pendant lequel sans doute il risqua de lui faire entendre qu'elle pouvait mourir, et qu'alors Riom n'aurait plus d'appui sur la terre ni de sauvegarde contre les vengeances de ses ennemis. La matière était délicate et d'un abord difficile; mais la duchesse de Berry était femme de courage et de caractère; ses frayeurs n'allaient point au delà de l'horreur naturelle que cause la pensée de la mort. Elle écouta Lauzun avec patience, et promit de frapper un dernier coup plus fort que les autres. Le vieux duc était fécond en inventions; il avait étudié les hommes et connaissait le cœur du régent. On va voir qu'il suggéra de bonnes inspirations à la princesse.

Le marquis de Pons fut député un jour au duc d'Orléans, et remit à ce prince une lettre ainsi conçue :

« Si je me hasarde à faire savoir de mes nouvelles à Votre Altesse Royale, c'est dans l'espoir qu'au moins madame la duchesse ma mère les recevra volontiers. Je ne puis vous cacher que ceux qui m'aiment s'empressent autour de moi, sachant bien qu'il n'ont plus longtemps à me voir. J'ai dessein de les réunir encore une fois dans une petite fête que je donne demain à Meudon. Parmi ces amis, il n'y en a qu'un dont la présence vous soit désagréable ; mais s'il vous plaisait d'assister à cette fête, je ferais en sorte que cette personne s'éloignât du château tandis que vous y seriez. Vous avez toujours été pour moi un père tendre, et je me suis imaginé trop aisément peut-être que je saurais réveiller en vous cette ancienne tendresse. S'il vous en reste quelque peu au fond du cœur, n'attendez pas pour le montrer que vous m'ayez perdue. Il sera plus sage alors de ne penser qu'à votre colère, afin de ne pas autant regretter ma mort. Le séjour de Meudon est fort embelli par le printemps ; si Votre Altesse Royale veut bien y venir dîner demain avec sa cour, cette marque de sa bonté fera davantage pour ma guérison que tout l'art des médecins. »

Il est à croire que Lauzun avait mis les mains à cette lettre, car elle ne ressemble guère au style ordinaire de la princesse, qui n'avait pas coutume de montrer tant d'humilité. Quoi qu'il en soit, le billet produisit tout l'effet qu'on en pouvait espérer, car le

marquis de Pons surprit une larme dans l'œil du régent, et reçut l'assurance que rien au monde ne saurait empêcher le prince d'aller embrasser sa fille le lendemain et passer avec elle la journée entière. Il y alla en effet, et en nombreuse compagnie, afin qu'on vît bien que c'était une réconciliation. Les habitués du Luxembourg et du Palais-Royal s'y trouvèrent, à l'exception de Riom, qui s'était retiré chez son oncle. Le dîner avait été servi sur la terrasse du château, d'où l'on découvrait une vue magnifique; le régent y prit beaucoup de plaisir et se délecta de la symphonie, qui était excellente. Cependant les convives remarquèrent que la princesse pâlissait pendant le repas, et lui conseillèrent de quitter la table. Elle n'y voulut pas consentir et demeura jusqu'au bout à faire les honneurs; mais, à la fin, on l'emporta évanouie. Le régent avait amené son premier médecin, qui assura que le danger était extrême. En revenant à elle, la princesse tendit les mains à son père et lui dit avec un sourire plein de tristesse :

— Vous souvenez-vous que, dans mon enfance, vous ne saviez me rien refuser lorsque j'étais malade? Promettez-moi donc de venir me voir une fois par semaine jusqu'à ma mort.

— Je viendrai tous les jours, mon enfant, répondit le régent, et vous ne mourrez pas.

— Ce serait trop souvent. Il ne faut pas prendre tant de peines. Vous rencontreriez d'ailleurs ici M. de Riom que vous n'aimez pas et dont je ne puis me séparer entièrement, puisqu'il est mon mari.

— Je devrais le haïr de toute mon âme, s'écria le

prince : il est la cause de vos douleurs ; mais je lui pardonnerai aussitôt que vous serez guérie. Puisse cette pensée vous rendre bientôt à la santé !

La princesse attira doucement son père vers elle, puis elle lui posa les bras autour du cou et le tint embrassé aussi longtemps que ses forces le lui permirent. Il n'y a pas de querelles qui résistent à de telles caresses entre un père et sa fille. Le régent eut le cœur touché si à fond, qu'il ne retrouva plus en lui aucune trace de sa colère, et que, si Riom était entré dans ce moment, on l'aurait peut-être présenté sur l'heure à la cour comme le gendre de Son Altesse Royale. Le duc d'Orléans avait malheureusement une versatilité d'esprit, qui ne permettait point de compter sur ses volontés du lendemain. Il ne quitta pas Meudon sans répéter que sa fille verrait bientôt les effets de la réconciliation, et, aussitôt qu'il fut à Paris, Dubois n'eut qu'à dire un mot pour changer toutes ses idées. Un matin, la princesse fit appeler Lauzun et lui parla d'un ton qui trahissait son irritation :

— Monsieur le duc, dit-elle, je me lasse d'être bercée de fausses promesses. Quand une femme de ma qualité s'est donné un maître, il serait étrange que le reste du monde ne voulût pas accorder à celui qu'elle a choisi toute la considération dont elle l'honore elle-même. Je prétends signifier, de ma propre autorité, à la cour entière, que M. de Riom est mon mari.

— Prenez garde, madame, s'écria Lauzun effrayé : une rupture ouverte avec le Palais-Royal peut nous

mener loin. Ce serait briser les vitres, et je n'en avais pas fait tant lorsqu'on m'a jeté en prison.

— Vous ne songez pas, monsieur, répondit la princesse, que les indécisions dont je me plains tourneront à notre profit. Ceux qui n'ont pas le courage de remplir leurs promesses n'auront pas davantage la force de m'arracher mon mari.

Lauzun confessa que ce raisonnement était fort juste. Il ne chercha plus à modérer la vivacité de Son Altesse. Le grand jour de la déclaration publique fut fixé au lendemain. La princesse envoya prier tous ses amis de venir à Meudon, et le reste de la soirée fut employé à préparer les discours qu'on aurait à faire.

Ce dut être un curieux et singulier spectacle que celui d'une princesse du sang royal publiant elle-même son mariage avec un cadet de Gascogne, sans l'agrément du roi, devant le plus pur de la noblesse. Dès le matin les avenues de Meudon s'emplirent de carrosses. La maison de la duchesse de Berry avait revêtu les grands uniformes, et le maître des cérémonies conduisait chacun au siége qui lui était réservé dans la salle des réceptions. Sous un dais on voyait un fauteuil si haut monté, qu'il ressemblait fort à un trône. On s'étonnait de cet air de solennité; on demandait avec empressement quel était le but de la réunion; mais la princesse n'avait dit ses intentions à personne. Les conviés, qui étaient venus avec l'idée de quelque partie de plaisir, se sentaient pris au piége et n'osaient plus s'en retourner. Une fois leurs noms prononcés par les huissiers du châ-

teau et inscrits au registre des visites, c'eût été manquer trop ouvertement à la fille du régent que de quitter la place. Les mauvais plaisants, comme on en trouve dans les cours, et qui sont ordinairement ceux qui n'ont rien à perdre, disaient que la duchesse de Berry allait tenir un lit de justice pour créer des princes nouveaux ou retirer la noblesse à des bâtards. On remarquait force visages renversés, et la plupart des assistants avaient peur d'être compromis dans une méchante affaire. Sans attendre qu'il survînt une défection, la duchesse de Berry entra aussitôt que la salle fut remplie. Elle était portée par ses gens et suivie de ses gardes du corps. Un profond silence s'établit lorsqu'elle fut assise au fauteuil, et l'assemblée demeura comme frappée de stupeur en écoutant les paroles suivantes, prononcées d'une voix émue, mais intelligiblement, et avec un accent plein de hauteur :

« Je sais, messieurs, que le monde s'enquiert beaucoup de la conduite des princesses, et qu'il n'est rien de pire que de lui laisser connaître les choses à demi. Soit par des rumeurs ou par des indiscrétions, vous êtes tous informés déjà de ce que j'ai à vous dire ; cependant je dois vous en faire une déclaration formelle, afin de détruire les doutes, s'il en reste encore dans le public. Je vous annonce que je suis mariée au chevalier de Riom. Les témoins de la cérémonie nuptiale ont été M. de Lauzun, le duc et la duchesse de Mouchy, M. de Pons et mon capitaine des gardes. Comme les femmes ne donnent point à leurs époux le rang qu'elles ont, vous ne devez rien

de plus qu'auparavant à M. de Riom; mais vous trouverez bon qu'il soit traité par ma maison et par moi-même de la façon qui me conviendra. Ceux qui voudront bien rendre au chevalier plus qu'ils n'y sont obligés par la seule naissance, me feront particulièrement plaisir, et je considérerai qu'ils m'honorent dans la personne de mon mari. La nécessité de mettre fin à des médisances, le dérangement de ma santé, la crainte que j'avais de mourir sans avoir le loisir d'assurer ma réputation, toutes ces raisons m'ont déterminée à prendre un parti dont ma conscience me faisait un devoir. Il n'est pas besoin de vous dire de répandre la nouvelle que je vous annonce. Je souhaite que le public en soit instruit: ainsi vous pouvez en discourir à votre aise. Mon chevalier d'honneur va se rendre auprès de Son Altesse Royale et lui faire part de ce que vous venez d'entendre. Je vous invite, messieurs, à manger une collation avec moi. M. de Riom y occupera le haut bout, en face de mon siége. Ceux qui prendront place entre nous me feront leur cour de la manière qui peut m'être le plus agréable. Je connaîtrai par là mes véritables amis et je m'en souviendrai dans les occasions. Les autres sont libres de se retirer. Voilà, messieurs, tout ce que j'avais à vous dire. »

Aussitôt que la princesse eut quitté le fauteuil, l'assemblée tomba dans une perplexité cruelle. Il pouvait arriver que le régent prît la chose fort mal et qu'il se fâchât sérieusement contre sa fille, ou qu'on mît fin au triomphe de Riom en le traînant

en prison. La bonne moitié des assistants, composée des grands seigneurs, et qui était résolue à ne pas s'abaisser devant un chevalier parvenu, demanda ses carrosses sans délibérer. Ces fiers personnages entraînèrent à leur suite l'autre moitié presque entière. Il ne resta bientôt qu'une douzaine de courtisans : encore étaient-ils tremblants et indécis. Lorsqu'on ouvrit la galerie où la collation était préparée, des esprits timides répandirent le bruit qu'un espion de Dubois recueillait les noms des gens présents. Ce fut assez pour jeter l'alarme et disperser le reste de la troupe. La princesse n'eut à sa table que sa maison et M. de Lauzun.

— Fermez les portes, dit-elle, nous mangerons en famille. Les déserteurs ne feront pas que je ne sois bien mariée à M. de Riom.

Voyant que le chevalier paraissait triste de cet éclat qu'il n'avait point demandé, la princesse ajouta:

— Quittez ces airs affligés, monsieur; je suis aise d'être débarrassée de cette cour menteuse qui déguisait son orgueil sous une basse flatterie. N'est-ce pas assez que je vous honore du titre de mon époux? Qu'importe si la compagnie est petite ou nombreuse? Nous vivrons entre nous plus librement, et nous ne serons pas assez fous pour regretter un entourage de sots et d'ennemis.

A la fin du repas, Lauzun porta la santé de son neveu. On servit du vin de Champagne, et la duchesse de Berry fit une infraction à son régime en vidant gaiement son verre d'un seul trait; puis on quitta la table pour aller respirer sur la terrasse.

Dans cet instant, le marquis de Pons avertit tout bas la princesse que le duc de Mortemart, premier gentilhomme de la chambre du roi, venait d'entrer au château et qu'il demandait à parler à Son Altesse.

— Eh bien! qu'on le mène au jardin, répondit la duchesse de Berry.

— Mais, dit M. de Pons, il paraît que M. de Mortemart veut vous faire une communication secrète et de quelque importance.

— Je n'ai plus de secrets à cacher; une honnête femme doit tout dire à son mari. Que le premier gentilhomme s'explique devant mon seigneur et maître, ou qu'il se retire.

Le marquis alla rendre cette réponse, et rentra bientôt pour annoncer que le duc de Mortemart parlerait devant tout le monde, puique Son Altesse le voulait ainsi. On alla donc sur la terrasse, et on attendit de pied ferme le premier gentilhomme de la chambre, dont on verra le discours au suivant chapitre.

X

Remontrance du roi. — Le mal de la princesse empire. — Colère du régent, et départ de Riom. — Duel entre l'élixir de Garus et le purgatif de Chirac. — Un assassinat public, mais dans les règles de l'art.

Le duc de Mortemart était un homme fort civil et de tous temps dévoué au régent. Il avait de la mesure et du courage ; mais il ne connaissait plus les liens de l'amitié quand il s'agissait de ses devoirs.

— Madame, dit-il avec une froideur respectueuse, le bruit de ce qui vient d'être fait ici est déjà parvenu jusqu'aux oreilles du roi. Quoique Sa Majesté ne soit encore qu'un enfant, elle a pensé que Son Altesse le régent ne suffisait pas à régler cette affaire, et que l'affection paternelle lui pourrait ôter beaucoup de la sévérité nécessaire dans la circonstance. Je suis chargé de vous annoncer au nom du roi que Sa Majesté ne pourra plus vous admettre à lui faire votre cour, et que les Tuileries vous seront fermées jusqu'à nouvel ordre, à moins que M. de Riom ne quitte aujourd'hui votre maison pour prendre du service à l'armée.

— Je suis désolée, monsieur, répondit la princesse, que le roi ait blâmé ma conduite. Si j'ai commis une faute, c'est à moi seule d'en être punie,

et non pas à M. de Riom. Je supplie Sa Majesté de trouver bon que mon mari demeure auprès de moi et qu'il refuse de prendre du service. Dites au roi que je regrette fort de ne plus pouvoir lui faire ma cour; mais que je regarderais comme une lâcheté d'abandonner une personne que j'aime et dont je suis le seul appui. Je resterai dans ma retraite jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté d'adoucir sa colère, et je ferai tout au monde pour que ce soit bientôt.

M. de Mortemart ne répliqua pas et sortit. Après son départ, l'inquiétude fut grande à Meudon. Il était à craindre que le roi ne s'en tînt pas à cette remontrance; cependant le duc d'Orléans avait prévu que, si on en venait aux extrémités, il lui faudrait entendre les cris de sa fille, et, pour sa tranquillité, il intervint en faveur de Riom. Au bout de huit jours, n'ayant entendu parler de rien, la princesse jugea l'affaire assoupie. Elle l'était véritablement, et tout en serait demeuré là, sans un accident malheureux qui changea subitement la face des choses.

Le cinquième jour de juin 1719, la duchesse de Berry, s'étant fait porter à son château de la Muette pour être à proximité du Palais-Royal, ce petit voyage lui donna de la fatigue, et son mal en prit un redoublement terrible. Aux évanouissements succédaient des crises douloureuses si violentes, qu'on trembla pour la vie de la princesse. Tout ce qu'il y avait à Paris de savants praticiens fut appelé pour une consultation. La maladie fut déclarée mortelle. Le duc d'Orléans accourut à la Muette. Il trouva sa fille en si mauvais état, qu'elle pouvait à peine re-

connaître les gens qui l'approchaient. Le désordre était au comble, car la princesse, qui avait la tête bonne, menait admirablement sa maison et sa cour, et depuis qu'elle n'avait plus de volonté, on ne savait auquel entendre.

Il arriva un matin que les gardes ne se trouvèrent point à leur poste et qu'on ne se mit pas sous les armes au moment de l'entrée du régent. A l'ordinaire, le duc d'Orléans se fût contenté d'une réprimande; mais comme on ne craignait plus l'intervention ni les prières de la princesse, à cause de sa maladie, on fit trois fois plus de bruit que la chose ne le méritait. Les deux Broglio crièrent par-dessus les toits que c'était une impertinence de Riom et qu'il fallait le jeter par les fenêtres. Le régent se laissa persuader qu'il en ressentait beaucoup de colère, et sa faiblesse tournant en passion déchaînée, il fit appeler le chevalier, qui ne songeait à rien.

— Monsieur, lui dit-il, quand même je vous reconnaîtrais pour le mari de la princesse ma fille, ce ne serait point encore assez pour que nous fussions de pair à compagnon ensemble.

— A Dieu ne plaise, répondit Riom, que j'aie le malheur de manquer à Votre Altesse !

— Je ne sais pas, monsieur, si vous l'avez fait avec intention, mais on m'a manqué tout à l'heure. J'ai traversé le château sans rencontrer les gardes sur mon passage.

— Vous m'en voyez au désespoir; je vais chercher d'où vient cette négligence et y porter remède.

— Je n'ai que faire de vos offices, monsieur.

Je vous trouve plaisant de trancher du grand seigneur dans la maison de ma fille et d'y donner des ordres.

— Puisque Votre Altesse veut bien me rendre responsable de la faute, ne dois-je pas essayer de la réparer ?

Le prince comprit à cette réponse qu'il était injuste, et son courroux en augmenta.

— De vous à moi, reprit-il, je n'admets point de réparation. En faisant le civil et l'empressé, vous n'êtes que plus impertinent.

Une fois animé de la sorte, le régent était devenu plus à craindre qu'un homme naturellement sévère. Sa colère, renforcée par les contraintes passées, avait enfin la bride sur le cou. Le prétexte d'un manque de respect pouvait servir de motif à une mesure de rigueur sans que la duchesse de Berry eût rien à dire. La princesse était d'ailleurs à deux doigts du tombeau. Riom, étourdi par cette scène imprévue, et ne devinant pas les véritables sentiments du prince, ne savait que répondre. Il regardait avec des yeux étonnés le duc d'Orléans, qui marchait à grands pas et dont l'incompréhensible fureur allait toujours croissant :

— Qui êtes-vous, monsieur? disait le prince. De quoi vous mêlez-vous? Quand ma fille n'est pas là, il ne vous appartient pas d'ouvrir la bouche seulement. Vous n'êtes rien ici; vous ne comptez pour rien à mes yeux.

— Je ne suis, répondit Riom doucement, que lieutenant des gardes de la princesse.

— Pourquoi donc alors ne vous voit-on pas à la tête de vos gens?

— Ce n'est pas aujourd'hui mon jour de service.

— Que faites-vous dans les appartements? Votre emploi ne vous y donne pas les entrées.

— La princesse a daigné néanmoins me les accorder.

— Et moi je vous les retire. Je saurai bien empêcher qu'on ne vous trouve ainsi partout. N'avez-vous pas un grade dans l'armée?

— Je suis capitaine des dragons.

— Eh bien, je vous ordonne de vous rendre à votre corps. La guerre est déclarée à l'Espagne; le maréchal de Berwick a besoin d'officiers. Vous partirez aujourd'hui pour Bordeaux.

— Je supplie Votre Altesse...

— Brisons-là, monsieur. Vous m'avez entendu? Je vous ordonne de partir.

Le régent s'éloigna et laissa Riom comme frappé du tonnerre. Le chevalier espérait encore qu'on reviendrait sur cette décision, que rien ne semblait justifier; mais on lui expédia dans la journée l'ordre par écrit de rejoindre les troupes des Pyrénées. Ce qui le touchait le plus cruellement n'était point la disgrâce. Il fallait partir au moment où la princesse était en danger de mort, où tout présageait qu'il ne devait plus la revoir! Et c'eût été risquer de la tuer que de lui faire des adieux et de lui apprendre le malheur qui les atteignait tous deux. Malgré les médecins et les femmes, l'infortuné Riom pénétra une dernière fois jusqu'au chevet de sa maîtresse; il se

pencha au-dessus du lit, et une larme qu'il laissa tomber sur le visage de la malade l'ayant réveillée à demi, la princesse lui adressa un tendre sourire qui le navra de douleur. Le chevalier baisa la main de son amie et partit ensuite, le cœur plein de sinistres pensées.

Le duc d'Orléans éprouva plus d'embarras d'avoir montré de l'énergie qu'il n'en avait eu jamais de ses irrésolutions. Riom n'était pas à moitié chemin de Bordeaux, que déjà le prince l'eût volontiers rappelé. Cependant, soit que l'accablement de la duchesse de Berry ne lui laissât pas la force de se plaindre, soit que l'approche de la mort occupât entièrement son esprit, elle ne parut pas fort sensible à l'absence de son amant.

Les choses allèrent ainsi jusqu'aux premiers jours de juillet, où la maladie empira si furieusement, qu'on attendit la catastrophe d'heure en heure. Il y avait auprès de la princesse un médecin nommé Chirac, qui jouissait d'un grand crédit pour avoir souvent guéri le régent. Ce Chirac était un petit vieillard pétulant, singulier de manières, et si plein d'orgueil, qu'il eût préféré tuer lui-même ses malades que de les voir sauvés par un autre; vrai personnage de Molière, à cheval sur les règles de l'art, mais savant et habile autant qu'un médecin puisse l'être. Cet homme fut le dernier à renoncer à la guérison. Lorsqu'il eut épuisé toutes les ressources, il avoua pourtant au régent qu'il était à bout, et que la mort lui semblait inévitable et prochaine. Comme il venait de faire cette déclaration dans un des salons

du château de la Muette, Lauzun y entra d'un air empressé.

— Monseigneur, dit le vieux duc, nous avons à Paris un médecin dont les cures font du bruit. Il a composé un remède qui porte son nom, et qu'il assure convenir particulièrement dans les maladies comme celle qu'a la princesse.

— C'est Garus! s'écria M. Chirac.

— Lui-même, reprit Lauzun.

— Un misérable empirique, qui se sert du même élixir pour guérir tous les maux.

— Il se peut que ce soit un empirique; mais puisque vous abandonnez Son Altesse et que vous la tenez pour morte, je ne vois pas qu'il y ait rien à risquer en consultant Garus.

Chirac fit tout ce qu'il put pour détourner le régent d'appeler ce rival qu'il redoutait. Le prince s'étant rangé de l'opinion de Lauzun, on envoya chercher le nouveau médecin. Garus consulta fort au long M. Chirac, s'informa du remède qu'on avait ordonné, déclara nettement que tout le traitement ne valait rien. Il examina ensuite la malade; puis, se tournant vers le régent, il lui dit froidement :

— Je la sauverai.

Chirac eut beau se récrier et donner savamment, dans le jargon de la Faculté, les raisons qui établissaient l'impossibilité de la cure; il eut beau se démener et traiter le nouveau médecin de visionnaire, — Garus, qui était concis de langage autant que l'autre était verbeux, répéta qu'il sauverait la princesse :

— Pourvu, ajouta-t-il, qu'elle ne reçoive ses médicaments que de ma main.

Nous ne savons pas comment s'y prit Garus, et si le hasard ne l'aida point dans son entreprise; mais il est certain qu'en moins de trois jours on voyait déjà une amélioration notable dans l'état de la duchesse de Berry. L'élixir et le régime prescrit firent merveille. On ne douta plus du succès lorsque les autres médecins eux-mêmes confessèrent avec humilité qu'ils croyaient Son Altesse en voie de se rétablir, sans qu'il leur fût possible d'en comprendre la raison. Chirac seul persistait à dire que la puissance de Garus était une fable, et que la malade n'échapperait pas à la mort. Son dépit perçait à travers de sombres railleries : à mesure que la cour se réjouissait, la rage du médecin ordinaire allait croissant. Enfin le désespoir de Chirac fut au comble, quand il se vit forcé d'avouer sa défaite et le triomphe de son rival. Au bout de quinze jours, le mal s'était si fort amendé que, sans être versé dans la pratique, tout le monde pouvait reconnaître que la princesse était hors de danger.

Garus ne bougeait du chevet de Son Altesse que pour dormir sur un lit de repos dressé dans un cabinet voisin, et jamais il ne s'éloignait sans recommander aux femmes qui veillaient de ne rien donner à la malade qu'il n'eût prescrit. Cependant, par une admirable sottise d'étiquette, on n'avait point retiré au médecin ordinaire l'entrée dans la chambre à coucher.

Le 18 de juillet, à trois heures du matin, comme

il faisait demi-jour et que Garus dormait, Chirac pénétra jusqu'au lit de la princesse avec une potion noire qu'il tenait à sa main.

— Que voulez-vous, monsieur Chirac ? dirent les gardes de nuit. Vous savez bien que la princesse ne doit rien prendre sans l'avis de M. Garus.

— Faites-lui boire ceci, répondit Chirac ; ce n'est qu'un petit purgatif sans conséquence, et qui ne saurait l'incommoder.

— Nous avons reçu des ordres formels. Si vous le désirez, nous réveillerons M. Garus ; mais nous ne donnerons rien à la princesse.

— Corbleu ! dit Chirac en colère, je n'ai d'avis à recevoir de personne. Les entrailles de la famille royale sont à moi ; je les gouverne à ma guise depuis cinq ans. J'ai privilége du roi pour administrer toutes sortes de remèdes aux princesses et aussi souvent qu'il me plaît. Ce n'est point à ce Garus qu'il appartient de contrôler mes ordonnances ; ce serait plutôt à moi de surveiller les siennes, car, si je voulais réclamer mes droits, on ne boirait pas un verre de tisane dans ce château sans mon autorisation.

Le débat dura ainsi un quart d'heure, les femmes demandant toujours à réveiller Garus, et M. Chirac répétant sans cesse :

— Je suis premier médecin ordinaire. J'ai préparé un purgatif ; j'entends qu'il soit avalé, corbleu ! Une potion où j'ai mis tous mes soins n'est pas faite pour recevoir un affront.

Si madame de Mouchy ou quelque autre personne

d'intelligence et de qualité eût été présente, on eût renvoyé bien loin M. Chirac. Le médecin ordinaire avait à dessein choisi son temps pour n'avoir affaire qu'à des femmes de chambre. L'étiquette était pour lui, et dans les maisons des princes il n'y a rien à répondre quand l'étiquette a parlé. Les gardes de nuit crurent se tirer d'embarras en refusant de donner elles-mêmes le purgatif; mais elles n'empêchèrent point Chirac de le présenter de sa main. La princesse s'était réveillée pendant la querelle, et demanda ce que c'était.

— Ce n'est rien, répondit impudemment le médecin. Je gronde vos gardes, qui ne savent pas faire les choses comme il faut.

Puis il allongea son bras entre les rideaux et offrit sa potion en assurant qu'il s'était entendu avec Garus au sujet de ce médicament. La drogue avalée, Chirac fit un salut grotesque au pied du lit, et dit en riant devant les gardes-malades :

— Adieu, princesse, je vous souhaite un bon voyage.

La duchesse de Berry fut prise à l'instant de maux d'entrailles et de vomissements. Au premier coup d'œil, Garus, qu'on appela, reconnut d'où venait le mal. Il s'écria qu'on avait donné un purgatif, et que la princesse était perdue. Le régent avait passé la nuit au château; il accourut et trouva les deux médecins se querellant.

— Dans l'état où mon remède avait mis Son Altesse, disait Garus, votre potion ne pouvait manquer de la tuer.

— Qu'est-ce qu'un petit purgatif? répondait Chirac avec effronterie.

— C'est un poison mortel dans la circonstance.

— Votre élixir n'a donc guère de vertu, s'il ne peut triompher de cette bagatelle! votre science doit être bien au-dessus d'un petit contre-temps.

— Ma science a été déjouée par votre scélératesse.

— Allez, monsieur, vous n'êtes qu'un charlatan.

— Et vous un assassin.

— Il paraît que vous avez fait un malheur? dit le régent.

— Je soutiens, reprit Chirac, que le purgatif était commandé par tous les symptômes, et que la Faculté entière eût été de mon opinion.

— Comme il vous plaira, s'écria Garus; mais vous avez empoisonné Son Altesse: elle n'a pas plus de deux jours à vivre.

En effet, la princesse tomba en quelques heures dans un état désespéré.

Le rapport des gardes de nuit, le salut de Chirac et ses abominables paroles qui furent répétées au régent, prouvèrent jusqu'à l'évidence que ce misérable avait tué sciemment la duchesse de Berry. Garus partit furieux, en disant que Chirac méritait d'être pendu; mais ce meurtre, commis si publiquement, ne fut jamais poursuivi, et, ce qui semblera incroyable, le médecin ordinaire conserva son emploi et continua de donner des soins au duc d'Orléans, sans rien perdre de son crédit.

XI

Éclaircissements à l'heure suprême. — Les cheveux de la princesse. — Ses derniers arrangements et sa mort. — Scandale à la Muette. — Affaire du baguier.

La duchesse de Berry, sentant que la mort n'était pas loin, profita d'une trêve à ses douleurs pour demander les sacrements. Elle les reçut de l'archevêque d'Alby, devant toute sa cour, les portes ouvertes et solennellement. Saint-Simon lui-même, qui ne l'aimait point et qui n'a jamais dit autre chose d'elle que du mal, convient qu'elle montra une âme grande et beaucoup de courage. Elle parla en reine, le mieux du monde, et avec piété.

A la nuit, lorsqu'on se fut retiré pour la laisser mourir paisiblement, la princesse envoya quérir madame de Mouchy en toute hâte.

— Duchesse, lui dit-elle, vous étiez ma meilleure amie ; c'est à vous seule que je puis confier mes dernières volontés. Je suis dans un violent désespoir de quitter cette vie sans avoir embrassé mon amant. Promettez-moi de lui transmettre fidèlement ce que vous allez entendre : Dieu sait que je pourrais l'accuser de ma mort ; elle m'est, au contraire, moins cruelle quand je pense qu'elle me vient de lui. Qu'il

ne s'avise donc pas d'en avoir des remords. Le régent m'a donné l'assurance qu'il ferait du bien à Riom, et que notre enfant aurait une part dans son amitié. Je ne m'aveugle point : mon père oubliera ses engagements lorsqu'il ne me verra plus. Ma fille sera mise au couvent, et Riom ne doit attendre rien que de moi. Au lieu d'écrire un testament qu'on aurait cassé, je vais vous remettre un bijou de huit cent mille livres que vous donnerez à mon mari. Je connais sa tendresse pour moi et sa noblesse de cœur : tous les trésors des deux mondes ne lui rendraient pas ma perte moins amère. Vous lui direz qu'il vende ce bijou à des étrangers, et qu'il vive modestement pendant quelque temps pour n'être pas inquiété, car Dubois aura les yeux sur lui. Qu'il conserve seulement mes cheveux. Nous allons les couper ensemble. Il les aimait, c'était une de mes beautés. Je désire qu'il les ait tous, sauf une mèche que je vous permets d'en distraire.

Madame de Mouchy était fort touchée de voir le calme de la princesse à cette heure suprême, au milieu de ces derniers arrangements. Les mains lui tremblaient, et des larmes coulaient de ses yeux tandis qu'elle mettait les ciseaux dans la chevelure de Son Altesse.

— Ne craignez point d'abattre ces vains ornements, disait la fille du régent, je n'en ai plus besoin.

Lorsque l'opération fut terminée, la princesse jeta pourtant un regard de douleur et de pitié sur ses cheveux, dont le lit était couvert.

— Hélas! dit-elle, me voilà donc séparée d'une partie de moi-même! Allez, belles tresses qui donniez tant d'agrément à ma figure; vous échappez à la tombe, et vous recevrez du moins les pleurs de mon ami.

Après un moment de silence, elle ajouta :

— Duchesse, il y a de méchantes gens qui portent envie au bonheur des autres; on m'a dit vingt fois en secret que vous aviez aimé le chevalier de Riom.

— Madame, s'écria la duchesse en tombant à genoux, c'était la vérité; je ne puis vous la taire dans un pareil moment. Avant que vous n'eussiez pensé à M. de Riom, j'avais eu de l'amour pour lui.

— Et vous me l'avez caché tous deux!

— Sur mon honneur, madame, dès l'instant que je vous ai vue éprise du chevalier, j'ai renoncé à lui pour ne songer qu'à sa fortune et à son bonheur.

— Vous étiez aussi digne de lui que moi-même. Cependant je n'ai pas la force de vous dire de l'aimer encore; il me serait délicieux de croire qu'il n'aura plus de maîtresse.

— Ah! madame, pourrait-il aimer une autre femme à présent?

— Il est trop jeune pour se condamner au célibat, et, toutes réflexions faites, il vaut mieux vous qu'une autre. Je vous permets de retourner à lui; mais j'y mets une condition : vous lui direz mon nom chaque jour au moins une fois.

— Il n'est pas besoin que nous soyons amants pour ne parler que de Votre Altesse.

— La Providence décidera de ces choses : puisse-

t-elle mener par la main notre pauvre chevalier! Ce qui me fait surtout regretter la vie, c'est de penser que j'aurais été pour lui une source de fortune et de gloire. Laissons ces idées terrestres pour mourir chrétiennement. Embrassez-moi, duchesse; je sens que les forces m'abandonnent.

Madame de Mouchy, tout en pleurs, baisa la princesse sur les deux joues. La fille du régent se fit alors apporter ses diamants et remit à sa confidente le présent destiné à Riom; c'était un baguier couvert de pierreries. Madame de Saint-Simon, qui avait les entrées comme dame d'honneur, ouvrit la porte dans cet instant. A cette époque, on portait heureusement des poches aux robes, en sorte que la duchesse de Mouchy put cacher le baguier, mais non pas assez habilement pour que son mouvement ne fût point remarqué.

Après avoir distribué quelques joyaux à ses femmes, la princesse demanda son confesseur, et, malgré les souffrances d'une agonie terrible, elle remplit fort dévotement ses devoirs de religion. Le régent demeura seul ensuite auprès de sa fille et reçut le dernier soupir qu'elle rendit le 20 juillet 1719.

M. de Saint-Simon prétend que, dès le jour où mourut la duchesse de Berry, sa famille sentit plus de soulagement que de véritable douleur. Il s'évertue à tracer un sombre tableau des embarras que les passions et les déréglements de cette princesse avaient donnés au régent; il rembrunit encore cette peinture des suppositions de tout ce que la princesse aurait pu faire à l'avenir, et il tire cette conclusion que

le duc d'Orléans n'avait aucun sujet de regretter la catastrophe qui lui épargnait tant de maux et de fatigues; mais on verra par ce qui suit quelle part dut avoir la haine dans les écrits de cet homme implacable.

A peine madame de Saint-Simon eut-elle confié à son mari le soupçon qu'elle avait d'un présent fait à madame de Mouchy, que l'honorable duc courut au Palais-Royal. Il rappela au régent le grand crédit que la première dame d'honneur avait toujours eu sur l'esprit de la princesse. Il ajouta que les intrigues de cette dame venaient de porter leur fruit; que la duchesse de Berry était la plus riche personne de France en écrins et en joyaux; mais que la Mouchy avait mis la main sur cette fortune, et qu'on s'en apercevrait à l'inventaire. Malgré la juste répugnance que montrait madame de Saint-Simon à figurer dans une affaire qui promettait du scandale, son mari n'hésita pas à la pousser en avant pour assurer ses vengeances. Il fallut raconter au régent comment on avait vu la première dame d'honneur cacher dans ses poches un présent de la princesse, d'un air qui prouvait assez qu'elle ne voulait point s'en vanter et que le don était d'un prix énorme. Le duc d'Orléans se rendit à la Muette au moment où M. de La Vrillière y mettait les scellés. Madame de Saint-Simon savait où trouver les clefs. On fouilla publiquement dans les tiroirs, et à peine y eut-on regardé que le baguier revint à l'esprit du régent. On obligea les femmes à restituer ce que la princesse avait distribué; mais madame de Mouchy était rete-

nue au Luxembourg par d'autres occupations, et comme le baguier ne se trouva pas, on cria au vol et au pillage. Tout cet éclat se faisait ouvertement devant le domestique entier du château, et M. de Saint-Simon ne ménageait pas les mots injurieux contre les absents.

Ce fut sans doute afin de laisser à l'orage le temps de s'enfler que l'honorable duc se garda d'en rien dire à Lauzun, chez qui cependant il demeurait avec sa femme depuis la maladie de la princesse, pour être dans le voisinage de la Muette. L'oncle de Riom n'eût pas manqué d'avertir madame de Mouchy, et ce n'était point le compte des Saint-Simon. Le bruit alla grossissant pendant la soirée. Les soupers de la ville en retentirent, et, avant le coup de minuit, tout ce qu'il y avait à Paris de considérable parlait sans gêne du détournement des bijoux par madame de Mouchy.

Le lendemain, M. de Saint-Simon, qui savait mener à bien une méchanceté mieux que personne, jugea que l'affaire était à maturité. Il envoya sa femme au Luxembourg donner avis à madame de Mouchy des propos qui couraient et du vacarme qu'on avait fait à la Muette. Il n'y avait pas à balancer : la première dame d'honneur monta dans le carrosse de madame de Saint-Simon, et les deux duchesses partirent ensemble pour le Palais-Royal. On les introduisit dans le cabinet de travail où le régent était seul.

Madame de Saint-Simon riait sous cape du trouble de sa compagne et s'attendait à lui voir faire un affront sanglant; mais madame de Mouchy, au mi-

lieu de son émotion, avait l'air ferme et la parole facile.

— Avant d'éclaircir l'affaire du baguier, dit-elle, je dois informer Votre Altesse que je viens d'apprendre tout à l'heure seulement ce qui est arrivé hier au château de la Muette. Si on avait bien voulu commencer par s'adresser à moi, il n'y aurait eu aucun bruit. Pas un des joyaux de la princesse n'a été enlevé. Ceux qu'on a trouvés dans les mains de ses femmes avaient été distribués par elle en ma présence, quelques heures avant son agonie. Je suis donc autorisée à me plaindre de l'empressement extrême qu'on a mis à parler de vols et de soustractions.

Le régent sentit qu'il s'était laissé mener trop loin par M. de Saint-Simon. Il baissa les yeux avec embarras devant le regard d'indignation que lui lançait la duchesse.

— On n'a point parlé de vol, dit-il ; je ne l'aurais pas souffert. Il faut seulement que le baguier de ma fille soit retrouvé.

— La princesse me l'a remis à moi-même, non pas en don, car je n'aurais point accepté un présent de cette valeur ; mais elle m'a chargée de le faire tenir à une autre personne, dont il n'est pas besoin de dire le nom. Si Votre Altesse juge à propos de changer quelque chose aux dernières volontés de sa fille, je suis prête à lui obéir.

— Avez-vous ce baguier sur vous ? demanda le prince en hésitant.

— Le voici, monseigneur, répondit la duchesse.

Madame de Mouchy tira le baguier de sa poche, et le montra de loin, sans avancer d'un pas et sans étendre le bras, voulant laisser toute responsabilité au duc d'Orléans. Le régent comprit l'intention de la dame d'honneur ; il était partagé entre le scrupule de manquer à la mémoire de sa fille et la crainte que ce joyau ne fût détourné par une supercherie. Comme il se promenait de long en large dans le cabinet, il s'approcha de la duchesse au moment où elle tira le baguier de sa poche :

— Le voilà bien, dit-il en prenant le bijou du bout des doigts. Je reconnais ces branches de diamants ; elles nous viennent de la première Madame, qui mourut empoisonnée à Saint-Cloud. Il n'y manque rien.

Le prince regarda le baguier attentivement, le tourna entre ses mains, et, se dirigeant vers son bureau, il l'enferma dans un tiroir, au grand contentement de madame de Saint-Simon.

— C'est bien, mesdames, ajouta le duc d'Orléans, vous pouvez vous retirer.

Ainsi s'envola le dernier débris de la fortune de Riom !

XII

CONCLUSION.

Quoique cette triste fin des amours du chevalier fût prévue depuis longtemps, le pauvre Riom en ressentit une douleur aussi vive que si rien ne lui eût fait présager ce malheur; une lettre de son oncle lui en porta la nouvelle à l'armée. Le vieux duc s'étendait au long sur la noire méchanceté des Saint-Simon qui lui enlevait jusqu'au legs de la princesse; mais Riom ne fut que médiocrement sensible à cette perte qui ne le touchait pas au cœur.

« Mon ami, lui disait Lauzun à la fin de son épître, les philosophes et les dévots pourraient affirmer sur votre exemple et le mien que le Ciel a vu d'un mauvais œil nos ambitions, et qu'en voulant monter trop haut, comme nous l'avons fait tous deux, on ne réussit qu'à se préparer une chute plus terrible. Je ne croirai jamais cependant qu'il faille rejeter les avances de la fortune lorsqu'elle vous tend la main, ni que ce soit une folie et une imprudence à un gentilhomme que d'épouser une princesse. Les choses ont mal tourné pour nous, mais il en devait être dif-

féremment. Je vous assure que si j'avais à recommencer ma carrière, j'en voudrais seulement retrancher les fautes qui ont nui à mes projets et à mon élévation. L'homme n'est point ici-bas pour végéter comme une plante. Mieux vaut cent fois, à mon sens, échouer, se perdre, mourir à la peine, que de ne point user des dons que la nature vous a faits. J'ai rempli ma tâche de mon mieux, et j'ai lutté courageusement contre plus fort que moi. Je n'ai aucun regret; suivez mon exemple. Vous êtes jeune, vous avez du courage, de la santé, des passions; confiez-vous au hasard : il est fertile en choses imprévues. Vous pouvez encore trouver d'heureux jours et de l'occupation sur la terre. Ne vous livrez pas à un lâche désespoir; on n'a point fini à vingt-deux ans avec la vie. Vous ne m'aurez pas toujours auprès de vous, car je vais bientôt quitter ce monde; mais si jamais vous rencontriez encore sur votre chemin une aussi grande dame que la duchesse de Berry, n'hésitez pas à vous conduire selon mes avis. Vous et mon neveu Biron, vous avez dans les veines du sang des Caumont; ne l'oubliez pas, et si l'un de vous donne quelque célébrité nouvelle au nom de Lauzun, je vous y encouragerai du fond de mon tombeau. »

M. de Riom n'aurait pas eu grand besoin de consolations, si ce langage avait suffi pour apaiser sa douleur. Une autre lettre de madame de Mouchy, accompagnée de l'envoi des cheveux de la princesse, lui procura du soulagement et porta quelque baume sur ses blessures. Il voulait d'abord se débarrasser d'une existence qu'il trouvait insupportable, mais

c'est une chose heureusement très-rare que de voir les amoureux se tuer. Riom vendit sa compagnie de dragons, et revint à Paris où il vécut dans l'obscurité. Son humeur douce lui avait procuré des amis; il les conserva et fut toujours bien vu et considéré à la cour de Louis XV, où il eut quelques succès de bonne compagnie par le simple enjouement de son esprit et par son affabilité.

Lorsque M. de Lauzun mourut à quatre-vingt-dix ans, on trouva sur son testament cet article concernant le chevalier :

« Je lègue à mon neveu Riom cinq cent mille écus, dont huit cent mille livres à dessein de lui rendre l'équivalent du baguier de madame la duchesse de Berry, et afin qu'il pense que ce fut plus avantageux pour lui d'avoir eu Lauzun pour son parent que la cousine du roi pour sa femme. »

Riom aurait pu faire parler de lui, si le duc de Lauzun lui eût laissé en même temps que cette somme une part de son ambition; mais le chevalier préféra vivre modestement. Il employa sa fortune à soutenir ses amis, à leur prêter secours dans le besoin, et à faire du bien aux gentilshommes qui débutaient comme lui avec un bagage médiocre. Il y allait si généreusement, qu'on lui reprocha plus d'une fois de se dépouiller pour les autres. On lui offrit en deux occasions d'épouser de riches et belles personnes; mais il demeura fidèle au souvenir de sa princesse, ou, s'il eut quelque liaison de galanterie, on n'en a rien su.

Le chevalier de Riom mourut à quarante ans d'une

pleurésie qu'il gagna au jeu de paume. Son testament ne contenait que l'article suivant :

« Je donne tout mon bien à mon cousin de Biron, afin qu'il se marie grandement et qu'il soit agréable de la sorte aux mânes de M. de Lauzun. »

Il fut enterré auprès de son oncle dans le cimetière des Petits-Augustins qui fut détruit en 1792. On lisait ces mots sur la pierre tumulaire :

ICI REPOSE
JEAN-HONORÉ DE RIOM,
DE LA MAISON
D'AIDIE.
SON ONCLE NOMPAR
DE CAUMONT,
DUC DE LAUZUN,
A PORTÉ L'HABIT DE CET
ORDRE.

LA COMTESSE DE VERRUE.

I

Un matin du mois de janvier 1685, les gens de l'hôtel de Luynes apprêtaient un grand carrosse de voyage dont les chevaux étaient commandés pour le coup de neuf heures. Hors les valets qui remettaient de l'ordre dans les salles basses où l'on voyait les débris d'une noce qui avait eu lieu la veille, tout le monde dormait encore dans l'hôtel. La première fenêtre qui s'ouvrit fut celle de la grand'chambre où parut sur le balcon la mâle figure de M. de Luynes. Les traits de l'honorable duc exprimaient d'ordinaire cette sévérité mélangée de douceur que donnent les habitudes d'une vie pieuse; mais cette fois une profonde tristesse se lisait sur son visage et dans toute sa personne. Il suivit des yeux pendant un quart d'heure les préparatifs de voyage, et lorsqu'il donna quelques avis à ses gens du haut de la fenêtre, on s'aperçut,

au son altéré de sa voix, du trouble où était son noble cœur. Aussitôt que cette voix eut résonné dans la cour, le reste de la maison s'éveilla, et un grand mouvement régna partout. Neuf heures allaient sonner quand le duc descendit en robe de chambre sur les marches du perron, et demanda si l'on avait averti son gendre que les chevaux étaient attelés. A ce moment une jeune personne de quinze ans au plus, et d'une beauté remarquable, vint se placer à côté de M. de Luynes, et lui prit la main sans pouvoir parler. C'était sa fille, qui avait épousé la veille le comte de Verrue, et qui allait partir pour la Savoie.

— Vous voilà, Jeanne? dit le duc sans oser regarder son enfant. Vous êtes en retard ; il faut toujours faire ce dont on est convenu. Neuf heures sonnent, montez en voiture. Où donc est M. de Verrue?

La jeune femme ne répondit rien, et continua de presser la main de son père.

— Vous aurez beau temps aujourd'hui pour voyager, reprit le duc avec une émotion croissante. Vous pouvez faire quinze lieues, et coucher ce soir à Etampes.

Madame de Verrue gardant encore le silence, M. de Luynes se tourna vers elle à demi, et, lui voyant les joues inondées de larmes, il la saisit impétueusement dans ses grands bras.

— Je voulais éviter cela, dit-il en pressant sa fille à l'étouffer. Ces adieux ne font que nous déchirer le cœur et ne servent à rien. Vous aimez votre mari, vous allez être riche, heureuse et considérée à la cour

de Turin. Ces pleurs ne sont pas raisonnables. Allons, c'est assez. Je vous défends de pleurer davantage.

M. de Luynes pleurait lui-même de tout son cœur ; mais, par un effort prodigieux de la volonté, le pauvre père dompta son chagrin, et reprit ses airs de sévérité en ajoutant :

— Ma fille, sachons accepter notre destin comme Dieu nous le fait. Nous ne serons pas toujours séparés. Votre mari vous amènera quelquefois en France; j'irai vous voir en Savoie, je l'espère. Faites en sorte que l'on vous aime là-bas, et que j'entende toujours bien parler de vous.

Il y a dans les caractères énergiques un ascendant qui communique la force et enseigne aux autres à se dominer eux-mêmes. Madame de Verrue essuya ses yeux et répondit avec calme :

— Ne craignez rien, mon père, je n'oublierai jamais que je suis une de Luynes, et que l'honneur de votre nom est attaché à ma conduite.

Ils étaient remis de leur trouble au moment où le jeune mari descendit de son appartement. Le duc embrassa son gendre.

— Je vous épargne, lui dit-il, les éternels sermons que font les pères. Adieu, mon ami. Je vous ai donné ce que j'avais de plus cher au monde, mais je ne le regrette pas. Aimez ma fille le plus que vous pourrez.

Le gendre s'écria, selon l'usage, qu'il était le plus heureux des hommes, et les jeunes gens montèrent en carrosse. Lorsqu'ils furent sortis de l'hôtel, M. de Luynes soupira en levant les yeux au ciel et gagna son oratoire en murmurant tout bas :

— Cela est dur, bien dur à mon âge; mais elle, avec ses quinze ans, je gage qu'elle rit déjà et se console. Ces chers enfants! Ils sont tous deux beaux comme le jour!

Le comte de Verrue, qui portait un des grands noms du royaume de Savoie, était en effet l'un des plus beaux cavaliers de ce temps-là. Sa fortune était considérable, et ses emplois à la cour de Turin les premiers et les plus honorables. Sa mère avait la charge de dame d'honneur auprès de la duchesse de Savoie. Il avait du crédit, devant lui un avenir aussi assuré que brillant. L'ambassadeur de Turin à Paris l'avait emmené avec lui pour visiter la France, et le jeune comte s'était tout de suite épris de mademoiselle de Luynes, aux bals de Versailles, où elle venait de débuter avec éclat, comme toutes les beautés dans leur fleur. Jeanne, qui était du second lit de M. de Luynes, ne possédait presque rien. Son père ne l'eût jamais mise au couvent contre son gré, mais elle courait le risque d'être longtemps à marier; aussi, quand M. de Verrue demanda sa main, on l'accueillit avec joie et reconnaissance. Le comte avait vingt ans, des manières du meilleur ton, l'esprit un peu épais, mais un caractère doux et facile à vivre. Le duc de Savoie avait donné son consentement au mariage dans les termes les plus flatteurs pour M. de Luynes, en promettant quelques faveurs nouvelles aux époux à leur arrivée dans Turin. Le plus habile devin eût donc été bien embarrassé de prédire par quel côté une union formée sous de tels auspices pouvait engendrer des orages et des malheurs, sur-

tout en considérant l'amour tendre des jeunes gens l'un pour l'autre, les excellents principes de la comtesse, sa vertu et sa raison. Cependant on verra bientôt comme elle fut menée à mal, pour ainsi dire de force et malgré elle; tant il est vrai que le sort sait parfois creuser devant nous de ces précipices où le pied le plus prudent et le plus sûr doit finir infailliblement par tomber.

Jeanne de Luynes était une jolie et fraîche personne, avec des yeux noirs, de belles dents, une physionomie tour à tour sérieuse ou enjouée, selon ce qui se passait dans ses idées, qui étaient fort mobiles. Elle avait l'imagination vive et facile à frapper, mais soutenue par assez de bon sens. Lorsque l'ennui la venait chercher, elle le supportait mal, comme toutes les femmes. Avec de bons procédés et de la douceur on en faisait ce qu'on voulait; mais l'injustice ou la tyrannie pouvaient la jeter dans les plus terribles écarts, une fois qu'elles avaient dépassé la dose de patience que le ciel lui avait donnée. On comprenait aisément que, si elle eût été mal mariée, sa tête aurait pu la mener loin; mais en la voyant unie à un mari jeune, complaisant et à son goût, il ne semblait plus possible qu'elle dût jamais faillir.

M. de Verrue et sa femme mirent amoureusement un grand mois à faire le voyage à petites journées. Ils étaient fort impatiemment attendus à Turin par les amis et la famille du comte. Madame la comtesse douairière de Verrue caressa beaucoup sa bru. Elle se mit sur le pied de l'embrasser six fois par jour et l'accabla de soins jusqu'à l'importuner. Cette douai-

rière était une grosse femme chargée de graisse et fort colorée par la couperose. La galanterie l'avait tenue jusqu'à cinquante ans, et de sa jeunesse un peu trop riche en chapitres de roman, elle avait gardé une morale commode et des oreilles qui ne s'effarouchaient pas pour des riens. A travers tous ces frais de tendresse, la jeune bru, qui avait de l'intelligence, démêla dans les mines de la douairière quelque chose de sec et d'impérieux qui ne promettait rien de bon; c'est pourquoi elle se tint sur la réserve avec sa belle-mère, et ménagea de son mieux une affection qu'il fallait tâcher d'entretenir longtemps pour vivre pacifiquement. Le reste de la famille se composait d'une dizaine de sots, d'ignorants et d'âmes basses qui formaient à Turin ce qu'on pourrait appeler la populace de la cour.

Le jeune duc Victor-Amédée vivait alors retiré dans son palais, et n'aimait, en fait de délassements, que la musique; aussi avait-il la meilleure symphonie qui fût en Europe. Il ne recevait qu'une fois la semaine, et personne, hors ses chambellans, ne le voyait dans son particulier. Sous les apparences d'une grande froideur qui existait dans son maintien, ce prince avait de la chaleur d'âme, et son regard ferme annonçait qu'il avait au service de ses passions deux qualités redoutables, la résolution et la persévérance.

Madame de Verrue ne reçut pas du roi de Piémont l'accueil que les lettres avaient fait espérer. Soit que le prince fût distrait par ses projets politiques, car il en avait de fort grands, soit que les airs à la fran-

aise ne fussent pas à son goût, il ne montra pas la bonne grâce qu'on attendait de lui. A l'instant de la présentation, il fixa sur la jeune dame un regard long et impassible dont elle perdit contenance, il murmura ensuite quelques mots de bienveillance, et une fois qu'il eut détourné les yeux, il ne les dirigea plus de tout le reste du jour sur la nouvelle arrivée. Comme la seconde visite au château se passa de la même façon, la douairière et tous les Verrue en eurent de l'inquiétude, et répétèrent dix fois avec chagrin que la jeune bru n'avait pas le bonheur de plaire à Son Altesse. Au bout d'un mois, voyant que les manières du prince ne changeaient point, les Verrue s'agitèrent en disant qu'il fallait pourtant que cela eût une fin. Après le second mois ils tournèrent leur dépit contre leur bru, et lui commandèrent de faire en sorte de gagner les bonnes grâces du prince. Mais le troisième mois s'étant écoulé sans aucun amendement, on déclara que la petite avait un mauvais caractère, une indifférence coupable pour les désirs de sa famille, et qu'on verrait à trouver quelque moyen de la mettre à la raison. Le comte, qui aimait sa femme, était seul à parler pour elle contre les autres; mais n'ayant aucune éloquence, il se laissait battre, et la langue formidable de la douairière lui coupait la parole au premier mot, en sorte que Jeanne de Luynes en vint bien vite à mener une vie fort maussade et à soupirer en pensant à la maison paternelle. Avec son inexpérience de quinze ans, la pauvre petite ne comprenait rien à cette froideur extrême du prince. Un soir elle prit son grand courage et se mit

dans l'esprit de triompher des injustes préventions du duc de Savoie et de briser la glace en l'obligeant à s'expliquer. Elle choisit le moment où Son Altesse parlait à une dame assise devant le feu, et vint poser un pied sur les chenets à l'autre coin de la cheminée. Quand le duc eut fini sa conversation, il se trouva, en changeant de posture, tout auprès de la comtesse; et voyant qu'il ne pouvait éviter de lui adresser la parole, il en parut contrarié, ce qui jeta madame de Verrue dans un trouble cruel. La symphonie jouait dans cet instant des airs de la cour de France.

— Reconnaissez-vous cette musique? demanda le prince à la comtesse.

— Sans doute, répondit madame de Verrue, et les souvenirs qu'elle me remet à l'esprit m'inspirent de la tristesse.

— Je comprends : vous regrettez votre pays. Vous n'aimez point les habitants du Piémont.

— Ce sont eux qui ne m'aiment point, et il est impossible à mon âge d'être heureuse au milieu de gens à qui l'on déplaît.

— Je pensais plutôt, reprit le duc, que vous aviez de l'ennui et que notre cour ne vous semblait pas digne de vous?

— Votre Altesse plaisante : je ne demandais en venant ici qu'à me voir faire aussi bon visage qu'aux autres, pour m'y trouver à l'aise.

Madame de Verrue, qui avait enfin surmonté son trouble, leva les yeux pour voir comment ses reproches seraient accueillis du prince. Elle s'aperçut alors avec étonnement que Son Altesse avait les

mains tremblantes et que le rouge lui montait aux joues.

— Vous vous trompez, dit M. de Savoie, si vous croyez qu'on ne vous aime point ici ; ce que vous avez pris pour de l'aversion, c'était de la crainte.

La douairière de Verrue se réjouissait de loin, en voyant le duc en conférence avec sa bru ; mais elle fut saisie d'effroi lorsque M. de Savoie quitta brusquement la comtesse et dit à la symphonie :

— Jouez-nous d'autres morceaux, messieurs ; votre musique française n'amuse point madame de Verrue.

Jeanne de Luynes rentra chez elle fort rêveuse. Elle se laissa gronder par les Verrue sans prendre garde à leur colère, et dans l'instant où la famille entière décidait que jamais cette petite orgueilleuse ne saurait faire sa cour, elle comprenait intérieurement que le duc de Savoie était amoureux d'elle ; et en effet la comtesse n'eût pas été une femme si elle eût tardé plus longtemps à s'en apercevoir.

II

Avec le jour du lendemain arriva une grande nouvelle. Depuis plus de cinq ans on n'avait point dansé au

château, et le prince venait de dire à son lever qu'il voulait donner des fêtes. Les dévots, qui sont toujours des gens extrêmes, s'en effrayèrent comme d'une idée infernale, et virent déjà leur règne détruit par le luxe de Versailles et le régime des favoris et des maîtresses. Ils prirent des airs plus affligés que s'il se fût agi d'une guerre ; mais la jeunesse et les femmes commandèrent gaiement leurs habits de danse et se préparèrent aux amusements.

Les Verrue furent distraits de cette nouvelle par une autre qui leur vint en même temps et qui les touchait davantage. Le comte fut appelé dans le cabinet du prince et on lui donna une mission secrète auprès du roi d'Espagne. Cette grande faveur aurait dû étonner toute la famille, car M. de Verrue, avec son esprit borné, ne semblait guère propre à remplir des fonctions politiques ; cependant, excepté la comtesse, les Verrue regardèrent la chose comme fort naturelle. L'envoyé secret, charmé du personnage important qu'il allait être, prit ses instructions et pouvoirs, et partit fort content, après avoir embrassé sa femme en lui disant de se bien divertir dans les bals, et de tâcher de se mettre mieux avec Son Altesse.

On commença les fêtes par un carrousel où M. de Savoie commandait le quadrille des Turcs, et l'on trouva que l'habit ottoman lui allait à ravir. Le prince de Vaudemont conduisait les Arabes. Tous deux firent merveille aux jeux de toutes sortes : l'un gagna le prix à la bague, et l'autre l'emporta dans les courses. M. de Savoie se distingua surtout au jeu des portiques, où il fallait enlever au galop

des têtes de carton avec une lance. Les dames goûtèrent vivement ces beaux spectacles dont elles étaient fort sevrées, et les vainqueurs furent assez applaudis pour prendre goût à ces plaisirs. La douairière de Verrue, surchargée de fard et de colliers, était au premier rang sur l'amphithéâtre et tenait à son ombre la jeune bru, qui fut la seule à comprendre, par les regards de Son Altesse, que la fête se donnait pour elle.

Le second jour fut employé à courir le cerf, les hommes à cheval et les femmes en carrosses couverts. Cet exercice se prolongea jusqu'à la nuit. Le gibier avait mené la cour à dix lieues de Turin, et il arriva qu'on fut obligé de coucher dans une maison de plaisance de Son Altesse. Des chariots avaient apporté le nécessaire pour les repas, en sorte qu'on ne manqua de rien. Le château était assez grand pour contenir tout le monde, et comme on s'était beaucoup fatigué, on se mit au lit en quittant la table. Madame de Verrue trouva qu'on l'avait logée dans une pièce fort retirée à l'extrémité des bâtiments; mais le maréchal des logis ayant écrit son nom sur la porte, elle n'osa point demander un autre appartement. D'ailleurs en examinant cette chambre, elle vit partout de bons verrous et ne s'effraya plus de l'isolement.

La comtesse, après avoir achevé sa toilette de nuit, renvoya ses femmes et s'enferma prudemment. Elle s'agenouilla ensuite sur un prie-Dieu où elle récita dévotement ses prières à demi-voix. L'idée lui vint d'y ajouter quelques mots sur les dangers qu'elle avait entrevus dans l'avenir; mais elle s'arrêta comme

si elle n'eût point jugé qu'il fallût encore parler à Dieu et aux saints de choses aussi incertaines. Dans ce moment, une porte cachée s'ouvrit dans les boiseries, et M. de Savoie se trouva debout en face d'elle.

— Au nom du ciel! madame, s'écria le prince, n'ayez aucune crainte. Ce ne sont pas de mauvais desseins qui m'amènent. Je vous aime, il est vrai, mais je ne vous respecte pas moins, et vous le comprendrez tout à l'heure.

— Vous employez un étrange moyen pour me prouver votre respect, répondit la comtesse avec fierté. Si vous voulez que je vous croie, il faut que Votre Altesse se retire à l'instant.

— Laissez-moi le loisir de m'expliquer, madame, reprit le duc, et vous allez reconnaître qu'il y a dans ma conduite plus de délicatesse que vous ne pensez. Les princes ont le malheur de ne rien pouvoir faire sans que mille regards examinent leurs actions. Si je vous avais recherchée publiquement, la médisance n'eût pas manqué de s'exercer à vos dépens, car le vulgaire s'imagine sottement que nos désirs n'ont point d'obstacles. J'ai fait à votre réputation le sacrifice de trois mois de silence et de tourments cruels; mais il fallait bien finir par vous apprendre ma passion : c'est pour amener cette entrevue que j'ai donné des fêtes et conduit ici ma cour. Ne voyez donc dans ma présence à cette heure qu'un moyen naturel de vous entretenir sans témoin et sans danger pour votre honneur.

— Mais si une pareille démarche était connue, monseigneur, je serais perdue sans ressource!

— Aussi ai-je pris toutes les précautions nécessaires pour qu'elle demeure secrète. Je n'ai point voulu employer l'entremise des tiers et des messages. Personne au monde n'a reçu mes confidences ; c'est à vous seule que j'ai voulu parler. N'est-ce pas agir mieux que les princes ne font d'ordinaire, et n'aurez-vous pas quelques égards pour tant de ménagements ?

— Eh bien, monseigneur, je reconnaîtrai ce que vous appelez des ménagements par une réponse franche. Je suis d'une famille où l'on se conduit honnêtement. Lorsque j'ai quitté M. de Luynes, mon père, j'ai promis de faire en sorte qu'on parlât bien de moi, et je vous le déclare, je mourrais de confusion s'il pouvait un jour fixer sur sa fille son terrible regard en disant : « Jeanne, vous avez manqué à vos promesses et mis une souillure sur mon nom. » Outre que vous auriez à combattre une vertu orgueilleuse, monseigneur, vous vous adressez à un cœur indifférent pour vous, car j'aime mon mari, et, pour lui demeurer fidèle, je n'ai à surmonter nulle séduction. L'idée de jouer le rôle honteux de maîtresse avouée d'un prince me fait horreur. Croyez-moi, n'attendez point pour vaincre cet amour qu'il soit devenu plus fort, et renoncez à vos projets : ils ne peuvent engendrer que des malheurs. Que cette conversation soit la dernière entre nous sur ce sujet, et si ma reconnaissance a quelque prix aux yeux de Votre Altesse, elle sera aussi grande que le sacrifice l'aura mérité.

— Je voudrais vous satisfaire, madame, répondit

le duc ; mais dépend-il de moi de ne point vous aimer, et du moment que je vous aime, pourrai-je m'empêcher de vous le dire et de vous en donner des preuves ?

— Et moi, monseigneur, je fermerai l'oreille à vos discours, et je n'aurai point de regards pour ces preuves d'un amour auquel je ne puis répondre.

La figure du prince devint fort sombre, et des lueurs sortaient de ses yeux tandis qu'il répétait plusieurs fois en marchant avec agitation :

— Elle me mettra au désespoir !

Mais ces signes de mauvais augure inspirèrent plus d'impatience que de frayeur à la comtesse.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix tremblante, craignez d'en venir à des violences contre ma personne. Je ne survivrais pas d'un jour à mon déshonneur.

— Grand Dieu ! s'écria le duc, de quoi donc me supposez-vous capable ? Je ne suis point un scélérat, madame, et c'est contre moi-même que ma douleur se tournera.

Jeanne de Luynes sentit qu'elle venait d'offenser injustement M. de Savoie.

— Hélas ! reprit-elle avec douceur, je suis aussi affligée de vos peines que des embarras où va me jeter ce funeste amour. Je vous en conjure, monseigneur, renoncez à moi ; cherchez ailleurs les plaisirs auxquels votre mérite et vos belles qualités vous donnent tous les droits du monde, et ne vous obstinez pas à vouloir une personne qui ne peut vous appar-

tenir, lorsque cent autres beautés sont prêtes à vous offrir ce que vous souhaitez.

— Eh bien, dit le prince tristement, j'essayerai de vous obéir ; mais jamais une autre n'occupera la place que vous avez dans mon cœur.

— Que je suis aise de voir Votre Altesse aussi raisonnable ! Je prierai le ciel qu'il soutienne votre courage.

— Adieu, madame ! ne vous y trompez point, je vais être le plus malheureux des hommes.

Malgré la honte qu'il y a toujours, dans la passe galante où s'était mis le prince, à faire retraite devant une femme sans avoir gain de cause, M. de Savoie sortit comme il était venu, par la porte dérobée ; mais ses idées ne prirent point le tour qu'il avait promis de leur donner, et quand le soleil parut, il était encore debout, songeant de toutes ses forces à quelque moyen de toucher ce cœur inabordable auquel il avait plus envie de plaire qu'auparavant. De son côté, Jeanne de Luynes, troublée par cette aventure et prévoyant qu'elle n'était point au bout de ses dangers, passa la nuit à demander secours à Dieu, et jura de se défendre avec autant de fermeté que le duc avait résolu d'employer de persévérance dans ses attaques.

Le lendemain, qui était le dernier jour des fêtes et le plus beau, la comtesse, de retour à Turin, prétexta une douleur de tête et resta enfermée. Elle eut le courage de renoncer aux danses et ne soupira qu'à peine deux ou trois fois en regardant ses robes de bal, puis elle se mit au lit dans l'instant où les plai-

sirs commençaient. La douairière de Verrue était furieuse de ce contre-temps, car elle avait employé une semaine à donner à sa bru de bons avis pour faire la conquête du prince. Elle comptait sur cette belle occasion, et lorsqu'il lui fallut paraître seule à la cour, elle en prit un air si maussade que M. de Savoie devina de loin ce qui arrivait.

— Je vois que nous n'aurons pas madame de Verrue, dit le prince.

— Elle supplie Votre Altesse de l'excuser, répondit la douairière; une indisposition...

— Nous connaissons ces maladies-là : c'est une continuation de ce mépris dont la comtesse fait profession pour nous.

— Du mépris! s'écria la vieille dame. Sainte Vierge! si je le croyais, je la renierais pour ma bru, et je la renverrais en France. Et où aurait-elle pris cela ? ce n'est pas parmi les Verrue, qui sont des serviteurs éprouvés de Votre Altesse.

— Ne vous effrayez point; nous permettons à la comtesse de trouver nos fêtes sans agrément auprès de celles de Versailles. Nous serons plus favorisés peut-être une autre fois.

Le prince laissa la douairière fort rouge et fort essoufflée de ses apostrophes sanglantes. Elle en murmura entre ses dents toute la nuit. M. de Savoie n'était guère plus content qu'elle. En dépit de son pouvoir sur lui-même et du masque dont il savait couvrir ses passions, on vit bien qu'il avait des épines dans l'imagination, mais on était à cent lieues d'en savoir la cause. Les danses n'étaient pas termi-

nées, quand la douairière rentra chez elle et courut au lit de sa bru pour lui conter ses peines et la quereller fort aigrement. Elle lui en fit tant de bruit pendant trois heures, qu'elle lui procura véritablement un feu de tête abominable.

Comme le prince ne manquait jamais à envoyer chez les dames qui étaient malades, il choisit pour messager auprès de la comtesse un gentilhomme du pays de Bavière, qui remplissait ponctuellement ses commissions, et qui n'eût voulu pour rien au monde ajouter ou supprimer un mot au discours qu'il avait à porter.

—Monseigneur, dit-il à madame de Verrue, a beaucoup regretté que votre tête fût assez mal disposée pour le priver du plaisir qu'il se promettait à vous voir. Le désir qu'il avait de vous être agréable lui semblait mériter plus de succès et une meilleure récompense.

—Vous l'entendez, ma bru, s'écria la douairière ; peut-on dire les choses plus obligeamment ? Et vous osez croire que Son Altesse est mal disposée pour vous ! Allez, vous êtes une imprudente et une ingrate.

A quelque temps de là il y eut encore des danses au château, et cette fois M. de Savoie prit ses mesures pour que la comtesse n'y manquât point, en la priant de figurer dans un quadrille de costumes. C'était une faveur qu'elle ne devait pas songer à refuser, sous peine de convertir sa maison en enfer et tous les Verrue en autant de diables acharnés contre elle. Les bergeries étaient fort de mise alors. Le chapeau de fleurs et la robe relevée allaient admirablement à la

comtesse, c'est pourquoi elle se consola un peu de la violence qu'on lui faisait par le grand effet que produisit sa beauté. Son entrée de ballet fut un triomphe. La crainte où elle était que le succès ne vînt à augmenter l'amour du prince, répandait encore sur elle ce charme inexprimable et particulier que donnent la pudeur et la modestie. Les hommes parlèrent dans le phébus du jour de leurs cœurs transpercés d'outre en outre et des traits de Cupidon. Les rimeurs s'exercèrent au madrigal, et, pendant toute cette nuit joyeuse, les yeux noirs de Jeanne de Luynes furent comparés à des étoiles ; son regard fut plus doux que le velours ; son front eut la blancheur de l'albâtre; ses lèvres l'éclat du corail; ses dents furent des perles fines, et ses doigts de l'ivoire tourné par les mains des dieux. M. de Savoie était le seul qui ne dît mot; mais dans un instant où la comtesse le regardait avec un air d'inquiétude que sa bonté d'âme faisait ressembler à de la tendresse, on vit le prince pâlir et chanceler comme un homme blessé par une arme invisible. On l'emporta à demi évanoui, et cette indisposition fut attribuée à la chaleur qui régnait dans les appartements.

Lorsqu'elle rentra chez elle, madame de Verrue comprit devant son miroir qu'elle avait dû en effet porter au comble l'incendie qui dévorait le cœur de Son Altesse; elle se plaignit intérieurement du malheur de ne pouvoir pas être belle sans que cela fît des ravages, puis elle se mit au lit où elle rêva des quadrilles et de son chapeau de fleurs.

Pendant ce temps-là le prince, plongé dans une

sombre tristesse, laissait aux portes ses gentilshommes et ses chambellans. On ouvrit enfin aux grandes entrées, et le coucher se passa fort silencieusement; mais tout à coup Son Altesse jeta ses cheveux (1) avec colère à l'autre bout de la chambre, et s'écria :

— Il faut que cela ait une fin !

Et les courtisans, ne sachant à quoi attribuer cette brusquerie, pensèrent que le royaume de Savoie allait rompre l'alliance avec Louis XIV et se tourner du parti de l'Espagne.

III

En parlant ainsi, le jeune roi de Piémont faisait selon la mode des princes habitués à voir tout céder à leurs désirs; mais il oubliait qu'il n'est pas de monarque assez puissant pour disposer d'une vertu qui ne veut pas se rendre. L'amour est comme la grâce céleste : c'est un dieu qui le fait descendre dans les cœurs, et tant qu'il n'y est point venu, le boulever-

(1) On ne se servait pas du mot de perruque du temps de M. de Savoie.

sement d'un empire serait encore sans effet ; le prince devait l'apprendre à ses dépens.

Pour une fois qu'elle était allée aux fêtes, madame de Verrue avait fait sagement de se divertir et d'être aussi jolie qu'elle pouvait, car le lendemain elle s'éveilla ayant à son chevet tout le cortége imposant de la prudence, de la raison et des scrupules, qui lui prouvèrent, pendant trois heures qu'elle mit à réfléchir, la nécessité de ne plus s'exposer aux dangers des plaisirs. Quoiqu'il dût lui en coûter beaucoup à son âge de garder le logis au bruit des violons, elle résista obstinément aux invitations et aux prières. Les carrousels, les jeux et les ballets se succédèrent sans qu'elle y voulût paraître. Le prince eut beau envoyer des parlementaires et les Verrue gronder jusqu'à la rage, elle fit la malade et ne bougea de sa chambre. Cependant, comme la privation d'air et d'exercice aurait pu nuire à sa santé, la comtesse demanda la permission de se rendre à la campagne, dans l'un de ses châteaux. La douairière, devinant aussitôt qu'il y avait une mauvaise volonté cachée, entra en fureur.

— Vous n'irez point à la campagne, disait-elle à sa bru ; vous fuyez la cour par méchanceté pure, pour nous brouiller avec Son Altesse et faire tort à votre mari. Cette conduite n'est point d'une personne honnête, et nous saurons vous contraindre à l'obéissance.

— Je vois bien, répondit la comtesse, que le moment est venu de vous tout dire. Apprenez, madame, que le prince est amoureux de moi, qu'il me

l'a déclaré depuis longtemps, et que je fuis la cour pour me dérober à ses poursuites.

La douairière eût désiré ardemment que M. de Savoie aimât sa bru pour tirer un admirable parti de la passion du prince; mais ce surcroît de bonheur l'eût tant réjouie qu'elle n'osa point l'espérer.

— Voilà encore de vos extravagances, s'écria-t-elle; vous vous mettez cela en tête pour faire l'importante. Monseigneur ne songe point à vous.

— Je vous assure, madame, que c'est la vérité. Je vous répéterai toutes les paroles de Son Altesse, et vous verrez que ma conduite n'est que prudence et honnêteté.

Jeanne de Luynes raconta tout ce qui s'était passé entre elle et le prince; mais la douairière feignit de n'en rien croire, et répéta que c'étaient des chansons.

— Le grand dommage, disait-elle, quand Son Altesse vous ferait la cour! Vous avez donc bien peu de vertu, si vous ne pouvez entendre quatre mots de galanterie sans trembler? Mais cela n'a pas de vraisemblance, et je croirais plutôt que vous voulez attirer l'attention de monseigneur.

Ces paroles injurieuses ouvrirent encore la source des larmes, qui coulèrent à grands flots sur les belles joues de la comtesse. La guerre ne se met point ainsi dans une famille sans qu'il en transpire quelque chose au dehors. Les valets en causèrent entre eux; le bruit gagna les maisons du voisinage; il s'en alla jusqu'aux basses-cours du château, d'où il monta peu à peu dans les galeries et s'en vint tomber un matin dans l'oreille du prince. La nouvelle méritait

qu'on y prît garde, car tous les moyens sont bons pour un amant d'arriver à ses fins.

— Ce que mes respects et ma constance n'ont pu gagner, pensa M. de Savoie, c'est la sottise des Verrue qui me le donnera.

Depuis ce moment, le prince ne songea plus qu'à bien alimenter le feu des querelles et pousser la douairière à tourmenter sa bru. Quand la vieille dame arrivait toute seule au château, il lui demandait en plaisantant si son fils était marié, comment étaient les dames de France, ou si M. de Luynes avait défendu à sa fille de voir la mauvaise compagnie; ces malices mettaient la douairière au désespoir et lui donnaient des rougeurs dont on riait encore pour augmenter son dépit. Bientôt il ne se passa plus un jour sans qu'il y eût des pleurs et des crises de nerfs chez les Verrue.

La comtesse avait écrit secrètement à son mari pour se ménager un appui contre les tyrannies de la famille. Elle lui exposa tout ce qui arrivait, sans pourtant mentionner l'entrevue nocturne avec le prince, parce que ce sont là des choses que la plus honnête femme ne dit point à son mari. Elle tâcha de lui faire bien entendre que c'était pour son honneur qu'elle bataillait ainsi, et qu'il la devait soutenir; elle s'y prit adroitement pour garder le milieu entre le danger de trop effrayer le comte et celui de ne le pas toucher assez au vif; mais M. de Verrue n'avait pas toujours son intelligence à ses ordres. Il lut tout cela sans en voir le but, et s'imagina seulement qu'on se querellait chez lui pour des petites ga-

lanteries sans conséquence. Il répondit légèrement qu'il se fiait à la vertu de sa femme ; qu'il la priait d'aller au château et de faire bon visage à Son Altesse ; que si le prince était vraiment amoureux, il ne convenait point d'en avoir l'air trop fâché, pourvu que le monde n'en parlât pas d'un ton à endommager la réputation de la comtesse. La douairière écrivit de son côté à son fils, et lui remontra qu'il la devait aider. L'ordre arriva de Madrid, en bonnes formes, d'obéir aux volontés de la belle-mère, et Jeanne de Luynes comprit alors qu'il n'y aurait plus de tranquillité pour elle si le ciel ne venait à son aide en lui inspirant quelque résolution extrême. Il y vint en effet, mais de la plus triste façon du monde. La comtesse, accablée par les soucis et l'inquiétude, fut prise d'une fièvre ardente. Comme le médecin qu'elle fit appeler lui donna des soins fort longtemps, cet homme, qui avait du mérite et du savoir, gagna insensiblement sa confiance. Elle l'instruisit de tout ce qui avait amené son mal, et lui demanda secours contre ses oppresseurs. Le médecin fut touché du malheur et des dangers de cette aimable personne, et lui promit de la servir autant qu'il le pourrait.

Quand la comtesse fut mise en état de convalescence, M. de Savoie, pensant à profiter de l'ennui où elle devait être, eut soin d'envoyer auprès d'elle une certaine dame qui se chargeait des messages amoureux du prince, et qui faisait à son service un fort vilain métier. Cette femme représenta maintes fois à madame de Verrue tout ce qu'elle gagnerait à rompre avec une famille dont il n'y avait pas d'apparence

que la sottise et la méchanceté pussent jamais s'amender. Elle lui démontra que sa position ne ferait qu'empirer avec le temps; qu'elle serait condamnée à vivre parmi des gens grossiers, incapables de l'aimer et de la connaître; qu'elle y mourrait bientôt de consomption, ce qui était un sujet de tristesse et de pitié pour le duc. A côté de ces peintures menaçantes, on en glissait d'autres plus agréables. On parlait à la comtesse d'une vie libre et heureuse au milieu de la puissance et des plaisirs. On lui vantait le bonheur de se venger de sa famille par des faveurs et du mépris; l'avantage de donner des ordres au lieu d'en recevoir, et de gouverner un État, car le prince lui voulait soumettre toutes les affaires de son royaume. Si l'on pense que Jeanne de Luynes avait naturellement l'imagination vive, qu'elle avait à peine seize ans; que l'ennui, à cet âge, est difficile à endurer; que les Verrue ne lui laissaient pas de relâche, même pendant sa maladie, et que l'esprit se ressent toujours de la faiblesse du corps; on comprendra sans peine que ces discours tentateurs devaient porter un grand trouble dans cette jeune âme. La comtesse était perdue, si le médecin qui l'assistait ne l'eût sauvée par ses conseils et sa protection. Il assembla la famille et déclara que, si la malade n'allait point sur-le-champ prendre les eaux minérales de Bourbonne, elle n'échapperait point à la mort. Il fallut céder à l'ordonnance. La douairière avait un frère chanoine au chapitre de Chambéry, qui avait des rhumatismes; on lui écrivit pour lui proposer de mener sa nièce; et comme il accepta, Jeanne de Luynes partit

avec joie pour la France, en remerciant de tout son cœur le médecin qui la sauvait d'une catastrophe. Quoiqu'il eût bien senti d'où partait le coup, M. de Savoie n'avait point osé refuser la permission. Il donna congé pour trois mois, et la comtesse eut tant de plaisir à faire ce voyage, qu'elle était à demi guérie avant d'arriver à Bourbonne, en compagnie de son oncle, l'abbé Scalix : c'est ainsi qu'on nommait le frère de la douairière.

M. de Luynes, qui ne savait rien encore des chagrins de madame de Verrue, apprit à la fois sa maladie, son rétablissement et son arrivée à Bourbonne. Il demanda au roi la permission de quitter Versailles pour deux semaines, et s'en vint rejoindre la comtesse. Le vénérable duc reconnut, à la manière dont sa fille pleurait en l'embrassant, qu'elle avait le cœur fort accablé.

— Je vois, lui dit-il, que mon enfant a bien des confidences à me faire ; mais j'espère qu'elle n'a rien sur la conscience dont je doive m'inquiéter.

— Rien assurément, répondit madame de Verrue ; votre honneur et le mien sont encore saufs, mais je ne puis vous taire qu'ils ont couru de grands risques.

La comtesse fit alors un récit complet de tous les maux qu'elle avait endurés, des importunités de M. de Savoie et des persécutions de sa famille. Elle alla même jusqu'à dire avec sincérité les tentations qu'elle avait eues et le précipice où elle serait tombée tout récemment si le médecin ne l'eût préservée en commandant ce voyage à Bourbonne. M. de Luynes

changea plusieurs fois de couleur en écoutant ce long enchaînement de dangers et de tribulations. Il entra d'abord dans une terrible colère et répéta plusieurs fois :

— Je leur ôterai ma fille ! je la reprendrai de gré ou de force ! Ces misérables me la jetteraient dans le désordre.

Puis, sa grande sagesse triomphant bientôt de la passion, il sentit qu'une rupture ferait un scandale fâcheux, et qu'il fallait aviser à des moyens doux et secrets de mettre sa fille à l'abri des séductions. Il réfléchit longtemps, pesa le pour et le contre de chaque chose, et s'arrêta enfin à la détermination suivante : écrire des lettres à la douairière et au mari pour leur reprocher leur imprudence sans trop d'aigreur, mais avec la sévérité nécessaire ; gagner l'abbé Scalix et lui faire assez entendre la raison pour qu'il prît le parti de sa nièce contre le reste de sa famille ; et si tout cela demeurait sans effet, enlever la comtesse et la ramener en France jusqu'à ce que M. de Savoie eût de l'amour pour quelque autre femme.

Ces projets étaient fort sensés, mais les meilleures choses rencontrent ici-bas de tels obstacles qu'on ne saurait trop s'étonner lorsqu'on voit les desseins d'un homme réussir sans que mille combinaisons s'en viennent à l'encontre. M. de Luynes avait un caractère des plus nobles, une volonté ferme, de l'éloquence et de la logique, et ce furent précisément ces qualités qui le firent échouer ; car les Verrue étant tous des sots et des méchantes âmes, il eût fallu leur

parler le langage de la sottise, sans quoi on ne pouvait que les irriter. Dans sa lettre à la douairière, l'honorable duc reprochait avec modération à la vieille dame de n'avoir point voulu comprendre les scrupules de la comtesse et d'avoir pris pour de l'esprit de contradiction l'envie très-louable de bien garder l'honneur de M. de Verrue. Il assurait qu'il avait écouté sans prévention aucune les récits de sa fille, et qu'il avait reconnu dans les poursuites du prince toutes les apparences d'une passion d'autant plus dangereuse qu'elle se cachait avec plus de profondeur. Après avoir engagé la douairière à examiner cette affaire, et dit un mot d'éloge sur la prudence dont il croyait qu'elle ferait preuve à l'avenir, il ajoutait, d'un ton qui annonçait une résolution inébranlable, que si, contrairement à ses espérances, on ne montrait pas plus d'égard pour les scrupules de la comtesse, rien au monde, ni les liens du mariage, ni la puissance d'un prince, ni la crainte d'un éclat, ni les prières, ni l'opposition même de la force, ne l'empêcheraient de retirer sa fille d'une maison qui devait se croire honorée de tenir à un homme de son nom et de sa qualité.

Au lieu d'être saisie de respect et de remords en lisant cette lettre, la douairière chiffonna le papier en s'écriant que M. de Luynes était un impertinent. Toutes les chairs de son gros visage tremblèrent des grimaces qu'elle fit dans sa fureur, et le passage suivant de sa réponse vint apprendre clairement à l'honorable duc à quelles gens il avait affaire.

« Je sais assez, disait la vieille dame, comme il faut

mener une jeune femme pour ne tenir compte des avis de personne. M. le duc n'a point songé que je suis la mère de M. de Verrue, et qu'il serait plaisant de me vouloir enseigner à garder l'honneur de mon fils. Nous ne désirons point un éclat; mais, s'il fallait en venir à cette extrémité, l'on verrait que la famille à laquelle M. le duc est allié ne le cède en rien à la sienne, ni pour le nom, ni pour la qualité, encore moins pour le crédit et la puissance. »

Nous ne parlerons point de la réponse que M. de Verrue fit aux nobles remontrances de M. de Luynes. La faiblesse et le défaut d'intelligence y éclataient si grossièrement, que le digne seigneur en soupira en disant tout bas :

— Voilà donc le belître qui est l'époux de ma fille !

Mais il cacha son mécontentement à la comtesse, et lui laissa croire qu'il était plus satisfait de M. de Verrue que des autres. Désespérant de rendre le bon sens aux parents de son gendre, M. de Luynes voulut au moins tirer quelque parti de l'abbé Scalix. Il fit amitié avec lui pendant son séjour à Bourbonne, lui témoigna une confiance dont le chanoine se montra fort honoré; il plaida le plus doucement qu'il put la cause de sa fille, sans mal parler de la douairière, et, quand l'abbé eut assuré qu'il serait désormais le champion de sa nièce, le duc ajouta aux discours bienveillants un petit avertissement capable de frapper une imagination de chanoine italien.

— Monsieur l'abbé, dit-il avec des yeux flamboyants, depuis vingt ans que je suis vieux je n'ai point porté au tribunal de la confession un seul pé-

ché mortel; je n'ai employé mon courage et mes forces qu'à éteindre le reste de mes passions. Mais si mon honneur et celui de ma fille recevaient un outrage, il n'y aurait pas de jeune homme plus ardent à la vengeance, plus implacable ni plus cruel que moi. J'ai trois fils qui ressemblent à leur père, monsieur l'abbé; il nous faudrait à chacun la vie d'un membre de votre famille, et je vous jure que, si vous manquez à vos promesses, votre sang lavera mes insultes.

En voyant une personne de cet âge et de ce caractère parler de la sorte et s'animer à ce point, l'abbé comprit que la menace ne serait pas vaine; il répondit en tremblant qu'il veillerait de son mieux sur la jeune comtesse, non point par crainte, mais par affection pure et par intérêt pour elle.

Le duc ne chercha plus à intimider M. Scalix pendant le reste de son séjour à Bourbonne, et quand ses devoirs le rappelèrent auprès du roi, il embrassa cordialement le chanoine, en lui disant qu'il lui aurait une reconnaissance éternelle de ce qu'il avait promis de faire, et qu'il s'en rapportait à son amitié. Il partit ensuite pour Versailles, le cœur un peu rassuré; mais il n'avait point soupçonné que l'oncle n'était au fond qu'un hypocrite et un débauché. M. de Luynes venait de jeter, comme on dit, la colombe dans les serres du vautour.

IV

Le chanoine Scalix était de ces faux dévots comme on en voyait beaucoup alors. Il avait été fort libertin dans sa jeunesse, et il feignait d'être rentré dans les bonnes voies en remplissant exactement les pratiques de la religion ; mais ce n'était qu'un masque dont il couvrait une vie aussi dissolue que le permettaient son âge et la grande peur qu'il avait de mourir. Il ne mettait ses soins qu'à bien déguiser sa perversité. Malgré ses cinquante ans, et les petites infirmités que lui donnaient les excès de table, il avait bon visage, des passions et point de scrupules. Il fallait toute la sottise des Verrue, qui connaissaient l'histoire de sa jeunesse, pour qu'on eût confié la comtesse à un pareil personnage. Dès le premier jour qu'il avait vu sa nièce, M. Scalix en était devenu amoureux et n'avait plus songé qu'aux moyens de faire cette belle conquête.

Avec une patience de dévot, notre homme n'avait visé d'abord qu'à gagner l'amitié de madame de Verrue. Ce n'était point difficile, parce qu'elle avait le cœur bon, l'humeur douce et toutes les grâces de la petite jeunesse. De plus, elle le voulait avoir pour appui et défenseur, en sorte qu'elle répondait à ses caresses avec l'abandon d'un enfant. Le chanoine tint son jeu caché jusqu'au moment de retourner en

Savoie, comptant sur les accidents de la route pour arriver à son but. On ne voyageait pas alors avec les commodités d'à présent. On ne faisait que peu de chemin dans un jour. M. Scalix, jugeant des autres par lui-même, s'imagina que les longueurs et les ennuis du voyage, joints à l'abstinence et aux feux de la jeunesse et du sang, rendraient les tentations plus fortes; mais ces choses-là n'ont pas un grand empire sur une imagination innocente. Pendant la première journée de marche, le chanoine ayant risqué des discours à double entente, sa nièce n'y prit pas garde et ne s'aperçut aucunement des équivoques. Il voulut alors parler plus clairement ; mais il vit un étonnement si profond sur le visage de la comtesse, qu'il se mit à balbutier et à changer de langage. Ce mauvais succès lui apprit qu'il avait à faire à une vertu robuste, et il tourna ses batteries d'autre manière en formant le dessein de prendre la citadelle par quelque trahison nocturne.

Vers le soir du sixième jour, nos voyageurs ayant passé la frontière de Savoie, madame de Verrue devint fort triste en pensant aux nouveaux tourments qui l'attendaient dans la famille de son mari.

— Ma chère nièce, dit le chanoine, je gage que j'ai deviné ce qui vous chagrine et vous rend rêveuse : vous quittez la France avec des regrets et vous croyez que l'on va vous persécuter encore à Turin ; mais vous ne songez point que je suis là pour vous défendre. Ne craignez donc rien et prenez confiance dans ma tendresse pour vous. Je ne retournerai point à mon chapitre que je ne vous aie raccommodée avec

madame la douairière, et que l'on n'ait bien promis de ne plus vous importuner.

Ces paroles et d'autres non moins paternelles amollirent peu à peu le cœur de la comtesse. Elle versa des larmes de reconnaissance et embrassa l'oncle sur la joue afin de le mieux remercier. On était alors au pont de Beauvoisin, et l'on s'y arrêta pour coucher dans une méchante auberge où l'on se fit servir à souper. M. Scalix, qui avait des provisions, tira du carrosse des pièces de gibier, du vin de plusieurs sortes et des friandises, car il voulait, disait-il, que sa nièce fît bonne chère avec lui pour chasser les sombres pensées de tout à l'heure.

Madame de Verrue, prenant la belle humeur où était son oncle pour l'envie de lui complaire et de l'arracher à ses craintes, y voulut répondre de son mieux en montrant aussi quelque gaieté. Le froid et les fatigues du chemin se dissipèrent devant un grand feu qu'on alluma, et son appétit de seize ans se joignant à cette heureuse disposition, elle voulut tenir tête au chanoine en faisant honneur au souper. De son côté, M. Scalix se mit en frais d'esprit, conta des histoires et remplit souvent les verres. Il versa traîtreusement du vin dans lequel étaient mêlées des liqueurs fortes, si bien que madame de Verrue était troublée par les fumées du repas. Elle le dit à son oncle, qui se mit à rire et l'excita davantage en portant les santés de MM. de Luynes les uns après les autres.

A travers le désordre de ses idées, la comtesse conçut des soupçons sur les intentions du chanoine,

en voyant qu'il ordonnait à ses valets de s'aller coucher et de le laisser avec elle. Des mots imprudents qui échappèrent à M. Scalix, et un certain éclat qui brillait dans ses yeux, achevèrent d'éclairer madame de Verrue. Elle prit sur la table un couteau qu'elle cacha dans sa robe, et se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée. L'action du vin sur les sens de la comtesse ne tourna point selon les désirs du chanoine. Au lieu de s'effrayer de l'isolement où elle était et de l'impossibilité d'appeler du secours en cas d'attaque, elle compta sur elle-même, et, posant son couteau à portée du bras, elle s'assit dans un fauteuil et attendit résolûment. Les portes étaient mal jointes et les serrures ne tenaient à rien. M. Scalix n'eut pas grand'peine à s'introduire par force dans l'appartement de la comtesse; mais au lieu de trouver sa nièce au lit, plongée dans le sommeil ou affaiblie et malade, le chanoine fut bien surpris de la voir debout au milieu de la chambre, tenant son arme dans la main.

— Voilà donc enfin votre masque arraché, lâche suborneur, s'écria madame de Verrue avec indignation; mais c'est la mort que vous allez trouver ici.

M. Scalix, pris à son propre piége, mit les deux genoux en terre et voulut déclarer son amour en personnage de roman; mais on réussit mal à toucher le cœur d'une femme quand on est vieux et chanoine. Il n'alla pas au bout de sa première phrase.

— As-tu perdu le sens, interrompit la comtesse, de croire que je puisse te regarder seulement lorsque je repousse les hommages d'un jeune et beau prince?

Ah! vous me le ferez aimer par vos sottises et votre corruption.

— Oui, je suis un insensé, dit M. Scalix en pleurant. Je sais bien que vous ne pouvez aimer un pauvre fou qui n'a pour vous plaire que sa folie et son amour. Je sais bien que je suis un monstre à vos yeux, un traître qui abuse de votre confiance et de celle de votre père ; vous ne pouvez me rien dire que je n'aie pensé cent fois. Tuez-moi donc, la mort me sera douce de votre main.

— Je le ferai assurément, répondit la comtesse avec ce regard inflexible qu'elle tenait de M. de Luynes. Je vais te tuer si tu approches d'un pas. N'espère point que je faiblisse. Je percerai ton lâche cœur et je jetterai ton cadavre par cette fenêtre.

— Bon Dieu! s'écria le chanoine effrayé, quelle femme vous êtes! N'avez-vous aucune pitié pour le mal que vous causez ? N'est-ce point une chose assez triste que de voir un homme se damner pour vous comme je le fais ?

— Tu n'es qu'un imposteur, reprit la comtesse, une âme basse et corrompue. De la pitié! je n'en ai point pour un misérable comme toi. Tu ne m'inspires que du dégoût. Sors de ma présence, car je te jure sur ma vie que tout ceci va finir mal pour toi.

Cette fois, M. Scalix, en voyant sa nièce s'avancer vers lui l'arme haute, fut saisi de terreur et gagna lestement les escaliers.

Après avoir montré ce grand courage, et fait ainsi violence à son naturel, madame de Verrue sentit le cœur lui manquer une fois que le danger fut passé.

Elle se jeta épuisée sur son lit, et pleura chaudement en priant le ciel de la tirer d'un monde où elle n'avait plus que des ennemis. Si le chanoine fût revenu à l'assaut dans cet instant, il l'eût trouvée hors d'état de se défendre; mais le pauvre homme était lui-même en proie au désespoir. Nous savons bien qu'il n'est personne de moins intéressant qu'un vieux chanoine libertin, et, s'il eût réussi dans ses abominables desseins, c'eût été grand dommage; cependant quiconque eût pu voir le lendemain la confusion de M. Scalix, lorsqu'il remonta en carrosse auprès de sa nièce, eût éprouvé quelque pitié. Nos voyageurs achevèrent leur route dans une situation fort pénible. La comtesse tint sa tête à la portière le plus longtemps qu'elle put, et ses regards ne se tournèrent pas une fois sur son oncle. On alla ainsi jusqu'à Turin, et malgré les ennuis qui l'attendaient, madame de Verrue sentit presque de la joie en rentrant dans cette maison qu'elle redoutait si fort en quittant la France.

Les lettres de M. de Luynes n'avaient pas donné à la douairière d'autres sentiments; mais la vieille dame imagina de changer entièrement ses manières d'être à l'égard de sa bru. Elle ne lui parla plus, la traita comme une étrangère, et, sans la contrarier en rien, elle fit en sorte que la comtesse trouvât dans son silence des reproches aussi fâcheux que tous les discours du monde. Les autres Verrue formèrent une ligue avec elle. On ne disait mot à Jeanne de Luynes, à moins qu'on n'y fût contraint, et c'était avec une politesse au travers de laquelle on voyait bien la co-

lère et l'aversion. La comtesse ne s'en embarrassa guère dans les premiers jours. Elle crut d'abord qu'elle pourrait aisément demeurer indifférente aux airs glacés de gens qu'elle n'aimait point; mais c'est une chose qui finit à la longue par devenir insupportable que d'avoir sans cesse autour de soi des visages contraints et boudeurs.

Pour rendre justice à chacun selon son mérite, nous devons dire que M. Scalix se conduisit généreusement en cette occasion. Il aurait pu conserver de son mauvais succès une haine implacable et le désir de la vengeance; mais, une fois qu'il eut renoncé à faire agréer son amour, il voulut réparer ses torts autant qu'il se pouvait. Il se rangea du parti de sa nièce, intercéda pour elle auprès des Verrue, et leur fit honte de leurs méchants procédés. S'il ne gagna rien sur cette odieuse famille, ce ne fut pas du moins sans avoir fait de son mieux; et, comme les crimes de l'amour trouvent grâce plus vite que d'autres auprès des femmes, le chanoine obtint son pardon, mais tacitement, car la comtesse n'eût risqué pour rien au monde de rallumer le feu. Par malheur, ce ne furent que de bonnes intentions sans résultat, parce que les Verrue n'étaient pas gens à s'adoucir, et que d'ailleurs M. Scalix fut obligé de retourner à son chapitre de Chambéry.

Les fêtes avaient continué sans interruption à Turin. On ne priait plus madame de Verrue d'y paraître; mais à chaque fois qu'on avait dansé à la cour, la douairière commandait à la famille entière de prendre ses mines les plus sombres. On ne parlait à l'heure

des repas qu'en italien et le moins qu'on pouvait. Si l'un des Verrue, oubliant ses instructions, adressait la parole à la comtesse, la douairière l'interrompait aussitôt par un geste ou un regard. Après deux mois passés ainsi, Jeanne de Luynes sentit que sa patience était à bout, et se déclara formellement à elle-même que c'était assez. On verra au suivant chapitre que ses ennuis étaient près de finir, mais non pas de la manière qu'elle l'espérait pour sa vertu et sa réputation.

V

Si madame de Verrue était à plaindre, le duc de Savoie, de son côté, menait de tristes jours. L'amour lui tenait au cœur plus fortement que jamais, et l'obstination de la comtesse lui donnait plus de soucis que les princes ne sont habitués d'en supporter. Ses espions le tenaient au courant de la vie de sa maîtresse. Soit qu'il fût ému de compassion pour les maux qu'elle endurait, soit que les difficultés fussent plus grandes qu'il ne l'avait prévu, il voulut du moins, en renonçant à être heureux, toucher le cœur de son ingrate par un sacrifice éclatant.

Un matin, la douairière et sa bru étaient au salon,

travaillant à l'aiguille sans se parler, lorsqu'un laquais entra précipitamment annoncer que Son Altesse traversait les vestibules avec sa suite. Elles coururent au plus vite vers le prince, et n'arrivèrent qu'au milieu des degrés pour le recevoir ; la douairière avait la tête perdue, en sorte que ce fut la comtesse qui prononça les phrases d'usage, non sans émotion, car elle comprit bien que le duc venait pour elle. M. de Savoie était accompagné d'une douzaine de ses courtisans qui se rangèrent derrière lui lorsqu'il eut pris place dans le fauteuil qu'on lui donna au milieu du tapis.

— Mesdames, dit Son Altesse avec beaucoup de gravité, la discorde est dans votre maison à cause de moi, et je viens faire en sorte qu'elle en soit bannie. Pour vous montrer que je suis bien informé, je vous dirai en quel état sont les choses : l'on a dit que j'étais amoureux de vous, madame la comtesse ; vous avez cessé de venir à la cour pour cette raison ; madame la douairière de Verrue l'a trouvé mauvais et vous en a fait des querelles. On vous maltraite dans votre famille, et tout cela ne finira point si je n'y mets ordre. Ne vous alarmez donc pas, si je déclare hautement la vérité ; ce sera d'une façon qui mettra votre honneur à couvert, et vous rendra en même temps la paix que vous souhaitez. Sachez tous que j'aimais madame de Verrue, et que je l'aime encore, que je lui en ai fait moi-même la déclaration. Je n'ai point eu le bonheur de lui plaire. Ne voulant pas me donner d'espérances, elle a donc agi avec autant de sagesse que de cruauté, en refusant de venir aux fê-

tes que je donnais pour l'attirer au château. Les querelles de madame la douairière étaient injustes et tyranniques; je la prie, si elle veut m'être agréable, de bien vivre à l'avenir avec la comtesse. Je pourrais me donner une apparence de grandeur d'âme, en disant que je suis guéri de mon fol amour, mais j'avouerai avec humilité qu'il n'en est rien encore. Les fêtes et les danses sont interrompues; je quitterai Turin ce soir, et j'irai m'enfermer dans mon château de Rivoli, où j'espère retrouver bientôt le calme et la raison.

Le duc Victor-Amédée avait, dans ses airs et sa personne, quelque chose de royal et de solennel qui rehaussait singulièrement ses paroles. Madame de Verrue avait eu cent occasions de le remarquer, mais elle n'en fut bien frappée que dans ce moment où les discours de Son Altesse s'adressaient à elle. M. de Savoie se leva et, repoussant son fauteuil en arrière, il ajouta en fixant sur la comtesse un regard plein de mélancolie et de dignité :

—Vous devez me connaître assez, madame, pour savoir que je n'ai pas la coutume de dire mes sentiments au public; si donc je ne fais plus mystère de ma passion pour vous, c'est une preuve que je renonce à vous plaire. Il n'y a point de mal à inspirer de l'amour ni à en ressentir, quand on a le courage de le surmonter. Soyez heureuse à présent, c'est à moi qu'il appartient de souffrir.

Son Altesse fit un signe à ses gentilshommes, et sortit, laissant la douairière fort étourdie de ce qu'elle venait d'entendre. Quant à la comtesse, nous ne sa-

vons point d'où partit la flamme qui entra dans son cœur; mais, tandis que M. de Savoie prononçait les derniers mots qu'on vient de lire, elle crut voir en lui tout à coup le plus grand prince qui fût sous le ciel, et le plus digne d'être aimé. Ainsi cette âme si fière qui avait repoussé jusqu'alors toutes les séductions, déposa les armes aussitôt que celui qui l'assiégeait se fut décidé à la retraite. A peine eut-elle reconnu ce qui se passait en elle, que les scrupules furent appelés à son conseil; ils lui donnèrent avis que l'amour qu'elle éprouvait devait être un motif de plus pour écrire à M. de Luynes de la venir enlever. Elle en demeura d'accord, mais elle n'en fit rien, et plus elle délibéra, plus l'amour prit de croissance, au point qu'en moins d'une heure, il chassa bien loin tout le reste, et fut seul maître de la place. Lorsqu'elle apprit que M. de Savoie était parti pour Rivoli, la comtesse versa des larmes d'attendrissement qui ne furent point sans douceur. En songeant aux jours passés, elle ne retrouva plus les belles raisons qui l'avaient soutenue dans sa résistance; elle maudissait ses cruautés, mais elle avait encore la pudeur d'une femme qui débute; elle se promit donc, de la meilleure foi du monde, de ne point aller au-devant du prince, et de l'aimer tout bas, sans lui faire connaître sa faiblesse, comme si ces choses-là pouvaient demeurer secrètes.

La douairière et les autres Verrue montrèrent la bassesse de leurs cœurs jusque dans le repentir qu'ils témoignèrent de leurs sottises. Ils tournèrent brusquement de la tyrannie à la plus extrême com-

plaisance pour tous les désirs de la comtesse, et descendirent sans vergogne jusqu'à la flatterie. Madame de Verrue savait bien qu'ils ne l'aimaient point, et leurs caresses lui inspiraient autant de dégoût que leur méchanceté ; le cœur lui manquait à l'idée de vivre et vieillir au milieu de ces êtres lâches et détestables.

Huit jours étaient à peine écoulés depuis que M. de Savoie était à Rivoli, lorsque les Verrue imaginèrent d'employer à leur profit le crédit de leur bru sur Son Altesse. Ils avaient un petit-neveu, sans fortune, auquel il fallait donner pension, et, pour se défaire de cette dépense, ils le voulaient placer dans la maison du prince. On écrivit une demande au nom de la famille entière, et on pria la comtesse d'y joindre une lettre de sa main. Son Altesse, disait la douairière, ne saurait rien refuser à une personne qu'elle avait aimée tendrement. Madame de Verrue tomba de son haut à cette proposition inouie ; elle s'efforça de faire entendre qu'après avoir rejeté les hommages du prince, il serait imprudent et malséant de lui demander une faveur avant qu'il fût guéri de son amour, que c'était mettre vilainement à contribution sa générosité. Les Verrue, incapables d'aucuns sentiments délicats, prirent ceux de la comtesse pour de la mauvaise grâce, et crièrent par-dessus les toits qu'elle leur gardait rancune. Lorsqu'elle donnait pour motif de sa répugnance que M. de Savoie n'oserait pas refuser de peur qu'on lui supposât l'envie de se venger, la douairière ne voyait en cela qu'une plus grande certitude d'obtenir ce qu'elle souhaitait.

Les querelles recommencèrent donc encore avec aigreur, et Jeanne de Luynes, n'étant plus secourue par une vertu inflexible, sentit qu'elle n'avait plus de forces contre ces nouvelles tribulations.

C'est une chose à la fois douce et rare que de triompher d'une position malheureuse en satisfaisant du même coup ses passions. Quelques minutes suffirent à la comtesse pour délibérer avec les scrupules de sa conscience; l'amour la tirant à lui d'une part, et de l'autre l'ennui la poussant, il fut bien vite arrêté dans sa tête qu'elle sortirait sur l'heure de la fange des Verrue.

— Vous le voulez, dit-elle à la douairière au plus fort des disputes; votre neveu sera chambellan de Son Altesse, je vous en donne ma parole.

Et sans discourir davantage, elle demanda ses chevaux et partit pour le château de Rivoli. On pourrait croire que, dans ce moment qui allait décider du reste de sa vie, madame de Verrue, jeune et presque enfant comme elle était, devait trembler étrangement et reculer avant de franchir l'abîme ouvert devant elle; mais elle avait dans ses volontés quelque chose d'irrévocable qui ne lui permettait plus ni craintes ni regrets aussitôt qu'elle avait pris un parti violent. C'était la première fois qu'elle se livrait aux fougues de son imagination, et il lui avait fallu, pour amener cette crise, les terribles nécessités qu'on vient de lire. On verra plus tard comment cette énergie de caractère, en se développant avec l'âge, en fit un des plus fameux esprits forts du

XVIIIe siècle, sans pourtant lui rien ôter des grâces de son sexe.

Rivoli n'était qu'à deux heures de marche de la ville. Les chevaux coururent grand train et quand le carrosse s'arrêta devant les degrés du château, Jeanne de Luynes descendit d'un pied leste. Les amours du prince et leur mauvais succès n'étaient plus un mystère pour personne; toutes les portes s'ouvrirent, jusqu'au cabinet de travail, où M. de Savoie était seul. Le duc n'avait pas la fermeté d'âme de madame de Verrue, car en la voyant paraître il voulut courir à elle, et ses genoux fléchirent :

— M'aimez-vous encore? demanda la comtesse d'une voix ferme.

— Plus que jamais, répondit M. de Savoie.

— Eh bien! je suis à vous.

La force de tête ayant achevé son rôle, le cœur parla quelque peu à son tour, et madame de Verrue se jeta dans les bras du prince. Comme l'excès de la joie est chose plus aisée à supporter que celui de la douleur, Son Altesse retrouva ses esprits et s'accoutuma bien vite à l'idée d'être l'homme le plus heureux du monde. De son côté la comtesse avait fait à l'avance tous les sacrifices; ils n'avaient donc plus rien à se demander ni à se refuser l'un à l'autre. Ils devinrent amants sans balancer davantage.

Le premier instant d'ivresse passé, Jeanne de Luynes, qui était sincère en tout, avoua naturellement au duc de Savoie qu'il devait la fin de ses scrupules à la sottise de sa famille, mais que sa défaite datait de loin. Elle assura que, si elle eût trouvé le

cœur de M. de Savoie refroidi, elle eût pris sur-le-champ le chemin de la France.

— Quant à M. de Luynes, mon père, dit-elle, je sais que ma faute va le mettre au désespoir; je vous prie donc de faire en sorte qu'il ne [illegible] M. de Luynes

Madame de Verrue allait ajouter encore que le jour où elle perdrait la tendresse du prince serait le dernier de sa vie, et que ce dessein était solidement ancré dans sa tête, comme celui qui venait de l'amener à Rivoli; mais elle pensa que c'étaient là de ces choses qu'on exécute, et dont on ne parle point, attendu que de les dire ne prolonge pas d'une minute la durée de l'amour. Elle eût été bien étonnée, si dans le moment où elle faisait si résolûment compte de l'avenir, on lui eût appris qu'elle changerait la première; mais c'est le jour de sa mort seulement qu'une femme sait au juste combien de fois son cœur peut être le jouet de lui même.

VI

Jamais la chute d'une femme n'eut un éclat plus grand que celle de madame de Verrue. La douairière et le reste de la famille, qui avaient amené cette catastrophe, jetèrent feu et flamme du scandale dont

ils étaient cause. Ils emplirent le royaume de leurs cris; mais on reconnut bientôt que c'était une façon de viser à se faire acheter leur silence. Le comte s'en avint de Madri[illegible] et importuna si bien M. de Savoie, jouissances que[illegible] lui ôter ses emplois. La douairière se dém[illegible]e sa charge de dame d'honneur; les autres Verrue se conduisirent plus sottement en allant jusqu'aux menaces. Les uns se firent exiler de la cour, les autres se couvrirent de ridicule et de honte, parce qu'on devina l'ambition qu'ils déguisaient sous leur feinte colère. Le retentissement de cette affaire fut considérable à Versailles, où madame de Verrue avait huit frères et sœurs, tous placés hautement, et jaloux de l'honneur de leur nom. Comme ils n'eussent point voulu qu'une des leurs fût la favorite du roi de France lui-même, à plus forte raison n'étaient-ils pas contents de voir une femme de leur sang maîtresse avouée d'un petit prince; cependant, le mal étant fait et sans remède, leur indignation se réduisit à du bruit et des clameurs.

Si M. de Luynes avait eu dix ans de moins, il eût commandé à l'un de ses enfants d'aller à Turin et d'en ramener sa fille morte ou vive; mais l'honorable duc devenait trop vieux, sa piété était extrême, et il travaillait alors à un ouvrage de dévotion dans son château de Vaumurier. Il offrit ses chagrins à Dieu, et prit en patience le malheur qui le frappait. On ne sut toute l'amertume de sa douleur que dans l'occasion où le roi Louis XIV lui adressa des condoléances à ce sujet.

— Je supplie Votre Majesté, dit-il, d'effacer de sa

mémoire le nom de Jeanne de Luynes, comme il est effacé de mon cœur. Le ciel me laisse huit enfants honnêtes gens et fidèles à leurs devoirs : le neuvième est mort.

Malgré sa résignation chrétienne, M. de Luynes sentit encore son outrage assez vivement pour que ses derniers jours en fussent empoisonnés : ce coup terrible le mena lentement au tombeau. Monsieur, dont Victor-Amédée avait épousé la fille il y avait cinq ans, voulait que le roi son frère envoyât faire des remontrances au duc de Savoie; mais Louis XIV avait un trop juste sentiment des convenances pour risquer une telle démarche; et d'ailleurs, ses amours publiques avec mesdames de la Vallière, de Montespan et de Fontanges, auraient donné trop beau jeu à M. de Savoie pour lui répondre. En Espagne on se réjouissait d'une liaison criminelle qui devait irriter la France, dont les vrais intérêts du Piémont éloignaient chaque jour davantage Victor-Amédée.

Tandis qu'on s'occupait ainsi diversement de madame de Verrue dans les cours de l'Europe, elle vivait le plus doucement du monde avec celui qu'elle aimait. Afin de donner plus de temps à sa maîtresse, le prince avait repris son goût pour la solitude et ne sortait presque plus du château de Rivoli, où la comtesse se tenait enfermée. Aux charmes de la première jeunesse, Jeanne de Luynes réunissait les qualités solides d'un autre âge; elle avait une aptitude remarquable à tout comprendre, et une certaine ardeur d'imagination qui demandait à s'employer; les plus graves questions de la politique n'offraient rien de

trop aride pour elle. La comtesse était surtout femme de bon conseil, et avait naturellement l'amour des belles choses. M. de Savoie ne faisait rien sans la consulter. C'était pour tous deux une grande source de jouissances que de régler ensemble les affaires de l'État, pour se délasser ensuite de leurs travaux par des plaisirs qu'ils partageaient encore. Tout servait ainsi d'aliment à leur passion, sans qu'il fût besoin de ces repos et de ces heures de séparation dont la crainte de la satiété fait d'ordinaire aux amants une triste obligation. Le prince, qui avait un esprit calme et raisonnable, goûtait son bonheur sans emportement, et sentait son amour croître chaque jour davantage. Il semblait que celui de la comtesse fît de même; ils le croyaient du moins tous les deux. M. de Savoie disait qu'ayant trouvé son meilleur conseiller et son plus sûr ami dans sa maîtresse, il n'avait plus rien à souhaiter et qu'il était fixé pour la vie.

Cependant la prudence n'est jamais de trop; il est bon de l'écouter en toute circonstance. Le prince rêvait souvent aux moyens d'entretenir la tendresse de madame de Verrue et de lui faire trouver sa position aussi délicieuse qu'il était possible. Il craignait autant de reconnaître les signes d'un refroidissement dans son cœur que dans celui de sa maîtresse, et comme on a toujours dit que le bonheur trouve sa fin dans son excès même, il voulut donner quelque variété à la vie qu'il menait, et qui menaçait d'être monotone. Sa politique l'obligeait à conférer secrètement avec des envoyés de Madrid et de Vienne. Il leur donna rendez-vous à Venise, où il alla durant le

carnaval, pensant que la comtesse y prendrait une distraction agréable. Il faut que l'amour soit une bien douce chose pour qu'on tremble ainsi de voir le feu s'éteindre, et qu'on se donne tant de peine pour le nourrir sans cesse. Les amants ont d'ailleurs bien raison de rechercher ensemble les plaisirs de toutes sortes, car l'amour en augmente fort la vivacité.

Nous ne dirons point toutes les délices que goûtèrent M. de Savoie et la comtesse de Verrue pendant ce carnaval. Si le lecteur s'en veut faire une idée, qu'il songe aux heureux jours passés en compagnie de la maîtresse qu'il a le plus aimée. On était alors en 1687, et ce fut pendant ce séjour à Venise que le prince entra dans la ligue d'Augsbourg. La comtesse eut bien quelques regrets de voir son amant prendre liaison avec les ennemis de la France; mais la Savoie était son pays d'adoption, et comme il semblait que les intérêts de cet État fussent de s'unir à l'Espagne, elle n'essaya pas de s'y opposer. Le sort des armes ne favorisa point Victor-Amédée. Le maréchal de Catinat s'empara de la moitié du Piémont. Mais si le prince n'eut pas les hasards pour lui, du moins il se comporta vaillamment. La comtesse eut fort à souffrir durant cette guerre, car son amant s'y exposa beaucoup et reçut des blessures. Les troupes du roi de France pénétrèrent jusqu'à Turin, et le château de Rivoli fut brûlé. Enfin la bataille de la Marsaille, où les forces combinées de l'Allemagne, de l'Espagne et du Piémont furent anéanties, acheva d'épuiser les ressources de Victor-Amédée. Le traité de Casal vint à temps pour sauver la Savoie d'une ruine totale, et

la paix, que le prince n'eût jamais dû rompre, rendit le calme à son royaume.

Au milieu de ces événements d'importance, et qui durèrent plusieurs années, la comtesse eut un fils et une fille, qui tous deux furent reconnus. M. de Savoie les combla de biens dès le berceau. Il donna beaucoup aussi à la mère, et l'on disait que jamais favorite d'un grand roi n'avait été plus riche que madame de Verrue en pierreries, en meubles et en joyaux de toutes sortes. Quant à son crédit, il était arrivé à un tel point qu'il ne pouvait plus s'augmenter. La comtesse disposait de toutes les grâces et faveurs du prince. Elle dominait la cour, et quoiqu'elle vécût très-retirée, on trouve dans les lettres de ce temps une phrase remarquable, où il est écrit que dans le petit nombre d'occasions où les deux amants se montrèrent en public, le souverain de la Savoie était aux pieds de sa maîtresse, avec des respects infinis, comme devant une déesse. Qui eût osé jamais soupçonner que cette union, fortifiée par les bienfaits, la reconnaissance, et par les gages que le ciel y avait ajoutés, fût tout près de finir sans qu'on pût donner aucune raison d'un changement? Cependant il en devait être ainsi.

Madame de Verrue se leva un beau jour avec un front soucieux. Rien n'avait varié autour d'elle. Le prince était aussi tendre et aussi empressé à lui complaire; la cour et les ministres étaient aussi humbles devant elle; sa puissance était au comble; la fortune, la santé, toutes les douceurs de la vie l'attendaient à son réveil comme de coutume, et pourtant elle

voyait ces choses sous d'autres couleurs. L'ennui lui était venu. D'abord elle n'y prit pas garde, et pensa que ce fâcheux état de son esprit allait passer; mais le mal, au lieu de diminuer, s'accrut bientôt davantage. Elle ignorait elle-même que l'amour s'était enfui loin d'elle. Bien que l'habitude n'eût pas un grand pouvoir sur les idées de la comtesse, elle lui déguisait encore le changement survenu dans son cœur. M. de Savoie, toujours épris et inquiet comme un amant de la veille, s'aperçut à des signes imperceptibles, à des mots où perçait un peu d'aigreur et de moquerie, du refroidissement de sa maîtresse. Il n'y chercha pas de remède, pensant que cela finirait de soi-même, et tous deux allaient les yeux fermés vers le précipice où devait s'abîmer leur bonheur.

Jeanne de Luynes s'ennuya de M. de Savoie, de ses grandeurs, de ses richesses et de son bonheur même, parce qu'une femme doit finir par se lasser de tout ce qui ne varie point comme elle. S'il fallait trouver un motif à ces changements, on pourrait dire que les malheurs et les défaites du prince, les chagrins qu'il avait donnés à sa maîtresse par ses blessures, les inquiétudes qu'elle avait eues pour sa vie, avaient épuisé ce cœur délicat; mais ce ne seraient que de vagues suppositions : s'il n'eût tenu à cela, c'eût été à quelque autre chose.

Avec les femmes, il faut avoir la philosophie du Turc et dire : L'amour de madame de Verrue s'éteignit parce qu'il en devait être ainsi. Restait encore l'amitié, la reconnaissance et le partage de la ten-

dresse qu'ils avaient tous deux pour leurs enfants ; mais quand on n'a plus d'autre bagage que ces sentiments-là, on ne va pas loin.

Un accident bizarre vint porter le dernier coup aux liens qui retenaient encore la comtesse. Peut-être avait-elle donné de l'ombrage à quelque ministre, ou bien la duchesse de Savoie s'était-elle prise d'un accès de jalousie et de colère. Madame de Verrue, qui ne mangeait d'ordinaire qu'avec le prince, soupa un soir toute seule dans son appartement, et ses gens, qui étaient sans doute gagnés de longue main, lui donnèrent du poison. Elle fut saisie, en quittant la table, des symptômes les plus violents. C'était fait d'elle si M. de Savoie n'eût été dans le palais, car on négligeait à dessein de la secourir. Par un rare bonheur, le prince avait étudié les moyens de se guérir des empoisonnements, et possédait les recettes de plusieurs contre-poisons. Il en prépara de sa main qui se trouvèrent efficaces. M. de Savoie demeura nuit et jour au chevet de la comtesse, jusqu'à ce qu'il l'eût mise hors de danger. Il la veilla comme une garde, et l'on peut dire qu'il l'arracha lui tout seul à la mort, qu'elle venait de voir de fort près.

Certes la comtesse avait un beau sujet de se rattacher à son amant en même temps qu'à la vie. La passion de M. de Savoie pour elle venait de se montrer avec éclat; le prince avait donné cent preuves incontestables du désespoir où elle l'eût laissé en mourant ; cependant ce fut tout le contraire qui arriva. Jeanne de Luynes ne pardonna pas au prince le mal qu'elle venait de souffrir à cause de lui. On dit sou-

vent, et c'est une grande erreur, que l'amour des femmes se fortifie par les embarras et les souffrances qu'il leur procure. Il n'est pas moins faux de dire que celui des hommes s'excite par les grandes difficultés qu'on lui oppose. Ce sont de ces préceptes en crédit qui sont absolument le rebours de la vérité. Quoi qu'il en soit, madame de Verrue, en recouvrant la santé, s'aperçut enfin, de manière à n'en pouvoir douter, qu'il ne restait plus dans son cœur vestige de sa tendresse pour le duc de Savoie.

Bien d'autres à sa place auraient joué l'amour pour en conserver les précieux accompagnements ; mais sa loyauté naturelle et le respect qu'elle avait d'elle-même lui montrèrent cette position comme une chose basse et humiliante. Elle appela aussitôt à son aide ses résolutions énergiques et son irrévocable volonté. D'abord elle eut l'idée d'instruire le prince de son changement, de pleurer avec lui ce qu'elle ne sentait plus, et de se retirer honorablement, comme une reine qui abdique. Un reste d'affection et de pitié la fit reculer devant les scènes déchirantes que cette façon d'agir allait amener. Une rêverie de quelques minutes seulement lui suggéra un autre parti, aussi sûr et plus prompt que le premier, mais qui manqua son but, car il ne fut pas moins amer pour M. de Savoie. C'est ce qu'on verra au suivant chapitre.

VII

La comtesse était décidée à ne point imiter ces femmes qui n'osent pas avouer leur inconstance, et qui conservent longtemps par faiblesse l'amant qu'elles n'aiment plus. Elle avait passé l'âge où le caractère est encore indécis, et l'habitude du pouvoir souverain avait fortifié son goût pour les partis extrêmes. Elle résolut donc de trancher dans le vif et de s'enfuir clandestinement sans faire d'adieux à M. de Savoie. Le chevalier de Luynes, son plus jeune frère, l'un des meilleurs officiers de la marine française, était la seule personne de son nom qui lui eût gardé de l'amitié malgré ses fautes. Ce fut à lui qu'elle eut recours. On voit par une lettre qu'elle écrivit au chevalier, qui était alors à Toulon, quelle terrible volonté avait madame de Verrue :

« Vous m'allez sans doute blâmer, mon cher frère, et je me maudis moi-même de toute mon âme. Je n'ai pas besoin de vous remettre en mémoire les sacrifices que j'ai faits à l'amour qui m'a jetée dans les bras du duc de Savoie. Vous savez qu'il m'en a coûté jusqu'à l'amitié de tous mes proches, excepté vous seul. En me donnant à Son Altesse, j'ai brûlé tous mes vaisseaux et rompu avec le monde. Vous savez aussi les avantages et les plaisirs que j'ai trouvés en

échange de mon honneur. En abandonnant les biens dont je jouis à présent, les autres ne me seront pas rendus, et je perdrai ma fortune et ma réputation tout ensemble. Il me faut pourtant les abandonner. Apprenez que je n'aime plus Son Altesse. Les regrets et la pensée de mon ingratitude ne sauraient me retenir dans une condition qui m'est insupportable. Je mourrais plutôt que de m'abaisser à faire le semblant d'une tendresse que je n'ai plus. Le prince m'aime avec trop d'ardeur pour que je songe à n'être que son amie. Venez donc promptement à mon aide. Si je tardais à partir, il m'arriverait assurément, à la première caresse que M. de Savoie me voudrait donner, de lui dire en face que je ne suis plus pour lui ce qu'il imagine. Le 15 octobre, il doit être à Chambéry; venez à Turin ce jour-là, et me conduisez jusqu'aux frontières, d'où je gagnerai Paris toute seule. Ne cherchez point à me détourner d'une envie qui est plus forte que moi. Si vous n'êtes pas arrivé ici au jour indiqué, je partirai sans vous, à l'aventure, dussé-je périr en chemin. Je vous envoie un papier de change de 20,000 livres sur un comptoir de Marseille ; achetez avec cela un carrosse neuf qui n'aille pas rompre sur la route, et quatre chevaux excellents.

« Votre affectionnée sœur et amie,

« JEANNE DE LUYNES, comtesse de Verrue. »

De Turin, le trentième de septembre 1699.

Victor-Amédée était obligé d'aller ouvrir les états à Chambéry le 15 octobre, et pour la première fois depuis bien des années, la comtesse refusa de l'accompagner en prétextant des douleurs que le poison lui avait laissées. Les amants ont de ces instincts profonds et secrets qui les avertissent vaguement des maux que l'avenir prépare. Sans reconnaître encore ce qui était survenu dans l'âme de sa maîtresse, M. de Savoie était frappé de mille petits changements aux manières, aux paroles de madame de Verrue, et jusque dans le son de la voix, car il s'opère comme une transformation générale dans une personne d'où l'amour se retire, aussi bien que dans celle dont il devient le maître. Le prince partit seul pour Chambéry, le cœur fort oppressé, avec l'idée qu'il ne reverrait peut-être jamais Jeanne de Luynes. Cependant la comtesse lui avait paru si calme à l'instant de la séparation, qu'il ne voulut point croire à des frayeurs qu'elle ne partageait pas, et il s'efforça de chasser ses sombres pressentiments.

Au jour désigné, le chevalier de Luynes arriva de grand matin au palais, et se fit introduire dans l'appartement de sa sœur. Il la trouva vêtue de ses habits de voyage et achevant ses préparatifs.

— Vous êtes de parole, lui dit la comtesse après l'avoir embrassé; ne perdons point de temps. J'ai envoyé mes femmes à l'église. Dans une heure, il faut que nous soyons en carrosse.

— Avez-vous une grosse somme d'argent? demanda le chevalier.

— J'ai trois mille livres en or pour mon voyage.

— Et comment vivrez-vous à Paris?

— J'y ai pensé. J'emporte le moins que je puis de tout ce que Son Altesse m'a donné. Ce coffret contient quelques pierreries, que je vendrai; leur prix suffira pour me faire admettre dans un couvent.

— Quoi! vous préférez la vie maussade d'un couvent aux grandeurs d'une favorite! En vérité, vous êtes une tête folle.

— Aimez-vous mieux, dit la comtesse avec des yeux étincelants, que je demeure encore trois mois ici pour m'aller après cela jeter dans la rivière?

— Par ma foi! Jeanne, je ne vous comprends pas. Je serais volontiers l'amant d'une reine qui ne me plairait que médiocrement.

Jeanne de Luynes haussa les épaules.

— Laissez-vous, au moins, une lettre pour M. de Savoie? dit le chevalier.

Le rouge monta aux joues de la comtesse, car il y a quelque chose de honteux dans l'ingratitude.

— J'ai dix fois pris la plume pour lui écrire, répondit-elle. Je sens encore pour lui une amitié extrême, je vous le jure; mais le courage me manque à l'idée que je vais lui déchirer le cœur.

— Ainsi, par excès de tendresse, vous lui allez porter ce coup mortel avec plus de barbarie, sans rien tenter pour l'adoucir? C'est une chose horrible, Jeanne. Allons, soyez pitoyable : écrivez un billet.

Madame de Verrue se mit devant une table, et trempa une plume dans l'écritoire. Elle n'eut pas tracé la première ligne qu'elle fondit en larmes.

— Impossible! dit-elle en se levant. Je ne partirais pas si je voulais lui apprendre ce qu'il m'en coûte de l'affliger.

— Eh! le grand malheur quand vous resteriez, dit M. de Luynes.

— Si mon sacrifice pouvait durer, je n'hésiterais pas à le faire, reprit la comtesse; mais je vous l'ai dit : dans trois mois je serais morte. Chevalier, donnez-moi votre bras et partons.

Madame de Verrue entraîna son frère. Un carrosse les attendait au dehors du château; au bout de quelques minutes, Jeanne de Luynes sortait de Turin.

Il n'y avait alors qu'une route praticable pour gagner la France : c'était celle par où M. de Savoie était allé aux états. Nos voyageurs ne pouvaient faire autrement que de la suivre jusqu'à Aix, pour se diriger ensuite sur le canton de Genève par le chemin d'Annecy, et de là se rendre à Lyon. Or, le prince, tourmenté par ses craintes, avait dit un peu vite ses discours d'ouverture, et avait mis fin aux affaires trois jours plus tôt que de coutume. Il laissa ses ministres à Chambéry, et remonta en carrosse avec une faible suite pour retourner en moins de temps à Turin. L'amour et l'impatience, perçant à travers ses paroles, donnaient des ailes à ses équipages.

La comtesse et son frère traversaient le bourg d'Aix, en Savoie, quand tout à coup leurs postillons furent arrêtés par un courrier de Son Altesse. Madame de Verrue entendit crier ces mots :

— Faites place à monseigneur le duc de Savoie !

— Nous sommes pris! s'écria le chevalier de Luynes : voici le prince!

— Ne vous troublez point, dit la comtesse en se baissant au fond de la voiture sous les pieds de son frère. M. de Savoie ne vous connaît pas.

Le prince avait la tête à la portière; soit qu'il y eût un air de mystère et de crainte sur la figure du chevalier, soit que la ressemblance de M. de Luynes avec sa sœur eût frappé M. de Savoie, il prit le cordon de son carrosse et fit arrêter, sans trop savoir ce qu'il voulait. Le premier écuyer et le capitaine des gardes se présentèrent à cheval pour recevoir les ordres; mais Son Altesse, après un moment d'indécision, commanda qu'on se remît en route et qu'on fît diligence.

En reprenant sa place à côté de son frère, madame de Verrue aperçut les derniers nuages de poussière qu'avaient soulevés les chevaux de l'escorte.

— Grâce à Dieu! dit-elle, il a passé sans me voir.

— Vous avez un cœur de fer! s'écria le chevalier.

Quatre heures après, la comtesse avait franchi la frontière de la Savoie pour n'y jamais revenir.

VIII

Depuis deux mois environ, madame de Verrue vivait obscure et fort retirée aux Feuillantines de la rue Saint-Jacques, où personne des Luynes ni des Chevreuse ne venait la voir, lorsqu'un matin, M. de Vernon, ambassadeur du roi de Piémont près la cour de France, demanda la comtesse au parloir du couvent, et lui donna communication de la lettre suivante :

« Mon cher Vernon,

« C'est à vous que je m'adresse au sujet de mes tristes amours, car madame la comtesse de Verrue a jugé à propos de s'enfuir sans me laisser aucun écrit pour m'instruire de ses résolutions. Elle voulait sans doute me rendre son abandon plus cruel, et vous lui pouvez dire qu'elle y a bien réussi.

« Au reçu des présentes missives, vous chercherez la comtesse dans Paris jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée. Quand vous saurez le lieu de sa retraite, vous lui ferez une visite et vous lui porterez le reste de ces bijoux qu'elle a négligé de prendre par un étrange scrupule, qui m'afflige pour elle comme pour moi. Je vous enverrai dans peu la somme de huit millions de livres sur des banques de Paris. Vous les donnerez à madame de Verrue. C'est l'é-

quivalent des biens qu'elle avait daigné accepter quand elle m'aimait, et que j'ai fait vendre. Il ne me convient ni de les reprendre, ni de la savoir en danger de souffrir de la gêne ; encore moins de donner à une autre ce qu'elle tenait de moi, puisque je n'aurai jamais d'autre maîtresse.

« S'il faut que vous parliez en mon nom à cette infidèle, vous lui direz que, si elle m'eût appris son dessein de me quitter, je ne l'aurais point retenue par force. Vous ajouterez que je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait, et que je lui souhaite de n'avoir jamais la conscience tourmentée par la pensée de son ingratitude.

« Sur ce, mon cher Vernon, je prie Dieu qu'il vous conserve.

« VICTOR-AMÉDÉE II. »

De Turin, le... décembre 1699.

M. de Vernon était un homme d'une exactitude extrême en toutes choses, et qui avait une dignité fort propre au rôle d'ambassadeur.

— Madame, dit-il quand la lecture fut achevée, je vous ai fait voir cette lettre, afin que vous sachiez bien les sommes que vous avez à recevoir de Son Altesse le duc de Savoie.

M. de Vernon se couvrit ensuite pour parler au nom du prince, et il reprit d'un ton solennel :

— Madame, si vous eussiez appris au roi mon maître votre dessein de le quitter, il ne vous eût point retenue par force. Il vous pardonne le mal que

vous lui avez fait, et vous souhaite de n'avoir jamais la conscience tourmentée par la pensée de votre ingratitude.

Cela dit, l'ambassadeur salua et sortit sans rien vouloir ajouter aux paroles de Victor-Amédée.

Selon nous, madame de Verrue avait eu raison de se séparer du prince de Savoie dès l'instant qu'elle ne l'aimait plus; nous lui aurions su gré pourtant de n'appartenir à personne après lui. Il y a de ces souvenirs auxquels on doit le reste de sa vie. Si l'on examine la conduite de la comtesse, il semble qu'elle était de ces femmes qui ne donnent jamais leur cœur tout entier et le retiennent par un coin, afin de le retirer quand elles jugent que l'amour leur a coûté assez cher. En cela elle fit l'opposé de la duchesse de la Vallière ; mais on ne voit point deux la Vallière dans tout un siècle, et avec ses imperfections madame de Verrue fut encore une fort aimable personne. Nous devons dire aussi que son intention avait été d'abord de passer ses jours au couvent, et que, sans doute, elle n'y eût pas manqué sans l'extraordinaire générosité de M. de Savoie. De bonne foi, elle ne pouvait plus demeurer dans une cellule, ayant une fortune de huit millions de livres. Elle en sortit, et elle fit bien.

C'était alors le moment où l'étrange mortalité qui frappait les fils du roi, plongeait la cour dans le deuil. Le duc et la duchesse de Bourgogne venaient de mourir à peu de jours d'intervalle, et leurs enfants étaient tout près de les suivre. Il en périt deux presque subitement, et le dernier, le duc d'Anjou, qui

était au berceau, ressentait déjà les atteintes du mal. Quelqu'un parla au roi de l'empoisonnement dont M. de Savoie avait si heureusement sauvé madame de Verrue. Dans ce moment d'inquiétude et d'effroi on fit appeler aussitôt la comtesse et on lui demanda si elle savait la recette du contre-poison auquel elle devait la vie. Elle l'avait conservée en effet; on en donna une potion au duc d'Anjou, et soit par hasard ou autrement, le petit prince échappa à la mort.

Madame de Verrue dut à cette aventure la grande considération dont elle a joui plus tard à la cour de Louis XV, car le roi demeura persuadé que ses frères étaient morts du poison, et que sans la comtesse il les aurait suivis.

Le moyen d'avoir des amis, c'est d'être riche et de tenir table ouverte. Toute bannie du monde qu'elle était, madame de Verrue ne voulait point recevoir ces gens de mauvaise réputation qui sont toujours prêts à former un cercle chez ceux qui ne peuvent avoir la bonne compagnie. Avec du temps, de la patience et des dépenses considérables, la comtesse triompha peu à peu de toutes les difficultés. Elle eut des appartements si magnifiques, qu'on voulut les voir par curiosité. Elle se composa un cabinet de tableaux estimés qui devint bientôt fort remarquable, car elle consacrait à cette dépense la somme énorme de cent mille livres par an (1). Les Chevreuse retournèrent chez elle des premiers; ils y amenèrent

(1) Ce chiffre est exact.

leurs amis, et la cour entière y revint à leur suite. La régence, qui commença sur ces entrefaites, ayant relâché les mœurs, on fit plus que d'oublier la jeunesse de madame de Verrue, on en parla comme d'une chose fort en son honneur. La comtesse eut l'amitié du cardinal Dubois, et l'on a dit qu'elle avait pris quelque part au gouvernement durant son ministère et celui de Fleury; mais cela n'est pas certain. On voit plutôt par les mémoires de ce temps qu'elle songeait uniquement aux plaisirs et qu'elle ne voulait pas avoir un seul instant de souci. Elle inventait chaque jour de nouveaux divertissements pour elle et ses intimes, et ce tourbillon ne s'arrêta pas un instant qu'à sa mort. Quoiqu'elle n'eût point le temps de lire au milieu de cette frérie continuelle, sa bibliothèque, toute composée de romans et de pièces de théâtre, ne s'élevait pas à moins de quarante mille volumes; c'était, disait-elle, pour faire vivre les libraires. D'abord elle reçut plus d'épicuriens et de gourmands que de beaux esprits; cependant elle finit par épurer son monde et donna dans ses dernières années des soupers aux poëtes et aux philosophes, qu'elle aima et protégea comme une souveraine. Elle fut sous ce rapport, non la rivale, mais l'émule de madame de Tencin, et si elle n'eut pas le même esprit, elle l'emporta en générosité à cause de sa grande fortune. On a dit qu'elle avait eu pour amant M. de Lafaye, à qui Voltaire a fait l'honneur de donner fort à la légère le nom d'Horace français. Nous n'avons pas cherché à éclaircir ce point, afin de ne pas déconsidérer une femme qui avait de fort

belles et grandes qualités, et à qui nous ne voudrions pas trouver d'autre tort que ses injustes sentiments pour le duc de Savoie.

Cette vie turbulente par où madame de Verrue a fini sa carrière semblera peut-être former des disparates avec sa jeunesse et son caractère. Si cela n'eût duré que peu de temps, ou si la cour de la régence lui eût tenu rigueur, on pourrait dire que c'était une façon de s'étourdir pour oublier le mauvais pied où elle était dans le monde. Mais il n'en fut rien. Si elle eût montré quelque regret de son ingratitude pour M. de Savoie, on pourrait penser qu'elle déguisait, sous une gaieté turbulente, des remords et une tristesse importune; mais lorsque les bruits de la renommée lui apprirent l'éclat et les grandeurs du règne de Victor-Amédée, on ne la vit jamais pousser un soupir. La comtesse n'ignora pas que son amant était demeuré inconsolable. Elle sut que la fille qu'elle lui avait laissée avait épousé le prince de Carignan, et que cette enfant serait devenue reine de Piémont, par ce beau mariage, si M. de Savoie eût perdu son fils. L'abdication singulière de ce grand prince et sa retraite dont il n'a pas dit les motifs furent attribuées aux peines de cœur. Tout cela fut rapporté à madame de Verrue, et cependant elle resta dans son inexorable indifférence et n'écouta ces nouvelles qu'avec une oreille distraite.

La comtesse n'avait pas donné beaucoup aux dissipations dans sa jeunesse. On l'avait mariée presque enfant. Les ennuis lui étaient mauvais et malsains, et on l'en avait abreuvée. Pendant ses amours avec

M. de Savoie, elle avait vécu retirée. Elle consacra la fin de sa vie aux plaisirs. Elle s'y voua uniquement et y mit la même ardeur qu'à sa passion pour le prince, car elle l'avait aimé de tout son cœur.

Avant l'abdication de Victor-Amédée, madame de Verrue s'interrompit au milieu de son tumulte pour s'informer comment vivaient ses enfants à Turin. Elle pria l'ambassadeur de Piémont de lui en donner des nouvelles. On lui répondit que si elle avait pour eux le cœur d'une mère, on ne voulait pas la priver du bonheur de les embrasser. Ils vinrent à Paris en effet, et la comtesse sut que le prince leur avait commandé d'avoir pour elle un grand respect. Madame de Carignan surtout caressa beaucoup sa mère, et lui parla longuement des bontés et des vertus de M. de Savoie. N'ayant pas trouvé une seule fois en défaut la générosité romanesque de son amant, Jeanne de Luynes aurait eu le droit d'en avoir le cœur touché; mais, si cela lui est arrivé, ce furent des nuages qu'elle s'efforça de chasser de son esprit, de peur d'un moment de mélancolie. L'habitude des dissipations devint une seconde nature, et la comtesse ne songea qu'aux jouissances d'un luxe effréné. Elle fit tant qu'on l'accabla de compliments et de madrigaux, et qu'on lui donna le surnom de *dame de volupté*.

Son épitaphe qu'elle composa elle-même, montre où elle poussait son étrange fureur de vouloir passer pour insensible, étourdie et philosophe.

Ci-gît dans une paix profonde
Cette dame de volupté,

Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

Jeanne de Luynes, comtesse de Verrue, mourut le 18 novembre 1736 et peu chrétiennement. Son incrédulité, qui ne fut pas un semblant ni une bravade, prouve que, si les femmes sont inconstantes dans leurs sentiments, elles savent aussi poursuivre une idée jusqu'au tombeau une fois qu'elles l'ont bien solidement mise dans leur tête.

CLAUDINE DE TENCIN.

I

La famille des Guérin. — L'abbé Oui-da et mademoiselle Nenni. — Le bal du receveur des gabelles.

Pendant les dernières années du règne de Louis XIV, madame de Maintenon avait si bien assoupli le roi et régenté la cour, que tout pliait à ses volontés. Parce qu'il était de son goût de ne bouger de la chapelle, et d'entendre tous les jours messe et salut, il fallait qu'on l'imitât ; la prude garda un visage maussade et des sourcils froncés jusqu'à ce que Versailles fût devenu comme une espèce de couvent. Ce monde si brillant et si romanesque du beau temps des la Vallière et des Montespan, avait abjuré les plaisirs, les aventures et le bel esprit, pour ne songer qu'à des tracasseries de dévotes et à mener une vie de chartreux. Le roi étant vieux, il fallait que la cour entière s'arrangeât pour avoir soixante-dix ans,

et cela s'opéra tout à coup sans murmure. On ne dansait plus que de loin en loin; Racine faisait des pièces religieuses, les belles dames ne découvraient plus leurs épaules, de peur d'être grondées, et venaient consumer leur jeunesse au salut où elles avaient des bougeoirs pour être vues de la Maintenon. Les rires et la folie dormaient comme les marmottes en hiver; les amours ne battaient que d'une aile, et la galanterie n'allait plus qu'à la sourdine, le manteau sur le nez ou avec un masque hypocrite.

La ville, qui ne suit la cour qu'à distance, avait fini à la longue par prendre aussi l'ornière, et la province elle-même y arriva peu à peu, en sorte que le royaume entier faisait mine de n'être bientôt qu'un vaste séminaire. Il faut rendre justice aux jeunes gens de tous les temps, et dire qu'ils n'aiment pas à s'abaisser au mensonge, ni à feindre la bigoterie. Les souverains et les modes sont impuissants à les y contraindre, et si les femmes se résignent à cause de l'asservissement naturel de leur position, les jeunes gens les abandonnent et cherchent leurs plaisirs ailleurs que dans la bonne compagnie, ce qui est toujours un malheur et porte un grand dommage aux mœurs.

Le duc d'Orléans donna le premier signal d'une rupture ouverte avec les austérités de Versailles. Il se moqua de la Maintenon en pleine table, donna des soupers où venaient les filles d'Opéra, et se fit bien vite une cour jeune et hardie qui chansonnait gaiement, buvait sec, jouait gros jeu et passait les nuits en débauches, mais où le bon ton et les fem-

mes de qualité n'entraient point. Ce fut autour de ce noyau que le reste de la noblesse se rallia aussitôt après la mort du roi, et comme le pas était marqué à l'avance, les girouettes se retournèrent subitement; on tomba d'une extrême dévotion dans ce débordement général dont la régence a offert le spectacle.

Dans le temps où la pruderie et les bougeoirs de la chapelle étaient au fort de leur éclat, il y avait aux environs de Grenoble une modeste famille retirée dans un petit château, mangeant les volailles de sa basse-cour, et n'allant guère à la ville que trois fois l'an dans une carriole pour voir des fêtes ou des comédies. La famille se composait d'une vieille mère, de deux garçons et de quatre filles, dont deux étaient nubiles. Leur nom était Guérin; leur terre s'appelait Tencin, et comme elle les nourrissait, ils lui devaient autant qu'à feu leur père; c'était donc par reconnaissance et en même temps pour se donner un air de gentilhommerie qu'ils se faisaient annoncer les messieurs et demoiselles de Tencin. Ce petit monde était fort éveillé, avait des visages ronds et vermeils, des bouches bien fendues, des santés de moines et de l'appétit pour les plaisirs de toutes sortes.

L'aîné des Tencin montrait un peu plus de gravité que les autres, et M. d'Avré, qui le prit en amitié, l'emmena tout jeune dans une ambassade. La fille aînée donna dans les yeux de M. Ferréol, un très-riche financier. M. Ferréol demanda la demoiselle, c'est assez dire qu'il l'obtint; il l'épousa tout d'un coup à la volée, puis il partit avec elle. C'é-

taient déjà deux fardeaux et deux bouches de moins; le cœur de la vieille mère et le château de Tencin en furent un peu soulagés. Le second fils ne pouvait échapper à l'Église; on lui donna le nom d'abbé de Tencin, et il prit le petit collet en attendant l'âge de son ordination. Il restait encore la seconde fille, mademoiselle Claudine, dont nous allons parler au long. Elle n'entrait qu'à peine dans sa dix-septième année; mais elle avait l'esprit fort ouvert pour son âge; on lui trouvait dans la tournure, la physionomie et le son de voix, on ne sait quoi qui tournait la cervelle aux hommes. Elle avait le cou fort beau et les yeux d'un bleu tendre; avec cela une humeur singulière et capricieuse qui la poussait à des coups de tête, de la patience pourtant dans l'exécution de ses projets, et beaucoup plus d'ambition que de scrupules, ce qui est mauvais pour faire son salut, mais excellent pour parvenir.

L'abbé, son frère, lui ressemblait en tous points avec plus de hardiesse et de persévérance, une plus grande soif d'honneurs et d'argent, et plus de solidité dans les vues. Tous deux avaient de l'esprit et la répartie prompte, douce ou maligne à emporter la pièce, suivant la circonstance. Malgré leur conformité de caractères, les instincts différents de leurs deux sexes produisaient entre eux un contraste qui frappait au premier abord. Comme, dans le monde, les hommes poursuivent et reçoivent, tandis que les femmes se défendent et donnent, l'abbé acceptait au premier mot toutes les propositions qu'on lui faisait, au lieu que la demoiselle refusait sans ré-

fléchir, sauf à revenir brusquement sur ses premières volontés. Ainsi Pierre de Tencin reçut de ses amis le sobriquet de l'abbé Oui-da, et Claudine fut appelée mademoiselle Nenni, parce qu'elle répondait non à tout ce qu'on lui demandait. Du reste, le frère et la sœur s'aimaient d'amitié vive, et s'étaient promis cent fois que l'un ne trouverait pas la fortune sans partager avec l'autre.

Comme le vent soufflait à la dévotion dans ce moment-là, et que les princes de l'Église menaient une vie molle et pompeuse, l'abbé résolut en lui-même d'être un jour bénéficiaire et prélat. Cette idée s'ancra bien fermement dans sa tête un matin qu'il vit officier monseigneur Lecamus, l'archevêque de Grenoble. Claudine, en sa qualité de femme, était réduite à la triste condition d'attendre les volontés du sort; mais si on lui avait donné le choix, elle serait devenue plus volontiers la maîtresse du roi, que la supérieure d'un couvent. Sa mère la prit à part un beau jour, et lui dit d'un ton décidé :

— Ma chère Claudine, il peut arriver tout à l'heure que votre frère aîné vienne à nous demander de l'argent pour faire son chemin; il me faudra bientôt payer la pension de l'abbé au séminaire. Je vous donne l'année pleine, à partir d'aujourd'hui, pour trouver un mari. Après cela, si vous n'êtes point établie, vous entrerez, s'il vous plaît, en religion. Quand on n'a pas de fortune, on y supplée par de l'adresse, ou si le ciel vous a refusé du génie, on se résigne à servir le bon Dieu.

— Eh! comment voulez-vous, répondit la jeune

fille, que je trouve un mari sans bouger de cette maison, où je ne vois que des paysans ?

— J'y ai songé. Nous vous mènerons à la ville une fois par mois. L'on vous fera une toilette avec la robe que votre père me donna lorsqu'il fut président à Grenoble. Vous irez danser chez M. le receveur des gabelles, et à la comédie s'il passe une troupe d'acteurs. Vous verrez des jeunes gens ; l'on vous dira ceux qui ont du bien ; c'est à vos yeux et à votre esprit de faire le reste. Soyez pourvue dans un an, sinon le voile vous attend.

— Hélas ! dit la demoiselle, à moins d'un miracle je serai religieuse, car les jeunes gens d'aujourd'hui mettent les écus au-dessus de tout.

— Vous croyez cela, ma mie, et vous n'y entendez rien. Une jolie fille peut toujours se marier elle-même avec de la finesse. Ces vues intéressées des jeunes gens ne tiennent qu'à une chose, c'est que les demoiselles ignorent comment on inspire de l'amour. Dieu sait pourtant si cela est facile ! Les hommes ne demandent qu'à se monter l'imagination. Le secret est de leur persuader qu'on les préfère. Le plus avare et le plus froid s'échauffe aussitôt qu'il se croit distingué. L'on dit que c'est aux filles d'attendre qu'on les demande ; moi, je soutiens qu'elles peuvent choisir celui qui leur plaît, se faire épouser en dépit de tout, et secouer ainsi leur pauvreté du jour au lendemain. Avez-vous besoin d'un exemple ? je vous citerai mon propre mariage. Feu votre père était beau comme le jour quand je le rencontrai. Il n'avait qu'une petite fortune, mais il me convint. Je lui fis

les doux yeux, il vint à moi. M. Guérin ne m'eut pas dit trois mots de galanterie que je lui avais déjà percé le cœur. Il voulait m'enlever ; ma vertu s'en offensa. Il fut à mes pieds et nous nous épousâmes le 6 du mois de mai 1678. Je n'avais pas un sou vaillant, rien que ma gentillesse naturelle, avec force frères et sœurs aussi pauvres que moi, mais du savoir et mes vingt ans... et voilà comme on se marie.

La vieille mère donna, sur ce ton, d'excellents avis à sa fille, lui ouvrit quelque peu les idées, et lui apprit les petits manéges qu'il est permis à une demoiselle de hasarder en bonne compagnie, pour se faire des amis sans qu'on puisse blâmer sa conduite. Claudine écouta de ses fines oreilles, et résolut de mettre à profit la leçon sans qu'il fût besoin de la lui faire répéter deux fois. Après cela elle ne pensa plus qu'à se tailler une robe, et jura tout bas que si M. le receveur des gabelles donnait à danser, le plus riche cavalier de la fête aurait affaire à elle.

Le bal arriva bientôt. La demoiselle s'arrangea le mieux du monde, et à peu de frais, avec le pou-de-soie de sa mère ; elle découvrit ses blanches épaules ornées du séduisant embonpoint de la jeunesse, mit à l'air des bras admirables, releva le rose de ses joues par un peu de poudre, et parsema toute sa personne de fleurs naturelles, puis elle fit en cet état son entrée chez le receveur. La maison était belle, les salles brillantes et décorées avec recherche; les lumières étaient à profusion et la symphonie parfaite. Mademoiselle Claudine voyait ce luxe pour la première fois de sa vie; l'ivresse et le feu des danses l'emportèrent

si bien qu'elle perdit le fil de ses idées, oubliant ses projets, les instructions de sa mère et madame Guérin elle-même. Elle se jeta dans les plaisirs sans regarder seulement les visages de ceux qui la conduisaient danser. Cependant, comme on remarqua ses grâces, le sangfroid lui revint lorsqu'elle sentit qu'on parlait d'elle favorablement.

Il y avait, à cette fête, de la noblesse de province en quantité; mais on distinguait par-dessus les autres un gentilhomme qui tenait de près à une famille de grands seigneurs; on l'appelait M. de Chandennier, parce qu'il était cousin du fameux capitaine des gardes, qui s'exila volontairement de la cour, et dont la disgrâce injuste et la fierté avaient fait du bruit. Son vrai nom était Rochechouart. On lui attribuait complaisamment les superbes qualités de son cousin, quoiqu'il en eût d'autres moins grandes. Le vicomte de Chandennier se disposait à partir pour la cour avec l'envie de s'y élever. Il avait de l'esprit, du savoir-faire et de la franche originalité; il comptait un peu sur les femmes et sur son épée, beaucoup sur sa famille et son argent, et visait à quelque riche mariage. Il portait d'ailleurs des moustaches retroussées; ses habits de lieutenant de chevau-légers lui allaient à merveille, et ses manières annonçaient une humeur entreprenante.

Dans ces réunions où les femmes viennent étaler leurs charmes aux regards des hommes, il y a toujours une espèce de guerre déclarée tacitement entre les deux sexes, et, selon l'usage des anciens combats, les chefs des deux partis se mesurent volontiers en-

semble. Si M. de Chandennier était le plus considérable des cavaliers, mademoiselle de Tencin était aussi la première parmi les danseuses. Après quelques minutes d'observation, Claudine ayant fixé ses yeux d'un bleu tendre sur ceux du gentilhomme avec un air de défi, la flamme se mit aux poudres. M. de Chandennier se fit présenter à madame Guérin par le maître du logis, et prit le bras de la jeune fille pour la promener dans les salons.

— Mademoiselle, lui dit-il, quelle vie mène-t-on à Tencin ? Y suivez-vous la mode en passant les journées à l'église ? Avez-vous un gros livre d'*heures* en maroquin, et parlez-vous beaucoup des choses de religion ?

— Nous n'y manquerions pas, monsieur le vicomte, si nous étions à Versailles ; mais, dans notre village, ce seraient des peines qui ne rapporteraient rien.

— Je suis ravi d'apprendre que vous ne donnez pas dans le travers du moment. On ne touche plus aujourd'hui la main aux dames qu'en leur offrant l'eau bénite ; on ne leur fait plus sa cour qu'avec des citations saintes, et je ne suis pas docteur en ces matières. Quand je rencontre de la pruderie, je la prends au sérieux, et je me tiens pour dit qu'on ne veut pas de mes civilités.

— La pruderie n'est un amusement que pour les belles de la ville, qui ont du temps et des occasions ; mais une fille de la campagne, comme moi, n'en retirerait aucun plaisir.

— A la bonne heure ! nous nous entendrons en-

semble. Dites-moi charitablement comment il faudrait s'y prendre pour gagner votre cœur, car je me sens une terrible envie de vous plaire.

— Comment pourrais-je le savoir, n'ayant jamais eu le cœur pris ?

— Nous n'ignorez pas sans doute quels sont les mérites que vous aimeriez à rencontrer dans celui qui mettrait son amour à vos genoux.

— Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Cherchez un peu cela, je vous prie. Pour être bien vu de vous, il n'est rien dont je ne fusse capable. Faudrait-il être le plus vaillant des paladins ou le plus fidèle des bergers ?

— Celui des deux que vous voudrez. Remplissez l'univers du bruit de vos exploits, ou bien rimez sur mes vertus; je vous dirai après si j'en suis touchée.

— Ce serait trop long. Je préfère être simplement Chandennier, amoureux de mademoiselle de Tencin. Souffrez que je porte vos couleurs pendant les quinze jours que je vais passer à Grenoble.

— Je n'ai point de couleurs à moi, monsieur.

— Qu'importe : vous avez pris aujourd'hui des rubans bleus; j'en veux avoir de semblables.

On badina sur ce pied quelques instants. Les violons ayant joué le menuet, Chandennier fit danser la demoiselle sans que la conversation y perdît rien, et tout le monde s'aperçut que le vicomte donnait à plein collier dans les filets de Claudine. Il ne la quittait plus, et, vers la fin de la soirée, il s'était si bien brûlé à cette lumière, que ses amis le plaisantaient en disant qu'il sentait le roussi. Madame Guérin sui-

vait sa fille des yeux sans avoir l'air d'y songer, et quand elle jugea l'incendie bien allumé, un signe de main rappela Claudine, et on se retira. Chandennier descendit jusqu'à la porte avec les Tencin. D'autres personnes furent entraînées par son exemple, et le bal finit ainsi à l'improviste. Comme toute la compagnie demandait à la fois ses gens, il y eut un peu de confusion. Madame Guérin et sa fille étaient montées dans leur modeste carriole; M. de Chandennier s'approcha d'elles :

— Désirez-vous, mesdames, leur dit-il, que mes laquais vous accompagnent avec des flambeaux jusqu'aux portes de la ville?

Claudine, cédant à son instinct, répondit aussitôt sans réflexion :

— Nenni! monsieur; notre garçon connaît le chemin.

Le gentilhomme fit un salut, et se retourna vers l'abbé :

— Mademoiselle votre sœur, lui dit-il, me reçoit fort mal. Voudrez-vous bien, malgré cela, venir souper chez moi ce soir?

— Oui-da! répondit l'abbé selon sa coutume; ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

— Vous êtes étrange, Claudine, disait la mère, avec votre manie de répondre par un *non* à tout ce qu'on vous demande. Vous aurez fâché M. le vicomte en repoussant ses offres, qui étaient fort polies.

Mademoiselle Claudine allait toujours vite et loin lorsque ses idées retournaient, par un second mouvement, dans le sens inverse du premier.

— Je crois en effet, dit-elle, que j'ai commis une faute, et je vais la réparer.

Elle sortit sa tête de la voiture au moment où le valet de ferme donnait du fouet au cheval, et ajouta :

— Monsieur le vicomte, si vous faites quelque promenade hors de la ville, venez vous rafraîchir à Tencin.

— Êtes-vous folle, reprit la mère, de crier cela devant tout le monde ? C'était à votre frère d'inviter M. de Chandennier, et non pas à vous.

Pendant que la carriole prenait la route de Tencin, un jeune Mondor de la finance, qui enrageait de se voir éclipsé par Chandennier et ses amis, s'approcha du groupe des gentilshommes, et, avisant notre abbé, qui n'était pas vêtu magnifiquement, il lui fit à brûle-pourpoint cette apostrophe :

— Monsieur, je vous conseille de chasser votre valet de chambre ; il vous a mis votre collet de travers, et l'on pourrait croire que vous vous êtes habillé vous-même.

Les autres Mondor s'efforcèrent de rire le plus haut qu'ils purent de cette impertinence. L'abbé répondit aussitôt :

— Je vous remercie de votre avis, monsieur ; je m'habille moi-même, en effet. Mais il vous faut changer votre tailleur : le coquin vous met tant de boutons aux manches que vous ne pourriez embrasser une dame sans lui faire des écorchures ou lui déchirer ses dentelles, et l'on croirait, à voir cette toilette, que vous n'avez point de maîtresse.

Ce fut le tour des gentilshommes à rire.

— Grand merci du conseil! reprit le Mondor. Dépêchez-vous d'avoir la soutane et le rabat; j'enverrai mes laquais à votre confessionnal.

— Ils seront bien venus. J'aurai soin de vous adresser mes créanciers, afin que vous les accommodiez en leur prêtant à usure.

— Je le ferai pour vous être agréable; je ne saurais refuser de l'argent à un bon gentilhomme, et je suppose que vous l'êtes.

— Autant qu'il est possible quand on n'a qu'un père magistrat. C'est comme dans votre famille, où nous voyons qu'on ne dégénère pas.

— Nous ne souffrons pas la comparaison : il n'y a dans ma famille personne d'aussi gueux que vous.

— Mais nous vous cédons le pas du côté de la sottise; et quant à ma gueuserie, elle va finir, puisque vous m'allez prêter demain cinq cents pistoles.

— Sur lequel de vos fiefs me donnerez-vous hypothèque?

— M. de Chandennier et ses amis répondront pour moi.

— Assurément, dit Chandennier, si vous ne lui comptez demain les cinq cents pistoles, c'est moi qui vous prêterai des coups de bâton, et je vais vous servir un à-compte dans l'instant.

L'abbé tira de son portefeuille un morceau de papier et un crayon.

— Faites-moi votre billet au porteur, dit-il au Mondor; si vous êtes aussi riche que vous l'assurez, vous devez payer les frais de votre insolence.

— Il me semble, répondit le financier, que vous n'êtes pas en reste avec moi.

— Allons, crièrent les gentilshommes, souscrivez le billet, ou bien nous vous rompons les épaules.

Le Mondor, abandonné par ses amis, et voyant que l'affaire tournait mal, fit un billet pour cinq cents pistoles, et se retira au milieu des brocards.

— Vertudieu ! monsieur l'abbé, dit Chandennier, vous ne gardez pas, comme on dit, votre langue dans la poche.

— C'est pourquoi, répondit Tencin, n'y gardant pas ma langue, je suis bien aise d'y mettre quelque argent.

— Venez chez moi, reprit Chandennier, je vous avancerai la somme, et vous me passerez votre billet. Je me charge d'en obtenir le payement.

On s'en alla souper gaiement, on se grisa le mieux du monde, et l'abbé fut déclaré tout d'une voix un bon compagnon.

Mademoiselle Claudine venait de sortir du lit, quand un exprès, envoyé de la veille, lui apporta un gros sac plein d'écus avec une petite lettre de son frère :

« J'ai gagné cette nuit cinq cents pistoles, ma chère sœur, écrivait l'abbé; je t'en donne la moitié. Avec le reste je vais à Paris chercher fortune. Si je la rencontre, elle ne m'échappera point. Ne la manque pas non plus si elle vient à Tencin sous la figure d'un beau gentilhomme : tu m'entends ? et qu'un double zéphyr nous conduise tous deux, comme dit Quinault. »

II

La visite à Tencin. — Comment on se fait religieuse par méchanceté.

Vieux ou jeunes, garçons ou filles, les Tencin, avaient de ces esprits aventureux que rien n'étonne. Claudine porta l'argent et la lettre à sa mère, qui serra le sac d'écus dans son coffre. Elles soupirèrent toutes deux en disant :

— Le pauvre garçon, le voilà parti !

Et puis, madame Guérin reprit son aiguille, qu'elle avait laissée un moment, et Claudine courut en frétillant donner ses soins au ménage.

Trois jours environ après le bal du receveur, un matin que le soleil était brillant et que le vent d'automne rafraîchissait l'air, mademoiselle de Tencin aperçut de sa fenêtre des cavaliers qui traversaient la plaine. Elle descendit à la hâte avertir sa mère que M. de Chandennier arrivait au château. On avait tout préparé d'avance pour cette visite. Un valet de charrue, couvert d'un vieil habit rouge, se tenait à la grille en manière de suisse; d'autres paysans, transformés en domestiques, montaient la garde à chaque porte. On leur avait bien fait la leçon; mais ces gens, avec leurs têtes dures, s'acquittèrent

de leurs fonctions tout de travers. Lorsque M. de Chandennier parut, le concierge se confondit en salutations après lui avoir ouvert. Le palefrenier, qui vint prendre les chevaux, se mit en frais de politesse; il s'extasia sur la beauté de chaque bête, en demanda le prix, et répéta dix fois que monsieur était sûrement bien riche pour avoir des animaux pareils. Le laquais posté à la première porte s'était endormi profondément. Deux autres laquais, courant éperdus en sens divers, se heurtèrent nez contre nez, et demeurèrent étourdis du coup. Le visiteur parvint ainsi jusqu'au salon sans être annoncé. Madame Guérin garda néanmoins bonne contenance. Elle s'avança au bord de son tapis, fit ses trois révérences, et l'on prit des siéges. On causa des nouvelles du jour, qui étaient la ruine de madame des Ursins, et les noires calomnies qui couraient contre le duc d'Orléans. Au bout d'une heure, madame Guérin, pensant que Chandennier ne reviendrait plus s'il s'ennuyait à la première visite, rompit les cérémonies en disant :

— Si monsieur le vicomte veut parcourir notre jardin, mes filles l'accompagneront.

Claudine et ses deux sœurs, dont la plus jeune avait dix ans, conduisirent Chandennier dans les parterres ; la mère, assise au balcon, ne perdait pas ses enfants de vue ; le gentilhomme put faire ainsi sa cour à Claudine sous une surveillance raisonnable. On lui donna des fleurs et des fruits ; on lui servit ensuite une collation de campagne, et lorsqu'il remonta sur son cheval, il baisa les mains des dames

et les joues des enfants, en promettant de revenir.

Le lendemain, il envoya de la ville une pièce de gibier ; on répondit à cette politesse en le priant à dîner. Il eut tout doucement habitude dans la maison, et, au bout d'un mois, il était encore à Grenoble, oubliant la cour, et ne laissant guère passer de jour sans aller à Tencin. M. de Chandennier avait, en un mot, la tête prise. Claudine l'avait captivé aussi bien par sa bonne humeur et son esprit que par sa beauté, car elle était de ces personnes rares qui animent tout ce qui les environne, et répandent autour d'elles la joie et le plaisir, en sorte que la compagnie des autres femmes perd beaucoup à la comparaison. Cependant Chandennier ne parlait pas de mariage, et nous devons dire qu'il n'y songeait pas non plus. Ses assiduités à Tencin n'auraient point donné prise à la médisance dans un autre temps ; mais les dames d'alors, qui, par singerie de Versailles, avaient trois confesseurs pour un, et se nourrissaient d'homélies, commencèrent à faire une rumeur dans Grenoble. Les amis du vicomte, gens légers et incontinents de langage, disaient qu'il était l'amant de Claudine. Le bruit s'étendit aux quatre coins de la ville, et l'on décréta que mademoiselle de Tencin était une fille perdue.

Ces méchancetés arrivèrent aux oreilles de la supérieure des Augustines de Montfleury, qui connaissait de longue date madame Guérin. L'abbesse accourut au château et conta la nouvelle. La confusion et la surprise furent grandes. La mère pleurait, et Claudine était bien honteuse, lorsque Chandennier entra.

— Vous venez à propos, lui dit mademoiselle Guérin. Savez-vous ce que nous apprenons à l'instant ? Que l'on me donne partout pour votre maîtresse. Si vous avez encouragé ces discours par vanité ou autrement, c'est une perfidie et une ingratitude dont il faut me rendre compte sur l'heure.

— Je ne suis ni un perfide ni un ingrat, répondit le vicomte; et d'ailleurs il est un moyen de réparer ce malheur.

— Quel moyen? s'écria Claudine impétueusement.

— C'est que vous deveniez ma femme.

— Votre femme? Est-ce donc pour me mettre dans l'impossibilité de refuser votre main que vous avez souffert ces noirceurs? Il fallait, monsieur, attaquer mon cœur et non pas ma réputation. Je ne serai point votre femme.

— De bonne foi, mademoiselle, reprit Chandennier, n'ai-je pas fait de mon mieux pour toucher votre cœur? Devez-vous écouter ce que répètent les sots? Si vous ne croyez pas à ma loyauté, c'est que je n'ai point réussi à vous plaire. Consultez vos sentiments, et dites si vous avez quelque inclination pour moi.

Malgré son envie naturelle de répondre par un *non*, Claudine, se voyant au pied du mur, consentit à faire une espèce d'aveu.

— Eh bien, dit-elle en rougissant, il se peut que j'aie de l'inclination pour vous; mais je vous donne trois mois pour réparer vos fautes, afin que vous n'épousiez pas une femme dont on parle mal. Je vais me

retirer au couvent des Augustines, et si vous m'êtes fidèle, dans trois mois je serai à vous.

— Elle perd la raison! s'écria la mère.

— Vous me désespérez, mademoiselle, disait le vicomte.

— C'est un point résolu, reprit Claudine. Madame l'abbesse, emmenez-moi au couvent; je veux goûter de la vie des religieuses.

La jeune fille entraîna la supérieure, tandis que la mère éplorée suivait par derrière en répétant :

— Quelle tête a cette enfant, bon Dieu !

Claudine embrassa madame Guérin, puis au moment de sauter sur le marchepied du carrosse, une voix intérieure lui cria que son premier mouvement ne valait rien. Elle se retourna vers M. de Chandennier, et lui dit avec vivacité :

— Ne comprenez-vous pas que c'est un caprice, et que j'abrégerai l'épreuve si vous êtes aimable et tendre?

Elle s'élança ensuite dans la voiture, et tendant un bras par la portière, elle donna la ceinture de sa robe au vicomte.

— Tenez, dit-elle encore, gardez ceci pour l'amour de moi; je suis une folle de partir ainsi, mais je vous payerai de votre ennui en vous aimant de tout mon cœur.

Pendant la route de Tencin à Montfleury, l'abbesse représentait à la demoiselle que sa conduite était imprudente, pour peu qu'elle aimât ce gentilhomme et qu'elle n'eût pas de goût pour le cloître. Elle cita le sage proverbe qui commande de battre le fer quand

il est chaud; mais Claudine répondit par cet autre précepte, que tout vient à point à qui sait attendre; et comme la passion du prosélytisme accompagne toujours le voile, madame la supérieure n'insista plus, et pensa que cette charmante fille mettrait de la gaieté dans son couvent.

En débarquant à Montfleury, Claudine de Tencin se vit accablée de caresses par les sœurs, régalée de confitures, couchée dans le meilleur lit, installée dans la plus jolie cellule, avec une vue sur les jardins; on lui donna des instruments de musique et des livres, parmi lesquels on feignait d'ignorer qu'il se trouvait des romans. La novice fut dispensée des offices de nuit, qui pouvaient la fatiguer, et notamment des matines. Les nonnes menaient une vie assez douce, et ne suivaient à la rigueur les règles de l'ordre que pendant huit jours par an, à l'époque des inspections de l'archevêque. Le reste de l'année, on faisait bonne chère; on avait de la glace l'été, bon feu l'hiver, du linge fin, des heures de loisir, la liberté de recevoir des amis au parloir, un directeur tolérant, et jusqu'à du vin de Champagne dans la cave pour les grandes fêtes. Claudine, qui avait une autre idée de l'intérieur des couvents, et qui n'était venue à Montfleury que par un coup de tête, fut surprise agréablement de se voir plus à l'aise que chez sa mère, sans ménage à conduire, servie à souhait, entourée de compagnes jeunes et gaies comme elle, avec de l'oisiveté à discrétion. Au lieu d'éprouver des regrets, mademoiselle de Tencin crut avoir fait sagement. Elle construisit dans son imagination une

petite histoire dont elle était l'héroïne. Il s'agissait de compléter le désespoir de Chandennier en se montrant disposée à prendre le voile, afin de mettre à une belle épreuve l'amour de ce gentilhomme, et de lui opposer des obstacles dont la passion la plus ardente pût seule triompher. Ce n'était pas trop des murs d'un monastère, ni du serment à Dieu. Un amant bien épris, et particulièrement celui de Claudine de Tencin, devait savoir franchir les grilles, escalader les murailles, enlever sa maîtresse, obtenir qu'elle fût relevée de ses vœux en fléchissant le pape, et la conduire à l'église en robe de soie, après un enchaînement bien nourri d'aventures et de malheurs, pouvant donner matière à deux volumes. Ainsi marche la cervelle des jeunes filles : il n'est point de merveilles ni d'actions éclatantes dont leur beauté ne soit digne; la conquête d'un royaume serait une bagatelle qu'un simple regard de leurs yeux payerait suffisamment; et quant à la possession entière de leur personne, on l'obtient, mais on ne la mérite jamais.

Lors donc que M. de Chandennier vint demander Claudine et lui parler de ses tourments, on ne fit que rire et on lui déclara nettement qu'il n'était pas au bout. Le gentilhomme fut piqué de voir qu'on ne s'empressait pas davantage d'accepter des offres brillantes dont tant d'autres eussent été fières. Il crut démêler, dans ces délais et ces badinages, qu'on ne l'aimait pas, et sa tendresse en fut considérablement diminuée. D'un autre côté, ses amis le détournaient du mariage en lui rappelant ses projets ambitieux, la cour qui l'attendait et les plaisirs qu'il trouverait

à Versailles. Ces remontrances commencèrent à ébranler M. de Chandennier; les railleries achevèrent de lui arracher le bandeau. On lui disait que sa belle faisait parade, auprès des nonnettes du couvent, de ses rigueurs pour un amant riche et de bonne maison, à qui elle n'avait rien à donner qu'une beauté fort ordinaire. Le vicomte était sensible aux sarcasmes. Un matin, sans prévenir personne, il demanda ses chevaux, plia bagages et sortit de Grenoble en laissant un billet laconique pour mademoiselle de Tencin.

« Je comprends trop bien, lui écrivait-il, que vous n'avez pas d'amour pour moi. Il ne me convient pas de jouer plus longtemps le rôle d'un importun. Je croyais faire assez en vous offrant ma fortune et un nom de quelque prix. Vous n'en avez point voulu; je vous souhaite de trouver mieux. »

Notre gentilhomme partit là-dessus, consolé par cette petite vengeance et soutenu par son amour-propre. Il se rendit à la cour où il occupa de beaux emplois et se maria grandement. Nous avons tout lieu de penser que ce fut ce Rochechouart qui, dans la suite, devint ministre de Louis XV.

Cette brusque rupture blessa vivement Claudine. L'affront était rude et la leçon sévère, car la conduite de M. de Chandennier était bien éloignée des rêveries de la demoiselle, et ce chapitre-là n'était pas prévu dans son roman. On en riait partout, les nonnes sous cape et le monde ouvertement. Pour comble d'ennui, madame Guérin en fit un sujet de sermon. La bonne dame revenait sur les fautes de sa fille comme

le vieillard de Molière sur la galère inventée par Scapin. Claudine, outrée de dépit, déclara qu'elle voulait prononcer ses vœux et que c'était par la grâce du ciel qu'elle avait refusé un mari. Les dévotes furent aussitôt pour elle. On cessa de se moquer, et tout Grenoble voulut assister à la cérémonie édifiante de la prise de voile. Mademoiselle de Tencin devint ainsi religieuse professe par obstination et par colère amoureuse, c'est-à-dire dans toutes les conditions désirables pour en être fâchée dès le lendemain. On verra tout à l'heure que Claudine avait agi au rebours de sa vocation et combien il lui fallut de peines pour revenir sur un mot imprudent et détruire l'ouvrage d'une matinée.

III

Il est des accommodements avec le cloître. — Confiance d'un bon archevêque dans les vertus de Claudine et la mode des églogues. — La chute d'un ange.

« Marie-toi promptement, tu te repentiras à loisir. » Ce beau proverbe sur le mariage peut à plus forte raison s'appliquer à l'habit religieux. Mademoiselle Claudine ne fut pas plutôt l'épouse du Seigneur, qu'elle sentit sa folie et l'abîme où elle s'était jetée aveuglément. Cependant elle avait trop de sens

pour se désespérer d'un malheur sans remède, et au lieu de se lamenter en vain, elle se proposa de goûter tous les agréments de la vie monastique, et de fermer les yeux sur ses privations.

Le couvent de Montfleury était proche de Grenoble, dans une situation délicieuse, à l'extrémité d'une promenade fréquentée par le beau monde. Les règles de l'ordre étant douces et le parloir toujours ouvert, les jeunes gens de la ville y avaient accès, et, sous le prétexte de visiter leurs sœurs, ils regardaient celles de leurs voisins. Mademoiselle de Tencin avait fait du bruit dans la province ; on ne venait pas à Grenoble sans chercher à la voir. Les gens mondains comme les dévots en étaient également curieux. La mode s'en mêla bientôt. Claudine était appelée à tous moments par les personnes de qualité qui lui apportaient des sucreries et lui présentaient leurs amis. L'abbesse qui aimait la compagnie, en était fort aise, et le parloir des Augustines devint un salon où il ne manquait plus que les violons, car l'amour et la coquetterie passaient au travers des grilles. Les plus jolies nonnes eurent bien vite choisi parmi les habitués des cavaliers à leur goût. Comme un mandement pouvait interrompre ces plaisirs, on mettait le temps à profit et les œillades et billets doux allaient grand train.

Un jour qu'il y avait au parloir société nombreuse et galante, les portes s'ouvrirent à deux battants, l'on vit entrer l'archevêque. Ce fut un coup de foudre pour les religieuses. La supérieure devint plus pâle que sa guimpe. Les jeunes gens tâchèrent de

s'évader sans être aperçus ; il ne resta que les dames; mais les regards du prélat témoignaient assez de sa mauvaise humeur.

— Il paraît, dit-il, que ma visite trouble une véritable fête. D'où vient que l'on s'enfuit à mon approche?

Claudine sentit qu'en gardant le silence, l'abbesse et les nonnes ressemblaient à des coupables pris en flagrant délit; elle avait naturellement la parole sur la main aussi bien devant un prince que devant un curé ; c'est pourquoi elle se chargea de répondre au nom de ses compagnes.

— Monseigneur, dit-elle avec modestie, c'est moi seule que vous devez gronder et punir. Madame la supérieure m'aime d'amitié tendre ; je suis ici comme un enfant volontaire que l'on gâte. J'ai désiré recevoir mes parents et mes amis dans le parloir. On ne pouvait m'en accorder la permission sans la donner aussi à mes compagnes. Ne nous privez pas, monseigneur, d'un plaisir qui n'a rien de criminel, car l'Église ne nous défend pas de connaître encore les liens du sang.

— Qui est donc cette petite raisonneuse? demanda le prélat.

— Je suis la sœur Claudine, monseigneur, autrement mademoiselle de Tencin. J'ai reçu le voile de vos mains il n'y a pas longtemps, quoiqu'un très-riche et noble gentilhomme me voulût prendre pour sa femme.

Monseigneur Lecamus, qui était l'indulgence et la bonté mêmes, avait plus vite fait de pardonner

que de se mettre en colère. Son grand âge et sa piété ne l'empêchaient pas d'être sensible aux charmes de l'esprit. Il regarda paternellement la jeune religieuse, et lui dit avec un peu d'embarras :

— Mais, mon enfant, on n'est pas au couvent pour tenir un cercle ni pour y courir les mêmes dangers que dans le monde.

— Eh ! quels dangers pourrai-je courir dans la maison du Seigneur, moi qui ai méprisé les galanteries des hommes quand il m'était permis de les écouter ? Ce n'est pas dans un honnête commerce avec le monde que les cœurs se corrompent, mais au contraire dans la solitude et l'ennui.

— Il faut pourtant obéir aux règles de votre ordre.

— Ah ! que je voudrais être devant saint Augustin ! Je lui dirais que l'extrême rigidité de la discipline est bonne pour les grands coupables ; qu'il faisait bien, lui qui avait été un pécheur endurci, de racheter ses crimes par les pénitences ; mais faut-il que de pauvres filles comme nous passent leur vie dans les souffrances à pleurer les erreurs d'un monde qu'elles ne connaissent pas, à expier des crimes qu'elles n'ont point commis et dont elles n'ont même aucune idée ? Le ciel est trop juste pour demander des larmes et du repentir à l'innocence. Voilà ce que je dirais à saint Augustin, monseigneur, et je vous assure qu'il m'écouterait avec bienveillance.

— Allons, s'écria l'archevêque, j'étais venu pour mettre fin à des abus, et vous verrez que cette petite m'arrachera encore des concessions !

— Il y a, dit l'abbesse, plus de raison dans les pa-

roles de cette aimable fille que monseigneur ne le pense.

— Qui vous a dit que je ne sentais pas l'excellence de ses raisonnements? reprit l'archevêque. Ce n'est pas en vain que le ciel donne la sagesse et l'esprit. Je consens à laisser le parloir ouvert; mais j'exige qu'on s'entretienne de sujets religieux. Je veux que l'on bannisse les conversations futiles, les méchants livres et les instruments de musique, toutes choses qui amollissent les cœurs et les disposent au péché.

Monseigneur Lecamus fit une inspection dans le couvent; il supprima la moitié de la bibliothèque, et enleva les mandolines et les guitares. Par ce léger sacrifice, les nonnes conservèrent la liberté de communiquer avec leurs amis. Avant de quitter Montfleury, l'archevêque reprit le ton sévère pour adresser à mademoiselle de Tencin ces dernières paroles :

— Sœur Claudine, je connaîtrai par la suite si l'éloquence et la persuasion sont en vous des dons heureux ou funestes. Je vous rends responsable de la conduite de vos compagnes et de la réputation du couvent. Si jamais il arrivait ici des malheurs et du scandale...

— Monseigneur, interrompit Claudine, il ne faudrait pas encore me condamner pour cela. Le démon est habile et rusé; s'il vient à tirer parti contre nous de vos bontés, nous nous consolerons en pensant qu'il en eût peut-être tiré davantage de vos rigueurs et de votre colère. Priez Dieu seulement qu'il nous soutienne dans la bonne voie.

Le prélat ne put s'empêcher de sourire. Il frappa doucement avec un doigt sur la joue de la jeune religieuse, et sortit en disant qu'il n'y avait pas moyen de se quereller avec un ange. Depuis ce moment, lorsque d'autres gens d'Église venaient crier à l'archevêché contre les abus, monseigneur Lecamus leur répondait :

— Laissons à ces pauvres filles un peu de liberté. Je sais qu'elles n'en font pas mauvais usage. Il y a parmi elles un petit modèle d'innocence et de vertu qui m'a donné caution pour les autres.

Le digne homme avait pris Claudine en amitié. Lorsqu'il allait au couvent, il ne manquait pas de dire quelque mot affable ou élogieux à sa favorite. Mademoiselle de Tencin eut soin de le maintenir dans ces bonnes dispositions; les amusements du parloir reprirent leur cours avec une vivacité nouvelle, et ce triomphe éclatant remporté par les grâces de la jeunesse sur saint Augustin et les austérités de l'ordre, rendit la sœur Claudine plus célèbre encore.

A cette époque, le célèbre Fontenelle avait déjà fait imprimer ses églogues, qui vinrent pousser jusqu'à la fureur le goût que madame Deshoulières avait amené du pastoral. Les bergers de Fontenelle sentaient d'une lieue le petit-maître et le bel esprit; les bergères à talons rouges ressemblaient plus aux belles dames qui lisaient des romans qu'à des gardeuses de moutons : ce fut précisément ce qui valut à cet écrivain son prodigieux succès. La cour et la ville prirent feu pour ce nouveau genre. On ne se

déguisa plus qu'avec la houlette et le chapeau de fleurs; on se qualifia partout poétiquement des titres de bergers et bergères, et un phébus champêtre remplaça le phébus chevaleresque des La Calprenède et des Scudéry. L'un valait bien l'autre, et chaque chose doit avoir son temps.

Il faut assurément, comme on s'en convaincra par cette histoire, que le dieu malin de Cythère en personne ait conduit à Grenoble monsieur de Fontenelle dans l'instant où ce charmant écrivain touchait à l'apogée de sa gloire. Le Dauphiné entier s'en émut. Les dames apprirent par cœur ses plus beaux passages; les couronnes et les madrigaux pleuvaient sur sa tête. Or, il fut parlé de ses divins ouvrages au couvent de Montfleury, et Claudine brûla aussitôt du désir de connaître les *bergeries* de Fontenelle. Un des habitués du parloir, pour faire sa cour aux nonnettes, amena un jour au couvent l'auteur des *Dialogues des Morts;* un exemplaire des poésies pastorales fut offert solennellement à l'abbesse par autorisation de M. l'archevêque : car le vénérable prélat, trompé par le choix des sujets, se persuada que cette littérature à l'eau rose ramènerait les âges de l'innocence. Les Augustines dévorèrent des églogues du matin au soir; elles regrettèrent d'être vouées à Dieu, et de ne pouvoir plus mener paître les brebis; mais elles firent l'acquisition d'un petit mouton. Le pauvre animal mangea plus de sucreries que d'herbe, et mourut étouffé par les caresses.

Tout auprès du couvent de Montfleury demeurait un certain M. Destouches, jeune homme riche, gé-

néreux et de bonne mine, qui était singulier dans ses habitudes. Ce M. Destouches se prit d'une si furieuse passion pour l'églogue qu'il s'habilla en berger, et se promena ainsi pendant huit jours dans ses jardins, tenant à la main les livres de Fontenelle. Les sœurs l'aperçurent dans cette toilette par les fenêtres élevées du couvent; ce fut pour elles un délicieux et dangereux plaisir que de regarder ce beau Tyrcis auquel leur imagination de recluses prêtait toutes les vertus pastorales, dont l'amour et la fidélité sont les deux premières. Le jeune homme jetait souvent les yeux du côté où étaient les nonnettes, et comme il vit bien l'effet qu'il produisait sur elles par ses mœurs champêtres il chercha les moyens de communiquer avec ses voisines. Un de ses amis l'introduisit au parloir, et à peine eut-il essuyé de près les œillades de mademoiselle Claudine, et reconnu la conformité de goûts et de sentiments qui existait entre elle et lui, qu'une flamme subite les embrassa tous deux.

Sur ces entrefaitse, le vieux roi mourut et les folies de la régence commencèrent. On ne jouait pas encore la comédie à l'abbaye de Chelles; mais à l'exception de la Trappe, tous les ordres monastiques se relâchèrent beaucoup. Nous ignorons comment s'y prit M. Destouches pour obtenir la permission de donner une fête pastorale aux religieuses de Montfleury. Nous savons seulement que la permission fut accordée. On voit, par une lettre du père Bougeant, jésuite, que la fête eut lieu le lundi de Pâques 1716. La supérieure et les nonnettes furent autorisées à se rendre au jardin de M. Destouches,

où elles étaient seules invitées avec le père Bougeant. La sœur Claudine était la plus jolie de la réunion, et l'on comprit que la fête se donnait pour elle.

L'amphitryon avait fait servir un repas magnifique sous une tonnelle d'où l'on découvrait les beautés du jardin. Une cascade se répandait dans les bassins à l'extrémité des parterres, et dans le fond était en perspective un bois de tilleuls ingénieusement taillés en forme de parasols. Après le festin, qui était servi par des domestiques nègres, on regarda quelques danses où M. Destouches, toujours vêtu en berger, figura dans un quadrille champêtre. Ce spectacle amusa beaucoup les nonnes. On se promena ensuite dans les allées du parc en écoutant un concert de hautbois et de chalumeaux. Un superbe feu d'artifice avait été préparé sur le gazon et fut tiré après le coucher du soleil. Ce divertissement captivait plus que le reste l'attention des religieuses, et ce n'était pas sans dessein que le maître du logis avait donné ses ordres pour qu'il fût magnifique et de longue durée. A peine les fusées et les gerbes de feu eurent-elles commencé à s'élever dans les airs, que M. Destouches, prenant le bras de mademoiselle de Tencin, l'entraîna doucement loin de ses compagnes sous un bosquet de jasmins. Il se jeta aussitôt aux genoux de la nonnette, et ne manqua pas de lui déclarer son amour dans le style des *bergeries* dont il était bien pénétré.

— Adorable Claudine, dit-il, ma passion doit rompre le cruel silence qui me mène au tombeau.

— Au tombeau ! s'écria Claudine ; eh ! monsieur,

vous avez le visage d'un homme plein de santé.

— Ah ! peut-être mon corps est-il en santé, mais à coup sûr mon âme se meurt, car vos appas m'enlèvent la raison. Depuis que je vous ai vue pour la première fois, les échos de ce jardin n'entendent plus d'autre nom que le vôtre. Ils répètent jour et nuit les soupirs que la douleur m'arrache sans cesse. Ayez compassion du plus fidèle des amants.

Claudine roula ses prunelles d'un bleu tendre avec un air de pitié :

— C'est un grand malheur pour vous, dit-elle, que d'aimer une religieuse.

— Il est vrai, je le sais. Que faire, hélas ! pour résister à l'amour qui m'enlace de ses filets ? Songez, belle Claudine, combien les occasions de vous parler sont rares. Mettez plus de complaisance à écouter mes vœux et plus d'empressement à y répondre que si vous étiez une simple paysanne jouissant de toute sa liberté. Les moments sont précieux. Voyez quelles peines j'ai prises pour amener cet entretien ! Répondez-moi, céleste Claudine ; dois-je espérer de posséder votre tendresse ?

La religieuse était au comble de ses vœux de s'entendre parler ce langage pastoral ; mais le goût de la négative l'emporta même cette fois sur tout le reste.

— Pour cela, non, monsieur, répondit mademoiselle de Tencin que l'expérience n'avait point corrigée.

— Je vais donc mourir à l'instant, dit le berger en s'approchant d'un bassin qui avait trois pieds de profondeur.

Après avoir donné satisfaction à son naturel par un pas en arrière, Claudine en fit quatre en avant pour obéir à son cœur.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle en retenant l'amant désespéré par sa manche garnie de rubans. Je ne veux pas que vous périssiez, infortuné jeune homme, car j'aurais moins de remords de conscience à vous aimer qu'à vous voir mourir. Sachez mon secret dans cet instant suprême : mon cœur n'est pas indifférent à vos soupirs; je suis touchée de vos langueurs. Je vous aime enfin, mais laissez-moi fuir et cacher à jamais ma honte et la rougeur de mes joues.

En parlant ainsi, la nonnette tomba dans les bras du tendre berger. L'occasion était perfide et le gazon glissant. Les ennuis et l'abstinence du couvent rendent les filles faibles ; l'ivresse de la fête avait troublé cette tête légère, l'amour et la nuit achevèrent la défaite de Claudine. M. Destouches et mademoiselle de Tencin devinrent amants, mais au grand complet et non pas pour tresser des guirlandes, comme dans les pastorales du jour.

Si nous suivions exactement la belle manière de raconter qu'on employait sous la régence, nous serions en droit de mettre ici dans la bouche de notre héroïne une lamentation de trois pages qui fendrait le cœur de M. Destouches et celui du lecteur en même temps.

Le berger répondrait victorieusement par trois autres pages de serments de fidélité; puis, à la fin de ce chapitre, on trouverait un joli dessin représentant deux colombes, emblème délicat de l'amour heu-

reux. Ainsi procéda mademoiselle de Tencin elle-même lorsqu'elle écrivit plus tard ses jolis romans dont nous parlerons. Au lieu de couper les dialogues comme nous faisons aujourd'hui, on donnait d'un seul trait tout ce qu'avait dit une personne, et on ripostait ensuite par une tirade où l'on mettait toutes les réponses de l'autre interlocuteur. C'était moins près de la nature que la manière d'à présent, mais peut-être préférable, par la raison qu'il faut de l'art dans un récit. Mesdames de Lafayette et de Tencin, M. de Marivaux, dans sa charmante histoire de Marianne, M. Crébillon fils et l'abbé Prévost suivaient cette méthode. Malgré ces grandes autorités, nous sommes forcés de nous rendre au goût de ce siècle. Nous nous bornerons donc à dire, en trois mots, que la sœur Claudine fendit véritablement le cœur de M. Destouches par ses reproches et ses pleurs, que le berger rassura la jeune religieuse, et que l'amour agita au-dessus de ce couple intéressant ses ailes et son flambeau. Quant aux colombes de rigueur, elles feront défaut; les âmes sensibles suppléeront à l'absence du cul-de-lampe par un effort de l'imagination, cet artiste puissant qui laisse bien loin derrière lui et les pinceaux et le burin.

IV

Où l'on verra un berger machiniste, un archevêque essoufflé, une religieuse à travers champs et un encyclopédiste à la mamelle.

Le mur qui séparait le jardin de M. Destouches du couvent des Augustines était fort élevé; mais avec le secours des échelles, la passion sait franchir des remparts escarpés.

Combien les filles seraient sages si le ciel prenait soin de leur montrer avant leur faute les conséquences d'un premier crime ! Une fois que mademoiselle de Tencin eut posé le pied dans la voie de perdition, elle n'essaya plus de revenir sur ses pas et se lança dans une intrigue amoureuse toute hérissée d'obstacles et de dangers. De son côté, M. Destouches mit une persévérance incroyable à chercher les moyens de voir l'objet de sa flamme. Notre berger vint à bout, à travers bien des périls, de descendre dans les jardins du couvent, et plus d'une fois il pénétra la nuit jusqu'à la cellule de la belle nonne. Le bonheur de ces amants était aussi grand que leur folie; mais il ne dura guère. L'inflexible nature n'eut pas égard à la situation de la religieuse, ni à la sainteté du lieu : Claudine sentit bientôt qu'elle était devenue mère;

nous ne le dirions pas tranquillement si nous ne savions qu'elle portait dans son sein un des génies les plus fameux du dix-huitième siècle, et qui dut sans doute sa vocation pour les mathématiques au talent de machiniste, que déploya le berger dans ses amours.

Une femme ordinaire, plongée dans le malheur où était mademoiselle de Tencin, eût infailliblement perdu le courage et les forces. Claudine mesura l'abîme ouvert devant elle et résolut d'en sortir le moins mal possible. M. Destouches lui offrit tous les secours en son pouvoir. Sa première pensée fut un enlèvement et une fuite en pays étranger; mais la religieuse avait le cœur trop bien placé pour se résigner à la honte sans tenter un expédient plus loyal et plus honnête. Sans confier son secret à personne, elle fit prier monseigneur Lecamus de venir la voir. L'archevêque arriva au couvent un matin pour donner audience à la sœur Caludine. L'excellent homme se préparait à entendre quelque naïve confidence de fille recluse. Il demanda si sa favorite était contente des autres sœurs, ou si elle avait à se plaindre de leur conduite. Claudine répondit à cette question en tombant à deux genoux et en cachant son visage dans ses mains.

— Oh! s'écria le digne prélat, voilà des signes d'une conscience bourrelée! Qu'est-il arrivé céans, mon enfant? parlez sans crainte. Le mal n'est peut-être pas bien grand.

— Plus grand, hélas! que vous ne pouvez l'imaginer.

— Qu'est-ce donc? reprit l'archevêque; mon indulgence aurait-elle causé ici un malheur?

— Un malheur épouvantable, dit Claudine.

— Et comme vous êtes la cause du relâchement de la discipline, vous en avez des remords? Le cas est-il bien grave? Vous aurez vu peut-être une de vos sœurs regarder les hommes avec des yeux qui exprimaient les désirs de la chair?

— Plût au ciel qu'il n'y eût pas autre chose!

— Vous aurez surpris quelque billet d'amour?

— Hélas! monseigneur!

— Quoi! ce serait pis que cela! Mon Dieu! pardonnez-moi ce que ma bouche va prononcer : des baisers ont été donnés à travers les grilles?

— Ah! que vous êtes loin de la vérité! s'écria Claudine en pleurant.

— Holà! que vais-je donc apprendre? un homme aurait-il pénétré dans la maison de Dieu?

— Vous l'avez dit, monseigneur.

— Mais c'est un crime que les lois punissent.

— Un crime effroyable, une liaison coupable entre une religieuse et une personne du monde.

— Jeunes gens, jeunes gens! dit le prélat; n'est-il rien de sacré pour vous? Et quelle est cette infortunée qu'ils ont séduite?

— Elle est devant vous, monseigneur!

— Devant moi, puissance des cieux!

Le bon archevêque se jeta dans un fauteuil, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Vous, reprit-il, que nous proposions pour modèle aux autres filles de ce couvent, vous êtes tom-

bée dans les piéges du démon! Ah! c'est moi qui suis le coupable; c'est contre moi que le Seigneur est courroucé. Saint Augustin a voulu me punir. Je dormais sans peur et sans vigilance quand il me regardait avec colère. J'avais pour vous une affection presque mondaine; voilà sans doute le principe de tout ce mal. Consolez-vous, sœur Claudine, je garderai votre secret, je recevrai moi-même vos confessions. Nous fermerons le parloir et nous rétablirons ici la discipline. Quelques années de pénitences sévères vous réconcilieront avec le ciel.

Mademoiselle de Tencin essuya ses larmes et quitta son humble posture; elle se releva pour prononcer d'une voix assurée les paroles qui suivent :

— Monseigneur, vous ne savez pas tout encore. J'ai maintenant d'autres devoirs à remplir que ceux d'une religieuse, d'autres sentiments que le repentir; ce n'est pas sans dessein que Dieu donne les enfants, et je suis mère.

A ce nouveau coup, monseigneur Lecamus demeura sans voix et trembla de tous ses membres.

— Je suis mère, reprit Claudine. Ce n'est donc plus à moi seule et au salut de mon âme qu'il faut penser. Ma honte ne doit pas entraîner celle de l'être innocent que je porte. Faites en sorte, monseigneur, que je quitte ce couvent, que je sois relevée de mes vœux par le pape; mettez-y surtout de la diligence. Que les bulles arrivent avant que mon état ne soit visible. Ne perdons pas un temps précieux dans les pleurs et l'indécision. Je puis me vouer à la pénitence, mais seulement lorsque j'aurai obéi aux vo-

lontés célestes en assurant les jours et l'avenir de mon enfant.

— Vous avez raison, dit le prélat; point de faiblesse ni d'indécision. La crainte d'être réprimandé comme je le mérite ne m'arrêtera pas. Je vais écrire à Rome dès aujourd'hui, et, si le saint-père se rend à nos prières, vous sortirez de ce couvent dans un court délai.

Monseigneur Lecamus eut assez de générosité pour ne point demander le nom du séducteur; il se douta seulement que la fête donnée aux religieuses était l'origine de cette liaison. Il comprit que sa confiance dans la mode des pastorales avait été l'erreur d'un cœur innocent; et lorsqu'il songeait aux armes terribles que le démon en avait tirées contre lui, la rougeur montait à son front vénérable. Le saint homme écrivit au pape et lui soumit humblement l'affaire en rejetant les torts sur lui-même. Ses lettres furent remises par Fontenelle. L'auteur des *Églogues,* qui se souvint de la belle religieuse et des succès qu'avaient eus les pastorales dans le couvent, employa tout son crédit pour obtenir une décision favorable. Clément XI était fort heureusement un grand admirateur des arts libéraux et des gens d'esprit. Il répondit d'abord à l'archevêque par des reproches et une semonce; cependant son courroux s'apaisa bientôt. Il se rendit à l'urgence et au critique de la situation, à la crainte d'un scandale inévitable et aux prières de Fontenelle. Il fut résolu que la sœur Claudine serait relevée d'une partie de ses vœux en ce qui concerne l'*obéissance* et la *pauvreté,*

c'est-à-dire qu'elle sortirait du couvent pour rentrer dans le monde; mais afin que le public n'eût point le spectacle d'une religieuse mariée, mademoiselle de Tencin fut nommée chanoinesse au chapitre de la Neuville en Lyonnais, ce qui ne la dispensait pas du vœu de *chasteté*. Cette dispense était pourtant la plus nécessaire des trois, afin de mettre la nonne égarée en mesure de faire sa paix avec le ciel. Peut-être en lui accordant ce troisième point lui eût-on épargné bien des erreurs. Elle était encore assez jeune pour s'améliorer par le mariage. Lorsque la société vous place dans une catégorie d'exception, où votre naturel n'est pas à l'aise, elle devrait avoir la responsabilité de la moitié de vos fautes.

Claudine ne marchanda pas avec la cour de Rome, et fut heureuse de recevoir ses bulles comme elles étaient. Fontenelle, rappelé en France par ses affaires, vint lui-même délivrer la recluse, et malgré son égoïsme bien connu, il trouva quelque plaisir dans cette action généreuse. On ne savait pas encore au couvent l'état de Claudine ; tout se passa donc pour le mieux.

Qu'on se figure la joie de M. Destouches quand il vit tomber les chaînes de sa maîtresse, avec le voile et la guimpe! Il put enfin lui faire porter les vertugadins et le chapeau de roses. Quelle ivresse pour les deux amants lorsque les portes du couvent s'ouvrirent et qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en jurant de ne plus se quitter! Fontenelle, témoin de cette scène, en fut touché jusqu'à l'attendrissement; mais il ne regarda pas non plus sans

émotion les charmes de cette divinité dangereuse, et après avoir rendu la liberté à Claudine, il s'en revint à Paris le cœur criblé des flèches de Cupidon.

Chacun a dans le caractère des traits principaux que les années et l'expérience parviennent seules à modifier. La fureur de répondre négativement influa tellement sur la destinée de mademoiselle de Tencin, qu'on peut la considérer comme au-dessus d'une simple habitude. Cette manie, toute féminine, était plus que l'esprit de contradiction; elle tenait encore à deux autres causes, qui étaient cette fausseté commune à toutes les femmes, et cette estime exagérée de soi-même qui accompagne presque toujours la jeunesse et la beauté. Nous voudrions connaître un siècle où l'éducation n'ait point eu pour but de renforcer la dissimulation chez les jeunes filles, afin de l'exalter par-dessus les autres; mais on voit dans les Essais du savant Montaigne que de tout temps on enseigna d'abord aux demoiselles l'*art de la menterie, qui est déjà inné en elles et comme mêlangé avec leur sang par la nature.* On leur apprend à cacher au fond de leur cœur leurs plus simples désirs. S'il s'en trouve par hasard une qui soit loyale et sincère, elle souffre tant de sa franchise qu'elle en a honte, et met ses soins à s'en corriger comme d'un vice. Doit-on donc s'étonner que Claudine, plus sagace et plus éveillée que ses semblables, ait aussi poussé plus loin que les autres la fureur du *non ?* Justement parce qu'elle désirait beaucoup, parce qu'elle sentait vivement et qu'elle avait l'esprit ouvert, elle était obligée à de grands

efforts pour enfermer ses désirs, colorer ses sentiments et mettre le bâillon à son esprit. Bien peu de gens ont le savoir de se maintenir entre les deux grandes classes qui se partagent le monde, les dupes et les trompeurs. La crainte invincible qu'éprouvent les femmes d'être dans la première les jette dans la seconde. Quant à l'article de la vanité, il n'est pas moins vulgaire ni moins naturel. Avec le lait maternel, les jeunes filles sucent le mensonge et la coquetterie; elles estiment dès l'âge de puberté leurs beaux yeux plus cher que les trésors de l'Orient. L'amour de Claudine pour la négative signifiait donc toujours l'une de ces deux choses : « Non, je ne désire, ne veux ou ne comprends pas ce que vous croyez; ou bien : Non, vous n'êtes pas digne que je vous accorde ce que vous souhaitez. »

Notre héroïne avait pourtant, outre l'instinct de la résistance et de la dissimulation, toutes les autres faiblesses de son sexe, et lorsqu'une certaine manière d'être vous a joué de mauvais tours et gêné dans vos passions, il faut bien finir par s'en défaire. On a le temps de réfléchir et d'apprendre à se connaître dans un couvent : mademoiselle de Tencin jugea qu'elle devait changer ses habitudes. Le souvenir de ses cinq années de religion lui resta gravé dans la mémoire, et la leçon lui profita amplement. Elle se promit de ne plus mériter son sobriquet de mademoiselle Nenni! et de montrer au contraire un aimable laisser-aller, afin de ne décourager personne par la brusquerie. Elle résolut de tenir prudemment les amoureux en haleine, pour se donner le moyen de

choisir sans précipitation; elle y réussit parfaitement. Il semblait qu'elle eût mis de l'ordre dans son caractère, et porté en dernière ligne ce qui avait eu jusqu'alors le premier rang; ainsi, pendant ses intrigues ambitieuses, où elle s'occupa de la politique, elle déguisa fort habilement la profondeur de ses desseins sous les airs de la futilité, l'obstination et la force de volonté sous les dehors de la nonchalance, le désir ardent de gouverner les hommes sous les apparences d'un esprit léger, qui a besoin de l'appui et des conseils des autres. Mais n'anticipons point sur le cours des événements, et pour aller au plus pressé, disons comment sœur Claudine se tira du pas difficile où l'avait entraînée son berger sensible.

Madame la chanoinesse fit d'abord un voyage à Lyon pour entrer en possession de sa prébende au chapitre de la Neuville, puis elle se cacha dans un petit village appelé Saint-Égrève, près de Grenoble, où elle donna le jour à un fils, le 2 janvier 1717. L'enfant fut appelé Jean d'Alembert, d'une petite terre que M. Destouches lui assura par un fidéicommis, et le lecteur a déjà deviné, à ce nom, que ce garçon devint plus tard le fameux géomètre d'Alembert, philosophe encyclopédiste et secrétaire perpétuel de l'Académie après Fontenelle.

Avant de terminer cette première partie des aventures de la belle Tencin, nous dirons encore comment finit sa liaison avec M. Destouches. La jeune mère, tout occupée de son enfant, aurait pu demeurer longtemps heureuse inconnue et dans le village de Saint-Égrève, si le diable n'en eût ordonne au-

trement. M. Destouches était galant et de complexion fort amoureuse. Un jour du mois de mai, madame de Tencin lui envoya un panier de cerises par une servante qui était jolie ; le berger, séduit par des appa champêtres, se rendit coupable d'infidélité, crime énorme dans l'églogue aussi bien que dans le chevaleresque. Notre héroïne avait l'âme fière. Elle ressentit autant d'indignation que de chagrin de ce procédé antipastoral ; depuis ce moment, les amours avec le berger ne volèrent plus que d'une aile, malgré la réconciliation dont la querelle avait été suivie. Sur ces entrefaites, la vieille mère madame Guérin tomba malade. Claudine courut à Tencin, et n'arriva que pour recevoir le dernier soupir de la bonne dame. Elle trouva dans les papiers de sa mère une lettre cachetée à son adresse, qui renfermait de longs et sages avis. Nous en citerons seulement un passage :

« Il est aussi important, ma chère Claudine, de bien savoir ce que l'on vaut que de ne pas s'en faire trop accroire. Quittez les vanités de jeune fille, qui ne mènent à rien, sinon à perdre le temps. L'univers ne viendra pas tout seul se mettre à vos genoux, à moins que vous ne l'aidiez un peu. Sachez bien que vous êtes une des plus aimables personnes de ce siècle ; qu'il n'est pas sur la terre un seul homme, fût-ce même le régent du royaume, dont vous ne puissiez entreprendre la conquête. Ayez donc soin de frapper haut et d'employer utilement vos grâces ; il ne vous en coûtera pas plus que de les dépenser sur un théâtre borné. N'attendez pas que vous ayez

perdu votre beauté; c'est le plus puissant de vos moyens, et celui sans lequel les autres n'ont guère de valeur. Je vous laisse une somme de trois cents louis d'or que j'amasse depuis dix ans pour une occasion de conséquence. Allez à Paris, menez-y un train convenable, tâchez de voir la cour. On y parle de cent femmes qui n'ont pas la moitié de votre mérite. Si vous ne les effacez point, c'est que vous ne saurez pas vous servir de vos yeux. Allez, ma chère fille, je prierai le ciel qu'il vous soutienne. Il ne sera rien de plus agréable pour mon âme que de vous voir faire un bel et noble usage des dons que la nature vous a prodigués. »

Après avoir médité sur les avis maternels, Claudine prit un matin son grand courage, et se résolut à voyager. Quand ses malles furent prêtes, elle regarda une dernière fois son visage dans le miroir, et en voyant le doux éclat de ses yeux, elle sourit avec confiance en disant :

— Je vous obéirai, ma mère, et si l'amour combat pour moi, ce sera au régent lui-même que je ferai sentir mon pouvoir.

Puis elle partit, en laissant à l'infidèle Destouches une lettre d'adieux et le soin d'élever M. d'Alembert, ce dont il s'acquitta fort mal, puisqu'il abandonna cet enfant, si précieux, à une vitrière.

V

L'arrivée à Paris. — Une lettre authentique. — Présentation à la cour. — L'amour battu par l'ambition.

A l'instant où la chanoinesse de Tencin prit le chemin de Paris, la régence était dans tout son feu. Une fièvre d'extravagance retournait les cervelles; on menait follement la politique, et jusqu'aux conspirations. Le duc d'Orléans, pour mieux se livrer à ses plaisirs, laissait le gouvernement à Dubois. Celui-ci, partagé entre les débauches et la police secrète, avait toujours un arriéré d'affaires dont il se débarrassait quelquefois en brûlant les dépêches sans les lire. Le fameux Law se chargeait de bouleverser les fortunes avec sa banque du Mississipi. Le soleil trouvait chaque matin les bougies allumées au Palais-Royal. Au Luxembourg, la duchesse de Berry épousait en cachette un cadet de Gascogne et vivait avec lui publiquement. Pour suivre ces exemples, la ville devenait aussi libertine que la cour. On soupait, on chansonnait et on faisait l'amour à la hâte, comme si c'eût été la dernière année du monde. Louis XV enfant, qui voyait ce dévergondage du fond des Tuileries, mettait à profit les leçons et préparait tout bas son règne de dissipation et de désordre. C'est ainsi qu'on

se remettait des ennuis de Versailles et des gronderies de la Maintenon. L'histoire d'une nation ressemble assez à la vie d'un seul homme : après les guerres viennent les loisirs de la paix, après les dévotions la folie, après le sérieux le rire. Heureux ceux qui naissent dans le temps où l'humanité prend ses ébats et ne songe qu'à se divertir! Comme elle va trop loin en toutes choses, cet excès-là du moins est préférable aux autres.

Claudine comprit qu'il était difficile de percer au milieu de ce tumulte, et qu'il fallait se faire distinguer par une habile diversion aux modes du jour. Elle prit d'abord un assez bel appartement dans le Marais, loua un carrosse à la semaine et donna des dîners. Son frère l'abbé présenta quelques amis. Fontenelle arriva, suivi de plusieurs poëtes et philosophes. Cet écrivain était fort répandu, et mangeait plus souvent en ville que chez lui. Dans sa passion pour la chanoinesse, il parlait d'elle en de si bons termes qu'il donnait l'envie de la connaître. Un cercle considérable se forma peu à peu chez madame de Tencin. Il y venait beaucoup d'hommes, et, dans le nombre, des gens de cour. La conversation y était toujours intéressante ou enjouée. La maîtresse du logis avait le rare mérite d'aimer véritablement l'esprit d'autrui, et mettait ses hôtes en verve par le plaisir qu'elle prenait à les entendre. Quoique Fontenelle lui eût gardé le secret, on n'ignorait pas qu'elle avait été relevée de ses vœux pour une galanterie, et malgré sa sagesse du moment, chacun espérait lui plaire. C'est assez pour devenir célèbre que d'être jolie et

d'avoir eu des aventures; mais il manquait encore la richesse, et madame de Tencin la souhaitait ardemment, comme un moyen de se produire. L'occasion se présenta d'elle-même. Law fut amené un soir chez la belle religieuse, dans l'instant où le régent, engoué des systèmes de cet Irlandais, voulait lui donner les finances de l'État. La qualité d'étranger et de protestant d'Angleterre était le seul obstacle à ce projet. En causant avec madame de Tencin, Law raconta ses embarras. La chanoinesse offrit en badinant l'abbé son frère, pour instruire le ministre et le convertir à la religion catholique. Ce fut un marché conclu. L'abbé y apporta toute la complaisance imaginable, et en peu de temps l'Irlandais devint catholique sans trop savoir ce que c'était. Pour prix de ce service, Law, qui était généreux, donna de ses papiers au frère et à la sœur pour une valeur d'un million, qu'ils réalisèrent prudemment en écus sonnants.

De ce jour commença l'éclatante fortune de la belle Tencin. Les plus petits et les premiers obstacles sont les plus longs à surmonter; on ne fait rien de bon tant qu'on ne s'est point élevé au-dessus d'eux. Notre chanoinesse, une fois à l'abri de la gêne, put enfin donner carrière à son génie, et le lecteur verra que dans ses succès le bien-jouer eut une plus grande part que le hasard. Fontenelle, qui avait soixante ans, paraissait encore jeune, à cause des soins qu'il prenait de sa personne. Il se montrait fort épris de madame de Tencin, et sans doute il aurait voulu, moitié par vanité, moitié par amour, remplir auprès

d'elle l'emploi de secrétaire perpétuel, comme à l'Académie. Un jour qu'il peignait son martyre en termes ingénieux :

— Écoutez, lui dit la dame, vous êtes trop de mes amis pour que je vous laisse dans l'incertitude. Je n'irai pas jouer la pruderie avec vous qui savez mon histoire. Il vaut mieux que je vous dise toutes mes pensées : j'ai de l'ambition pour mon frère et pour moi ; tant que je n'aurai pas satisfait cette fantaisie, je ferai une maîtresse maussade. Donnez-moi donc le temps de me passer ce caprice, et nous verrons ensuite en quel état sera mon cœur.

— L'ambition, répondit Fontenelle, n'est pas un caprice ; c'est une bonne grosse passion qui dévore les autres et ne s'arrête jamais. Il serait plus sage de l'étouffer que de s'y abandonner. Quel but se propose la vôtre ?

— Je veux tout simplement que mon frère devienne ministre et gouverner par lui.

— Vertu de ma vie ! s'il en est ainsi, je ne suis pas au bout de mes tourments !

— Ne vous effrayez pas. Vous connaissez la sottise de notre sexe, qui ne peut aller longtemps sans amour. J'ai du goût pour vous, de l'amitié, de la reconnaissance ; au premier jour, un déboire, une déception ou une faute me rebuteront, et vous en profiterez.

— Hélas ! dit Fontenelle, je ne m'abuse point. Il est vrai que les femmes ne vont jamais longtemps sans aimer ; mais ne mettrez-vous pas votre amour aux gages de votre ambition ?

— Sans doute, et, si je réussis, ce sera plus vite fini.

— Qui vous empêche de mener les deux choses de front? Mêlez-vous du gouvernement, et donnez-moi votre tendresse.

— Eh! mon pauvre ami, si je vous aimais, je n'aurais d'autre désir que de vous plaire. Prenez votre parti courageusement et, au lieu de vous lamenter, soyez mon confident; tâchez que mon affection s'augmente par de petits services, et prêtez-moi votre aide pour conduire à bien mes projets.

Fontenelle vit qu'il perdait ses peines à combattre les envies d'une chanoinesse. Il quitta le ton d'un soupirant et reprit d'un air dégagé :

— Je gage que vous me trouvez ridicule de vouloir vous détourner d'être ambitieuse, et vous avez raison. Cela vous sied mieux qu'à personne. Vos confidences seront une consolation pour moi, et je brûle à présent de voir vos triomphes. Est-il en mon pouvoir, belle dame, de vous être utile à quelque chose?

— A la bonne heure! dit Claudine; vous voilà dans votre bon sens. Apprenez donc que le régent s'ennuie de la comtesse de Sabran. Il se plaint à ses *roués* de ne voir que des femmes sans esprit. Vous dînez souvent chez M. de Noailles; faites en sorte qu'il parle de moi au prince.

— Comment! s'écria Fontenelle retournant à son premier rôle; vous voulez devenir la maîtresse du régent?

— Qui songe à cela? Je veux que le prince sache

que j'existe. N'est-ce pas lui qui choisit les ministres?

— C'est la vérité, reprit Fontenelle avec tristesse. Où donc ai-je la tête? Puisque vous le souhaitez, ingrate Claudine, je dirai demain aux Noailles l'admiration que j'ai pour vous.

Le joli ouvrage de la *Pluralité des mondes* était alors dans toutes les mains. Cette folâtrerie de la science reposait entièrement sur les tourbillons de Descartes, qui passaient déjà pour le rêve creux d'un homme de génie; mais le petit livre que les systèmes cartésiens avaient inspiré à Fontenelle plaisait universellement. Il paraît que madame de Tencin en prit lecture quelques heures après la conversation que nous venons de rapporter. Elle imagina aussitôt d'écrire à Fontenelle au sujet de cet ouvrage, pensant qu'il montrerait volontiers une pièce tout à son honneur, et que l'amour-propre de l'auteur surmonterait ainsi les craintes et les répugnances de l'amant. Fontenelle s'habillait pour aller dîner chez M. de Noailles lorsqu'un exprès lui remit la lettre suivante (1) :

(1) Cette lettre a été publiée dans les recueils de mesdames de La Suze, de Villars, de La Fayette, de Tencin, etc., mais jamais en entier. Dans l'extrait qui nous est tombé sous la main, les premières lignes et l'entrée en matière manquaient. Quant à la fin de la lettre, nous laissons à de plus habiles que nous le soin de l'entreprendre, de peur que si l'original se retrouvait, l'apocryphe ne fût bien au-dessous de l'authentique.

MON CHER POÈTE,

« Il me faut sans délai contenter mon envie de vous dire tout le plaisir que m'a procuré votre ouvrage. Comme je ne suis pas une femme pour m'en tenir à ce qui est raisonnable, je vais outrant les choses, et je renchéris encore sur vous-même. Je ne vois plus de tous côtés que des mondes. Il ne s'en faut guère que je ne m'égare avec Descartes dans les idées que sa philosophie me fournit. Tous ces tourbillons qui composent l'univers me font imaginer que chaque homme en particulier pourrait bien être un tourbillon, et voici comme je pose les premières bases de mon système : Je regarde l'amour-propre, qui est le principe de nos mouvements, comme la matière céleste dans laquelle nous nageons. Le cœur de l'homme est le centre de son tourbillon ; les passions sont les planètes qui l'environnent ; chaque planète entraîne après elle d'autres petites planètes ; l'amour, par exemple, emporte la jalousie ; elles s'éclairent réciproquement, et par réflexion : toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoie. Je place l'ambition après l'amour ; elle n'est pas si près du cœur que la première, aussi la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité. L'ambition aura autant de satellites que notre Jupiter ; mais ils deviendront différents, selon les différentes personnes qui composent les tourbillons : dans l'une, la vanité, les bassesses, l'intérêt, seront les satellites de l'ambition ; dans l'autre, ce sera la véritable valeur,

la grandeur d'âme et l'amour de la gloire; la raison aura aussi sa place dans le tourbillon; mais elle est la dernière; c'est le bon Saturne dont nous ne sentons la révolution qu'après trente ans. Les comètes ne sont autre chose, dans mon système, que les réflexions; ce sont ces corps étrangers qui, après bien des détours, viennent passer dans les tourbillons des passions. L'expérience nous apprend qu'elles n'ont ni bonnes ni mauvaises influences; leur pouvoir se borne à donner quelques craintes et quelque trouble; mais ces craintes ne mènent à rien; les choses vont toujours leur train ordinaire..... »

L'esprit ne courait pas encore les rues sous la régence, et ceux qui le rencontraient, au lieu de l'éplucher pour se donner de l'importance, le goûtaient vivement et l'applaudissaient de bonne foi. Nous n'avions pas encore appris à nous gendarmer contre notre plaisir, ni à considérer le succès de notre voisin comme du bien volé à nous-même. Cette épître produisit l'effet qu'en attendait Claudine de Tencin; Fontenelle, transporté d'aise, se hâta de la montrer. On en répandit partout des copies, et, dans la soirée, le régent s'en fit répéter deux fois la lecture. On se demandait, au Palais-Royal, qui était cette dame de Tencin qui écrivait si agréablement, et lorsqu'on sut qu'elle était jeune et belle, on pria M. de Noailles de la présenter à la cour.

— Adorable Claudine, disait Fontenelle, vous me désespérez en m'apprenant le prix inestimable du trésor qui m'est refusé. Que vous avez raison de comparer nos réflexions à des comètes errantes qui

traversent les cieux sans déranger le cours des astres! Je sentais que je travaillais à ma ruine en publiant votre lettre, et cependant je ne pouvais me défendre de la communiquer à tout le monde.

— On n'est pas fort à plaindre, répondit Claudine lorsqu'on satisfait une de ses passions aux dépens même d'une autre. Si vous avez souffert de l'amour, votre vanité du moins n'a-t-elle pas eu quelque jouissance?

— Oui, je suis fier de votre mérite, et je fais comme ces voluptueux de l'Orient qui s'enivrent d'opium, sachant que cela les mène au tombeau.

— L'amour a des vertus supérieures à celles de l'opium; il enivre les poëtes, mais il les mène au tombeau si lentement que Pétrarque lui-même, grand buveur de ce poison, est mort de vieillesse à quatre-vingts ans.

Tout en faisant de l'esprit, madame de Tencin se disposait, par une toilette magnifique, à se rendre au Palais-Royal. On vint bientôt lui annoncer que le carrosse de M. de Noailles l'attendait.

— Allons, mon poëte, dit-elle, donnez-moi votre main jusqu'à la voiture. Je compte sur vous pour me rendre immortelle quand mes projets auront réussi.

— Ah! que vous possédez bien, s'écria Fontenelle, le secret de rendre aimable cette vilaine ambition qui enlève aux autres femmes leurs plus précieuses qualités!

— Il est certain que je ne serai jamais une Maintenon.

Le pauvre Fontenelle resta immobile dans la rue

à suivre des yeux le carrosse qui emportait au grand trot ses amours, puis il s'en retourna chez lui, en roulant dans sa tête les plus tristes images que ses craintes lui pussent fournir. Il voyait sa maîtresse effaçant les autres beautés de la cour, portant l'incendie dans tous les cœurs et s'étonnant de sa propre puissance jusqu'à partager le trouble qu'elle inspirait. Il lui semblait impossible que le régent n'en tombât pas amoureux au premier regard, et comment espérer que la chanoinesse fît la moindre résistance, entraînée comme elle l'était par l'ambition? Dans sa jalousie, Fontenelle regrettait d'avoir soustrait cette nonne ingrate aux rigueurs du cloître ; il poussait le dépit jusqu'à souhaiter qu'elle fût encore sous les grilles, dût-elle lui être enlevée à jamais, pourvu qu'elle fût aussi perdue pour les autres.

La fortune, qui ne consulte personne dans ses volontés, ne se trouvait pas en humeur, ce jour-là, de mener les choses aussi vite que Fontenelle l'imaginait. L'entrée de madame de Tencin au Palais-Royal n'avait été qu'une simple présentation. La duchesse d'Orléans avait dit quelques mots où l'on reconnaissait parfaitement qu'elle ignorait à qui elle s'adressait. De peur de se tromper, Madame s'était bornée à une inclination de tête. La duchesse de Berry, pour essayer un peu de conversation, avait demandé si Grenoble était loin de la mer et si les femmes s'y portaient bien. Quant au régent, fatigué sans doute par les veilles et les plaisirs, il avait regardé d'un air distrait et avec des yeux éteints, puis il s'était remis à causer avec les hommes. Fontenelle se frottait les

mains de contentement en apprenant ces détails, et cherchait à ramener à lui, par un détour, les pensées de sa belle; mais les âmes ambitieuses ne se rebutent pas plus pour un jour perdu qu'elles ne se rassasient à leur premier honneur. La visite à la cour, tout insignifiante qu'elle était, avait laissé un souvenir assez vif pour que l'esprit de Claudine en fût rempli. Les intimes, les amoureux, et Fontenelle lui-même, passaient comme des ombres chinoises devant la chanoinesse, plongée dans ses méditations. Elle prétexta des vapeurs pour se débarrasser des amis, et se retira dans sa chambre à coucher avant minuit, contrairement à ses habitudes.

Avec un homme adonné aux excès comme le régent, dont le cœur et les sens étaient émoussés, une femme pouvait être la plus aimable et la plus belle de la terre sans produire aucune impression. Tel fut le sujet sur lequel médita madame de Tencin; et comme elle avait suffisamment de fierté pour ne pas vouloir descendre à des moyens honteux de se faire distinguer, elle résolut d'attendre, et se félicita d'avoir obtenu ses entrées à la cour. Elle vit plusieurs fois encore le régent sans en être remarquée. Cependant, un jour, l'un des amis du prince se chargea d'avoir des yeux pour lui en l'avertissant tout bas que cette nouvelle beauté laissait les autres à cent lieues derrière elle. Il n'en fallut pas davantage pour amener le duc d'Orléans auprès de la chanoinesse, et l'on pense bien qu'elle se mit assez en frais pour lui donner l'envie d'y revenir. Le temps était passé depuis des années où les dames faisaient

languir les princes à leurs genoux, en leur opposant une vertu qui avait besoin de trois bons mois pour succomber avec la majesté de César. Ce long chapitre des scrupules avait autrefois le double mérite d'être charmant par lui-même et d'augmenter le prix du chapitre suivant, tandis que sous la régence on souhaitait à peine une femme comme un gourmand désire goûter d'un plat ; encore n'avait-on pas même le bon esprit d'acheter l'instant du plaisir par un peu d'abstinence et de sobriété. Il est juste de dire aussi que le trop de facilité vaut encore mieux que les scrupules de comédie ; que le caprice a beaucoup d'agréments, sans compter la chance de se tourner plus tard en passion. Ajoutons que, sous la régence, on ne feignait rien au delà de ce qu'on éprouvait, qu'on ne couvrait pas ridiculement une velléité d'un jour sous le masque d'un amour éternel, et qu'il est mille fois plus sage de se lier sur un simple *goût*, que d'employer tout un arsenal de sentiments dont on n'a pas l'ombre dans le cœur. Combien voit-on d'amants aujourd'hui se harasser l'esprit en moins d'une semaine, au point de préférer une franche rupture à leur bonheur simulé ? Mode pour mode, celle de la régence est encore au-dessus de la nôtre. La palme est au beau siècle du feu roi Louis XIV.

Outre la rapidité particulière dont on menait l'amour du temps de la belle Tencin, les princes ont toujours joui du privilége d'abréger encore les formalités. Les femmes opposent d'aussi grands mots à un souverain qu'à un clerc ; mais c'est le résultat

qu'il faut voir. Le régent ne s'amusait point à batailler. Il voulait trouver la page blanche au chapitre des scrupules, et prenait ses mesures en conséquence. Madame de Tencin reçut un matin la visite d'un personnage mystérieux, qui fut reçu en audience secrète. Le rouge monta plus d'une fois aux joues de la chanoinesse pendant cette conférence. Elle demanda le temps de réfléchir, et fit revenir le personnage trois fois. Ensuite on trouva d'un commun accord que le délai était honnête, et il fut convenu qu'à un jour déterminé madame de Tencin entrerait au Palais-Royal toute seule par les escaliers dérobés.

Les amoureux soupirants ont reçu en partage le don d'arriver mal à propos. Fontenelle n'eut garde d'y manquer; il pénétra jusqu'à la toilette de l'ingrate Claudine au moment où elle vérifiait le compte de ses attraits avant de partir pour sa campagne galante. Dans le trouble où la jetait la gravité de la circonstance, la dame posait ses mouches d'un doigt tremblant.

— Vous n'avez pas la main heureuse ce matin, lui dit Fontenelle ; vous placez vos mouches de travers. Peut-on savoir d'où vient cette émotion qui perce dans tous vos mouvements ?

— Je me suis fâchée contre mes laquais.

— Avez-vous besoin de moi pour vous accompagner ?

— Vous ne connaissez point les gens chez qui je vais.

— A quoi donc pensez-vous ? Nous sommes en

décembre ; il n'est pas encore midi, et vous prenez un éventail !

— C'est une distraction.

— De quel côté faites-vous des visites ?

— Je ne puis vous mener avec moi.

— N'en parlons plus.

On descendit jusqu'au carrosse de louage. Quand madame de Tencin eut sauté de son pied mignon dans la voiture, Fontenelle demanda par la portière quelle adresse il fallait donner au cocher.

— Allez au diable ! dit la chanoinesse avec impatience.

— Donnez-moi donc une place à vos côtés, car je vois trop bien que vous volez au-devant du démon.

— Il ne vous recevrait pas. Dites au cocher que je vais au Palais-Royal, et qu'il s'arrête aux petites entrées.

— O fatale nouvelle !

— Une autre fois, mon cher ami, ne m'obligez pas à mentir et ne cherchez point à savoir ce qui peut vous affliger.

VI

La chanoinesse reçoit une leçon et en donne une autre à son tour. — L'amant à brevet et l'amant non vérifié. — Trois défaites dans un jour. — La puissance arrive enfin.

Il n'existe que fort peu de documents sur les amours de courte durée entre le régent et la belle Tencin. L'entreprise de fixer le cœur d'un prince libertin était hardie et difficile. Soit que Claudine n'ait pas trouvé l'art de s'emparer du régent, soit qu'il ne fût plus possible d'inspirer à ce prince un attachement durable, elle ne produisit sur lui qu'une impression légère. Ardente et passionnée comme elle l'était, notre chanoinesse ne supposait pas qu'on aimât à demi. Elle prêta d'abord à son illustre amant la moitié de son propre feu, et prit le jargon de la galanterie pour le langage de la véritable tendresse. Dans une jeune et belle femme d'un esprit supérieur, l'ambition est généreuse et choisit un but louable et honnête. On commence ainsi la carrière des intrigues avec le désir d'être une Agnès Sorel pour finir par devenir une des Ursins. Claudine voulait que le royaume lui dût le bonheur et la paix. Elle donna dans cette idée avec enthousiasme, et crut que la faiblesse du régent le rendrait facile à gouverner ; mais

cette versatilité de caractère, qui ne permettait jamais de se fier à la parole du prince, se retrouvait aussi dans les jeux du cœur. S'il ne résistait à personne ouvertement, il était en revanche insaisissable comme le Protée de la fable. Claudine reconnut bientôt qu'elle ne prenait sur lui aucun empire.

Quoique le duc d'Orléans ne se mêlât presque pas des affaires, il y avait une aptitude remarquable, et faisait plus et de meilleure besogne dans une matinée, que Dubois en quatre jours. Au moment de sa liaison avec madame de Tencin, il ne manquait jamais d'assister au conseil, et consacrait un temps régulier aux soins du gouvernement; mais l'heure des affaires une fois passée, il ne voulait entendre parler de rien de sérieux. On sait qu'il s'enfermait tous les soirs avec ses roués, et que l'univers se fût écroulé sans que la nouvelle pût franchir les portes du Palais-Royal. Il fallait donc à une maîtresse des ménagements infinis pour risquer de s'adresser au régent du royaume et non à l'homme, car dans le tête-à-tête, le prince commençait par supprimer l'étiquette et les titres. Madame de Tencin commit une grande faute en abordant sans précaution des sujets graves et en essayant d'inspirer au duc d'Orléans l'amour de la gloire. Non-seulement elle ne trouva de ce côté que des charbons éteints, mais on lui répondit par des moqueries dont une autre se fût découragée.

Un jour qu'elle était revenue plusieurs fois à la charge sans obtenir aucune attention, Claudine eut l'imprudence d'en montrer du dépit et de prendre

des airs boudeurs. Plus le régent s'efforçait de paraître en belle humeur, plus elle affectait les soupirs et la mélancolie.

— Qu'avez-vous donc ce matin ? demanda Son Altesse Royale. D'où viennent ces sourcils froncés et cette tête penchée sur l'épaule ?

— Je songe, répondit la dame, que vous pourriez laisser un nom immortel et rendre des services à l'État, si vous donniez moins à vos plaisirs, et que c'est grand dommage de voir un prince comme vous s'endormir dans la mollesse.

— Oh ! que voici une belle phrase, mademoiselle ! on ne dit pas mieux dans les colléges. Il faut mettre cela en latin, et nous l'enverrons chez le libraire.

— Riez-en si vous voulez, reprit Claudine, je vous assure que j'ai assez à cœur la réputation de Votre Altesse Royale pour me reprocher la part que je prends à ces dissipations qui vous détournent des intérêts du royaume.

— De mieux en mieux ! Je pensais que nous étions ici pour nous divertir ; mais il paraît que nous jouons une tragédie de Corneille. Tant de vertus ne doivent pas demeurer enfouies dans une alcove, et nous allons les faire éclater en public par une scène de comédie.

Le régent appela le premier valet de chambre et lui commanda d'ouvrir les portes. C'était l'heure des entrées. Les roués et les intimes furent introduits à l'instant malgré les cris et les prières de madame de Tencin, qui s'était réfugiée à demi vêtue derrière un paravent.

— Messieurs, dit le prince, quand vous êtes avec vos maîtresses, je gage que vous passez le temps à vous réjouir et à faire l'amour. Il n'y en a pas un de vous qui ait causé entre deux draps de la bulle *Unigenitus*, ni de la rupture avec l'Espagne, ni du lit de justice. Allez, vous êtes tous des fainéants, des débauchés endurcis. Ne croyez pas que je vous imite; apprenez au contraire qu'au lieu de caresser ma maîtresse comme un méchant et un libertin, j'écoute les beaux petits discours qu'elle me récite, la belle petite morale qu'elle me prêche sur les dangers de l'oisiveté, mère de tous les vices, et sur les devoirs d'un prince qui veut mériter de la bouche de ses sujets un beau petit sobriquet.

Le duc d'Orléans ouvrit alors le paravent et tira la chanoinesse de sa cachette.

— Venez çà, mademoiselle, que je vous présente à mes amis. Voilà, messieurs, l'aimable docteur qui me régale de tirades à la façon de Salluste et de Tite-Live. Nous n'avons parlé que de politique ce matin, et je compte lui donner en récompense une chaire à l'Université. Je veux que mademoiselle de Tencin enseigne à la jeunesse le grec et la philosophie. Comme j'ai puisé dans ses leçons tous les fruits que j'en voulais recueillir, et que d'ailleurs je suis trop vieux pour recommencer mon éducation, je cède ce joli gouverneur à celui qui le voudra prendre.

Claudine avait bonne langue pour répondre en toutes circonstances. La colère l'aidant à surmonter la honte, elle s'écria impétueusement :

— Ce ne sont pas vos dignes compagnons qu'il

faut me donner à instruire; ce ne sont pas non plus les écoliers de l'Université, mais les filles du royaume, à qui je pourrai apprendre par expérience le danger de se laisser séduire par des princes, et les lâches procédés dont ils usent envers les femmes. Je leur dirai, non en grec, mais en bon français, qu'il n'y a rien à espérer des cœurs gangrenés, si ce n'est de se corrompre soi-même; qu'il vaut mieux, lorsqu'on a eu le malheur de les aimer, les tromper et se moquer d'eux par derrière, que de leur parler un langage décent et s'inquiéter de leur honneur. J'enseignerai cela aux filles, monseigneur; et quand elles auront pris de mes leçons, je vous jure que vous n'en trouverez plus une seule à débaucher.

C'était toujours un grand amusement pour le régent qu'une vive riposte, fût-ce contre lui-même.

— A la bonne heure, dit-il, vous savez au moins répondre. Si vous étiez restée comme un emplâtre à gémir ou à pleurer, je ne vous aurais revue de ma vie. Ne nous fâchons point, ma chère âme, et dînons ensemble comme une paire d'amoureux. Je me sens un tendre pour vous, à cause des vérités que vous m'avez dites.

— Grand merci, monseigneur! je ne m'exposerai point à un second affront. J'ai peur d'être plus corrompue que je ne pensais en voyant ce tendre retour, car cela ressemble furieusement à un raffinement de perverti. Vous ne me reverrez jamais, et s'il vous reste assez de sang dans les veines pour rougir de votre ingratitude, portez, à côté de mon nom, cette inscription sur vos tablettes : « J'ai rompu avec celle-

ci, parce qu'elle était plus honnête femme que les autres. »

— Ma foi, s'écria le prince, j'en tiens, messieurs, et je suis battu au jeu, comme disait mon aïeul Henri IV.

La dame fit une révérence et opéra sa retraite par les grands appartements devant tout le monde. Elle rencontra, dans les escaliers, Dubois qui arrivait portant ses papiers sous le bras.

— Où courez-vous avec cet air animé? demanda le galant ministre. Il semble, ma belle chanoinesse, qu'un vainqueur vous poursuive le glaive à la main.

— C'est la dernière fois que vous me voyez ici, monsieur l'abbé.

— *Bone Deus!* la dernière fois! que vous a-t-on donc fait? Est-ce qu'on vous a rendu d'un seul coup tout le mal causé par vos yeux?

Claudine raconta en deux mots, avec indignation, le tour qu'on venait de lui jouer.

— Ce n'est pas moi, reprit Dubois, qui aurais agi de la sorte. Plût à Dieu que je fusse le maître d'une âme comme la vôtre, et qu'elle voulût bien adoucir mes travaux en les partageant! Désirez-vous que j'essaye d'amener une réconciliation?

— Jamais, monsieur; jamais je ne veux entendre le nom de ce perfide. Je suis dégoûtée du commerce des grands.

— Un esprit de votre mérite ne doit pas être perdu. Je me féliciterais de la méchanceté de Son Altesse Royale, si vous daigniez me donner les avis qu'il repousse et m'exhorter à bien faire.

— Je vous les donnerai, monsieur, dit la chanoinesse emportée par son ressentiment.

— Les avis et le reste? Ah! belle Tencin, avec votre tendresse et votre génie, je deviendrai un ministre célèbre.

— S'il ne tient qu'à cela, vous le deviendrez.

— Vous m'aimerez par vengeance? c'est une chose dite. Touchez là! je vous irai voir et consoler dans une heure.

Claudine frappa dans la main du ministre et rentra chez elle aussi étourdie du pacte conclu que du motif qui l'avait amené. Dubois, en homme habile, ne laissa pas aux sens de la belle irritée le temps de se refroidir; une heure de réflexion aurait peut-être changé la face des choses. Il arriva plus tôt qu'il n'avait promis, et déposa son amour et sa puissance aux genoux de madame de Tencin, en excitant encore la colère dans ce cœur sensible. A force de lui répéter qu'elle gouvernerait en dépit du régent, il sut tourner à son profit le plaisir de la vengeance, et avant que notre héroïne troublée eût remis en ordre ses pensées, elle était la maîtresse de Dubois.

Le soir venu, Fontenelle la trouva fort confuse des événements du jour, et dans une disposition où toute autre femme eût volontiers trempé de larmes plusieurs mouchoirs. Claudine fit, de la meilleure foi du monde, le récit de ses aventures, dont Fontenelle tomba dans la consternation.

— Hélas! disait-il d'un ton lamentable, vous voilà donc embarquée dans d'autres amours, et cepen-

dant vous m'aviez promis que j'aurais l'héritage du prince.

— Laissez-moi le temps de me venger, répondit Claudine. Je veux prouver au régent qu'il ne m'a point rendu justice.

— Mais vous n'aimez pas ce Dubois ; c'est le dépit qui vous a jetée entre ses bras.

— C'est le dépit et la soif de vengeance, j'en conviens ; mais cette soif est une passion, et je n'ai pour vous que le sentiment de l'amitié.

— Ah ! cruelle, il faut donc être prince ou ministre pour mériter votre amour ? Ce n'est donc pas assez d'une constance éprouvée ni du dévouement le plus tendre ? Ne suis-je pas digne d'un nom plus doux que celui d'ami ?

— Oui, je suis une ingrate, je devrais vous aimer.

— Donnez-moi donc au moins le nom d'amant, et souffrez que je vous en tienne le langage. Je serai comme ces ducs dont les brevets ne sont pas vérifiés, et qui jouissent pourtant du titre et des honneurs.

— Eh bien, je vous accorde le titre. Soyez amant en paroles et même en écritures, mais ne songez pas à la vérification du parlement.

Claudine ajouta en riant :

— Sainte Vierge ! trois batailles perdues en un jour !

— Les deux premières, dit Fontenelle, ne sont que des surprises, tandis que vous me rendez volontairement les clefs de la forteresse ; j'estime donc ma victoire plus que les deux autres, et le vainqueur n'a

rien de farouche puisqu'il ne lèvera point de contributions.

L'amant non vérifié baisa la main de sa belle en prononçant le serment de fidélité. On soupa ensuite, et on se sépara comme à l'ordinaire. Depuis ce moment, Fontenelle prit dans ses lettres le style d'un amant heureux, et ne se gêna plus dans la conversation pour exprimer ses tendres sentiments. Claudine, n'ayant rien à se reprocher, souffrait cette licence poétique, et malgré les bruits de la renommée, nous croyons qu'il n'y eut jamais entre eux rien de plus que l'amour en paroles et en écritures, comme le disait la chanoinesse.

Dubois, pendant ce temps-là, fut l'amant à brevet de la belle Tencin qui prit sur lui un entier ascendant. L'intelligence du ministre n'avait rien de vaste. Elle s'attachait corps à corps aux petites choses, et tranchait à l'aveugle dans les grandes. Notre héroïne avait le coup d'œil plus perçant et ne nuisit point aux affaires, car elles auraient assurément marché plus mal encore qu'elles n'ont fait sans ses lumières et ses bonnes intentions. Elle empêcha plus d'une fois Dubois de se passionner pour des idées chimériques; et si elle ne prévint pas la catastrophe de Law, c'est qu'il n'était pas possible d'arrêter le torrent.

Madame de Tencin s'amusait de sa puissance en la faisant sentir au régent. Elle contraria souvent les desseins du prince en leur opposant la volonté du ministre dont elle disposait à son gré. Le plaisir de ces petites vengeances eût été plus vif si l'indiffé-

rence du duc d'Orléans, en matière de gouvernement, n'eût approché d'une apathie absolue. Notre chanoinesse commença par assurer la fortune de son frère chéri. L'abbé de Tencin fut envoyé à Rome et obtint le chapeau pour Dubois. Il était actif, persévérant et ingénieux en médiocres expédients : on prit ces qualités pour du génie. Avec l'appui de Claudine il entra partout, se fit le bras droit de Dubois, et donna tout lieu de croire qu'il serait ministre un jour. Son ambition ne s'endormait pas plus que celle de sa sœur, car on voit par sa correspondance qu'il pensait lui-même au chapeau avant d'être évêque.

Ayant ainsi pourvu au plus pressé, madame de Tencin usa de son crédit largement et de toutes les façons, tantôt bien, tantôt mal. Sa maison était un petit ministère occulte où l'on distribuait les emplois et les faveurs. Elle avait raison de mettre à profit le temps et l'occasion, car il était écrit que cela devait bientôt finir. Elle fit son frère archevêque d'Embrun peu de jours avant la mort de Dubois, et si elle eût manqué cette affaire, M. le duc, qui succéda au cardinal, n'eût pas été aussi galant.

Mais c'est ici le moment de dire comment l'abbé, sur le point de recevoir sa mitre, et Claudine au milieu de ses intrigues, furent frappés de deux coups imprévus et terribles, dont ils faillirent succomber ensemble et dont leur réputation ne se releva jamais entièrement.

VII

Madame de Tencin et l'abbé son frère ont maille à partir avec la justice, l'un pour une friponnerie, et l'autre pour un coup de pistolet.

L'abbé de Tencin avait mené une vie embarrassée pendant que sa sœur était au couvent. La misère l'avait plus d'une fois serré de fort près, et dans un moment de pénurie il avait fait marché d'un petit prieuré avec un certain abbé La Vaissière qu'il avait trompé sur le chiffre du bénéfice. Ce La Vaissière, qui lui en gardait une rancune de prêtre, ne poursuivit pas son vendeur tant qu'il le vit dans les bas étages; mais aussitôt qu'on parla d'envoyer notre abbé à Rome, il lui intenta devant le parlement un double procès en faux et en simonie. Tencin n'y prit pas garde et se crut au-dessus d'une pareille atteinte. Le procès s'instruisit sourdement. Le jour arrivé, La Vaissière fit tant de bruit dans la ville, que des gens de cour, des pairs et le prince de Conti lui-même voulurent assister à la séance du parlement. Le banc des gens du roi et les lanternes furent remplis de monde. L'abbé montra de la noblesse et de la dignité. Il parla de ses ennemis d'un air de mépris qui lui donna d'abord gain de cause

dans l'opinion ; il poussa l'assurance jusqu'à nier le contrat de vente dont il ne croyait pas qu'il existât de preuves écrites. L'avocat de son adversaire déclara qu'il lui ferait réparation d'honneur s'il voulait jurer publiquement qu'il n'y avait point eu de marché. Tencin se leva pour prononcer le serment; mais l'avocat, lui coupant la parole, s'écria qu'il s'allait parjurer, et montra aux juges une lettre originale qui traitait du prieuré, signée en toutes lettres de l'abbé de Tencin. Des rires partirent des bancs publics, et l'arrêt qui condamnait notre abbé à l'amende contint un blâme flétrissant. Tencin se retira honteux au milieu des huées. Toute la ville parla de son faux serment, et à une autre époque ce coup l'eût accablé ; mais on était si léger alors que l'affaire fut oubliée promptement. Dubois n'abandonna point le frère de sa maîtresse pour si peu de chose ; il lui conserva sa mission auprès du saint-père, et lui posa la mitre sur la tête et la crosse en main à son retour de Rome. La Vaissière demeura toujours obscur, et notre abbé n'ayant jamais voulu se venger, on ne sut bientôt plus si Tencin n'avait pas été victime de la haine et de l'envie ; l'appui du ministre et les honneurs lui rendirent d'ailleurs autant de considération qu'il en fallait rigoureusement dans le temps où il vivait.

Tandis que le bruit allait se dissipant, et que l'abbé faisait, comme on dit, nouvelle peau dans son archevêché, Claudine, devenue la maîtresse avouée du cardinal Dubois, avait pris un grand état de maison. Elle disposait en réalité de tout, et comme elle

usait de son pouvoir avec grâce et bonté, on l'aimait assez généralement.

Parmi ses plus assidus serviteurs se trouvait un certain Lafresnaye, conseiller au grand conseil, espèce d'hypocondriaque avec une figure bizarre et des cheveux hérissés. Cet homme, qui avait un orgueil chatouilleux et violent, comprenait toutes choses de travers, et l'amour qu'il ressentit pour la chanoinesse acheva, sans qu'on s'en doutât, de le rendre fou. Au lieu de déclarer sa passion, et de s'informer s'il avait quelque espoir de plaire, ce Lafresnaye imagina de donner des présents et des soupers à madame de Tencin et à ses amis. Il se ruina en réjouissances de nuit et en ballets magnifiques. Il eut des acteurs chez lui tout un hiver, ce qui était fort coûteux. Chacun pensait que ces fêtes étaient sans autre but que de plaire à la maîtresse du ministre. Cependant, à force de puiser au coffre, ce gentilhomme se trouva un matin à sa dernière pièce. Il entra chez Claudine avec un air triomphant, et lui dit, en faisant des pirouettes :

— Vous voyez en moi le plus léger de ceux qui se meurent d'amour pour vous, adorable Tencin. Je puis me vanter d'avoir dépensé tout mon bien pour vos beaux yeux; mais c'est d'aujourd'hui que va commencer ma plus grande fortune. Vous êtes sensible et compatissante. L'amour que j'ai caché depuis six mois, touchera votre excellent cœur.

— Quelle est cette plaisanterie ? demanda Claudine avec effroi.

— Je ne plaisante pas. Vous m'auriez peut-être

dédaigné riche et heureux; vous m'aimerez pauvre et sans ressources, en pensant combien peu d'hommes sont capables de se ruiner ainsi.

— Calmez-vous, répondit Claudine. Vous avez agi en cervelle brûlée, mon cher monsieur. Ce n'est pas un titre à ma tendresse que d'avoir jeté l'argent par les fenêtres.

— Quoi, vraiment! reprit Lafresnaye tombant de son haut. Vous n'êtes pas émue de compassion après tout ce que j'ai fait pour vous ?

— Vos folles dépenses m'affligent et votre état m'intéresse : mais je ne vous aime et ne vous aimerai point pour cela.

— Oh! quelle erreur fut la mienne! vous êtes donc une femme sans cœur, qui m'abandonnez et vous moquez de moi lorsque vous avez consommé ma ruine!

— Voilà, monsieur, une étrange façon d'expliquer les choses. Parce qu'il vous a plu de dissiper votre fortune, vous voulez que je sois responsable de vos extravagances! Je ne vous abandonne point, et je vous offre au contraire d'intercéder auprès de M. le cardinal pour qu'il cherche un remède au mauvais état de vos affaires.

— Encore mieux! s'écria Lafresnaye, rouge de fureur. Vous me supposez une âme assez basse pour me consoler de vos injustes rigueurs en acceptant de l'argent! C'est vous qui avez une âme lâche et perfide. Mais je dirai à toute la terre les abominables sentiments que vous déguisez sous cet air simple et

bon. Je vous accorde une heure pour vous repentir et revenir à d'autres pensées.

— Mes réflexions sont toutes faites, monsieur. Je ne donne pas mon cœur à qui le demande en me posant le poignard sur la gorge. Vos menaces sont vaines et ridicules, et je vous tiens pour un insensé plus digne de pitié que de colère.

— Comme il vous plaira, madame. Je vous déclare donc une guerre mortelle ; vous apprendrez ce que c'est que de réduire au désespoir un homme qui ne craint pas de succomber lui-même pourvu qu'il se venge.

Lafresnaye partit exaspéré. Il monta, sans s'ouvrir à personne, un plan de vengeance fort singulier et qui faillit perdre Claudine, car la folie en était si extrême qu'elle ressemblait à la profondeur la plus diabolique. A partir de ce jour, on vit partout le conseiller en désordre, avec des habits en loques, et quand on lui demandait la cause de cette conduite :

— C'est la Tencin, répondait-il, qui m'a réduit où vous me voyez, par ses méchancetés et ses ruses. Défiez-vous de cette créature dangereuse.

On n'y fit pas grande attention d'abord ; mais, à la longue, on s'étonna d'entendre toujours les mêmes plaintes. Lafresnaye tâchait de parler raisonnablement pour donner du poids à ses demi-mots. Il feignait de ne point oser tout dire par crainte d'une persécution. Le monde, qui aime à croire le mal, ne supposait pas qu'un homme pût jouer si longtemps une comédie à laquelle il n'avait rien à gagner. Madame de Tencin fut avertie de ces manéges et poussa

la générosité jusqu'à n'en tenir aucun compte. Tout cela eût fini sans doute par s'éteindre, sans un événement qui vint changer la position de Claudine et donner meilleur jeu à ses ennemis : le cardinal Dubois mourut des suites d'une opération, au moment où on s'y attendait le moins. La puissance de la belle Tencin s'évanouit avec le dernier soupir du ministre. Elle vit sa cour fondre comme la neige, et se réduire de moitié par une brusque transition ; il ne resta auprès d'elle que ses vrais amis et quelques gens sagaces qui avaient foi dans son industrie. Lafresnaye jugea l'instant propice pour une réconciliation ou une vengeance. Il se rendit un jour de grand matin chez la chanoinesse, afin de la trouver seule, et lui demanda une audience.

Claudine le fit entrer dans le salon et le reçut avec sa bienveillance ordinaire. Le conseiller s'approcha d'elle avec des yeux hagards et un visage bouleversé.

— A présent, dit-il, que vous n'avez plus de crédit et que vous perdez votre protecteur, j'espère vous trouver plus traitable, madame. Je vous dirai sans préambule que je suis décidé à ne point sortir d'ici que vous ne soyez ma maîtresse, et vous allez reconnaître qu'il ne vous reste plus d'autre parti que de me prendre pour amant.

— Je suis curieuse de voir comment vous me prouverez cela, répondit madame de Tencin en essayant de sourire malgré sa frayeur.

— La chose est aisée à comprendre, madame. Vous m'avez réduit au désespoir, et j'en suis à cette heure au point que le sacrifice de ma vie ne me

coûtera rien, pourvu que je réussisse ou que je me venge. J'avais donc pensé d'abord à vous tuer de ma main ; mais j'ai changé d'avis, et voici ce que j'ai inventé aujourd'hui : je vais me tuer moi-même sous vos yeux, si vous me tenez plus longtemps rigueur.

— Ne parlez pas ainsi, mon cher conseiller, reprit madame de Tencin. Défaites-vous de ces mauvais desseins qui offensent Dieu et quittez vos manières de tête fêlée.

— C'est vous qui offensez Dieu en m'obligeant à mourir. Je quitterai mes airs de fou lorsque vous me rendrez la raison. Soyez donc plus humaine et donnez-vous à moi, sans quoi je mets à l'instant mon projet à exécution.

— Vous faites bien tout l'opposé de ce qu'il faudrait pour me plaire, monsieur. Je serais désolée de votre mort ; mais je vous répète que je ne vous aime point, et qu'on n'obtient rien de moi par les menaces.

— Attendez un peu que je vous aie tout dit : sachez qu'il existe dans mon testament un passage où l'on trouvera que je m'attendais depuis longtemps à mourir de votre main. Or, si je me tue dans ce salon, il sera croyable que vous m'avez assassiné.

— Mais vous êtes un odieux et infâme personnage ! s'écria madame de Tencin en se levant pour appeler ses gens.

Lafresnaye courut aux portes et ferma les serrures au double tour, puis il tira de sa poche un pistolet.

— Vous ne voulez pas être à moi? dit-il en se posant le canon sur le cœur.

— Non! répondit Claudine d'un ton résolu. Je vous hais, et vous me faites horreur. Qu'il advienne ce que le ciel voudra.

Le malheureux fou lâcha le coup et tomba de son long sur le plancher. Les valets, qui accoururent au bruit de la détonation, le relevèrent mourant.

— Bonnes gens, leur dit Lafresnaye, souvenez-vous de mes dernières paroles : c'est votre maîtresse qui m'a tué avec ce pistolet.

On le coucha dans un lit, où il rendit l'âme au bout d'une heure ; mais il répéta encore devant les voisins que la rumeur avait amassés, qu'il mourait assassiné par madame de Tencin.

L'éclat une fois public, la chanoinesse alla d'elle-même au-devant de la justice, et se fit conduire au Châtelet, d'où elle fut transférée à la Bastille. Le cas et les préventions étaient graves. On trouva effectivement dans le testament du défunt les passages qu'on va lire (1) :

« Sur l'avis et les menaces que m'a faites depuis longtemps madame de Tencin de m'assassiner, ce que j'ai même cru qu'elle exécuterait, il y a quelques jours, sur ce qu'elle m'emprunta un de mes pistolets de poche, que j'ai eu le courage de lui donner ; et comme son caractère la rend capable des plus grands crimes, j'ai cru que la précaution de faire

(1) Ce testament est authentique.

mon testament, ainsi qu'il suit, était raisonnable.

. . . . . .

« Cette misérable (madame de Tencin) a eu pour moi les façons les plus indignes, et si monstrueuses, que le souvenir m'en fait frémir : mépris public, noirceurs, cruautés, tout cela est trop faible pour exprimer la moitié de tout ce que j'ai essuyé ; mais sa grande haine est venue de ce que je l'ai surprise, il y a un an, me faisant infidélité avec Fontenelle, son vieil amant (1).

. . . . . .

« Je finis en réclamant la justice de M. le duc et celle de M. le garde des sceaux. Ils ne doivent pas souffrir que cette malheureuse continue plus longtemps sa vie infâme. Elle est entrée religieuse du couvent de Montfleury, près Grenoble ; ils doivent l'obliger d'y retourner pour faire pénitence de ses péchés.

« Paris, le 18 février 1726. »

Cependant, comme la vérité finit toujours par sortir de terre, et que madame de Tencin se défendit en personne sensée, on ne tarda pas à reconnaître les machinations de Lafresnaye. On n'alla point au delà de l'instruction, et Claudine quitta sa prison entièrement disculpée aux yeux des juges et des gens de bonne foi. Ses ennemis seuls persistèrent à la dire

(1) Fontenelle avait soixante-neuf ans, et se tenait dans du coton de peur des rhumes et de la fatigue.

coupable; encore ne trouvèrent-ils pas grande créance dans le public.

Cette déplorable affaire causa une peine infinie à madame de Tencin. C'eût été pour une autre l'occasion de se retirer du monde; mais, ayant déjà goûté du couvent, on ne s'étonnera point qu'elle ne fût que médiocrement portée à y retourner. La calomnie se serait d'ailleurs donné carrière en prêtant à sa retraite les couleurs du remords. Le parti contraire était préférable pour la réputation de notre chanoinesse; elle se montra donc partout comme s'il ne fût rien arrivé, tint maison ouverte, où l'on revint peu à peu, et se remit bientôt dans l'esprit de ressaisir la puissance que la mort du ministre lui enlevait. On verra tout à l'heure par quels efforts d'imagination et avec quelle activité prodigieuse elle poursuivit ce fantôme sans réussir à l'atteindre.

VIII

Dernières intrigues de la Tencin. — La beauté s'en va, et le calme arrive enfin.

Ce n'est pas peu de chose que de conter l'histoire de la belle Tencin, à présent que nous en sommes

au moment où elle se montra politique furieuse et âpre théologienne. Cette époque de sa vie n'est pas la moins intéressante; elle complète cette figure curieuse, et nous conduira naturellement à la seconde transformation de notre héroïne.

Après sa mésaventure, elle disparut un instant sous les eaux. Mais elle ne fit qu'un rapide plongeon, pour se donner de nouveau en spectacle. Si, par hasard, il était parmi nos lectrices une seule dame qui ne fût pas tout à fait au courant de la bulle *Unigenitus* et de la querelle des constitutionnaires, nous ne voudrions pas lui donner l'ennui de parler de choses qu'elle ignorât; nous allons donc en dire quelques mots.

Le père Quesnel, de l'Oratoire, avait publié depuis longtemps un livre de *Réflexions morales* sur les Évangiles, qu'on avait d'abord trouvé bel et bon, et recommandé à la jeunesse. Au bout de vingt ans, les jésuites s'avisèrent de déclarer le livre dangereux, et le condamnèrent. L'auteur persécuté se sauva en Hollande, où il devint chef du parti janséniste. Clément XI prononça un anathème contre les *Réflexions morales*, par une constitution ecclésiastique dont le premier mot était *Unigenitus*, d'où cette bulle tira son nom. La bulle fut acceptée en Sorbonne, le 5 mars 1714, par le clergé français, à l'exception de quelques évêques, tous gens vénérables et sans reproche, qui trouvaient le livre de Quesnel excellent et la colère des jésuites inique. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, tint ferme avec huit évêques contre la bulle et protesta de toute son énergie.

Un schisme pensa en résulter dans l'Église. Ce qui fut écrit des deux parts dans cette querelle formerait une montagne in-folio. La guerre, commencée en 1695, ne se termina qu'en 1727. Madame de Tencin s'en mêla de toutes ses forces; elle y employa la plume et la parole, le tout par zèle pour la fortune de son frère. Le cardinal de Noailles se laissa persuader d'accepter enfin la bulle, et les évêques qui l'avaient secondé payèrent les frais, selon la pratique ordinaire. Parmi ces honnêtes et consciencieux prélats était M. de Soanen, évêque de Senez, dont le diocèse tenait à l'archevêché d'Embrun. Madame de Tencin n'était point méchante et ne voulait de mal à personne; mais lorsqu'elle vit les constitutionnaires accabler le parti vaincu, elle écrivit à son frère que, pour se mettre bien avec la cour et le saint-siége, il devait, sans attendre un ordre qui ne pouvait manquer de lui venir bientôt, provoquer la déposition de Soanen. Un concile de trente évêques fut assemblé à Embrun. M. de Senez y plaida sa cause en homme de cœur, sans vouloir épargner à ses ennemis rien de l'odieux et du scandale de leurs persécutions. Comme son procès était jugé d'avance, la résistance fut inutile; on le déposa solennellement de son évêché, ce dont le pape eut tant de joie qu'il en écrivit des lettres à M. d'Embrun. Nous ne donnons pas la conduite des Tencin en cette occasion pour honnête et bien méritante; mais nous n'avons plus qu'un pas à faire pour en terminer avec ces tristes manéges d'ambition.

Claudine, toujours l'œil ouvert sur les moyens de

parvenir, engagea son frère à se rendre à Rome. M. d'Embrun partit et fut reçu avec des distinctions et des faveurs si grandes que la cour de France ne crut pas devoir rester en arrière. La mort du régent avait suivi de près celle de Dubois. Le cardinal Fleury avait pris le portefeuille, et Tencin obtint le chapeau à sa demande. Il s'en revint à Versailles avec de si belles recommandations qu'il ne semblait guère possible de ne pas lui donner une part aux affaires d'État; cependant, à cause même de ses talents, le cardinal de Tencin donnait de l'ombrage au premier ministre, qui n'était point d'humeur à consentir au partage. On savait par expérience que son génie envahissant ne laisserait rien à faire aux autres, et qu'il ne mettrait pas les mains au timon sans tirer à lui la machine entière. Fleury, qui avait l'oreille du roi, prit ses mesures en conséquence. Notre cardinal, à son retour de Rome, trouva partout les portes ouvertes et les visages gracieux. On lui prodigua les éloges, les mots bienveillants et les promesses; pour de l'influence, il n'en prit aucune. Il enrageait tout bas de se voir écarté sans relâche avec des caresses. Le siége de Lyon, où il passa au sortir de celui d'Embrun, ne suffisait pas à le consoler, car il eût volontiers abandonné ses dignités ecclésiastiques pour un peu de puissance. Claudine, avec son esprit pénétrant, devina les secrètes pensées du cardinal Fleury; elle voulait que son frère se retirât dans son archevêché de Lyon en attendant une occasion plus favorable; mais le ministre, qui savait son monde, comprit que cette bouderie ferait crier, et que Rome

se plaindrait si on n'employait pas un homme qu'elle appuyait et dont le mérite était éprouvé. Le conseil étant composé de gens dévoués à Fleury, M. de Tencin y pouvait participer sans être à craindre. On le nomma donc ministre sans portefeuille, en sorte qu'il fut ainsi mêlé au gouvernement du royaume pour y assister comme à un spectacle et voir exécuter les volontés des autres, avec le titre et le costume d'un acteur sans avoir de rôle dans la comédie. Il se consuma en vains efforts pendant la vie de Fleury pour prendre une prépondérance qu'on sut paralyser. Sa correspondance avec le premier ministre est une chaîne déliée de subtilités et de finesses, où aucun des deux n'est la dupe de l'autre. A la mort du cardinal, il crut un moment avoir sa succession; mais le roi avait été prevenu de longue main. Tencin demeura au dernier rang dans le conseil et se vit marcher sur le corps par les Maurepas, les d'Argenson et les Ancelot.

Cette position ne convenait pas plus à Claudine qu'à M. son frère. Elle ne s'amusa pas à vouloir creuser le roc et changea de chemin pour tourner la difficulté. Le duc de Richelieu, qui avait alors trente ans, était fameux par ses galanteries et sa valeur. Madame de Polignac et madame de Nesle s'étaient battues à coups de pistolet dans la forêt de Boulogne pour se disputer le cœur de cet aimable cavalier. Ce duel et les traits de courage de sa première campagne avaient complété sa grande réputation de favori des femmes et de la victoire. C'était, comme l'a dit plus tard M. de Voltaire, un honneur que d'être dés-

honorée par lui. Ses débuts dans les armes étant aussi brillants que ses bonnes fortunes, on s'empressa de croire que ce jeune héros était appelé à gouverner le monde. M. de Richelieu vint dans le salon de madame de Tencin; il fut ébloui par l'esprit et les grâces de notre chanoinesse; et du caractère dont ils étaient tous deux, on ne s'étonnera pas qu'ils se soient accordés à la première rencontre, selon la mode de leur temps. Au rebours du régent, qui n'aimait pas les femmes politiques, le duc était ravi de trouver dans sa maîtresse un admirable conseiller. L'ambition resserra entre eux les liens de l'amour. Malgré son inconstance et ce besoin dévorant de changement qui en a fait le don Juan de la France, M. de Richelieu retourna toujours à madame de Tencin et la conserva au moins pour amie et pour confidente aussi longtemps qu'elle vécut. De son côté, notre chanoinesse eut cette fois le cœur tellement pris que la tête en fut débarrassée par une heureuse diversion; elle rentra naturellement dans le rôle qui convient à une femme, c'est-à-dire qu'elle ne souhaita plus la puissance que pour la donner à son amant et non pour en user elle-même. Elle entrait dans l'âge où l'on n'aime pas à penser au chiffre de ses années. Elle s'attacha donc fortement à M. de Richelieu, pour en finir avec la jeunesse, et cette dernière passion est vraiment la seule où l'égarement des sens et les calculs d'intérêt n'aient eu que la plus faible part.

Claudine de Tencin se dévoua tout entière à la fortune du maréchal de Richelieu. Elle y déploya encore plus de feu que pour ses propres affaires, et se

jeta dans les cabales à corps perdu, sans doute avec l'idée de retenir longtemps l'homme le plus volage et le plus recherché de ce siècle. Elle forma des ligues contre tous les ministres qui se succédèrent et qui la craignaient, mais qui lui échappèrent toujours. Elle essaya de s'emparer de madame de la Tournelle et des premières maîtresses de Louis XV; elle remua ciel et terre et mit en œuvre des leviers de toutes sortes. Nous ne donnerons pas les détails de ces machinations qu'on peut lire dans sa correspondance avec le duc de Richelieu. Ses cabales n'eurent aucun résultat; le pouvoir lui échappa dix fois des mains au moment où elle croyait le saisir, et, après quinze années fort laborieuses, notre chanoinesse rompit en visière avec cette existence pénible.

Nous touchons enfin à la troisième partie de la carrière si remplie et si variée de madame de Tencin. Avec ce courage brusque et ennemi des hésitations qui l'avait jetée dans le cloître et dans les bras de Dubois, elle abandonna subitement la politique et la galanterie pour se créer des plaisirs plus doux et une célébrité plus respectable. Nous allons la voir bel esprit et protectrice des lettres. Il faudrait, pour écrire sa biographie, la plume d'un romancier pendant l'époque de la jeunesse, celle d'un historien pour l'âge mûr, et celle d'un critique pour la vieillesse. On nous pardonnera donc de changer un peu de style, puisque le sujet nécessite des disparates.

IX

Les ouvrages de Claudine. — Montesquieu et autres grands hommes. — Mort de la chanoinesse.— Comment Fontenelle la pleure.

Quand on s'est habitué de bonne heure à donner un grand exercice à ses facultés, le repos apporte avec lui l'ennui et le dégoût. La culture des lettres est le moyen le plus efficace de combler le vide insupportable qui reste dans l'imagination. Madame de Tencin y eut recours, et s'en trouva bien. Quatre petits romans qu'elle écrivit successivement sans les publier, et dont elle fit lecture à ses intimes, lui valurent dans un cercle fort grand une belle réputation de femme d'esprit. Ce sont les *Mémoires de Comminge*, *la Princesse de Clèves*, *le Siége de Calais* et *les Peines de l'Amour*. Dans le premier, qui est du genre sombre, on reconnaît un esprit inquiet, en proie à la mélancolie, et qui, n'ayant pas trouvé de consolation à l'éloignement du monde, se complaît dans le chagrin. Les deux suivants, qui sont du genre héroïque, sont les plus estimés; mais nous préférons le quatrième, où l'auteur a tracé en partie l'histoire de sa jeunesse. Madame de Tencin a choisi l'intérieur des couvents pour y mettre les premières scènes de ses romans, et personne mieux qu'elle n'a su peindre

les tourments de la réclusion et les agitations d'une âme partagée entre l'amour et le devoir. Les intrigues de ces quatre ouvrages sont simples; les situations ont de la force sans donner dans l'exagéré. C'est une heureuse transition du genre emphatique et apprêté de Scudéry au roman vrai de l'abbé Prévost, dont l'histoire de Manon Lescaut restera comme un modèle inimitable. Madame de Tencin n'a point l'air de courir après un succès ni de songer à flatter les goûts du public, comme un romancier de profession. Il semble qu'elle écrive pour elle-même et qu'elle puise dans son cœur les sentiments de ses personnages. On peut lui reprocher de manquer d'art, mais non d'aller au delà du naturel. Souvent elle peint des choses que l'on trouve sans intérêt lorsqu'on ignore qu'elles se rattachent à l'existence de l'écrivain; elles auront un prix particulier aux yeux de ceux qui les liront avec l'envie de connaître la célèbre chanoinesse. De là vient sans doute la vogue qu'ont obtenue ces petits romans qui furent imprimés aussitôt après la mort de Claudine. Les contemporains voyaient dans l'auteur l'héroïne de l'ouvrage.

On ne prend pas une part active aux affaires et à la politique sans avoir beaucoup d'ennemis; ceux de madame de Tencin l'ont accusée de ne donner tant à l'ambition que par manque d'âme et de sensibilité. Le lecteur jugera, par cette histoire et par *les Peines de l'Amour*, si le reproche était fondé. Il est certain que, dans l'instant où une femme met tout en jeu pour renverser un ministre ou obtenir de

Rome un chapeau de cardinal, elle fatigue trop sa cervelle pour que le cœur ne sommeille pas un peu. Madame de Tencin avait de ces organisations excessives qui ne font rien à demi. L'empire des sens a dominé pendant sa jeunesse, la fougue de tête a pris ensuite le dessus, et quand le règne du cœur est arrivé, la beauté n'étant plus à son poste, la sensibilité n'a plus trouvé d'emploi que dans les suppositions et le roman.

Après avoir pris un rang élevé parmi les écrivains, la chanoinesse ouvrit sa maison aux beaux esprits, et eut pour amis tous les hommes éminents de son temps. Montesquieu, Fontenelle, Mairan, Astruc, Helvétius, l'abbé Dubos, passaient leurs soirées chez elle et avaient tous les jours le couvert à sa table. Elle les prônait et les aidait à se produire avec cette ardeur qu'elle avait tant de fois appliquée à des buts moins louables. L'*Esprit des lois* parut ainsi sous son patronage. Elle en acheta deux cents exemplaires qu'elle distribua dans la bonne compagnie, en obligeant les gens de cour eux-mêmes à lire ce magnifique ouvrage. Elle en fit autant pour Fontenelle et pour nombre d'autres auteurs. On n'entrait pas dans son salon, et on n'avait pas l'honneur de lui parler, si on n'était au courant du livre qu'elle recommandait. Elle fut ainsi très-utile à des hommes dont le mérite aurait pu sans elle n'être apprécié qu'après leur mort. Que cette obligeance passionnée fût le fruit de la bonté du cœur ou de l'enthousiasme de l'esprit, ce n'était pas moins une très-rare et très-précieuse qualité. Madame Geoffrin rendit aussi des

services aux lettres en même temps que madame de Tencin, mais avec moins de discernement et plus d'égoïsme. C'était là une mode fort estimable et dont il est grand dommage que les belles dames d'à présent soient bien éloignées.

Les soupers de Claudine eurent bientôt du renom. On n'était admis que par une faveur extrême à ces conversations où la profondeur et l'enjouement se succédaient tour à tour. Le rang ni la fortune n'eussent jamais fait passer par-dessus la sottise, lorsqu'il s'agissait d'y introduire un nouveau visage. Madame de Tencin appelait familièrement les gens d'esprit ses *bêtes*, et leur donnait tous les ans une culotte de velours noir. Cet usage, qui paraîtrait ridicule aujourd'hui, n'avait rien que de naturel il y a cent ans. M. de Montesquieu ne manquait pas de fierté; cependant il accepta la culotte comme les autres, et l'on ne voit point que personne ait trouvé le cadeau malhonnête, puisque les gazettes ont assuré qu'il fut usé littérairement plus de huit mille aunes de velours au service de l'aimable chanoinesse.

Elle acheta une maison de campagne à Passy, où ses amis avaient des chambres et la permission de venir coucher selon leur fantaisie. Deux jours de la semaine étaient consacrés aux grandes réceptions et à la cérémonie. On ne comptait pas moins de cent couverts à sa table ces jours-là. Le reste du temps, on s'occupait des lettres, de la philosophie et des sciences en petit comité; on recherchait les jeunes gens qui annonçaient quelque mérite, et on leur facilitait les moyens de se produire. M. de Marmontel

débuta chez notre chanoinesse. Elle le prit en amitié, lui fut très-utile par ses avis et sa protection, ce qui n'a point empêché l'auteur des *Incas* de la traiter fort mal, ni de critiquer amèrement ces réunions où il voyait pourtant des hommes d'un génie reconnu.

« Madame de Tencin, dit M. de Marmontel dans ses Mémoires, me faisait raconter mon histoire dès mon enfance, entrait dans tous mes intérêts, s'affectait de tous mes chagrins, raisonnait avec moi mes vues et mes espérances, et semblait n'avoir dans la tête autre chose que mes soucis. »

N'est-ce pas un esprit singulièrement fait que celui qui peut mettre en doute l'amitié active et désintéressée qu'une vieille femme témoigne gratuitement à un petit débutant? C'est de lui-même que M. de Marmontel donne une triste opinion lorsqu'il tourne ses ingrats sarcasmes contre sa bienfaitrice. Voyez cet autre passage des mêmes Mémoires, où l'auteur donne malgré lui une haute idée des grâces, du sens et de la bienveillance de la dame :

« Elle me conseilla encore de me faire des amies plutôt que des amis; car, au moyen des femmes, disait-elle, on fait tout ce qu'on veut des hommes; ils sont, les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels pour ne pas oublier les vôtres; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche : demain, à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous servir. Mais de celle que vous croirez pouvoir vous être utile, gardez-

vous bien d'être autre chose que l'ami; car, entre amants, dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc auprès d'elle assidu, complaisant, galant même si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous? »

Au lieu de s'imaginer que madame de Tencin voulait gagner sa confiance afin d'en abuser, M. de Marmontel aurait dû lui répondre que son conseil était bon, mais que le beau sexe était encore meilleur qu'elle ne le disait; qu'une maîtresse vous pouvait rendre d'aussi utiles services qu'une amie, et avec plus d'âme; que s'il survenait un nuage, cela n'empêchait pas les femmes de s'employer pour leur amant au plus fort même des brouilleries, et qu'elles avaient assez de générosité pour craindre de faire dire que l'obligeance s'éteignait en elles avec l'amour.

Par les extraits suivants, tirés des ouvrages de madame de Tencin, on pourra se convaincre de sa bonté de cœur et de son esprit :

« Quel cœur que le sien (en parlant d'une amie)! Jamais de dégoût, jamais d'impatience! Elle écoutait avec la même attention, avec le même intérêt, ce que je lui avais déjà dit mille fois! De grands services coûtent moins à rendre et prouvent moins qu'une pareille conduite; on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense que le sentiment qui la produit. . . . . .
. . . Vous trouverez des ingrats, me dit-elle, que vous importe? La reconnaissance est l'affaire des

autres : la vôtre est de faire le bien que vous pouvez. Il le faudrait même pour le plaisir (1). »

On n'écrirait point ainsi, ce nous semble, des choses qu'on serait incapable de sentir. Les pensées profondes et les mots qui marquent la connaissance qu'elle avait des hommes, se trouvent assez souvent dans ses romans et ses lettres.

« Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin, » dit une de ses héroïnes.

« Les gens d'esprit, a dit madame de Tencin, font beaucoup de fautes de conduite parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est. »

Une des lettres au maréchal de Richelieu contient la phrase suivante, qui prouve une bonhomie et une absence de prétentions rares dans les vieilles gens :

« Il y a si longtemps que j'étais belle, qu'il n'y a plus de vanité à dire que je l'étais en perfection. »

Un mot bien connu est celui qu'elle dit un jour à l'égoïste Fontenelle en lui mettant la main sur le cœur :

« Ce n'est pas un cœur que vous avez là; c'est de la cervelle comme dans la tête. »

Le monde, qui paraît se complaire à juger les gens de travers, ne soupçonna pas les intrigues de la chanoinesse, quand elle y était plongée tout entière; mais une fois qu'il fut au courant de l'influence que cette dame avait exercée, il voulut voir des déguisements et de l'astuce dans ses plus simples actions. Il la crut innocente pendant ses amours, galante quand elle

(1) *Les Peines de l'amour.*

était politique, et ambitieuse tandis qu'elle ne songeait plus qu'aux jouissances de l'esprit.

Claudine de Tencin mourut en 1749, fort calomniée par le public, mais aimée et considérée des hommes de mérite qui vivaient dans son intimité. Elle laissa, par testament, une foule de petits legs à ses amis, qui portèrent son deuil et la regrettèrent sincèrement. Fontenelle lui-même, qui n'a jamais pleuré de sa vie, en eut quelque chagrin. Il disait naïvement :

— C'est une perte irréparable ! Elle connaissait mes goûts et m'offrait toujours les mets que je préférais. Je ne retrouverai pas cela aux dîners de madame Geoffrin.

Il n'alla pas au convoi, de peur de gagner un rhume ou une courbature.

Les autres membres de la coterie eurent des regrets plus vifs, et la plupart restèrent amis, quoique le lien qui les avait unis longtemps se fût brisé. M. Pont-de-Vesle, neveu de la célèbre chanoinesse, hérita en partie de sa grande fortune. On sait qu'il avait de l'esprit et que c'était un original ; mais ce serait nous écarter de notre sujet que de parler de lui, et son histoire serait fade après celle de sa tante (1).

(1) La meilleure édition des romans de madame de Tencin est celle donnée en 1825 : *OEuvres complètes de mesdames de La Fayette, de Tencin et de Fontaines* ; Paris, chez Moutardier. On y trouvera une belle et intéressante notice de monsieur Étienne, où il est fort question du cardinal de Tencin et de ses cabales.

MADEMOISELLE QUINAULT.

I

Dans le moment où Louis XIV venait de rendre l'âme, il y eut une grande agitation à la ville et à la cour. Les carrosses brûlaient le pavé, et les alentours du Palais-Royal ne suffisaient plus à contenir la foule des curieux.

Tout auprès de l'endroit où se faisait le vacarme, dans la rue des Deux-Ecus, demeurait une pauvre famille qui ne s'occupait guère de la politique du jour, car il n'y avait ni mort de souverain, ni changement dans l'Etat qui pût influer en bien ou en mal sur sa chétive existence. Elle habitait le cinquième étage, et n'avait que trois petites chambres au fond d'un corridor sombre pour le ménage de quatre personnes. Dans l'une de ces chambres était M. Quinault, le chef de la famille, avec l'un de ses fils âgé de vingt ans; la seconde appartenait aux deux filles, dont l'une touchait à ses dix-huit et l'autre à ses quinze ans; la

troisième pièce, qui était la plus grande, servait à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine. Pour unique objet de luxe on voyait à la muraille un portrait du comédien Baron. Une vaste marmite, mère-nourrice de tous les Quinault, occupait paisiblement le foyer en attendant l'heure du dîner. Sur une planche était une dizaine de livres poudreux avec un fragment d'habit de théâtre. Quelques paires de bas encore humides se balançaient à cheval sur une ficelle tendue dans les hauteurs du plafond. Cela sentait si fort la misère que le spectacle vous en eût donné le frisson, à moins que vous n'eussiez porté toute votre attention sur les visages des habitants, qui paraissaient d'assez bonne humeur et florissants d'embonpoint. Le père Quinault, assis gravement sur un escabeau, lisait une pièce de Molière. On entendait Quinault le fils, à travers une mince cloison, répéter à grands éclats de voix le rôle du Cid. Les deux jeunes filles chuchotaient tout bas, et riaient ensemble auprès du feu en épluchant un oignon avec de vieux gants à leurs mains, de peur de se salir les doigts.

M. Quinault le père était un respectable vétéran des planches de la comédie française. Il n'avait jamais été bien bon acteur; mais depuis qu'il avait pris les rôles à manteau, le public s'était habitué à sa figure, tellement que l'ancien répertoire ne pouvait aller sans lui. Il professait bien, connaissait à fond toutes les traditions, n'était jaloux de personne, et n'avait jamais besoin du souffleur. C'était un vieux routier lui savait prendre son parterre aux premières représentations, et enlever un succès. On l'eût aimé da-

vantage s'il ne lui eût manqué trois dents sur le devant, ce qui gênait sa parole. Il jouait assez bien l'Orgon du *Tartufe*, et recevait admirablement les coups de bâton dans *les Fourberies de Scapin*. On l'applaudissait peu, mais jamais on ne l'avait sifflé. C'était un homme de métier, et de plus un bon père, élevant avec de bien maigres appointements une famille nombreuse à laquelle il enseignait l'art dramatique, mais fort peu de morale. Il trouvait encore le moyen de payer une pension pour son fils aîné qui apprenait le contre-point chez le compositeur Mouret et qui voulait être à la fois acteur et musicien. Lorsque le bonhomme Quinault disait, en se frottant les mains dans le foyer du spectacle, que son nom ferait bientôt honneur à la comédie française, par les talents, la galanterie, l'esprit et la beauté, on ne doutait pas que ce fût vrai.

En effet, dans l'espace de trois années, la famille entière parut avec succès au même théâtre, et s'empara de tous les rôles. Le fils aîné débuta dans *Bajazet*, et fut engagé pour les amoureux. Le second, qui prit le nom de Quinault-Dufrène, joua les grands tragiques, et fut reconnu sur-le-champ pour un acteur de génie. La fille aînée plut par sa figure, qui était charmante, plutôt que par son talent. La cadette parut enfin la dernière dans le rôle de Phèdre, où elle fut fort applaudie; mais elle avait la taille petite, l'œil lutin, le nez en l'air, et la bouche faite pour le rire; elle sentit d'elle-même que la comédie la réclamait, et lorsqu'elle passa aux soubrettes, elle y déploya une verve et une gaieté pleine de malice qui

la posèrent aussitôt au premier rang dans cet emploi. Tous ces débuts étaient terminés heureusement et les engagements signés avant la fin de l'année 1718. Le père Quinault, ayant ainsi pourvu à l'existence de ses quatre enfants, et leur voyant un avenir assuré, ne tarda pas à abdiquer, et se retira en province avec la pension de deux mille livres, dont le théâtre et la cassette du roi payaient chacun la moitié.

— Mes enfants, dit-il en partant, vous voilà en passe d'être tous plus riches et plus heureux que je ne le fus jamais. Vous n'avez plus besoin de moi ; je suis vieux, je désire me reposer, et je vous abandonne à vos propres forces. Toi, Quinault l'aîné, tu es un garçon sage et prudent, tu veilleras sur tes sœurs. Toi, Dufrène, tu seras riche, mais tu es orgueilleux et dépensier ; tu es beau comme le jour, les dames vont te poursuivre. Ne te laisse pas étourdir par le succès. Quant à vous, mes filles, vous avez de la tête, je ne vous commande point d'être des dragons de vertu, parce que vous n'en feriez rien d'abord, et ensuite, parce que ce n'est pas nécessaire dans votre état. Ce que je dis à Dufrène ne s'applique pas à vous. Je redoute pour lui les grandes dames, tandis que pour vous je ne crains pas les grands seigneurs. Faites comme il vous plaira, pourvu que vous ne preniez jamais un amant dans les coulisses ni parmi les blancs-becs du parterre. Visez aux loges, morbleu ! et aux premières, entendez-vous ? Toi, ma fille Françoise, tu as de l'esprit, ne laisse pas ta sœur aînée s'abîmer dans les trappes du sentiment. Estimez-vous toutes deux ce que vous

valez. L'une est le plus beau brin de femme qui ait jamais tourné ses yeux en amande vers un public ; l'autre a le minois le plus piquant et le pied le plus mignon qui ait jamais effleuré les planches. Si, avec de tels avantages, vous ne roulez pas sur l'or, ma foi, je m'en laverai les mains. Là-dessus, je jette la perruque aux orties, et vous donne ma bénédiction.

Après cette allocution homérique, M. Quinault embrassa ses enfants, et monta dans le coche de la Bourgogne. Il avait choisi cette province pour s'y retirer à cause de ses vins estimés. Aussitôt après le départ du vénérable père, on quitta le taudis de la rue des Deux-Écus pour se loger plus au large, dans la rue Sainte-Anne; mais on n'y demeura pas longtemps ensemble. Dufrène eut tant de bonnes fortunes, qu'il lui fallut un logis splendide avec des boudoirs et des escaliers dérobés ; il s'en alla dans la rue de Richelieu. On a prétendu que la duchesse de Berri n'avait pu le voir sans en être éblouie, et que le cœur de cette grande princesse avait été de ceux que le fils de Thésée *traînait après soi*. Quoi qu'il en fût, la vanité de Dufrène s'enfla au point qu'il manqua de respect plusieurs fois au parterre, qu'il prit des airs de monarque, et ne vit sa famille qu'à de rares intervalles, et par audiences. Il obligea Destouches à changer le dénoûment du *Glorieux*, en disant qu'un homme comme lui ne pouvait pas jouer le rôle d'un amant méprisé. Destouches s'humilia devant le modèle de sa comédie. Heureusement Dufrène avait un génie qui lui fit tout pardonner.

La sœur aînée, qui était une Vénus pour la beauté,

eut après elle un essaim considérable où figuraient les plus riches, les plus généreux et les plus séduisants des hommes à la mode. Elle les laissa enrager pendant un an, puis elle s'humanisa en faveur d'un officier des mousquetaires, après lequel un grand seigneur vint à bout de l'apprivoiser encore; un troisième la rendit tout à fait aimable, et l'on a dit que le régent lui-même lui avait donné quelques conseils. A mesure que son caractère s'adoucissait, le luxe et l'argent lui venaient en aide; elle prit un carrosse et des laquais, et monta sa maison dans un goût à effacer une duchesse. Il ne resta donc plus dans le modeste logis de la rue Sainte-Anne que Quinault l'aîné avec sa plus jeune sœur. Ce garçon, qui était fou de musique, demeurait souvent dix heures à son clavecin sans boire ni manger, et ne faisait que composer des airs de ballet. Pendant cela mademoiselle Quinault cadette s'était choisi une petite compagnie de poëtes et d'écrivains, qui ne lui laissait pas le temps de s'ennuyer. Son cœur ne lui disait rien encore. Elle restait sage, plutôt par nature que par respect pour les préceptes paternels, car les mœurs étaient alors fort relâchées. Elle étudia beaucoup, fit des progrès considérables, et devint l'enfant gâté du public.

Mademoiselle Quinault était vive et alerte; le ciel l'avait bien mise à sa place en la jetant au milieu des coulisses, et dans un siècle d'inconstance et d'impiété. Elle aimait la satire, mais elle était bonne, et avait autant de douceur dans le cœur que de malice dans l'esprit. Elle avait du jugement, un coup d'œil

sûr et prompt à décider quand une pièce était destinée à plaire; elle en découvrait le fort et le faible, par instinct, sans avoir connaissance des règles de l'art. Beaucoup d'auteurs lui communiquaient leurs ouvrages avant de les proposer aux comédiens. Voltaire venait de se placer en tête des écrivains dramatiques par son *Œdipe*, où Dufrène avait été sublime; il fréquentait chez mademoiselle Quinault, lui lisait ses pièces et faisait un grand cas de ses avis (1). Deschamps, Lagrange-Chancel, et le chevalier Destouches, y venaient aussi très-assidûment. Quelques gens de cour, amis des arts, étaient habitués de la maison, tous un peu amoureux de la reine des soubrettes, mais prenant tous patience et se consolant de n'arriver à rien par l'agrément qu'ils trouvaient dans la conversation de leur inhumaine. Cependant, parmi les intimes, il y avait un garçon de trente ans, nommé Jolly, qui venait depuis longtemps sans avoir encore fait sa déclaration, et mademoiselle Quinault s'en étonnait quelquefois lorsqu'elle y songeait. Un soir qu'ils étaient ensemble au coin du feu, elle lui demanda en badinant pourquoi il était le seul qui ne lui eût jamais dit un mot d'amour.

— C'est, répondit M. Jolly, parce que je suis certain que je perdrais mes peines, et que vous n'êtes disposée à écouter favorablement personne.

(1) Il existe une trentaine de lettres de Voltaire à mademoiselle Quinault où l'on voit qu'elle lui avait donné le sujet de l'*Enfant prodigue*, qu'elle lui fit changer plusieurs scènes dans ses tragédies, et qu'elle lui conseilla hardiment d'en jeter une au feu, ce qu'il exécuta.

— Qu'en savez-vous, et à quoi voyez-vous cela? dit la soubrette.

— A mille petits indices qui ne me trompent pas. Votre cœur n'est point encore développé ; il faut lui donner le temps de mûrir.

— Je croirais plutôt que les guêpes ont mangé le fruit avant sa maturité.

— Oh ! que non, répondit M. Jolly ; vous n'êtes qu'au mois de mai de la vie. Laissez venir les grandes chaleurs, et la pêche sera bonne à cueillir.

Lorsqu'on eut assez poursuivi la métaphore et plaisanté selon le goût du temps, mademoiselle Quinault demanda sérieusement à M. Jolly de lui dire ce qu'il pensait d'elle.

— Volontiers, reprit-il, je vais le faire avec toute la franchise que vous pouvez souhaiter.

Sachez donc qu'il n'est pas très-difficile de plaire aux femmes de quinze ans ou de vingt-cinq ; mais, entre ces deux âges, il y a une époque où elles sont insupportables ; elles connaissent assez le monde pour ne point se soucier de l'expérience ; elles sont encore trop jeunes pour avoir peur du temps, et le perdent sans regret à des bagatelles. Leur beauté, qui est dans son éclat, suffit à les contenter ; elles ne sont amoureuses que d'elles-mêmes, se regardent complaisamment dans le miroir, s'amusent du pouvoir de leurs charmes, et verraient sans s'émouvoir le pauvre fou qui se prendrait dans leurs filets bouleverser l'univers pour leur être agréable. Cela dure jusqu'au moment où l'idée leur vient que la jeunesse n'est pas éternelle ; alors il leur faut vite un

mari, vite un amoureux, si le mari ne se présente pas. Elles font un méchant mariage ou se lient sans choix et sans réflexion ; plus tard, elles reconnaissent leur erreur et aiment enfin avec discernement.

— Fort bien, répondit mademoiselle Quinault ; et, comme à vingt-cinq ans je suis destinée, selon vous, à faire une sottise, il s'ensuit que je n'aurai pas le sens commun avant trente ans.

— Cela se pourrait.

L'opinion de M. Jolly était de quelque poids ; il avait eu récemment une pièce en vers représentée au Théâtre-Français, qui s'appelait *l'École des Amants ;* on y trouvait de la grâce, une connaissance remarquable du cœur féminin, et beaucoup de naturel. Le public avait fait à ce petit ouvrage un succès de durée ; le *Mercure* l'avait traité avec distinction ; Quinault l'aîné y jouait l'amoureux. Jolly s'en tenait à ce léger bagage littéraire, et ne voulait plus travailler, quoiqu'on l'y encourageât beaucoup ; il avait tout juste de quoi vivre, ne songeait pas à entrer à l'Académie, et se contentait de passer pour un homme d'esprit ; mais il ne s'apercevait pas qu'en usant trop de sa raison, en calculant trop le pour et le contre de chaque chose, il ne vivait qu'en spéculation, et ne donnait guère plus à ses passions que mademoiselle Quinault elle-même. Soit à cause de la ressemblance qui existait entre eux, soit que la jeune actrice se piquât au jeu en voyant ce garçon demeurer maître de lui, elle conçut plus d'estime pour Jolly que pour les autres, lui parla plus ouvertement, et l'eût sans doute pris pour ami et pour

confident, s'il n'eût jugé à propos de se tenir sur la réserve avec elle, par un raisonnement de prévoyance qui signifiait ceci : ou je serai ton amant quelque jour, ou nous ne serons jamais rien l'un à l'autre.

La coterie de mademoiselle Quinault s'aperçut qu'elle montrait de la préférence pour Jolly. M. de Voltaire qui n'était pas jaloux, le trouva bon et lui conseilla de jouer au vrai avec l'auteur *l'École des Amants;* mais le reste de la société en parut fâché. On en fit des épigrammes, et, comme les femmes n'aiment point la critique, c'était le moyen de hâter la conclusion. Déjà on la croyait consommée, lorsqu'on vit avec surprise M. Jolly partir pour la campagne. Le monde, qui juge tout sur les apparences, prit cela pour une rupture, sans songer que la poste aux lettres est faite exprès pour les amoureux. Ils s'écrivirent en effet; nous ignorons ce qu'ils disaient, mais lorsqu'une correspondance galante s'engage ainsi entre une actrice de vingt ans et un garçon d'esprit, lorsqu'ils s'aiment plus qu'à moitié, il n'est pas besoin de rompre les cachets pour deviner de quoi ils s'entretiennent. Jolly jurait ses grands dieux qu'il craignait de se brûler à la lumière, et de perdre son repos ; il ne voulait pas revenir, à moins qu'on ne le rappelât par de douces promesses. Mademoiselle Quinault se mourait d'envie de le rappeler, et n'osait le faire. Au bout d'un mois l'ennui la pourchassait; Jolly était dévoré d'impatience, et cependant il tenait ferme dans ses résolutions. Cela aurait pu durer longtemps, sans un petit événement que le

hasard fit naître, et qui tourna les choses au profit de l'amour, parce qu'il était bien décidé que rien n'aurait pu les faire tourner à son détriment.

II

Louis XV était alors âgé de onze ans. On venait de remettre à neuf la salle de spectacle des Tuileries, et Sa Majesté désirait qu'on en fît l'ouverture par une comédie nouvelle avec un prologue et des entrées de ballet. Le duc de Villeroi, gouverneur du prince, en parla au régent, qui n'y mit point d'obstacle. Le sieur Coypel fut chargé de faire la pièce, on commanda la musique à MM. de La Lande et Quinault l'aîné; le sieur Balon de l'Opéra composa le ballet et les divertissements. On voulait avoir les premiers artistes de l'Académie royale de musique et de la comédie française; le célèbre Baron devait rentrer au théâtre pour cette occasion solennelle. Le roi et quelques jeunes gens de grandes familles devaient exécuter dans les intermèdes des danses à caractères. Or, M. Coypel, qui ne savait trop quel sujet choisir pour la pièce, vint un jour faire part de son embarras à mademoiselle Quinault dont il connaissait l'esprit inventif. Elle lui conseilla de mettre en scène l'épi-

sode de Cardenio dans le roman de Michel Cervantes. Coypel adopta cette idée, acheva tant bien que mal trois petits actes en huit jours, et on annonça, pour le lundi 30 décembre 1720, l'ouverture du théâtre par les *Folies de Cardenio*. Le 25 décembre au matin, les acteurs furent réunis au château pour la première répétition. Mademoiselle Antier de l'Opéra, qui ouvrait le prologue par le rôle de Minerve, n'eut pas plutôt dit sa première phrase que le duc d'Orléans l'interrompit et se récria de ce qu'elle parlait en prose. Il fallait au moins, disait le régent, que le prologue fût en vers, sans quoi cela ressemblerait à une parade des théâtres de la foire. Tout le monde se rangea de cet avis. M. Coypel tomba dans une perplexité cruelle ; il avoua de bonne grâce son impuissance, en demandant huit jours de délai pour mettre son prologue en vers. Le roi, qui était impatient comme sont les enfants et les princes, ne voulait point de retard à ses plaisirs. Mademoiselle Quinault proposa d'appeler M. Jolly, en disant qu'il lui suffirait de quelques heures pour versifier le prologue. Jolly habitait Saint-Maur ; on lui expédia sur l'heure un carrosse à quatre chevaux avec un des gentilshommes de service qui fit diligence et qui lui remit un billet de mademoiselle Quinault.

« Mon cher poëte, disait la soubrette, ce n'est pas moi qui vous ordonne de revenir : c'est le roi lui-même. Il faut lui obéir et faire, s'il vous plaît, par respect pour Sa Majesté ce que vous ne feriez pas pour l'amour de moi. »

On n'avait pas encore achevé la répétition de la

pièce et des divertissements lorsque M. Jolly arriva. On lui communiqua le prologue en prose. Il débutait par ces mots que prononçait Minerve :

« J'enseigne la sagesse aux jeunes gens par le moyen des plaisirs. C'est ainsi que je vais montrer aujourd'hui à Louis, qui écoute mes leçons et qui sait en profiter, à quel degré de folie l'amour peut conduire les cœurs où il règne. »

M. Jolly prit la plume et écrivit aussitôt :

Oui, souvent le plaisir, ami de la jeunesse,
Sert aux desseins de la sagesse ;
Je veux aujourd'hui, par sa voix,
Enseigner à Louis, que j'élève et qui m'aime,
Où peut aller l'égarement extrême
Des faibles cœurs qu'Amouras servit à ses lois.

On applaudit beaucoup, non pas pour la beauté des vers, mais à cause de la facilité du poëte, car le grand point était d'aller vite plutôt que de bien faire. Jolly tourna de la même façon la phrase qui suivait, et, tandis qu'on exécutait une seconde répétition, il changea ainsi en poésie le reste du prologue, qui n'était pas fort long. Ce tour de force parut merveilleux au jeune roi, qui envoya le lendemain une bourse de cent louis à M. Jolly.

Le 30 décembre, la représentation fut magnifique. La cour entière y assistait, et l'on peut dire qu'il n'y eut jamais de réunion plus agréable par la beauté des femmes, la qualité des personnages et la richesse des habits. Le prologue alla divinement bien, et le divertissement encore mieux. Il se termina par une

double quadrille, où le roi dansait en Amour et le duc de Chartres en Hymen. Les enfants des premières familles de France étaient à leur suite. Dans celle du roi figuraient MM. de La Trémouille, de Boufflers, de Crusol et de Brancas. Le duc de Chartres conduisait MM. de Lorges et de Mirepoix, le prince de Turenne et M. de Coigny. On joua ensuite la pièce, qui ne fut guère écoutée, à cause du grand émoi où la grâce des danseurs venait de jeter l'assistance. Comme c'était des enfants, les dames en parlaient le plus librement du monde, et s'extasiaient sans façon sur le bon air, la tournure noble, les formes avantageuses du roi, dont la jambe était d'une beauté au-dessus de son âge. Le premier acte entier passa inaperçu au milieu de ces discours. Cependant le sieur Baron joua si admirablement les fureurs de Cardenio, qu'on lui prêta quelque attention. Mademoiselle Quinault acheva de rappeler le public à lui-même dans une petite scène où elle figurait une fille espagnole qui donne à dessein de la jalousie à son amant en feignant d'en écouter un autre. Ce fut le tour des hommes à s'extasier sur la malice et la gentillesse de l'actrice. On savait que mademoiselle Quinault était sage, et on s'écriait : Comment se peut-il qu'une fille si habile et si rusée en amour n'ait pas encore éprouvé cette passion ! Le pauvre Jolly se sentait bouleversé; il eût voulu être le seul à connaître les agréments de sa maîtresse, car quelle apparence d'être préféré, si tous ces grands seigneurs s'avisaient d'en raffoler comme lui ? Après le spectacle, il vit une procession se diriger vers la

loge de l'actrice ; il vit le régent lui-même prendre la soubrette par le menton en l'appelant friponne, et il se sauva désespéré, n'en voulant pas voir davantage. Jolly passa la nuit à se promener dans sa chambre et à jeter des regards découragés sur son modeste habit en rêvant aux magnificences de la soirée. Le lendemain, il se rendit chez sa belle. Un carrosse superbe était à la porte ; la femme de chambre lui dit que mademoiselle ne pouvait le recevoir. Cette fois il ne douta plus de son malheur ; il se retira le cœur mortellement blessé. Comme il s'en allait lentement, la tête basse, il fut arrêté au coin de la rue par la camériste essoufflée qui courait après lui pour le rappeler. En même temps le carrosse doré passa devant lui, et il y aperçut un des visages de la veille qui le regarda d'un air chagrin en fronçant les sourcils. L'espoir lui revint ; il monta chez son ingrate et se composa un maintien plein de fierté, sous lequel son désespoir était parfaitement déguisé.

— Vous venez à propos, lui dit mademoiselle Quinault. Savez-vous ce qui m'arrive ? J'ai eu l'honneur hier de tourner la cervelle à M. le grand prieur ; il n'a pas le temps de me faire la cour, et me propose de m'acheter à beaux deniers comme une maison de campagne.

— Eh bien ! dit M. Jolly, je n'ai pas d'avis à vous donner ; suivez votre sentiment.

— Vous en parlez avec tant de calme, reprit la soubrette, que je ne sais plus si j'ai bien fait de refuser.

— Vous avez refusé ! s'écria le poëte.

— Sans doute. Il m'eût offert tous les diamants du Mogol, que j'aurais refusé de même ; et la raison, c'est que j'ai le cœur pris.

— Je vous en fais mon compliment, mademoiselle.

— Tenez, monsieur Jolly, dit l'actrice, laissons les finesses. Vous écrivez des comédies, et moi je sais les jouer ; nous connaissons trop tous deux ce que c'est pour nous y tromper. Vous feignez l'indifférence, et vous avez la mort dans l'âme ; moi, je suis une méchante de m'amuser de vos tourments. Voici la vérité en deux mots : Je ne veux pas me vendre, et comme les séductions pourraient finir par me tenter, j'ai dessein de les arrêter en me donnant à une personne que j'aime. Devinez le reste ; je ne veux pas en dire plus.

Elle en avait dit assez, car Jolly s'était déjà jeté à ses genoux.

— Est-il possible, s'écriait le poëte, que vous ayez méprisé pour moi les hommages des grands seigneurs ! pour moi, qui n'ai pas tous leurs moyens de plaire !

— Il est vrai, lui répondait-on, que vous n'êtes ni riche ni marquis à la cour ; mais, dans le pays des gens d'esprit, vous y êtes duc pour le moins, et je suis de ce monde-là. Défaites-vous donc de votre modestie, si vous voulez que je me croie aimée comme je veux l'être.

La-dessus ils échangèrent une foule de serments que le lecteur n'a pas besoin d'entendre, et ne songèrent qu'à dresser leurs plans pour se rendre réci-

proquement le plus heureux qu'ils pourraient. Mademoiselle Quinault voulait que Jolly vînt demeurer chez elle ; mais il avait trop de prudence pour accepter. Il rappela sa comédie de l'*École des Amants*, où le couple le plus uni voit bientôt la fin de sa passion pour s'être trop livré aux premiers emportements. La comédienne convint de l'excellence de ces raisons et y céda, non sans regrets.

Malgré leurs soins à éviter le bruit, nos amoureux laissèrent voir leur liaison à tout Paris ; ce fut la nouvelle du jour, après quoi les jaloux se turent par lassitude, et on n'en parla plus. M. le grand prieur ne se fâcha pas et trouva fortune ailleurs. Voltaire assura que la soubrette n'en jouerait que mieux *le Dépit amoureux*, et le public n'en donna pas un applaudissement de moins.

III

Nos amants furent uniquement à leur tendresse pendant une année entière, qui est assurément la plus belle de leur vie. Ils se voyaient du matin au soir, et souvent encore du soir au matin. Ils goûtaient le rare bonheur de s'aimer sans contrainte et sans avoir à se cacher de personne. D'humeur, de

goûts et de caractères, ils s'accordaient si bien, qu'on les croyait unis pour toujours. Mais c'est précisément contre les combinaisons les plus heureuses et les liens les plus solides, que le sort prend un cruel plaisir à s'exercer. Jolly apprit un jour la mort d'un vieux parent qui lui laissait un héritage aux Indes d'Amérique. Dans tout autre moment, il en eût remercié le ciel, car sa fortune était fort modique. Il pressentit sans doute qu'il y avait là-dessous un piége, et que cette faveur perfide ferait le malheur de sa vie. Si, au lieu de l'exciter à partir, sa maîtresse l'eût retenu, il serait demeuré, au risque de perdre la moitié de ce bien inespéré; mais mademoiselle Quinault, par dévouement et par un scrupule délicat, l'engageait à faire le voyage, et Jolly consentit à s'éloigner, tout en regrettant que son amie eût encore plus de sagesse que d'amour. Ils se donnèrent leurs portraits, en se promettant bien de les regarder chacun de leur côté aux mêmes heures, et se prodiguèrent ces mille assurances de fidélité qui ne sont au fond que des bravades sous lesquelles on déguise le soupçon et l'horreur de sa propre fragilité. Voilà donc Jolly embarqué, avec la certitude de ne point revenir avant six mois au plus tôt, et rêvant à sa maîtresse, entre le ciel et l'eau, sur le pont d'un navire.

Les amis de mademoiselle Quinault ouvrirent des yeux bien grands et bien surpris à cette nouvelle. Vieux ou jeunes, ils en étaient tous contents; mais les uns mêlèrent leurs condoléances aux soupirs de la belle affligée; les autres disaient que c'était une

rupture, dans l'espoir que l'événement leur donnerait raison. Ils vinrent plus assidûment que jamais pour apporter des distractions à leur amie, et aussi pour étudier dans ses traits le décroissement de la tristesse et les progrès de l'oubli. Ils se mirent en frais de madrigaux, où ils la comparaient à la belle Ariane. Sa maison était l'île de Naxos, et l'on donnait à entendre qu'on eût bien voulu la consoler comme avait fait Bacchus. La jeune actrice remercia les auteurs de ces flatteries, mais elle ne chercha point de consolateur. Au bout de trois mois, on plaisanta sur sa constance; on s'en étonna comme d'un scandale. Les madrigaux changèrent de ton et lui donnèrent le nom de Pénélope. On disait que son Ulysse ne reviendrait pas qu'il n'eût couru assez d'aventures pour en faire une odyssée complète en vingt-quatre livres. Notre soubrette trouva la plaisanterie bonne et accepta le surnom. Le célèbre Moncrif était l'un des plus acharnés dans cette ligue contre le pauvre Jolly. Comme il s'était introduit chez mademoiselle Quinault peu de jours avant le départ de l'amant, il avait moins mauvaise grâce que les autres à mal parler de lui, ne l'ayant pas assez connu pour être son ami. Moncrif, qui eût bien volontiers pris la place du voyageur, entreprit de ruiner Jolly dans l'esprit de sa maîtresse. Il était adroit et maniait finement l'épigramme, pour laquelle notre comédienne avait un faible. Jolly fut attaqué d'abord avec ménagements, et ensuite avec plus de méchanceté. Mademoiselle Quinault s'habitua insensiblement à écouter ces satires. Elle se fâchait des mauvaises, mais quand la

plaisanterie était ingénieuse et de bon goût, il fallait bien s'en amuser. Moncrif ne voulait pas s'occuper de Jolly autrement que par des moqueries, et la jeune actrice s'excusait d'en rire, en disant que c'était encore parler de lui. Le temps effaçait les souvenirs, tandis que le pauvre amant, se fiant aux promesses de son amie, comptait les jours en Amérique, et bondissait de joie en se préparant au retour.

Un soir, après le spectacle, la compagnie était nombreuse chez mademoiselle Quinaùlt; Moncrif, qui singeait assez bien les façons des autres, essaya d'imiter les airs de Jolly et d'en faire une caricature. Notre poëte avait un certain clignement d'yeux qui tenait à sa vue basse, et il aimait à prendre ses repas chez les traiteurs publics. Moncrif le représenta fort drôlement, demandant aux sauvages des Indes s'il n'existait pas un cabaret dans leur pays. Mademoiselle Quinault prit plaisir à voir ces grimaces innocentes; elle était de ces femmes qui ne résistent pas à l'envie de dire aussi leur mot contre celui qu'elles aiment le plus, lorsque ce mot leur vient au bord des lèvres et qu'il est heureux ou comique. Elle imita Jolly à son tour, et fit bien mieux encore que Moncrif. Aussitôt ce fut un signal pour les assistants. Ils se crurent autorisés par cet exemple à déchirer l'absent, et chacun mordit à emporter la pièce. Il y avait là un jeune homme de qualité, nommé le chevalier de Caux, qui était bien fait et avait de l'esprit. La comédie française avait joué, en 1715, sa tragédie de *Marius*. Il n'avait rien fait depuis lors, mais on le croyait capable de très-belles choses s'il eût travaillé.

Le chevalier ne riait point des attaques contre Jolly. On lui demanda d'où venait son grand sérieux.

— C'est que je songe, répondit-il, combien il me serait cruel d'apprendre que ma maîtresse et mes amis se moquent de moi. Je pense aussi que, tandis qu'on le raille, Jolly est peut-être sur la mer, exposé aux hasards des flots ou battu par quelque orage, et que, si on venait nous annoncer qu'il s'est noyé, il n'y aurait que deux personnes ici qui en sentiraient de la peine : la première, c'est mademoiselle Quinault ; et la seconde, c'est moi.

La comédienne, un peu confuse de trouver dans un étranger plus de charité pour les ridicules de son amant qu'elle n'en montrait elle-même, ne se fâcha pas de la leçon. Elle mit fin aux sarcasmes et déclara tout haut qu'elle avait conçu dès cet instant une estime particulière pour le chevalier. Les envieux demeurèrent un peu sots de leur mauvais succès ; Moncrif seul, ne voulant pas avouer son échec, continua les plaisanteries, mais avec plus de modération. Il avait lu attentivement la comédie de *l'École des Amants*, et en savait des passages par cœur. Ce n'étaient pas les meilleurs. Il appuyait plus volontiers sur les vers faibles ou mauvais que sur les autres, et relevait les fautes en érudit sans avoir l'air d'y attacher d'importance. Mademoiselle Quinault convint que l'ouvrage de Jolly avait des défauts, et déconcerta la méchanceté de Moncrif, en ajoutant que ces défauts mêmes lui plaisaient, parce qu'elle y retrouvait les façons de sentir et de s'exprimer de celui qu'elle aimait. Elle avait pour les vers de Jolly cet engouement

féminin que donne la tendresse, et contre lequel la critique la plus judicieuse est impuissante.

Le chevalier de Caux suivait le chemin opposé à celui de Moncrif. Lorsqu'il citait un passage de *l'École des Amants*, c'était toujours un des mieux faits, et il l'accompagnait d'éloges vrais et ingénieux qu'il disait avec grâce. Il prenait la défense des vers mauvais, et savait y trouver encore quelque mérite qui avait échappé à mademoiselle Quinault, ou que Moncrif ne voulait pas reconnaître. Cette bienveillance plaisait à la soubrette. Plus les attaques étaient violentes, plus la générosité du chevalier en recevait d'éclat. Moncrif acheva de se perdre en déclarant son amour. On comprit alors où tendait sa malice depuis longtemps. Si les femmes pardonnent aisément le mal qu'on fait pour leur plaire, elles sont impitoyables pour la déloyauté malhabile qui se laisse démasquer. L'adresse de Moncrif était en défaut, il devait être accablé, et il le fut; on ne lui répondit que par des reproches et du mépris. Le chevalier de Caux, au contraire, n'en fut que plus recherché; on l'invitait souvent le soir à souper; comment aurait-on pu s'ennuyer de sa compagnie, puisqu'il avait toujours à la bouche le nom de Jolly, et qu'il en parlait avec estime! Quand il avait dit longuement, avec éloquence et vivacité, tout le bien qu'il pensait de l'absent, il soupirait, il prenait un ton pénétré pour s'écrier :

— Vous l'aimez beaucoup! il est bien heureux et mérite son bonheur. Ah! si j'étais donc aussi favorisé, je ne voyagerais pas; mais un homme aimable et

parfait comme lui est assez sûr de plaire pour ne rien redouter; et puis, il pense à vous, sans doute. Il a confiance dans votre amour, et il a raison; je donnerais la moitié de ma vie pour être aimé ainsi.

— Vous le serez quelque jour, lui répondait-on; vous trouverez assurément une âme qui appréciera la vôtre.

—Non, répétait le chevalier en soupirant plus fort; je suis loin de valoir celui que vous avez choisi, et quand même j'approcherais de lui, rencontrerais-je jamais une femme aussi adorable que vous? C'est impossible; mais du moins votre amitié à tous deux me consolera de mon ennui.

Et mademoiselle Quinault donnait sa main au chevalier qui la baisait avec respect. On le regardait d'un air d'intérêt et de bonté; cela durait jusqu'après minuit. Un soir, les discours du chevalier furent plus exaltés que d'ordinaire; il parla de quitter Paris de peur d'en venir à aimer la maîtresse de son ami. On le supplia de n'en rien faire; il répondit qu'il était bien tard déjà, et qu'il valait mieux souffrir que de trahir un absent. L'heure était avancée; la fatigue, l'attendrissement, la pitié, troublèrent le cœur de mademoiselle Quinault, et mirent une si grande confusion dans ses sentiments, qu'elle ne savait plus lequel était l'amant, lequel était l'ami, de Jolly ou du chevalier. Celui-ci allait partir comme l'autre, s'éloigner pour toujours peut-être.

— Ah! chevalier, lui dit-on, que vous êtes aimable et généreux!

Et on lui jeta les deux bras autour du cou.

— Que vous êtes douce et charmante ! répondit le chevalier.

Tout en célébrant ensemble le mérite de la constance et la beauté des sacrifices de l'amitié, leur apologie se termina de façon que l'ami fit une trahison et la maîtresse une infidélité.

Après ce bel exploit, ils demeurèrent un peu étourdis de l'aventure sans oser se regarder. La soubrette sentit qu'elle allait avoir des remords; et comme elle était de ces femmes qui préféreraient briser tous les liens du monde plutôt que de vivre avec un souci, elle déclara au chevalier qu'il fallait partir et ne la revoir jamais. Le chevalier était un galant homme. Il se retira sans murmurer, s'en alla en province et s'y maria peu de temps après. Mademoiselle Quinault délibéra pour savoir s'il fallait taire son crime ou l'avouer et en obtenir le pardon. Elle s'imagina que ce serait un nuage éternel qui empoisonnerait ses amours, et se résolut à garder le silence. Les uns la blâmeront, et les autres diront qu'elle fit bien ; nous n'en donnerons pas notre avis. Jolly revint. Il fut reçu avec tendresse, et ne soupçonna pas son infortune.

IV

Mademoiselle Quinault voulait que notre poëte écrivît une comédie nouvelle, et se mourait d'envie de lui voir un succès. Jolly hésitait. Une chute lui eût causé une peine amère. Il disait sagement que c'était assez d'un bonheur à la fois; qu'on risquait de le perdre en le voulant augmenter d'un second. Cependant la soubrette insista si fort qu'il chercha un sujet pour un ouvrage en cinq actes. Un matin qu'ils causaient ensemble, mademoiselle Quinault demandait à Jolly comment il se vengerait d'elle si elle lui manquait de fidélité. Après un instant de réflexion, le poëte répondit :

— J'ai toujours pensé qu'il fallait se venger d'une infidèle par une retraite subite, par l'oubli et le silence, en cachant les regrets au fond de son cœur et en demeurant impénétrable. Mais avec vous, je sens bien que je n'y tiendrais pas. J'aurais assez de faiblesse pour vous pardonner si vous aviez du repentir, et si vous n'en aviez point, je tâcherais de me venger par quelque procédé honnête et généreux.

— Ce serait en effet la vengeance la plus accablante, dit mademoiselle Quinault. La honte d'une infidélité serait plus grande par le mérite de la personne trahie. Eh bien! voilà un excellent sujet de comédie. Mettez-nous à la scène un homme faible en

face de sa maîtresse, pardonnant à l'infidèle, et la mettant au désespoir à force de générosité.

Jolly adopta cette idée avec plaisir, en pensant qu'il y emploierait beaucoup de ses propres sentiments. Il fit de moitié avec mademoiselle Quinault le plan de l'ouvrage et commença dès les jours suivants à écrire les scènes en vers. Chaque matin, il venait lire à sa maîtresse le travail de la veille. C'était pour eux une source inépuisable d'amusements et d'émotions, car la soubrette y avait un rôle de quelque importance, comme on le devine bien. Au bout de six mois, les cinq actes étaient achevés. On essaya la pièce par une lecture aux amis. Ils l'écoutèrent un peu froidement, et déclarèrent qu'il y avait dans tout cela quelque chose de personnel qui ne serait pas senti du public; mais on se persuada le contraire, et on alla en avant. La pièce fut reçue par les comédiens. Les répétitions se firent promptement, et un beau jour, on lut ces mots sur les affiches du théâtre : *Les Vengeances de l'Amour*, en cinq actes et en vers. Hélas ! ils n'y parurent pas une seconde fois! Le public écouta jusqu'au bout ; mais il donna des signes certains de son blâme, et malgré le zèle et le talent des acteurs, il fallut retirer la pièce. Cet échec fut un double coup de poignard pour l'auteur. Il se voyait frappé à la fois dans sa réputation et son amour, car il s'imaginait que sa maîtresse l'en aimerait moins. Il n'osait pourtant lui reprocher de l'avoir poussé dans cet écueil, et gardait un sombre silence ; mais mademoiselle Quinault avait le cœur bien placé : elle redoubla de ten-

dresse pour le poëte malheureux, et le caressa plus encore que s'il eût été couronné. Jolly se consola, chassa bien loin les idées de gloire, et donna toutes ses pensées à son amour, en se promettant de ne plus s'en distraire.

Cependant les gazettes parlaient de ce mauvais succès. Des propos méchants en venaient aux oreilles de mademoiselle Quinault. Le *Mercure* traitait l'ouvrage avec des égards, car les critiques d'alors étaient d'honnêtes gens qui avaient de la conscience. Le journaliste citait quelques vers avec éloge, et disait qu'ils avaient la douceur d'un tableau de l'Albane; mais la *Bibliothèque française* écrivit ce qui suit : « Nous attendions mieux des *Vengeances de l'Amour*, qui ont paru sur la scène le 4 décembre 1721. Le public avait reçu avec applaudissements *l'École des Amants*, coup d'essai de M. Jolly. Elle fit croire que le poëte soutiendrait la scène comique. Mais il a si peu réussi dans ce dernier ouvrage que les espérances que l'on avait conçues se sont dissipées. Il est vrai que les héros perdent quelquefois des batailles. Nous souhaitons que M. Jolly gagne la première qu'il hasardera. La trêve entre le public et lui dure encore (1). »

Ces reproches n'étaient pas bien durs; mais si les critiques étaient honnêtes, les auteurs étaient sensibles; la phrase des espérances dissipées fit une peine amère au pauvre poëte. Mademoiselle Quinault s'accoutuma peu à peu à entendre parler de son ami

(1) *Bibliothèque française*, tom. 1, seconde partie, pag. 205.

avec moins de considération, elle en eut moins elle-même sans y prendre garde. Il était généreux d'avoir redoublé de tendresse pour adoucir le malheur de M. Jolly ; une fois ce tribut payé, lorsqu'elle le crut consolé, elle ne l'aima plus autant. Jolly s'en aperçut à de légers signes, à de l'ironie, à des malices qui n'avaient plus la bienveillance d'autrefois. On critiquait Jolly sur ses manières de dire et de faire toutes choses. Il n'y avait rien de détestable comme sa façon de manger à souper, rien de maussade comme l'air qu'il avait en ouvrant sa boîte, en tirant son mouchoir, en secouant son jabot. Il portait son chapeau abominablement et croisait ses jambes d'une manière tout à fait haïssable. Le pauvre poëte était plus sensible qu'on ne le pensait. Il gémissait tout bas de ces changements ; mais sa modestie lui disait que sa maîtresse avait le droit de le mépriser, puisqu'il n'était jamais, pour elle comme pour les autres, qu'un auteur sifflé.

Quand une fois le bonheur d'un homme chancelle par un côté, l'édifice entier ne tarde guère à s'abattre. Mademoiselle Quinault sentit un jour fort clairement que son amour s'envolait tout à fait. Elle l'avoua naïvement à Jolly. Ils versèrent quelques larmes ensemble et convinrent de changer leurs rapports en d'autres moins intimes. Le poëte promit qu'il serait tout à l'amitié. Ils se jurèrent de s'avertir s'ils venaient à aimer ailleurs, et de se faire leurs confidences. Ce sont des projets qu'on forme toujours et qui s'exécutent rarement. Chaque fois que Jolly voyait son infidèle, il s'en retournait blessé de mille

traits cruels. Un beau jour elle prit un amant, et comme l'amour est un sentiment despotique et exclusif, elle ne se soucia plus de leurs conventions. Jolly lui reprocha le plus doucement qu'il put d'avoir manqué à sa parole; il continua de lui montrer toutes sortes d'égards, ce qui ne servit de rien, car elle n'avait pas le loisir de s'en apercevoir.

V

La sœur aînée, que l'on appelait la belle Quinault, était devenue fort à la mode. Les sœurs de plusieurs princes figuraient déjà dans ses reliques. Par une faveur inouïe, on lui avait donné l'appartement au château, à la suite d'une représentation où elle avait joué le rôle de Pandore avec infiniment de charmes. Elle recevait la première compagnie du royaume et on lui faisait une cour de princesse. Cela devint ridicule par la suite lorsque sa beauté battit en retraite, et qu'on ne lui trouva pas autant d'esprit qu'on lui en avait prêté sur sa bonne miue; mais à l'instant dont nous parlons elle était au pinacle. Mademoiselle Quinault cadette s'ennuya d'abord chez sa sœur où régnait l'étiquette; cependant elle prit plus de goût à la belle compagnie, lorsqu'elle y eut des adorateurs.

Deux jeunes gens également favorisés par le nom, la richesse et la figure, se mirent à la fois sur les rangs. C'étaient MM. de Villars et de Coigny; le premier un peu bègue, mais avec un tour original dans les idées; le second avait le parler doux et agréable, mais on reconnaissait en fin de compte qu'il n'y avait rien dans ses discours que de la politesse; d'ailleurs entreprenants tous deux et généreux jusqu'à la magnificence. Il n'était sorte d'extravagances et d'efforts dont ils ne fussent capables pour réussir. Ils commencèrent par les présents. Coigny envoya un service d'argenterie, et Villars un écrin. Le premier donna des fêtes à la campagne où furent invitées les actrices des trois théâtres; le second donna des déjeuners en ville. Cette rivalité dura un grand mois. Le monde s'en amusait. On était curieux de voir à qui resterait le champ de bataille. Ce fut Villars qui l'emporta. Mademoiselle Quinault venait de jouer avec succès une comédie où la scène était en Turquie. Villars vint un matin chercher sa belle en habits ottomans avec un carrosse dont les laquais et le cocher étaient vêtus comme on l'est à Constantinople. Il fit mettre à mademoiselle Quinault la robe qu'elle portait à la comédie, et ils coururent les promenades en cet équipage, riant comme des fous et faisant rire les passants. Le soir, ils soupèrent dans leurs déguisements, et, à force de se divertir, la joie et les plaisirs entraînèrent si bien la jeune actrice, qu'elle ne rentra pas chez elle de la nuit. Le lendemain, Jolly trouva visage de planches à la porte de mademoiselle Quinault; Destouches aussi remporta

un projet d'ouvrage, et M. de Voltaire lui-même fut obligé d'aller lire ailleurs le cinquième acte de *Marianne*.

Notre comédienne vécut en frérie avec Villars pour qui elle avait quelque affection ; mais le personnage était trop galant pour que cela pût durer longtemps. Un jour mademoiselle Quinault vit chez une ouvrière des robes fort belles qu'on lui dit être commandées par M. de Villars. Comme ces robes n'allaient point à sa taille, elle devina qu'elles étaient pour une autre. En effet, elle reconnut les étoffes sur le dos de mademoiselle Deshayes à une répétition de *Turcaret*. La belle offensée se mordit les lèvres une fois ou deux, mais elle dissimula son ressentiment. Lorsque Villars vint chez elle le lendemain, il la trouva brodant avec assiduité une veste de satin blanc. Elle le pria de la bien regarder, lui en demanda son avis, et lui fit tenir les écheveaux de soie. Les broderies étaient à ramages et d'un effet fort beau. Villars admira le travail et promit que cette veste serait portée en bon lieu. Elle le fut aussi, car il la reconnut trois jours après sur la poitrine de M. de Coigny, à qui elle allait à ravir. Le tour ayant réussi à ses souhaits, il n'en fallait pas plus pour consoler mademoiselle Quinault. Elle prit Coigny par malice ; mais sa vengeance une fois satisfaite, elle le congédia poliment au bout d'un mois. Ces deux affaires la rendirent plus circonspecte, et demeurèrent dans ses souvenirs comme des fautes où il ne fallait plus retomber. Elle rappela ses anciens amis qu'elle avait fort négligés. Jolly arriva le premier et ramena

au logis autant de gaieté qu'il put. Il évita de rien dire qui eût trait aux équipées de mademoiselle Quinault, et regagna par cette conduite honnête une assez bonne part dans l'estime de son infidèle.

On commençait à parler d'un écrivain tout nouveau appelé Saint-Foix, qui avait des airs cavaliers et prétendait à manier l'épée mieux encore que la plume. La comédie française avait reçu sa pièce des *Grâces*, et il déclarait hautement qu'il couperait la gorge aux critiques s'ils manquaient de politesse pour son ouvrage. Il avait déjà poussé une fois la discussion avec un rédacteur du *Mercure* jusque sur le pré, où il avait couché son homme. Saint-Foix fit sa cour à mademoiselle Quinault. Son arrogance ne déplut pas, mais le moment n'était pas favorable parce que la soubrette voulait vivre en repos après ses dernières aventures. D'autres personnages la poursuivaient et n'étaient pas plus heureux que Saint-Foix.

En somme, notre comédienne s'ennuyait de toutes ses forces. Elle bâillait au nez de ses amis, et la conversation n'avait plus son nerf d'autrefois. Jolly faisait de son mieux pour amuser la belle indolente. Un soir de tête-à-tête, en raisonnant sur la fâcheuse disposition d'esprit où était mademoiselle Quinault, il fut amené naturellement au souvenir d'un autre temps. Il risqua une peinture du bonheur qu'ils avaient goûté ensemble; il prouva sans difficulté qu'il n'est rien de plus beau que d'aimer, et pourquoi l'union entre une actrice comme elle et un faiseur de comédies comme lui était la mieux assortie

qu'on pût former. Il rappela les plaisirs et les émotions que leur avait donnés la fatale pièce des *Vengeances de l'Amour*. Mademoiselle Quinault fut obligée d'avouer que c'était le plus doux de ses souvenirs, et que ses intrigues avec Villars et Coigny n'étaient rien en comparaison. La belle devint rêveuse, et le poëte se retira, emportant l'espérance d'avoir fait une impression favorable. Il revint bientôt et chercha dans les yeux de la comédienne quelques signes d'un retour de tendresse ; mais il n'y trouva que l'embarras et la confusion.

— Qu'avez-vous ? demanda Jolly ; est-ce que je vous aurais offensée sans le vouloir ?

— Offensée ! répondit la soubrette, point du tout ; mais pourquoi m'avez-vous si bien parlé du bonheur de vivre intimement avec un garçon d'esprit ? J'ai trouvé vos raisons si bonnes, que cela m'a tourné la tête.

— Eh bien ? dit le poëte.

— Eh bien ! vous veniez de partir, lorsque j'ai reçu la visite de Saint-Foix, qui a continué la leçon. Il a de l'esprit et du talent ; il ne me déplaisait point...

Jolly prit son chapeau et partit pour la campagne. Tel fut le fruit qu'il recueillit de son discours. Cependant, au bout d'une semaine, il reparut. Son infidèle avait reconnu que Saint-Foix n'était qu'un important ; elle referma son cœur à double tour, et jura cette fois que c'était pour la vie.

Après ce dernier tribut payé à la folie et aux mœurs du temps, notre soubrette se consacra uni-

quement au théâtre. La comédie de caractère était en pleine décadence; le public commençait à la dédaigner, et se prit d'un goût violent pour les pièces à intrigue de Marivaux. Mademoiselle Quinault eut le rare bonheur de plaire en jouant des ouvrages d'un genre nouveau et à la mode. Cette veine de sagesse et de travail lui dura environ dix ans sans interruption. Souvent les artistes qui dépensent beaucoup en intelligence et en sensibilité devant le public laissent sommeiller leur esprit et leur cœur dans la vie privée. Mademoiselle Quinault était riche du côté de l'esprit, et ne s'en tenait pas à ce qu'elle ajoutait à celui des auteurs; mais du côté des passions, elle n'avait pas un fonds aussi considérable. Sa maison continua d'être le rendez-vous de tous les hommes de mérite, et cependant elle n'accorda de préférence à personne, et se contenta des plaisirs de la conversation, qu'elle goûtait avec une grande vivacité. Cet amusement gagna jusque sur son art, et finit même par l'en détourner tout à fait. Elle se retira du théâtre en 1741, jeune encore, au plus beau moment de sa faveur. La comédie française lui paya 1,000 francs de pension, et le roi autant sur sa cassette. Avec ce modique revenu, mademoiselle Quinault trouva encore le moyen de donner un souper par semaine. Sa table n'étant pas assez grande pour tous ceux qu'elle y aurait voulu avoir, elle établit pour règle qu'on apporterait avec soi un conte ou une historiette dont on ferait lecture avant le souper. Ce fut l'origine de l'Académie de ces messieurs et de la Société du Bout-du-banc, dont mademoiselle Quinault

et le comte de Caylus ont été les fondateurs, et qui dura plusieurs années. Voltaire y vint d'abord; mais la présence de Saint-Foix et de Piron, qu'il n'aimait pas, l'en écarta bientôt. Crébillon le fils, Moncrif, Marivaux, l'abbé de Voisenon, soutinrent longtemps l'Académie et y apportèrent exactement leurs petits morceaux, dont tout le mérite était dans l'à-propos (1). Mademoiselle Quinault fournissait elle-même son contingent, et nous regrettons que, dans le recueil de ces messieurs et de ces dames, on n'ait pas mis les noms des auteurs au bas de chaque historiette; nous aurions désiré connaître le style de cette femme si vantée. Le fidèle Jolly fut de toutes les académies qu'il plut à mademoiselle Quinault de créer et de mettre en vogue. On le retrouve dans celle des Colporteurs, dans celle des Manteaux, etc., car les titres changeaient chaque année. Au milieu de ces amusements, notre comédienne passa doucement l'âge incommode où la jeunesse vous dit adieu. Un beau matin elle se trouva vieille sans y songer et sans avoir eu un instant de souci. Cependant on verra tout à l'heure que, si elle en avait fini pour son compte avec les amours et la galanterie, elle devait encore jouer un rôle dans une aventure assez étrange.

(1) On trouvera les plus saillants de ces travaux éphémères dans les œuvres badines du comte de Caylus. Celui qui passe pour le meilleur est le *Chien enragé* de Piron.

VI

Une coterie formidable venait de s'établir, sur laquelle le gouvernement commençait à tourner ses regards avec inquiétude, celle des philosophes. Diderot, Rousseau, d'Alembert étaient amis alors, et leur réputation croissait de jour en jour. Ils se voyaient tantôt les uns chez les autres, tantôt chez un traiteur de la rue Fromenteau. Mademoiselle Quinault désira les connaître aussitôt qu'on parla d'eux. Duclos lui amena Rousseau; celui-ci eut plus de peine à entraîner Diderot, à cause de son humeur sauvage; cependant on le voyait quelquefois de loin en loin, et lorsqu'il n'y avait que ses amis. Comme la curiosité était fort excitée par la nouvelle impulsion que ces personnages donnaient aux lettres, on trouva que la comédienne était bien favorisée de les avoir chez elle à l'ordinaire, et ses petits soupers firent beaucoup de bruit. On n'y vit guère, en gens du monde, que M. de Francueil et le prince Galitzin. Madame d'Épinay y vint deux fois, mais à l'époque où cette réunion n'était pas encore bien organisée (1). Le marquis de Saint-Lambert y plai-

(1) On peut voir dans les Mémoires de madame d'Épinay les détails d'un souper chez mademoiselle Quinault, qui donne une idée parfaite des conversations et du ton de cette coterie.

sait beaucoup, et veillait à empêcher que la désunion ne se mît dans la compagnie, où l'orgueil et des intérêts divers jetaient souvent la discorde. Duclos déguisait, sous les airs d'une franchise rude, une jalousie implacable, obsédait mademoiselle Quinault de son amitié tyrannique, et visait à brouiller les cartes en feignant d'être le conciliateur. La susceptibilité désespérante de Rousseau donnait beau jeu aux intrigues, et Diderot prenait les perfidies pour argent comptant; il y eut pourtant assez d'harmonie dans cette société pendant une année entière, grâce aux soins et au tact exquis de l'hôtesse, qui savait contenter et amuser chacun sans que ce fût au détriment de personne. Duclos, sous le prétexte de fronder la corruption du siècle, avait le monopole des anecdotes scandaleuses; Saint-Lambert prêchait l'athéisme avec un feu et une éloquence rares; Rousseau, qui avait la parole difficile et point d'impromptu, évitait les discussions et plaçait quelques sentences. Diderot donnait carrière à sa verve paradoxale, et entraînait comme un torrent tout ce qui lui résistait; mais on ne le voyait pas souvent, et c'étaient des jours de fête que ceux où il paraissait. Mademoiselle Quinault surveillait les combats d'esprit, arrêtait subtilement le vainqueur, encourageait le vaincu, tournait les querelles en badinage, se jouait des difficultés avec une grâce et une habileté infinies que personne ne soupçonnait, et animait la gaieté générale par des folies et beaucoup de vin de Champagne.

Avant de passer outre, nous devons rapporter ici

une particularité qui fait honneur au caractère de mademoiselle Quinault. Elle avait en province un cousin germain qui vint à mourir, et qui laissait une fille de seize ans. Le dernier meuble et les hardes du défunt vendus, les frais de justice et d'inventaire payés, il resta en tout à l'orpheline cinquante écus. Cette jeune fille écrivit à sa cousine pour lui demander à être placée dans quelque couvent; mademoiselle Quinault n'était pas pour les cloîtres, et cela se conçoit aisément; la vie de comédienne n'y porte guère, et d'ailleurs elle était esprit fort. Elle consulta ses amis, qui la détournèrent d'enfermer la petite; elle se résolut donc à lui donner une chambre et à la prendre chez elle. Hortense Quinault monta dans une diligence, et vint chez sa cousine, qui la trouva jolie, l'aima tout de suite, l'appela sa nièce, et lui promit son petit héritage. Les philosophes approuvèrent fort cette conduite, et témoignèrent un vif intérêt à la nièce de leur amie. La jeune personne, qui débarquait du midi de la France, était toute novice; son éducation n'avait pas fort occupé son père, qui s'était naturellement inquiété de lui donner le pain quotidien avant la science et l'esprit. On lui remarqua provisoirement de la beauté, des yeux noirs, un air fin et intelligent qui animait sa figure, tandis qu'elle suivait sans rien dire les belles conversations où elle assistait; et plus tard on reconnut qu'elle avait bonne mémoire pour profiter des leçons.

Ce fut une affaire d'État dans la coterie que de décider comment on élèverait cette jeune fille. Rous-

seau prescrivait une éducation impraticable, que mademoiselle Quinault trouvait beaucoup trop lacédémonienne. Si on eût écouté Duclos, il en eût fait une érudite comme madame Dacier. Diderot, au contraire, ne voulait presque pas de savoir, un peu de musique seulement, de la danse le moins possible ; mais il exigeait qu'on lui apprît à penser, qu'on la nourrît de préceptes de morale et qu'on lui enseignât toutes les vertus, dont il parlait comme s'il se fût agi du grec ou du latin. Saint-Lambert disait qu'on devait abandonner la petite à la nature seule et aux instincts qui finissaient toujours par triompher, et qu'il valait mieux être coquette ou passionnée ouvertement et naïvement que par force ou dissimulation. Mademoiselle Quinault adopta ce dernier plan comme étant le plus simple et le plus commode. La nièce n'ayant pas de défauts remarquables, on lui laissa le caractère qu'elle avait, et on ne la tourmenta en rien. Seulement, comme les causeries des petits soupers n'allaient pas à des oreilles si jeunes, Hortense Quinault se retirait dans sa chambre à dix heures, au moment où la table était servie, ce qui lui coûtait beaucoup, car elle apprenait toujours le lendemain que la conversation avait redoublé d'intérêt et de charme après sa retraite.

Hortense entendait pourtant assez de belles choses pour en avoir l'esprit plus ouvert que la plupart des jeunes filles. Vivant dans l'intimité des génies les plus actifs de son temps, elle se passionnait en silence pour les théories qu'ils développaient. N'ayant pas

de guide pour la diriger, elle jugeait en femme, c'est-à-dire qu'elle donnait en son particulier la palme à celui qui se montrait le plus éloquent et le plus brillant. Elle se défiait de Duclos; Jean-Jacques n'était à ses yeux qu'un original; mais Saint-Lambert, qui avait le don de l'improvisation, lui semblait plus profond et plus raisonnable que les autres. Elle prenait au sérieux ses paradoxes. Il n'y avait point de soir où elle ne se mît au lit l'imagination échauffée, formant le projet d'être une femme supérieure à son sexe et bâtissant dans cette vue un système de conduite souvent fort bizarre. Heureusement messieurs les philosophes, qui ne songeaient chez leur amie qu'à se distraire et à passer quelques heures, changeaient de thèmes à chaque séance, de sorte qu'entre tant de fluctuations, les idées de la jeune fille ressemblaient à ces vagues sans force qui clapotent à l'entour des navires à l'ancre et se paralysent les unes les autres.

En face de la chambrette où demeurait Hortense, il y avait de l'autre côté de la rue un marchand d'étoffes dont le commis regardait souvent par la fenêtre. La rue était étroite, et il voyait la jeune fille de très-près. Ce garçon était jeune; il avait les cheveux fort bouclés et jouait du violon. Il adressait à sa belle voisine ce qu'il pouvait de plus tendre en œillades et en airs d'opéra-comique. Hortense peignait quelquefois ses cheveux à la fenêtre par coquetterie; mais elle dédaignait le voisin, jugeant bien à ses occupations qu'il n'avait ni profondeur dans les pensées, ni les principes de la vraie philosophie. Le commis pour-

suivait ses manéges sans se décourager, et nourrissait l'espoir d'amollir à la longue ce cœur insensible. Le hasard le servit mieux que sa persévérance et sa musique.

Un soir, Duclos arriva chez mademoiselle Quinault avec un air doctoral et mystérieux qu'il prenait souvent. Il fit un signe de tête protecteur à la maîtresse du logis, un autre à la petite nièce qui travaillait à l'aiguille dans un coin, puis il s'enfonça dans une bergère et posa ses pieds sur les deux chenets, comme s'il eût été chez lui. Après un moment de silence, il dit négligemment :

— Vous allez avoir Diderot à souper.

— Ah ! répondit mademoiselle Quinault, voici la première fois que vos grands airs accouchent d'autre chose que d'une souris. La nouvelle me fait plaisir. Il nous faut du vin de Champagne, car M. Diderot est bon convive.

— Sans doute, reprit Duclos, et je lui ai ordonné de boire sec pour s'étourdir.

— Est-ce qu'il a quelque chagrin ?

— Vous ne savez donc pas ce qui lui arrive ? Il était amoureux de la petite Babuti, la fille du libraire, et elle a épousé Greuze le peintre. J'ai rencontré tout à l'heure Diderot éperdu et en désordre. Il parlait de fuir en Russie ou à La Haye, de se jeter dans la rivière, et, en dernier lieu, de courir à Montmorency confier sa peine à Rousseau ; mais je lui ai ouvert mes deux bras, où il s'est précipité en pleurant, et l'envie de voyager et de mourir lui a passé aussitôt. Je connais l'homme. Il ne lui fallait

qu'un moment d'effusion. Je me suis trouvé là fort à propos pour offrir un exutoire à sa sensibilité. Une page dans un de ses contes sur l'inconstance des femmes, une tirade dont vous jouirez, achèveront la purgation, et demain il écrira au voyageur Grimm : Nous avons sablé le champagne, et tu n'y étais pas ! — Mais je lui ai promis que vous n'auriez personne.

— Je n'aurai que vous et lui.

Saint-Lambert était à l'armée dans le moment ; Rousseau ne quittait l'Ermitage que pour voir madame d'Houdetot, de sorte que les soupers étaient négligés ; aussi mademoiselle Quinault était-elle ravie de la visite de Diderot. La jeune nièce demanda la permission de rester à table et au salon pour entendre une fois à son aise cet homme si fameux ; sur l'intercession de Duclos, la tante donna son consentement. Hortense courut veiller aux préparatifs du souper, changea de robe, retoucha sa coiffure, ajouta au coin de ses lèvres une mouche qui relevait l'éclat de son teint, et reparut tremblant d'émotion à l'idée qu'elle allait voir l'auteur de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu.*

Dix heures venaient de sonner lorsque Diderot entra. Il avait sa perruque sur le devant du front, ses bas de laine noirs mal tendus et son jabot chiffonné ; mais il s'excusa d'assez bonne grâce sur le mauvais état de sa toilette. Il pria la compagnie de ne pas se fâcher s'il était fort maussade, en disant qu'on ne saurait causer avec sa liberté d'esprit ordinaire quand on est malheureux. Au bout de dix minutes, on ouvrit les portes de la salle à manger. Di-

derot prit le bras de mademoiselle Quinault, Duclos offrit la main à Hortense, et l'on alla souper. On employa une demi-heure à bien manger et à conter les nouvelles du jour. Le vin était bon; les deux philosophes lui firent honneur. Le dessert ayant paru, les laquais posèrent les bouteilles sur une servante et se retirèrent. Selon son habitude, mademoiselle Quinault mit alors ses coudes sur la table pour faire entendre que c'était l'instant du sans-gêne, et la conversation se monta au degré où étaient les cervelles. On causa d'une statue nouvelle, le *Mercure* de Pigale. Duclos en fit la critique; il la trouvait trop grêle et trop loin des formes de la beauté antique qui était, selon lui, régulière, arrêtée géométriquement sans qu'il fût possible au statuaire de s'en écarter sous peine d'abandonner le beau pour chercher l'étrange. Diderot défendit le *Mercure;* il soutint qu'on trouvait des variétés infinies dans la beauté et qu'on pouvait faire des statues également belles de l'homme et de la femme dans toutes les conditions possibles.

— Prenez, disait-il, l'*Hercule Farnèse*, qui est un des plus beaux modèles d'homme. Pourquoi est-il beau? parce qu'il représente bien le demi-dieu de la fable; parce qu'en voyant ses larges épaules, ses bras musculeux, ses cuisses athlétiques, vous vous écriez : Voilà bien les épaules qui ont supporté le globe terrestre, voilà bien les bras qui ont étouffé les serpents, voilà bien les cuisses qui ont marché d'un bout du monde à l'autre. C'est le type parfait de l'homme fort et actif. Mais diminuez un peu ces épaules si larges, amincissez ces reins, allongez ce

cou et ces jambes, vous aurez un homme véloce et robuste à la fois; vous aurez le *Gladiateur* d'Agasias, et vous direz aussi : Voilà bien les bras qu'il faut pour parer le coup et pour le rendre avec agilité; voilà bien les jambes qu'il faut pour reculer à propos et sauter à propos en avant; voilà les reins qu'il faut avoir pour se tourner le corps en mille sens. Le *Gladiateur* est-il moins beau que l'*Hercule?* non, parce qu'il est le modèle parfait du gladiateur. Maintenant arrondissez encore ces formes trop accusées, rentrez ces muscles trop rudes, vous arriverez à l'homme oisif, à l'*Antinoüs*, et il sera beau comme l'*Hercule* et le *Gladiateur*, parce qu'il aura les conditions de l'homme oisif. Il en est de même des modèles des femmes. La *Vénus* a la beauté d'une femme sensuelle; la *Diane* a la beauté d'une divinité chasseresse; faites une vierge, elle sera belle si elle a tous les signes de la virginité; faites une image de la Charité, elle sera belle si elle a de beaux seins que l'on devinera remplis de lait, si elle a bien les caractères de la pitié, de la tendresse maternelle. Autant de conditions diverses, autant de beautés. Vous pouvez faire une belle figure de portefaix, de soldat, de sauvage de l'Amérique, de fainéant, de sybarite, pourvu que vous donniez bien à votre création tous les caractères qu'elle doit avoir. Voilà pourquoi le *Mercure* de Pigale, qui est grêle, léger, véloce, comme doit l'être le messager des dieux, est un beau Mercure.

— Vous avez raison, dit Duclos; cependant il existe, ce me semble, une beauté par-dessus toutes

celles que vous citez, une beauté générale; si vous prenez à l'*Hercule* un peu de sa force, au *Gladiateur* un peu de son agilité, à l'*Antinoüs* un peu de sa grâce, vous en ferez un homme propre à tout, vous aurez l'homme enfin; l'Apollon du Belvéder est le type de la beauté masculine. Il peut devenir un portefaix, un gladiateur, un voluptueux; mais il est avant cela un homme beau, et rien autre chose. C'est pourquoi Messaline s'est trompée en ayant recours...

— Messieurs, buvons à la beauté! interrompit la maîtresse du logis.

— Buvons, reprit Duclos; les formes, voilà où est la beauté.

— Oui, sur le marbre, répondit mademoiselle Quinault; mais dans la nature, parlez-moi plutôt de la beauté moderne, de celle qui vient de l'expression, de l'âme, de la vie.

— Corruption du goût que cela.

— Quoi! vous comptez pour rien ce qui est dans les yeux, dans les jeux du visage, dans la physionomie! moi je le mets au-dessus du reste, et je prétends que si la beauté antique fait naître l'admiration, l'autre provoque la sympathie; et ce n'est pas une chimère, n'est-ce pas, monsieur Diderot?

— Non, certes, ce n'est pas une chimère que cet entraînement qui rapproche deux êtres l'un de l'autre à la première vue; mais toutes les beautés peuvent le faire naître, celle de l'âme aussi bien que celle du corps. La sympathie peut sortir de la vertu, du courage, de l'héroïsme. O mes amis, c'est elle qu'il faut provoquer bien plutôt que l'admiration stérile;

une larme ou un baiser valent mieux que les applaudissements d'un monde entier. Versez, versez dans mon verre; c'est à la sympathie que je veux boire.

La sympathie, reprit Diderot après avoir bu, c'est la souveraine du monde; il n'est point d'armée, ni d'or, ni de force, qui puissent assurer à un tyran la sympathie de ses sujets; il n'est point de lois, point de sacrements qui la puissent empêcher de pénétrer dans une âme où elle veut s'introduire. Soyez infidèle, inconstant, parjure : si c'est la sympathie qui l'ordonne, on doit vous excuser, car elle est inévitable comme la fatalité. Si les amants les plus passionnés tremblent chaque jour, en courant l'un vers l'autre, de ne plus retrouver l'amour de la veille, n'est-ce pas parce qu'ils savent qu'on ne commande pas à la sympathie, qu'elle fuit, renaît, se détourne pour jamais sans qu'on puisse la retenir, la repousser, la rappeler? O mes amis! craignez le mariage, car vous rencontrerez quelque jour un être vers lequel un élan sympathique vous entraînera. Vous serez infidèle. Ou vous fuirez le logis conjugal, ou la discorde y régnera; et tandis que votre sympathie courra le monde, l'antipathie acariâtre, assise à table en face de vous, empoisonnera votre vie entière.

— Voilà qui est parler en homme bien marié, dit Duclos.

— Je ne suis pas pour le mariage, dit mademoiselle Quinault, puisque je suis vieille fille; mais que deviendraient les enfants au milieu des diverses sympathies qui se partageraient l'existence des parents?

— Eh! s'écria Diderot, j'ai une fille que j'adore

et qui est bien mon sang ; je ne l'élèverais pas avec moins de soins et de tendresse si c'était le don d'une maîtresse que celui d'une épouse. Le sentiment paternel est impérissable, tandis que l'amour est fragile comme le verre. Malheur à celui qui abandonne ses enfants ! Mais lorsqu'il n'y a plus que de l'aigreur entre un mari et sa femme, ne vaudrait-il pas mieux être autorisé à chercher fortune chacun de son côté que de traîner après soi une chaîne insupportable (1)?

— Ainsi donc vous engagerez votre fille à former des liaisons volontaires?

— Je ne dis pas cela. Il faut qu'une fille se marie, parce que le monde le veut ainsi et qu'on ne refait pas le monde; mais moi, si j'étais femme...

— La drôle de femme que vous seriez ! dit mademoiselle Quinault en riant; je vous vois d'ici : vos souliers seraient éculés; vous auriez des robes courtes, point de corsages, une taille antique; vous seriez bavarde et pleureuse, avec votre bonnet diablement de travers.

— Vous l'interrompez, dit Duclos, au moment où il nous allait exposer la belle vie qu'il eût menée si le ciel l'eût fait femme.

— Il est certain, reprit Diderot, que je n'eusse guère été petite-maîtresse. Muraire ni Marcel ne m'eussent point appris à tenir les pieds en dehors;

(1) Diderot, étant marié, a vécu dix ans publiquement avec madame de Puisieux, et vingt ans avec mademoiselle Voland, ce qui fait une assez grosse portion de sa vie. Madame Diderot ne s'en est jamais consolée, et le chagrin la rendait querelleuse.

mais je n'eusse pas été aussi dévergondée que vous voulez bien le croire. On ne m'eût pas séduite avec des fadaises; il eût fallu de grandes qualités, du mérite, des vertus pour me plaire.

— Ma chère dame, dit mademoiselle Quinault, les héros sont rares en ce siècle, et vous pourriez bien manquer d'amants.

— Je m'en passerais, ma chère demoiselle.

— Point d'amant ni de mari! Alors point d'enfants; et vous aimez tant à caresser votre petite fille?

— J'en aurais une, mademoiselle, ne vous déplaise.

— Bon! vous vous en passeriez l'envie comme on se commande une robe!

— Exactement.

— Vous seriez une femme à mettre sous cloche.

— Je vaudrais bien toutes ces poupées fardées qui se donnent sans amour et qui enragent d'être mères; qui chassent, au risque de leur vie, le lait que la nature a mis dans leurs seins, afin de reprendre plus tôt leurs intrigues. Oui, si j'étais femme, je serais une femme bizarre. Je serais difficile en amour; je voudrais être aimée d'un homme supérieur aux autres, ou point aimée du tout, et on dirait alors que je suis un monstre de vertu; et puis je regarderais comme un devoir de donner le jour à un être qui dût me remplacer, et alors on me jetterait la pierre, et on serait aussi sot dans le blâme que dans les louanges. Oui, la chose semblerait drôle, comme vous dites. Parce que, pour être mère, je ne subirais pas des formalités de convention qui ne signifient

rien et qui varient d'un peuple à un autre; parce que je ne m'en irais pas demander à un homme vêtu d'une robe dorée de prononcer quelques mots latins dont il ne saurait peut-être pas le sens, je serais drôle; parce que je ferais ce que la nature veut et ordonne, sans consulter le voisin; parce que je sais que le cœur humain est inconstant et que je craindrais d'être parjure, et que le moyen de ne pas le devenir est de ne jurer de rien; parce que je ne voudrais pas me donner un tyran qui m'infligerait le plus grand des supplices, je serais drôle! Ah! ce ne seraient point de misérables considérations qui décideraient de ma conduite. Je serais mère parce que je serais digne de l'être, et si on voulait m'en faire un crime, je répondrais aux femmes : C'est vous qui êtes avilies, vous qui subissez la tyrannie d'époux que vous n'aimez pas; c'est vous qui êtes avilies et non pas moi, dont les entrailles n'ont point de secret à garder... Mais à quoi bon s'échauffer sur des suppositions? Donnez-moi du vin.

Diderot, tout en se reprochant de s'animer trop, emplit et vida son verre plusieurs fois; il reprit ensuite son discours avec une énergie croissante. Sans partager ses opinions, mademoiselle Quinault applaudit beaucoup pour la beauté du langage et la verve de l'orateur. Après quelques autres tirades sur divers sujets, minuit sonna, et les convives se séparèrent.

VII

Hortense Quinault, tout en gardant le silence, avait nagé dans la joie et l'admiration pendant que M. Diderot parlait. Elle ne s'était jamais trouvée à pareil prêche. Son intelligence méridionale avait dévoré tout, comme paroles d'Écriture. Elle avait rassemblé les forces de sa mémoire pour se bien pénétrer de ces théories qu'il ne lui était pas donné d'entendre tous les jours. En rentrant dans sa chambre, elle mit incontinent sur le papier quelques notes essentielles pour lui servir d'appendice; puis elle se coucha, la tête en feu, l'imagination en désordre, et le cœur déchiré par le désir d'être une femme philosophe, et par le sentiment de son impuissance. Le sommeil ne lui vint que fort tard; des songes accablants la tourmentèrent. Elle rêva qu'on lui donnait un tyran qui avait l'audace de lui déclarer en face son dessein de la traiter en épouse complaisante, en bonne ménagère et en mère de famille. Elle refusait sa main à cet époux insolent, déchirait son voile de mariage, et s'enfuyait au moment de passer le seuil de l'église; mais alors la foule la maudissait, et cent voix lui criaient à la fois : Puisque tu ne veux pas de mari, tu n'auras point d'enfant; tu mourras sans postérité! Le jour dissipa ces visions affreuses en la

réveillant. Hortense quitta son lit, elle rappela les souvenirs de la soirée précédente, et s'assura bien qu'elle n'avait rien oublié ; puis elle se mit à la fenêtre pour rafraîchir ses sens et lever un peu les yeux vers le ciel, en lui demandant une inspiration. Le ciel ne refuse jamais d'inspirer les filles matinales et troublées par la philosophie.

On était au commencement du printemps. Un zéphyr frais se joua dans la cornette de nuit de mademoiselle Hortense aussitôt qu'elle parut à la fenêtre. Greuze eût fait de ce zéphyr un tableau fort au goût du public, s'il l'eût aperçu par quelque lucarne de son atelier. Un rayon du soleil levant, se frayant un passage entre les cheminées des maisons, vint tomber sur le cou et les épaules d'Hortense, afin de réparer par sa chaleur ce que le zéphyr avait de trop vif. La jeune fille ferma les yeux à demi, pour opposer à la lumière l'ombre de ses longs cils noirs, et demeura dans cette extase agréable dont on ne sait bien jouir que dans la première jeunesse. Pour compléter son état de béatitude, les sons languissants du violon arrivèrent vaguement à ses oreilles. C'était le commis marchand qui étudiait un couplet de vaudeville connu, dont le refrain parlait de martyre et de fidélité. Le garçon ouvrit aussi sa fenêtre dès qu'il aperçut sa voisine. Ce fut alors qu'une véritable inspiration d'en haut pénétra dans la cervelle de mademoiselle Hortense Quinault, sous la forme de ce raisonnement :

— Voilà, se dit-elle, un jeune garçon qui cherche à me plaire. Il ne saurait être mon mari, mon tyran ;

il n'a pas cette indigne prétention. Il est soumis et constant. S'il venait à m'inspirer de l'amour, ce serait fort heureux, car je me trouverais alors dans les conditions nécessaires pour devenir une femme telle que M. Diderot lui-même aurait voulu l'être.

Hortense regarda plus attentivement le jeune commis marchand. Elle s'aperçut qu'il réunissait en sa personne la beauté antique et la beauté moderne, comme si la conversation de la veille eût été faite entièrement pour lui. De ces observations naquit un mouvement sympathique dans le cœur de la jeune fille, et comme M. Diderot avait bu à la sympathie, elle n'eut garde de lui résister.

Le commis marchand, sans se douter des dispositions favorables où était sa belle, fit pour la centième fois ses manéges d'habitude. Il adressa un regard tendre à mademoiselle Hortense; on lui répondit en faisant les doux yeux. Il posa la main sur son cœur, et on imita son geste. Il risqua d'envoyer un baiser; on lui rendit un autre baiser. Il mit aussitôt son bel habit, son chapeau sur sa tête, et demanda par signes s'il devait essayer de pénétrer jusqu'à l'objet de sa passion; un sourire fut la réponse. Il s'élança dans la rue. La porte cochère était entr'ouverte; il la passa, traversa la cour, se baissa devant la loge du suisse, gagna les escaliers sans être vu, et d'un bond il se trouva aux pieds de sa voisine.

— Jeune homme, lui dit la demoiselle un peu tremblante, ne vous imaginez pas que je consentirai à former des liens qui me rendraient votre esclave. Si vous étiez un héros, un homme doué de grandes

vertus, je n'hésiterais pas à me mettre sous vos lois ; la sympathie, cette souveraine du monde, m'a entraînée un moment vers vous, mais je prétends demeurer libre.

— Mademoiselle, répondit le commis marchand, je ne demande pas que vous m'aimiez comme si j'étais César ou tout autre héros. Ne voyez en moi qu'un brave garçon qui se meurt d'amour pour vous. Quand je n'aurai plus le bonheur de vous plaire, vous me renverrez. Je suis trop galant homme pour vouloir vous importuner. Laissez-moi seulement pour aujourd'hui baiser cette main blanche et ce bras charmant, et puis ces lèvres roses.

Hortense le laissa faire tout ce qu'il disait, et, par enthousiasme pour la philosophie, elle fut menée loin en peu d'instants.

Le commis marchand revint le lendemain, et fut mieux reçu que la veille ; il le fut mieux encore les jours suivants. Les idées d'Hortense se modifièrent insensiblement sous les impressions qu'elle recevait ; ses beaux systèmes lui sortaient de la tête, et l'amour s'établissait en maître à leur place. Le jeune homme était simple et d'un bon caractère, il s'empara du cœur de la demoiselle ; au bout de deux mois, on ne parlait point encore de le congédier. Cependant Hortense Quinault se réveilla mère un matin ; elle se trouva un peu déconcertée d'être devenue une femme aussi philosophe. Du moins, elle ne recula pas devant les embarras de sa position. Elle descendit bravement chez sa tante et lui conta d'un bout à l'autre son aventure, sans déguiser les motifs qui l'a-

vaient déterminée. Mademoiselle Quinault avait l'esprit bien fait ; au lieu de se fatiguer en scènes pathétiques, elle prit la chose gaiement. Diderot reçut une lettre d'elle, où il fut complimenté du fruit qu'avait porté son homélie; quant à la nièce, on ne la gronda point.

— Ma chère enfant, lui dit mademoiselle Quinault, j'ai trop bien joué le rôle de Zerbinette et ri trop souvent de la galère de Scapin, pour te répéter cent fois : Que diable allais-tu faire dans la philosophie ? Tu as une grosse sottise sur la conscience, tâchons de la réparer.

La tante courut chez le patron du petit commis marchand. Ce patron était un honnête homme qui aimait son commis et lui voulait du bien ; l'occasion s'offrait de lui en faire ; il ne se fâcha pas, donna quelque argent, et promit d'établir le jeune homme. Il tint parole ; on maria Hortense, qui s'en trouva parfaitement, et ne se plaignit jamais d'avoir de gros enfants très-légitimes et bien portants.

Mademoiselle Quinault s'amusait souvent à raconter cette histoire à ses amis ; elle s'en acquittait à merveille, et s'extasiait à la fin de ce qu'une tirade du grand encyclopédiste avait procuré à Hortense le bonheur et un magasin de toile fort achalandé ; mais elle n'omettait jamais le trait satirique contre les préceptes et les systèmes de M. Diderot, dont la folie de sa nièce était la plus terrible des critiques.

VIII

Peu de temps après les événements qu'on vient de lire, la coterie de mademoiselle Quinault fut dispersée. Grimm brouilla Diderot avec Rousseau; Saint-Lambert trouva mauvais que Jean-Jacques eût essayé de plaire à sa maîtresse; Duclos envenima les querelles, et on cessa de se voir. Le duc de Brancas ayant ouvert ses salons au bel esprit, la fameuse comédienne y fut appelée; il est dit, dans la Correspondance de Grimm, qu'elle devint l'âme de ces réunions; mais on ne trouve plus sur elle de détails précis; cette grande maison fut un gouffre d'où il n'est rien sorti que des paroles, et nous ne les avons point entendues.

A soixante ans passés, mademoiselle Quinault, ayant contracté des dettes et sa pension ne pouvant plus suffire au train qu'elle menait, se retira dans un ermitage à Saint-Germain-en-Laye. Malgré cette distance de quatre lieues, ses amis ne l'abandonnèrent jamais, et on la visitait encore dans sa retraite en toute saison, ce qui témoigne mieux du grand attrait de sa compagnie, que tous les discours du monde.

Étant fort vieille, elle fit une maladie grave qui pensa l'emporter. Le médecin l'avait abandonnée:

Un curé s'en vint la sermonner et tâcha de lui inspirer la peur de l'enfer et l'envie de recevoir les sacrements. La moribonde écouta paisiblement et promit d'en passer par où on voudrait, pourvu qu'on ne lui rompît pas les oreilles. Le curé, ravi de ce succès, voulut donner de l'éclat à cette importante conversion. Il écrivit en quatre pages une abjuration de la vie du théâtre et des pompes de Satan, avec le dessein de la faire imprimer comme la rétractation du poëte Piron. Il vint le lendemain donner ce papier à signer à la malade. Mademoiselle Quinault signa, mais elle dit au curé :

— Ah ! le bon billet que vous avez là ! Il vaut celui de La Châtre.

Le billet ne valait pas mieux en effet que celui de Ninon, car mademoiselle Quinault en réchappa, se moqua de l'abjuration et la fit mettre au feu. Elle vécut encore longtemps, et ne mourut qu'en 1783, âgée d'au moins quatre-vingts ans. Elle se nourrit, jusqu'à sa dernière heure, des écrits philosophiques qui se publiaient alors par centaines, et rendit l'âme dans l'impénitence finale, ce qui est fort malheureux pour elle, sans doute, mais n'a rien d'étonnant. Élevée dans les coulisses, au milieu des mœurs d'un siècle impie et corrompu, entourée comme elle l'était des destructeurs de la religion, aimant naturellement la satire, elle donna dans toutes les idées de son temps, et avait trop d'esprit pour que le royaume des cieux fût à elle. Mademoiselle Quinault cadette a été enterrée à Saint-Germain. Ses amis l'ont beaucoup regrettée. Ils retrouvèrent partout des soupers, des salons

ouverts et un accueil cordial; mais nulle part au même degré la véritable bonne humeur. Messieurs les philosophes aimaient à être écoutés; ils ne le furent jamais mieux que par mademoiselle Quinault, excepté cependant par mademoiselle de Lespinasse, qu'il faut placer hors de ligne dans ce genre de mérite.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

I

Il est rare que l'on ouvre un livre portant le titre de *Mémoires* sans y découvrir que personne n'a véritablement connu le cœur de l'écrivain, et cependant ces mémoires secrets ne sont pas toujours des protestations contre l'opinion des hommes. Ceux qui font eux-mêmes l'histoire de leurs sentiments sont des êtres supérieurs difficiles à apprécier. Le public, étant composé d'esprits bornés et d'âmes vulgaires, mesure tout légèrement, avec un compas étroit, sans avoir ni l'intelligence ni le goût nécessaires pour approfondir les caractères et reconnaître les motifs des actions.

Jamais je ne fus si frappé de l'énorme différence qui peut exister entre la vie apparente d'une personne et sa vie véritable qu'en cherchant à connaître mademoiselle de Lespinasse. Enfant adultérin d'une grande dame, objet d'effroi et d'aversion pour une

famille puissante qui la repousse, abandonnée à elle-même dès l'âge de seize ans, mademoiselle de Lespinasse passe les années de sa jeunesse dans un état voisin de la domesticité. Elle montre toutes les vertus des âmes froides : la patience, la résignation, la douceur; elle supporte sans murmurer les mauvais traitements et le célibat. Les grâces de son esprit la tirent de son oubli. Elle s'attache à d'Alembert, ce grand géomètre que M. de La Harpe a dépeint très-faussement comme un cœur insensible. Tous les talents, toutes les illustrations du XVIIIe siècle, des princes, des ministres viennent la chercher dans son modeste réduit et admirer comment on peut être heureux, agréable aux autres, plein de noblesse et d'élévation dans la pauvreté. Les occasions s'offrent souvent de changer de condition et d'acquérir de la fortune : elle les méprise, et demeure avec d'Alembert jusqu'à sa mort. N'est-ce pas là un caractère de philosophe et la vie d'une personne sur qui les passions n'ont pas un grand empire? On lui sait bien une inclination pour M. de Mora; mais sans doute ce sentiment n'est qu'une amitié tendre et délicate fondée sur des rapports de l'esprit et de la conversation, puisque mademoiselle de Lespinasse n'abandonne point le grand géomètre, et que celui-ci aime et recherche M. de Mora. Telle est mademoiselle de Lespinasse aux yeux de ceux qui l'entourent, qui la visitent assidûment, qui écrivent son portrait, et laissent sur elle des documents auxquels on doit apparemment s'en rapporter. Cependant, trente-trois ans après sa mort, on publie quelques lettres d'elle,

et voilà une femme toute différente de ce qu'on a vu. Ce n'est plus un caractère de philosophe, ce n'est plus l'amie et la conseillère des poètes, c'est l'âme la plus ardente et la plus passionnée, *qui aime pour vivre*, comme elle le dit elle-même, *et qui n'a vécu que pour aimer*. Elle meurt dans le sein de l'*Encyclopédie*, écoutant encore à son chevet les *Mois* du poëte Roucher, les vers de l'abbé Delille, et il se trouve que c'est une passion qui la tue! Elle s'éteint après trois ans de souffrances morales qui brisent sa faible constitution, et dont personne n'a le soupçon, excepté d'Alembert et l'homme pour qui elle meurt! Et ses lettres, où mademoiselle de Lespinasse paraît telle qu'elle est, où l'amour s'élève, par son excès même, jusqu'au terrible et au sublime, ne nous donnent que l'histoire de ses trois dernières années! Et pendant les dix années précédentes elle avait aimé avec la même ardeur et écrit d'autres lettres évidemment aussi brûlantes et qui n'existent plus! Elle avait alors quarante ans! Que doit-on présumer de sa jeunesse? C'est peut-être un monde de passions qui est perdu. Le romancier qui voudrait y suppléer entreprendrait une tâche folle et impossible. La réalité seule peut offrir ces grandes péripéties de sentiments qui ressortent de positions simples et d'événements sans importance. Il y aurait des disparates trop grossières entre l'invention et le vrai. Nous nous bornerons au récit simple et exact de faits recueillis dans les divers mémoires du temps.

Julie-Eléonore de Lespinasse naquit à Lyon en novembre 1732. Son entrée en ce monde fut accom-

pagnée de circonstances mystérieuses d'un triste augure pour son avenir. Sa mère, la comtesse d'Albon, d'une maison riche et noble, ayant eu un commerce criminel avec un gentilhomme de province, dissimula sa grossesse et acoucha en secret chez un marchand. L'enfant fut porté sur les registres de Saint-Paul de Lyon, comme fille légitime de Claude Lespinasse et de dame Julie Navarre. Cet événement n'était un secret pour personne dans la ville, et n'en demeura un que pour le comte d'Albon. Comme les femmes peuvent rarement disposer de leurs biens, la comtesse n'assura que trois cents livres de rente à sa fille par un fidéicommis. Le marchand garda l'enfant chez lui, et l'éleva jusqu'à la mort du mari. A cette époque, la petite Julie, dont la gentillesse et le malheur intéressaient déjà quelques bonnes âmes, rentra dans la maison de sa mère ; mais elle y resta dans une position inférieure à celle des autres enfants. Ceux-ci, jaloux de l'affection de la comtesse pour une étrangère, la traitèrent mal, et lui déclarèrent d'avance leur intention de la chasser quand ils seraient maîtres chez eux. Tantôt caressée par sa mère, et tantôt rudoyée par ses frères, la sensibilité de Julie s'exalta de bonne heure ; mais elle apprit à dissimuler ses souffrances, et à répondre aux mauvais traitements par une patience pleine de fierté.

Un soir, il y eut un mouvement étrange et sinistre dans l'appartement de madame d'Albon. Depuis plusieurs jours, Julie n'y avait pas pénétré. Une femme de chambre vint la chercher, et la conduisit auprès du lit de sa mère. La comtesse n'avait plus

qu'un instant à vivre. Elle révéla en peu de mots à la jeune fille le secret de sa naissance ; elle lui remit une boîte contenant des papiers importants et la donation d'une rente, avec la clef d'un secrétaire où était une somme d'argent considérable, en l'autorisant à garder cette somme pour elle.

— Les autres, disait la comtesse, seront assez riches.

Madame d'Albon embrassa Julie en pleurant, se reprocha de s'être laissé surprendre par la mort sans avoir pourvu à l'établissement de sa fille, puis elle la renvoya en lui commandant d'avoir du courage, et de résister énergiquement aux oppresseurs. On ouvrit ensuite les portes à la famille et aux prêtres, qui s'emparèrent de la moribonde et ne la quittèrent plus. Elle rendit l'âme dans la nuit. Le lendemain, le premier soin de Julie fut de porter au fils aîné de la comtesse la clef qu'elle avait reçue.

— Je sais, lui dit-elle, que le secrétaire renferme une somme que madame la comtesse m'a autorisée verbalement à garder pour moi ; mais comme je n'ai pas d'écrit de sa main, je n'ai pas voulu m'emparer de cet argent, qui ne m'appartient pas aux termes de la loi.

— Vous avez bien fait, répondit brusquement M. d'Albon, car on vous eût obligée plus tard à nous le rendre.

Julie passa encore cette journée dans la maison de sa mère, et ce fut une grande faute à elle de ne pas s'éloigner sur-le-champ de ses ennemis, car pendant

la nuit suivante on lui déroba la cassette remise par la comtesse.

Elle n'a pas même su ce qui était renfermé dans cette boîte. A peine venait-elle de faire la triste découverte du vol qui la dépouillait de tout, lorsqu'un billet du comte d'Albon lui fut remis par un laquais. On lui enjoignait de quitter la maison sur l'heure et de se retirer où elle voudrait, pourvu qu'on ne la *revît jamais*. Julie était trop fière pour répondre à de pareils procédés autrement que par le silence. Elle sortit en effet, et se retira chez le marchand Lespinasse. Cependant son silence même donna des inquiétudes aux d'Albon. Ils crurent qu'elle songeait à se venger; des avocats les effrayèrent plus encore, en disant qu'elle avait les moyens de le faire. Elle était née du vivant du feu comte d'Albon, et comme la loi respecte et défend les droits de la naissance et du mariage, mademoiselle de Lespinasse pouvait aisément contraindre la famille à la reconnaître et à l'admettre au partage de la succession. Elle aurait eu l'appui de tous ceux qui avaient vu l'horrible conduite de ses parents ; mais on l'estima plus encore quand on sut qu'elle ne pensait pas à intenter un procès. Les d'Albon, craignant que la misère et le désespoir ne changeassent ses déterminations, se résolurent à lui assurer de quoi vivre, en la mettant sous la dépendance de quelqu'un de la famille. On lui offrit la place de gouvernante des enfants de madame de Vichy, qui était une demoiselle d'Albon. Elle accepta, et on l'emmena aussitôt en Bourgogne, au château de Chamrond, où toutes ses démarches furent sur-

veillées. Mademoiselle de Lespinasse avait alors dix-sept ans, elle demeura pendant trois années à Chamrond, menant la vie la plus insupportable au milieu de gens qui eussent donné beaucoup pour qu'elle fût morte, qui la craignaient au fond et lui portaient sans doute une haine d'autant plus grande qu'ils étaient coupables envers elle.

Le premier regard intelligent qui se fixa sur Julie fut celui de la célèbre marquise du Deffand, qui était sœur du comte de Vichy. Cette dame vint à Chamrond dans l'été de 1752. Elle y passa plusieurs mois dans la compagnie de mademoiselle de Lespinasse et se prit d'amitié pour cette fille malheureuse. C'était une chose nouvelle et un plaisir bien grand pour une personne si longtemps maltraitée que de recevoir des témoignages de sympathie. Elle y fut sensible et répondit aux bontés de madame du Deffand avec âme et vivacité. Quand le retour de l'hiver amena une séparation, Julie pleura si chaudement, que madame du Deffand partit avec le projet de se l'attacher comme demoiselle de compagnie.

Après le départ de son amie, Julie, ne pouvant plus supporter le séjour de Chamrond, abandonna les Vichy et se retira dans un couvent à Lyon, d'où elle se mit en correspondance avec madame du Deffand. Les négociations durèrent longtemps. On voit, par les lettres de cette dame, qu'avant de se décider à faire venir mademoiselle de Lespinasse, elle demanda conseil à Voltaire, à la duchesse de Luynes et au cardinal de Tencin, alors archevêque de Lyon. La véritable cause de son hésitation est surtout la

crainte que Julie n'ait pas encore renoncé au nom et à l'héritage des d'Albon, dont madame du Deffand est belle-sœur. Lorsqu'il est enfin convenu que la jeune fille viendra retrouver sa protectrice à Paris, celle-ci lui écrit encore :

« Mais avant de partir, je vous demande en grâce de vous bien examiner, et d'abandonner le projet de venir auprès de moi si vous n'avez pas *parfaitement oublié qui vous êtes*, et si vous n'êtes pas dans la résolution inébranlable de ne jamais penser à changer d'état. Je vous demande pardon de vous parler de choses si peu agréables; c'est pour n'y plus revenir jamais. »

Elle y revient pourtant encore dans sa dernière lettre, et au milieu des protestations d'amitié on retrouve cette phrase presque menaçante :

« J'espère, ma reine, que je n'aurai jamais à me repentir de ce que je fais pour vous, et que vous ne prendriez point le parti de venir auprès de moi si vous ne vous étiez bien consultée vous-même, et si vous n'étiez pas bien décidée à ne faire jamais *aucune tentative*. Vous ne savez que trop combien elles seraient inutiles; mais aujourd'hui, étant auprès de moi, elles deviendraient bien plus funestes pour vous (1). »

La noblesse d'âme et la délicatesse de mademoiselle de Lespinasse brillent dans sa conduite en cette circonstance. Elle ne dit rien dans ses réponses des craintes injurieuses de sa bienfaitrice, et monte en

(1) Correspondance de madame du Deffand.

voiture pour Paris. La seule vengeance qu'elle ait tirée de la cruauté des d'Albon consiste à les avoir laissés dans l'inquiétude, ayant au fond le dessein de n'user jamais de ses droits contre eux.

A son arrivée, Julie fut reçue avec des transports de joie. Elle prit d'abord une chambre à Saint-Joseph, d'où elle allait tous les jours chez madame du Deffand; mais elle ne tarda pas à s'installer dans la maison même de son amie. On ne se quitta plus un seul instant; on parlait de vivre ensemble éternellement. Madame du Deffand répétait souvent qu'elle aimait quatre personnes, savoir: d'Alembert, M. de Formont, mademoiselle Lespinasse et Devreux, sa femme de chambre. Elle n'avait pas encore ce petit chien que ses héritiers traitèrent avec tant d'égards après sa mort, car elle l'eût sans doute admis à la cinquième place. Quoi qu'il en soit, le début de cette liaison fut un grand adoucissement au mauvais destin de la jeune Julie, et on demeura longtemps encore sans deviner par où se montrerait le revers de la médaille.

II

La marquise du Deffand était victime, comme on le sait, d'un fléau cruel. L'ennui ne lui donnait pas

de trêve, elle en convenait de bonne foi et en parle si souvent dans ses lettres, que, malgré tout son esprit, elle communique ce mal contagieux à ses lecteurs. Une autre infirmité vint se joindre à la première : sa vue s'affaiblissait de jour en jour; elle fut bientôt tout à fait aveugle; elle ne pouvait être seule sous peine d'avoir des attaques de nerfs, et, comme il n'y avait plus pour elle de changement du jour à la nuit, elle ne se mettait au lit que le matin, et passait le temps à écouter des lectures de mademoiselle de Lespinasse. Julie s'était vouée entièrement à l'amitié ; elle ne quittait pas la marquise, se couchait aussi au point du jour, et ne voyait que les habitués de la maison. Il semble difficile de croire qu'à son âge et telle qu'elle s'est dépeinte elle-même, nulle passion n'ait eu d'accès dans son cœur; mais il n'en existe aucun indice, et peut-être les feux qui éclatèrent si fort dans la suite n'eurent-ils cette violence incroyable que pour avoir été longtemps étouffés. Vraisemblablement l'amour qu'elle eut pour d'Alembert a été son premier penchant.

Le grand géomètre était plus aimable et mieux fait pour la compagnie des femmes que bien des gens ne pourraient l'imaginer. Occupé tout le jour à la recherche de quelque problème, il quittait la science avec la gaieté d'un écolier qui sort de sa classe. Plus l'occupation du matin était abstraite et sérieuse; plus il montrait le soir de bonne humeur, de folie et de goût pour les enfantillages. Du reste il ignorait les petits usages de ce qu'on appelle le monde, n'allait volontiers que chez des amis intimes où sa franchise

imperturbable et ses inattentions ne choquaient personne. Marmontel dit dans ses Mémoires que, de toute la société de madame Geoffrin, d'Alembert était l'homme le plus gai et le plus animé; qu'il y avait un attrait particulier à voir cet esprit si solide et si profond faire oublier en lui, par son enjouement, le philosophe et le savant. Quant aux belles qualités de son caractère et à la sensibilité de son cœur, on aura le loisir de les apprécier tout à l'heure.

D'Alembert venait régulièrement chez madame du Deffand. Il avait alors trente-huit ans. Le président Hénault et M. de Formont étaient, avec lui, le fond de cette société qui devint bientôt plus nombreuse. La franchise du géomètre fit naître le premier nuage qui troubla l'affection de la marquise pour sa demoiselle de compagnie, dont le philosophe vantait les charmes et l'esprit.

Madame du Deffand était jalouse; elle ne passait déjà qu'avec peine à d'Alembert son amitié pour madame Geoffrin. Plus d'une fois elle lui reprocha, en plaisantant, de venir autant pour Julie que pour elle, et le géomètre, qui n'y voyait pas malice, disait en riant que c'était la vérité. Au lieu d'employer à son profit la jeunesse et les grâces de son amie, la vieille marquise cherchait à écarter mademoiselle de Lespinasse à l'heure des visites, et ne la montrait que le moins qu'elle pouvait. Lorsque les amis réclamaient contre cette exclusion, c'était toujours d'Alembert qui attachait le grelot.

Un matin le bruit se répandit que d'Alembert

était appelé par le roi de Prusse à la direction de l'académie de Berlin. Ce fut M. Turgot qui l'apprit à madame du Deffand. Frédéric prenait le meilleur moyen pour éviter un refus ; il offrait des appointements considérables, sa table et l'appartement dans le palais de Postdam. La nouvelle produisit des effets bien différents sur la marquise et sur mademoiselle de Lespinasse. La première songea plus au tort que d'Alembert avait eu de lui cacher ce coup de fortune qu'au chagrin de perdre son ami ; l'autre, au contraire, se mit à fondre en larmes, tout en répétant que c'était fort heureux et qu'elle se réjouissait de ce grand événement. On envoya aussitôt un laquais avec une lettre chez le philosophe. D'Alembert habitait, dans la rue Michel-le-Comte, un petit logis fort sombre, chez la vitrière qui l'avait nourri. On le trouva, le crayon blanc à la main, dessinant des courbes sur un tableau, et absorbé comme Archimède.

— Mon ami, dit-il au domestique, répondez à ces dames que je ne suis point encore parti, qu'elles me verront ce soir comme d'habitude et les jours suivants de même, tant qu'il plaira au ciel de me laisser mes jambes.

On attendit le soir avec bien de l'impatience ; d'Alembert arriva enfin, avec son air d'écolier en vacances.

— Eh bien ! s'écrièrent tous ses amis à la fois, vous n'irez donc pas en Prusse ?

— Non, assurément, répondit-il.

— Mais cette fortune qu'on vous propose, ces honneurs, cette libéralité magnifique ?

— J'en suis fort touché ; cependant je préfère mes travaux, ma vieille vitrière et mes amis.

— Et quelle raison donner au grand Frédéric ?

— La raison que je me donne à moi-même : que j'aime mieux être pauvre dans mon pays que riche à la cour de Berlin ; que j'ai promis à Diderot de l'aider à faire l'*Encyclopédie*, et que je tiens à ma parole.

Le géomètre tira de sa poche la lettre du roi ; elle était pressante, et dictée par une estime et une amitié comme peu de souverains en ont pour les philosophes. Il montra ensuite la copie de sa réponse, qui était pleine de simplicité, de sens et de véritable grandeur. Nous en donnerons ici quelques phrases, où l'on reconnaîtra une élévation de sentiments qui honore l'humanité :

« Ma fortune, disait-il, est au-dessous du médiocre, 1,700 livres de rente font tout mon revenu ; oublié du gouvernement, comme tant d'autres le sont de la Providence..., je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent sur les gens de lettres avec plus de profusion que de lumières. Malgré tout cela, supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves m'ont endurci à l'indigence, et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent. Je me suis accoutumé sans efforts à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager encore mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. La vie retirée et obscure que je mène est conforme à mon caractère... Le régime et la retraite m'ont procuré la santé la plus parfaite, c'est-à-dire le premier bien du phi-

losophe. Enfin, j'ai le bonheur de jouir d'un petit nombre d'amis dont le commerce et la confiance font la consolation et le charme de ma vie, et à qui mon départ percerait le cœur... (1). »

Quand il eut achevé sa lecture, d'Alembert s'aperçut avec étonnement que ses amis étaient émus, que le plaisir et l'admiration leur ôtaient la voix et qu'ils demeuraient en silence. La marquise lui tendit la main. Le président Hénault le pressa dans ses bras.

— Et vous, mademoiselle, dit le philosophe à Julie, est-ce que vous ne m'embrasserez pas aussi pendant que nous voilà en train?

Mademoiselle Lespinasse lui sauta au cou et l'embrassa de tout son cœur.

— A présent, s'écria d'Alembert, n'y pensons plus et amusons-nous.

En retournant le soir chez sa vitrière, le grand géomètre s'avouait tout bas qu'un nouveau motif plus puissant que les autres le fixait à Paris, et que le baiser de mademoiselle de Lespinasse avait troublé cette sagesse si inébranlable. De son côté, Julie sentit l'amour s'emparer d'elle avec une impétuosité qu'elle eût en vain essayé de combattre.

Le désintéressement de d'Alembert eut bientôt une occasion plus belle encore de se montrer. L'impératrice Catherine lui fit l'offre énorme de *cent mille livres de rente*, s'il voulait se charger de l'éducation du grand-duc de Russie. Le refus du philosophe fut

(1) Correspondance de d'Alembert avec le roi de Prusse.

aussi respectueux et aussi net cette fois que la première; d'Alembert resta dans son *Encyclopédie* et son modeste logis de la rue Michel-le-Comte. Cette affaire eut un grand retentissement à Paris. La générosité des souverains du Nord fit tort à l'animosité puérile du ministère français, qui se laissa prier pendant trois mois par l'Académie des Sciences pour accorder à d'Alembert la pension de 1,200 livres à laquelle il avait droit en succédant au mathématicien Clairault. On en parla plus en public que chez madame du Deffand, car les éloges embarrassaient d'Alembert, et ses amis les épargnaient à sa modestie comme un supplice; mais les yeux de Julie disaient assez quelle récompense et quelle couronne elle lui décernait au fond de son cœur.

La marquise du Deffand, après avoir passé la nuit à écouter des lectures, dormait habituellement jusqu'à six heures du soir. Mademoiselle de Lespinasse se levait à cinq heures. Un jour que d'Alembert et le président Hénault arrivèrent avant que la marquise fût habillée, on les conduisit à la chambre de Julie. Ils donnèrent le mot aux autres amis, et bientôt tout le monde vint à cinq heures, afin de causer librement avec mademoiselle de Lespinasse. Ces conversations à la dérobée avaient l'attrait piquant du fruit défendu; aussi le secret en était-il bien gardé. Cependant, comme il est de rigueur qu'une demoiselle de compagnie ait pour ennemis les domestiques, Devreux, la femme de chambre, dénonça Julie à la marquise. Celle-ci jeta feux et flammes et cria partout à la trahison. Depuis ce jour, les relations de

Julie et de madame du Deffand ne furent plus qu'une succession de reproches et d'aigreurs. Le géomètre, qui était le témoin ordinaire des boutades de la marquise, dit un soir à l'oreille de mademoiselle de Lespinasse que, si elle voulait rompre cet esclavage, il lui offrirait tous les secours en sa puissance.

— Je vois trop bien, ajouta d'Alembert, que les bienfaiteurs deviennent les plus cruels des tyrans; aussi je ne veux pas me donner ce titre pompeux. J'ai chez moi dans un tiroir 2,000 livres dont je ne sais que faire et qu'un de ces matins quelque écrivain sans talent m'empruntera. Souffrez que je vous les prête pour sortir d'ici honorablement.

— Ah! monsieur d'Alembert, répondit Julie en rougissant, ce n'est pas avec un homme comme vous qu'il faut avoir de la fausse honte. Vous avez assez prouvé combien vous méprisez l'argent. Je le hais aussi, et la pauvreté n'est pas un grand mal pour moi; cependant je n'ose accepter de vous un service dont la fortune ne me permettra peut-être jamais de m'acquitter.

— Par ma foi! dit le philosophe, je mettrais bien mon amour à vos pieds avec l'offre de mon appui; mais je comprends que vous songez au mariage...

— Au mariage! s'écria Julie; jamais, monsieur! L'idée d'une chaîne éternelle, fût-elle d'or, révolte mon âme. Ne voyez-vous pas que j'en suis réduite aujourd'hui à briser celle de la reconnaissance?

— Hélas! reprit d'Alembert, je suis donc au désespoir que vous ne m'aimiez pas, car moi je vous aime, et nos idées et nos goûts seraient bien d'accord.

Julie, arrêtée par la naïveté du philosophe, attendit une occasion où il eût plus de sagacité. Sur ces entrefaites, d'Alembert tomba malade d'une fièvre maligne qui faillit l'emporter. Le médecin Bouvart déclara que le logement chez la vitrière était la cause du mal. M. Watelet offrit un appartement plus sain dans son hôtel de la rue du Temple. On y transporta d'Alembert. De là il écrivit à mademoiselle de Lespinasse une lettre où il disait qu'il se mourait de l'ennui de ne pas la voir encore plus que de la fièvre. Julie n'y résista pas. Elle quitta brusquement la marquise et courut s'établir au chevet du malade. D'Alembert revint à la vie grâce aux soins qu'elle lui donna, et depuis ce moment ils ne se quittèrent plus.

Les lois du monde sont variables et capricieuses. On accable les uns et on passe tout aux autres. D'Alembert et mademoiselle de Lespinasse furent privilégiés. Il se fit à leur égard une espèce de justice que nous trouvons belle et louable. Le philosophe avait déployé de si grandes vertus, qu'on lui pardonna d'accorder une faible part aux passions et à la nature. On poussa l'indulgence jusqu'à dire et écrire que la liaison de ces amants était fondée sur le sentiment de l'amitié, quoiqu'on sût très-bien qu'ils vivaient comme mari et femme. Les persécutions de madame du Deffand ne changèrent l'opinion de personne et tournèrent à sa honte. Les idées et les sentiments de mademoiselle de Lespinasse avaient pris leur vol dans une sphère élevée où ces tracasseries ne pouvaient plus l'atteindre, et son calme imposa au public.

— Laissez dire, répondait-elle aux avertissements

de ses amis; tout s'oubliera, tout ira bien. La haine n'est pas éternelle, puisqu'on assure que l'amour ne l'est pas.

Julie sut prouver qu'elle disait vrai et que son cœur pouvait changer; cependant on la crut fixée pour la vie, et on trouvait cette union parfaitement assortie. Son esprit la rendit bien vite célèbre. On se donnait rendez-vous chez elle de tous les coins de l'Europe, et il lui venait quelquefois juqu'à cent visites dans une journée. Sa conversation était pleine d'imprévu et d'originalité, d'aperçus qui s'élevaient parfois jusqu'au génie. Son jugement était exquis à l'ordinaire; mais elle s'engouait aisément, comme toutes les femmes, et voyait des talents, des vertus et des beautés où il n'y avait que des qualités médiocres; travers inévitable dans les imaginations exaltées. Sans être jolie, mademoiselle de Lespinasse charmait tout ce qui l'approchait par un naturel devant lequel la coquetterie paraissait un ridicule. Les femmes la craignaient à cause de l'écrasante supériorité de son intelligence; aussi n'eut-elle pour amie que madame Geoffrin, qui n'était pas jalouse. Julie fut la seule femme admise aux fameux soupers littéraires de cette généreuse dame, qui dépensa cent mille écus pour le succès de l'*Encyclopédie*. On parla tant de mademoiselle de Lespinasse à la cour même, que le roi se fit conter son histoire, et lui donna une pension de 1,500 livres. Avec une fortune aussi modique, elle n'avait pas un grand état de maison; ceux qui la recherchaient n'étaient donc attirés ni par la bonne chère ni par le luxe.

D'Alembert répandait de la gaieté dans le salon de son amie. Son bonheur dura près de dix ans sans interruption : mais une fois qu'il fut troublé, ce fut d'une manière funeste pour tous deux. Des orages terribles se succédèrent, et le calme ne revint jamais. Mademoiselle de Lespinasse vécut toujours de même en apparence ; pourtant il y a tel être qui ne bouge du coin de son feu et dont l'existence est plus tourmentée que celle d'un personnage de tragédie. Ce ne sont pas les destinées qui sont vulgaires, ce sont les hommes. Chacun porte en soi sa fatalité, et si vous retranchez de la vie d'une personne la part qu'y ont eue son jugement, ses vertus et ses défauts, ce qui restera au hasard ne sera pas considérable. C'est à son esprit que mademoiselle de Lespinasse a dû son rang dans le monde ; on verra bientôt qu'elle dut aux passions ses plaisirs, ses souffrances et les secousses violentes qui l'ont tuée encore jeune.

III

Un jour, en revenant de l'Académie, où il avait eu du succès en lisant un de ces *éloges* qui étaient alors en vogue, d'Alembert amena chez sa maîtresse le marquis de Mora, fils de M. de Fuentes, ambas-

sadeur d'Espagne. Tout ce qu'on sait sur M. de Mora, c'est qu'il était très-beau, qu'il avait l'air noble et beaucoup de sensibilité. Sa fortune était immense, et il la dépensait avec magnificence et générosité ; quelques galanteries l'avaient mis à la mode sans augmenter sa vanité. M. de Mora passa une heure auprès de mademoiselle Lespinasse, à causer de littérature et de musique, et dès cette première entrevue il plut tellement qu'il remarqua l'effet qu'il venait de produire ; il se sentit lui-même blessé au cœur. Le lendemain les aveux furent échangés. Le troisième jour, mademoiselle de Lespinasse fut infidèle à d'Alembert. Ce brusque événement ne causa ni effroi ni surprise dans l'âme de Julie, tant la passion était ardente et l'entraînement irrésistible. Elle entra un matin dans le cabinet de travail de d'Alembert et lui conta sans détours ce qui arrivait.

— Vous avez le droit, ajouta Julie, de m'adresser des reproches, je les écouterai avec patience ; mais l'amour ne me laisse pas le loisir de m'accuser moi-même. Je n'ai plus qu'un sentiment, qu'une pensée ; être à M. de Mora. Tout ce que mon cœur peut faire encore, c'est de conserver pour vous une amitié à laquelle je ne pourrai pas donner beaucoup, à moins que je ne continue à demeurer ici. Réfléchissez et décidez. Voulez-vous que je reste auprès de vous, ou bien faut-il que je vous quitte ?

L'infortuné d'Alembert faillit s'évanouir à ce coup de foudre ; mais il appela aussitôt à son aide sa force d'âme et les secours de la philosophie ; les larmes s'arrêtèrent au bord de ses paupières.

— Puisque l'amour est plus fort que vous, dit-il, je me résigne sans hésiter ; soyez à M. de Mora. Je vous supplie pourtant de rester auprès de moi ; faites que votre amitié me soit douce et me console du mal que me causent vos passions. Votre compagnie m'est devenue si nécessaire, que je mourrais bientôt de tristesse et d'ennui si vous m'abandonniez. Vivons ensemble amicalement, et donnez-moi de votre cœur la part que vous pourrez.

Les relations de d'Alembert et de mademoiselle de Lespinasse furent changées sans qu'il y parût aux yeux du public, qu'il était inutile de mettre dans la confidence.

— La géométrie est ma femme, écrivait d'Alembert, et je n'ai plus qu'à me remettre dans ce triste ménage.

Les amours avec le jeune marquis allèrent si grand train, que le monde les devina. Les visiteurs n'en continuèrent pas moins à venir, car on est indulgent pour les personnes qui plaisent et amusent. Si l'ennui eût habité le salon de Julie, on lui eût jeté la pierre, et sa conduite eût fourni matière à cent calomnies, tandis qu'on ne parla guère de sa nouvelle liaison.

M. de Mora était amoureux à en perdre la tête ; il ne quittait pas sa maîtresse, ou lorsqu'il s'éloignait, des messagers allaient et venaient sans cesse de l'Hôtel d'Espagne à la maison de mademoiselle de Lespinasse, portant des billets et rapportant des réponses. Dans un voyage que le marquis fit à Fontainebleau en 1771, il envoya vingt-deux lettres pendant une

absence de dix jours, les unes par la poste et les autres par des courriers.

Cependant le duc de Fuentes s'effraya des progrès que l'amour faisait dans le cœur de son fils. Ce n'était pas une de ces intrigues galantes qui ne tirent point à conséquence et n'arrêtent pas l'ambition ni l'avenir d'un jeune homme. Pour M. de Mora, il n'existait d'autre univers que sa maîtresse, il avait à peine vingt-cinq ans, et Julie, elle, en avait plus de trente-cinq! L'ambassadeur fit part au roi son maître de ses inquiétudes. Un ordre de rappel arriva de Madrid. Il n'y eut jamais de désespoir pareil à celui de nos amants à cette nouvelle; mais il fallut bien se séparer. M. de Mora partit avec le dessein d'obtenir du roi la permission de revenir bientôt à Paris. On s'écrivit tous les jours pendant dix-huit mois de suite. Julie tomba dans une mélancolie profonde, et le chagrin menaçait de l'emporter, car elle était de ces femmes qui ne cherchent pas à résister à la ruine de leur corps, lorsque c'est l'âme qui les tue. Son humeur se ressentit un peu de son chagrin. Elle était encore aimable pour les visiteurs qui lui apportaient des distractions; mais d'Alembert eut souvent à souffrir de ses accès d'amertume et d'impatience. « Le malheureux! dit Marmontel dans ses Mémoires, tels étaient pour mademoiselle de Lespinasse son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora c'était lui qui, dès le matin, allait quérir ses lettres à la poste, afin qu'elle les eût à son réveil. »

Sans doute les lettres que Julie écrivait à son

amant versaient dans le cœur du jeune Mora des poisons aussi violents que ceux dont elle s'abreuvait, car le marquis ne tarda pas à tomber malade de langueur; sa poitrine fut attaquée. Le célèbre Lorry, qui lui avait donné des soins pendant son séjour en France, fut consulté par M. de Fuentes. Lorry était l'ami intime de d'Alembert, et ce fut encore à la prière du pauvre philosophe que ce médecin ordonna au malade le séjour de Paris. On apprit enfin que M. de Mora reviendrait bientôt, et comme l'humeur de Julie reprit sa douceur accoutumée, d'Alembert s'en réjouissait avec elle; mais de nouveaux obstacles vinrent retarder le bonheur de nos amants. Le jeune marquis fit une maladie aiguë qui rendit le voyage impossible. Tant de secousses diverses brisèrent l'âme de Julie au point qu'on craignit aussi pour elle. D'Alembert mettait tout en œuvre pour l'amuser et la distraire. C'est dans ce but qu'il lui proposa un jour de la mener à un dîner littéraire qui se faisait au *Moulin-Joly*, près des barrières de Paris; elle s'y laissa conduire, et cette partie de campagne est un des plus étranges et des plus remarquables incidents à consigner dans les annales de l'infidélité.

On était alors au mois de septembre de l'année 1772. Parmi les convives figurait le comte de Guibert, jeune homme vain, ambitieux, avide de toute espèce de célébrité; il venait d'occuper le public par son *Essai sur la tactique militaire*, dont le gouvernement avait ordonné la suppression. Guibert était colonel du régiment de Corse, et comme il ne visait

à rien moins qu'à être à la fois un César et un Corneille, il avait fait une tragédie du *Connétable de Bourbon*, où l'on trouvait quelques scènes hardies en vers très-incorrects. Mademoiselle de Lespinasse connaissait cet ouvrage et s'en était déjà engouée. La conversation et la personne de l'auteur lui plurent à la première vue. Elle fit du jeune officier un homme de génie, un héros persécuté. Guibert était à la veille de fuir en Allemagne, dans la crainte d'une lettre de cachet. Ses discours tendaient encore à exagérer les dangers de sa position; c'était un prestige dont il sentait les avantages aux yeux des femmes. Il montrait une gaieté que l'attente d'un emprisonnement rendait plus originale. En un mot, il tourna la cervelle à mademoiselle de Lespinasse en quelques heures. Il est à remarquer que, selon toute apparence, Julie n'eût pas cédé au charme sans résistance, si elle n'eût eu l'imagination déjà montée par un autre objet. C'est une chose horrible mais incontestable, que quand nos passions atteignent un certain degré de puissance, il faut à tout prix qu'elles trouvent à s'assouvir. Alors malheur aux absents! celui qui demeure loin d'une maîtresse aussi exaltée que l'était mademoiselle de Lespinasse, doit s'attendre à la retrouver infidèle. Peut-être Guibert lui-même n'eut-il l'envie de faire cette conquête qu'en sentant dans cette âme les flammes qui débordaient et répandaient l'incendie à l'entour d'elle. Il se persuada qu'il était amoureux, Julie se figura que c'était lui et non l'autre qu'elle aimait avec tant d'ardeur. Ce changement dans ses sentiments fut l'affaire d'une seconde, sa

défaite fut l'affaire d'une soirée; mais le lendemain devait être cruel.

Mademoiselle de Lespinasse comprit toute l'horreur de sa conduite; la confusion qui existait dans son cœur entre ces deux amours lui inspira une haine d'elle-même et des remords amers. Elle ne voulait plus revoir Guibert, et lui ferma sa porte pendant quelques jours; mais, poussée au point où elle était, sa passion ressemblait prodigieusement à de la folie. Mora ne revenait pas, tandis que Guibert était présent, qu'il se plaignait, qu'il se disait malheureux et injustement repoussé. Il finit par obtenir de revoir Julie. Elle faiblit de nouveau devant lui, et cette rechute porta le désordre dans ce cœur déjà si troublé, jusqu'à un état qui participait de l'ivresse et du désespoir. L'ancien amour était pourtant plus fort que le nouveau, puisque chaque lettre qui arrivait d'Espagne le réveillait au point de faire souhaiter une rupture avec Guibert. Celui-ci reprenait bientôt le dessus, et ce fut au milieu d'angoisses terribles, de combats et d'efforts impuissants, que mademoiselle de Lespinasse s'accoutuma insensiblement à nourrir deux passions à la fois, ou plutôt à donner deux objets différents en pâture au besoin de passion qui la dévorait. Sa conduite et son langage dans cette circonstance affreuse furent aussi pleins de loyauté qu'il était possible, du moins à l'égard de Guibert. Elle lui avoua, dès le premier jour, qu'elle aimait éperdûment M. de Mora. Elle lui déclara son intention de revenir au seul amour qu'elle voulût conserver, et de livrer à l'autre une

guerre obstinée. Si elle n'eut pas la même loyauté envers M. de Mora, c'est qu'elle espérait réparer ses torts en lui consacrant le reste de sa vie. D'ailleurs ce n'est jamais avec celui qu'on trahit qu'on tâche d'agir noblement; celui-là ignore, et cela suffit; c'est aux yeux de celui qui vous aide à trahir qu'on voudrait se relever.

— Quel homme êtes-vous donc, écrivait Julie à M. de Guibert, pour m'avoir *un instant* détournée de la plus charmante et de la plus parfaite de toutes les créatures? Si vous le connaissiez, et vous le connaîtrez un jour, vous auriez peine à comprendre mon crime.

Guibert partit enfin pour l'Allemagne. C'était une occasion favorable pour triompher d'un amour que Julie abhorrait; mais le pli était pris, et plus elle s'efforçait de rompre ses filets, plus elle s'y embarrassait. Dans ses premières lettres à Guibert, elle lui dit qu'il ne doit plus songer qu'à une amitié tendre et qu'elle retourne à M. de Mora, et puis elle n'a pas plutôt écrit cela qu'elle se rétracte.

Là-dessus M. de Mora, s'étant rétabli, parle de son prochain retour. Mademoiselle de Lespinasse s'en réjouit; elle compte sur lui pour la tirer de l'abîme où elle est plongée. Elle veut tout dire, obtenir son pardon ou mourir. Elle craint seulement que cette nouvelle n'achève de détruire la santé chancelante du jeune marquis. Elle songe aux ménagements à employer et se flatte de réussir. Les malheureux, dit-elle, ont la main légère; ils craignent de blesser et sont avertis sans cesse par leur

propre douleur. Elle ne cesse pas néanmoins d'écrire à Guibert, et s'inquiète lorsque le courrier de Berlin n'apporte pas de lettres. Au milieu de ces agitations, mademoiselle de Lespinasse reconnaît que l'amour de Guibert n'est que passager, qu'il se fait illusion s'il ne la trompe pas elle-même. Tout l'invite donc à une rupture, et elle n'en a pas la force! Mora va bientôt arriver, il est en chemin, il a passé déjà les Pyrénées ; il écrit de chaque ville où il s'arrête, et Julie, de son côté, écrit lettre sur lettre à M. de Guibert. Elle l'entretient, il est vrai, du retour de son amant, mais il lui échappe encore mille protestations de tendresse. Il n'y aura peut-être jamais d'autre exemple d'un pareil délire.

Il est rare, quand il se trouve dans la vie de ces situations compliquées, qu'elles n'attirent pas la colère du ciel. La punition de Julie devait être aussi complète et aussi accablante que possible. M. de Mora fut arrêté à Bordeaux par une hémorrhagie des poumons qui le mit à la mort. Il conservait encore de l'espoir, comme il arrive dans les maladies de la poitrine, et il écrivait, au moment de rendre l'âme, ces mots, qui sont tout ce qu'on a retrouvé de lui : « Je vous ai donné bien des peines, mais j'ai encore en moi de quoi vous payer de tout le mal que je vous ai fait. »

Julie transcrivit cette phrase dans une de ses lettres à Guibert, où elle lui parle avec éloquence et enthousiasme des vertus de M. de Mora. Deux jours après, elle n'a plus à lui annoncer que la mort de l'homme qu'elle a trahi. Elle le fait en des termes

déchirants, où on entend à la fois les cris de la douleur, les reproches et le remords.

Depuis ce moment, le repos de mademoiselle de Lespinasse fut détruit pour toujours. Le plus grand de tous les châtiments lui fut infligé, l'amour malheureux. Aussi verra-t-on bientôt sa passion prendre ces caractères effrayants qui ressemblent à l'agonie d'une âme blessée mortellement.

IV

Mademoiselle de Lespinasse parlait trop souvent et avec trop d'admiration des vertus de M. de Mora pour que ce sujet fût agréable à M. de Guibert, qui n'était rien moins que vertueux. De la part de ce jeune homme, cette liaison n'avait été qu'un caprice d'imagination, et l'accroissement prodigieux que prenait l'amour de Julie commençait à le fatiguer. Il essaya d'amener doucement une rupture à l'amiable : on ne voulut pas le comprendre. Lorsqu'il revint de son voyage, Guibert ne fut pas aussi assidu qu'on l'espérait. On lui reprocha sa froideur. Il déclara qu'il était amoureux d'une autre femme. Rien ne put arrêter la malheureuse Julie ; elle ne chercha pas même à résister à la pente qui l'entraînait, et se jeta les yeux

fermés dans l'abîme. Sa vie se passait en vains efforts pour provoquer des retours passagers qui devenaient chaque jour plus impossibles. Lorsque Guibert demeurait trop longtemps sans venir chez elle, l'art infini et la tendresse extrême qu'elle employait pour le toucher finissaient par lui arracher la promesse d'une visite. Guibert répondait qu'il irait un moment *en passant*, et ce mot la révoltait.

— Ne venez pas, s'écriait-elle ; épargnez-moi votre commisération. Elle flétrit et abat jusqu'à la mort ceux qui en sont l'objet.

Mais le lendemain l'amour est plus fort que l'orgueil. Julie se rattache à la pitié, la réclame à grands cris, et si M. de Guibert laisse échapper quelques paroles qui ressemblent à de l'intérêt et à de l'amitié, on lui demande autre chose, on espère déjà le mener plus loin, et que la tendresse va se réveiller. C'est ainsi que mademoiselle de Lespinasse devenait, à force de soins, de génie et de passion, la plus à plaindre, mais aussi la plus insupportable des femmes.

Il faut dire cependant que Guibert avait des torts graves à se reprocher. Les lettres de Julie étaient si belles, si près du sublime, si variées, quoique le sujet en fût toujours le même, qu'elles étaient devenues pour lui un besoin. S'il eût eu le courage, ou pour mieux dire, la bonté de les renvoyer sans les ouvrir, c'eût été bien vite fini ; mais ces lettres provoquaient des émotions agréables et flatteuses pour son amour-propre. Il répondait à celles qui contenaient des louanges ou des encouragements, et pour ce faible plaisir, il assassinait l'âme la plus sensible qui fût sous le ciel.

Par moments aussi Guibert était jaloux de l'admiration que mademoiselle de Lespinasse témoignait pour les gens de mérite. Il eût désiré qu'elle n'aimât et n'appréciât que son médiocre talent, afin de se persuader à lui-même qu'il était au-dessus des autres hommes. On l'accablait de flatteries, et il en demandait encore par des détours ingénieux qui prenaient l'accent de l'amour. Il dénigrait tout ce qu'elle osait louer, afin de lui faire entendre que l'enthousiasme lui appartenait exclusivement; mais il ne pouvait mener où il voulait cette imagination impressionnable. L'*Orphée* de Gluck, les vers de Roucher l'enlevaient durant quelques heures à son engouement pour Guibert, et celui-ci ne pardonnait pas ces écarts. Le souvenir de M. de Mora, qui revenait éternellement avec les épithètes les plus belles et les plus tendres, était importun par-dessus tout.

Un jour que M. Roucher vint lire chez mademoiselle de Lespinasse un chant du poëme des *Mois*, Julie pleura plusieurs fois en l'écoutant, et le soir à minuit elle écrivit à M. de Guibert :

« Mon Dieu! il faut chérir et adorer le talent qui semble vous donner une existence nouvelle. Oh! non, je ne suis pas assez grande, assez forte, pour louer ce don du ciel; mais il me reste assez de sensibilité et de passion pour en jouir avec transport... Mon ami, M. Roucher a aimé, et c'est l'amour qui l'a rendu sublime. Mais mon cœur se brise lorsque je viens à penser que cet homme rare connaît la misère, qu'il en souffre pour lui et dans ce qu'il aime... Je ne sais si c'est faiblesse, mais je viens de fondre en

larmes en sentant l'impuissance où je suis de venir au secours de cet homme. Ah! si mon sang pouvait se changer en or! sa femme et lui connaîtraient le bonheur ce soir... Si M. de Mora vivait! avec quel plaisir, avec quel transport il aurait satisfait mon cœur! Oui, c'est avec des larmes de sang qu'il faut pleurer un tel ami... (1).»

On comprendra combien ces expressions durent choquer M. de Guibert, qui était trop dissipé, trop ambitieux, pour donner son bien aux poëtes, et qui portait envie à toute espèce de mérite et de talent.

Bientôt Guibert cessa tout à fait de voir mademoiselle de Lespinasse, sans vouloir renoncer aux lettres qui l'amusaient et caressaient sa vanité. Il en recevait encore la veille et le jour même de son mariage, car il se maria le 1er de mai 1775. Julie parut supporter cet échec avec courage et grandeur d'âme. Elle parlait avec éloges de madame de Guibert; mais elle faisait comme ces martyrs qui gardaient un front impassible en recevant le coup mortel.

Mademoiselle de Lespinasse, ne pouvant plus se faire d'illusion, se donna encore le plaisir d'accabler Guibert de services dont il savait bien le prix. M. Turgot, devenu ministre depuis peu, était attaché à Julie. Guibert obtint de lui cent faveurs par l'entremise de son ancienne amie. C'était la seule vengeance qu'elle se permît, et elle la goûtait avec une ivresse douloureuse. Chaque fois qu'elle recevait quelque réponse dure ou froide à l'une de ses lettres,

(1) Correspondance de mademoiselle de Lespinasse.

elle répliquait par la nouvelle du succès de ses démarches.

Au milieu de ces agitations intérieures, Julie était plus à la mode, plus citée, plus recherchée que jamais. On encombrait son salon, dont elle faisait les honneurs avec une grâce qui semblait annoncer une grande liberté d'esprit. On lui remarquait bien quelquefois de la tristesse, mais on supposait qu'elle pleurait encore M. de Mora. Elle donnait son avis sur tous les ouvrages nouveaux, et son autorité était souveraine dans un cercle très-étendu. Lorsqu'il fut un moment question de mettre Grétry, dès son début, au-dessus de Gluck, mademoiselle de Lespinasse s'y opposa et déclara que cette musique, en comparaison de celle de Gluck, avait les *pâles couleurs*. Ce mot est de ceux qu'on répéta souvent.

Cependant sa poitrine s'attaquait, une toux opiniâtre lui enlevait le sommeil, et l'opium dont elle abusait comme remède achevait de ruiner sa constitution. Lorsque Guibert envoyait savoir de ses nouvelles, on répondait : « Cela va pis que jamais, et cependant trop bien encore. » Le désir qu'elle avait d'en finir avec la vie ne se démentit pas un seul instant.

Lorsque Guibert eut la certitude qu'il allait la perdre, il se montra moins cruel. Ce qu'on aime le moins gagne du prix une fois qu'on sait que bientôt on ne l'aura plus. D'Alembert, qui n'avait pas été instruit de la dernière passion de Julie, n'entendait rien à son envie de mourir, et lui reprochait avec une bonté qui ne la touchait guère la peine qu'elle

voulait faire à ses amis. C'était une chose horrible pour le pauvre philosophe que le spectacle des accès de la maladie mêlés à ceux d'un désespoir opiniâtre. Un jour il parla si tendrement et avec tant de douceur, que la malheureuse Julie se mit à pleurer; cependant, au lieu de confier ses chagrins et de chercher les consolations que d'Alembert brûlait de lui donner, elle s'irrita de son intérêt, et lui répondit dans un transport de dépit et de fureur :

— Retirez-vous, je veux mourir !

D'Alembert lui-même pleura de tout son cœur.

— Que je suis malheureux, disait-il naïvement, que M. de Guibert ne soit pas ici ! lui seul a de l'empire sur vous et pourrait vous calmer.

Ces mots produisirent un effet magique, et le nom tout-puissant de Guibert suffit pour conjurer l'orage. Mademoiselle de Lespinasse sentit qu'il fallait rendre le repos au bon d'Alembert; elle fit trêve à ses cris, mais elle s'enferma dans sa chambre et n'eut pas l'idée de conter ses souffrances au seul être qui l'aimât véritablement. La cause de cette scène déchirante, qui rendit d'Alembert malade pendant plusieurs jours, est expliquée dans la correspondance de Julie. Mademoiselle de Lespinasse attendait le facteur ! Ajoutons que le facteur arriva, qu'il remit une lettre assez affectueuse, et que la malade en eut vingt-quatre heures de répit.

Ayant ainsi un pied dans la tombe, mademoiselle de Lespinasse s'épuisait encore en efforts pour servir l'ambition et la vanité de M. de Guibert. Il voulait qu'on représentât sur le théâtre de Versailles sa pièce

du *Connétable*. La protection de M. Turgot lui procura cette faveur. La tragédie fut jouée trois fois et obtint quelque succès; mais elle eut moins de bonheur devant le public de Paris que devant la cour. Guibert en fut outré, et sa colère fit beaucoup de mal à son amie, qui sentait ses contrariétés plus vivement que lui-même. Il eut encore à supporter un échec moins éclatant que celui de sa tragédie, mais plus humiliant pour un homme qui voulait absolument avoir du génie. L'Académie proposa au concours l'éloge du maréchal de Catinat. Guibert étant versé dans l'art de la guerre, se croyait certain d'avoir le prix. Ce fut M. de la Harpe qui l'obtint, et, quoi qu'en dise mademoiselle de Lespinasse dans ses lettres, le morceau de M. de la Harpe était bien supérieur à celui de son amant. Pour comble d'*infamie*, comme le disait Guibert lui-même, on remarqua son écrit et on lui donna un brevet de médiocrité en lui accordant une mention honorable, ainsi qu'à un autre jeune homme inconnu. Il eût peut-être accepté l'oubli complet, mais l'affront de l'*accessit* était une blessure sanglante.

Nous ne parlerions pas de ces intérêts d'amour-propre, si l'infortunée Julie n'eût porté dans ces petites choses une passion telle que ses derniers jours en étaient empoisonnés. Elle rassemblait le reste de ses forces pour prodiguer à celui qui la faisait mourir des consolations si tendres et si exaltées, qu'un homme amoureux les eût préférées mille fois à tous les triomphes du monde. Guibert les recevait froidement comme une dette dont on ne tient pas à être

payé. Il poussa même la barbarie jusqu'à rejeter sur une femme qui l'adorait, et dont la sensibilité réclamait des ménagements extrêmes, le dépit et la mauvaise humeur qu'il n'osait manifester en public.

Un soir mademoiselle de Lespinasse avait chez elle beaucoup de monde, Turgot, l'archevêque de Toulouse, M. de Malesherbes, Piccini, l'abbé Delille, Suard et bien d'autres célébrités. On écoutait un chant de la traduction de l'Énéide. Delille, plus confiant dans le jugement de Julie que dans celui de personne, suivait, à chaque pose, la physionomie de la maîtresse du logis, et remarquait à des signes certains les passages qui frappaient et ceux qui ne produisaient point d'effet. Mademoiselle de Lespinasse, mourante, étendue sur un canapé, était tout entière à la lecture; son imagination, encore jeune et active, dominait le cœur et le forçait à rester muet, car cette organisation puissante et délicate à la fois était parfaite sous toutes ses faces. Les vers de l'abbé Delille coulaient facilement comme un ruisseau murmurant. Quelques éclairs du génie de Virgile brillaient faiblement à travers le voile toujours épais de la traduction, Mademoiselle de Lespinasse, oubliant sa maladie, ses peines de cœur et sa mort, plus prochaine encore qu'elle ne le croyait, jouissait de la poésie comme elle l'eût fait à vingt ans. Les vers heureux faisaient naître dans ses yeux des flammes qui charmaient le lecteur et l'assemblée. On admirait encore, sur cette figure ravagée par la tristesse, cette beauté qui résiste au temps, la physionomie. Un laquais entra sur la pointe des pieds et remit une

lettre. Mademoiselle de Lespinasse reconnaît l'écriture de Guibert. Une lettre de lui! c'était une grande rareté. Le cachet vole en éclats, l'enveloppe est arrachée précipitamment. Elle lit avec avidité. Tout à coup elle pâlit, se contracte comme une sensitive et tombe évanouie. Guibert, marié à une autre, amant de plusieurs femmes, n'écoutant que son amour-propre chagriné, osait lui reprocher d'être à trop de monde à la fois, et de ne pas partager ses ennuis! Il osait lui écrire qu'elle ne l'aimait pas, à elle que son indifférence assassinait à petits coups depuis deux ans! Cette dernière atteinte était trop profonde. Mademoiselle de Lespinasse venait d'être blessée au fond de l'âme. Il fallait mourir, et prouver à cet ingrat qu'elle savait du moins sentir son abominable cruauté.

La compagnie effrayée se dispersa et répandit dans Paris le bruit de la fin prochaine de mademoiselle de Lespinasse. Guibert l'apprit à l'Opéra et rentra chez lui paisiblement après le spectacle! Quelques minutes avant l'instant suprême, Julie reprit connaissance et demanda où était M. de Guibert.

— Il n'y a ici que moi et le médecin, répondit d'Alembert en lui pressant la main.

— Ah! s'écria Julie, vous me restez encore. Si je me fusse attachée davantage à vous, l'heure terrible ne sonnerait pas à présent. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai donnés. J'ai été injuste pour vous. Je m'en suis accusée mille fois; mais je n'ai pas pu vous ouvrir mon âme et vous montrer les plaies profondes qu'elle renfermait.

— Mon amie, répondit d'Alembert, si vous avez eu quelques torts envers moi, vous m'avez sans doute privé d'un grand plaisir en m'ôtant la douceur de vous pardonner, car j'ai plus d'une fois fermé les plaies de votre âme; tout ce que je regretterai, c'est vous, ce sont nos dix-sept ans d'amitié; je vous regretterai sans cesse injuste et cruelle comme vous étiez dans les derniers temps.

Un accès de toux mêlé de convulsions emporta mademoiselle de Lespinasse vers deux heures du matin. En rendant le dernier soupir, elle pressa d'Alembert entre ses bras, les yeux inondés de pleurs, et lui dit avec une tendresse, qui approchait de la passion :

— Vous êtes le meilleur et le plus généreux des hommes.

Nous n'hésitons pas à déclarer que le lecteur n'aura encore qu'une idée imparfaite de mademoiselle de Lespinasse s'il ne prend pas connaissance de ses lettres. Le passage suivant nous paraît être celui où elle se peint le mieux elle-même. Il est tiré de la lettre XCIX, qui est admirable d'un bout à l'autre, et prouve assez si nous étions fondés à dire que le cœur de cette femme extraordinaire n'a pas été connu de son entourage :

« Mon ami, je ne suis point raisonnable, et c'est peut-être à force d'être passionnée que j'ai mis toute

ma vie tant de raison à tout ce qui est soumis au jugement et à l'opinion des indifférents. Combien j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, sur ma noblesse d'âme, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisais à une mémoire respectable et chère, et à la maison d'Albon ! Voilà comme le monde juge, comme il voit ! Eh ! bon Dieu ! sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges : mon âme n'était pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent ; tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force ni honnêteté pour supporter la pauvreté et pour dédaigner les avantages de la vanité. J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que, s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel et l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà le climat que je voudrais habiter, et non cet état tempéré dans lequel vivent les sots et les automates dont nous sommes environnés. »

Quoique l'histoire de mademoiselle de Lespinasse soit terminée, on nous pardonnera de dire encore quelques mots sur d'Alembert, que M. de La Harpe a calomnié avec autant de pédantisme que d'effronterie. Au bout de six mois, la pauvre Julie était presque oubliée. Le grand géomètre seul la pleurait.

« Jamais, dit Marmontel, je n'aurais cru qu'un génie si fort, si beau par sa raison et sa sagesse, pût habiter le même corps avec un cœur aussi tendre, aussi aimant et aussi constant. Si on eût demandé qui avait l'âme assez stoïque pour supporter un malheur, tout le monde eût pensé que ce devait être

d'Alembert. Qu'on juge de mon étonnement lorsque je le vis tout à fait inconsolable ! »

On lui avait donné un logement au Louvre. Il vint s'y ensevelir ; mais il n'y reprit pas ses travaux et ne s'entretenait avec ses amis que de la solitude où il était tombé.

Pour diminuer son chagrin, Marmontel lui rappelait un jour combien son amie était changée à son égard depuis plus d'un an.

— Oui, répondit d'Alembert, elle était changée ; mais moi, je ne l'étais pas. Elle ne vivait pas pour moi ; mais je vivais toujours pour elle. Ah ! que n'ai-je encore à souffrir de cette amertume qu'elle savait si bien faire oublier ! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous passions ensemble. A présent, que me reste-t-il ? Au lieu d'elle, je vais, en rentrant chez moi, retrouver son ombre, qui m'a suivi jusque dans ce logement du Louvre où je n'entre qu'avec effroi comme dans un tombeau.

Le roi de Prusse, qui avait pour d'Alembert une amitié vive, et qui lui écrivait souvent, lui envoya deux lettres de consolation sur la mort de mademoiselle Lespinasse. Ces lettres sont belles et dictées par un sentiment très-sincère. On y reconnaît l'ami et nullement le souverain. Nous terminerons cette notice par l'extrait suivant de la réponse du philosophe :

« Sire,

« Mon âme et ma plume n'ont pas d'expressions pour témoigner à Votre Majesté la tendre et profonde

reconnaissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire... Votre Majesté n'a pas besoin de dire qu'*elle n'a que trop éprouvé pour son malheur ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait*. On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur à la manière sensible et vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation... J'écrivais, il y a quelque temps, à Votre Majesté que je ne désirais plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : Le grand Frédéric l'honora de ses bontés et de ses bienfaits.— Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, bien plus qu'alors, le seul désir qu'il me reste. La vie, la gloire, l'étude elle-même, tout est devenu insipide pour moi ; je ne sens plus que la solitude de mon âme et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, épuisée par quarante ans de méditations, est privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie, et la nature, anéantie en moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni même un objet d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir si longtemps de mes maux lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres? Pourquoi vous faire ce détail douloureux?... Pourquoi vous parler de moi au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puisse le Ciel, Sire, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes! Puisse-t-il ajouter à vos jours ce que je voudrais qu'il retranchât aux miens ! Puissé-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de Votre Majesté,

répandre dans son sein mes dernières larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnaissance et de désespoir... etc. (1) »

Pourrait-on craindre de se tromper dans le jugement qu'on porte sur un homme, lorsque ses actions sont assez belles pour élever votre pensée, lorsque ses sentiments vous donnent cette émotion plus douce que la joie et qui provoque les larmes? Gens qui ignorez ou qui doutez, lisez les lettres de d'Alembert, et dites si vous croyez que cet excellent homme ait eu un cœur insensible !

Jean Le Rond d'Alembert mourut en 1783, c'est-à-dire sept ans après mademoiselle de Lespinasse.

(1) Correspondance de d'Alembert, tom. XVIII, année 1776.

FIN.

H.C.

MAR 5 1930